

Roger GODEL

UNE GRÈCE
SECRÈTE...

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
«LES BELLES LETTRES»
95, boulevard Raspail — PARIS

UNE GRÈCE SECRÈTE...

DU MÊME AUTEUR



RECHERCHE D'UNE FOI. Préface de Pierre JOUGUET, Membre de l'Institut de France. *Les Belles Lettres*, Paris, 1937. (Coll. d'Etudes Anciennes).

CITÉS ET UNIVERS DE PLATON. Préface de Pierre JOUGUET. *Les Belles Lettres*, Paris, 1940. (Coll. d'Etudes Anciennes).

LES PORTES D'ISHTAR. *Institut Français d'Archéologie Orientale*, Le Caire, 1945.

ESSAIS SUR L'EXPÉRIENCE LIBÉRATRICE. *Edit. Gallimard*. (Collect. Les Essais), Paris, 1952.

SOCRATE ET LE SAGE INDIEN. *Les Belles Lettres*, Paris, 1953. (Coll. d'Etudes Anciennes).

SOCRATE ET DIOTIME. *Les Belles Lettres*, Paris, 1955. (Coll. d'Etudes Anciennes).

TERRE DE SOCRATE. *Edit. Universitaires d'Égypte*, Le Caire, 1955.

PLATON A HÉLIOPOLIS D'ÉGYPTE. Postface de F. DAUMAS, Professeur d'Égyptologie à la Faculté de Lyon. *Les Belles Lettres*, janv. 1956. (Coll. d'Etudes Anciennes).

UN COMPAGNON DE SOCRATE. (Dialogues sur l'Expérience Libératrice). *Edit. Flammarion*. (Collect. Homo Sapiens). Paris, janv. 1956.

VIE ET RÉNOVATION. (De la biologie à la médecine vers la connaissance de soi). *Edit. Gallimard*, « Aux Fontières de la Science », Paris, 1957.

Roger GODEL

UNE GRÈCE SECRÈTE...

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
« LES BELLES LETTRES »
95, boulevard Raspail — PARIS

1960

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
200 EXEMPLAIRES SUR PAPIER COUCHÉ
DES PAPETERIES DE GUYENNE
NUMÉROTÉS DE 1 A 200

A LA MÉMOIRE DE PIERRE JOUGUET

Membre de l'Institut.

ἄνδρός ὡς ἡμεῖς φαῖμεν ἄν, τῶν τότε
ᾧν ἐπειράθημεν ἀρίστου καὶ ἄλλως φρον-
ιμοτάτου καὶ δικαιοτάτου.

« dont nous pouvons dire que parmi les hommes
de son temps connus de nous, il fut le meilleur
et au surplus le plus sage et le plus juste ».

Phédon 118 a.

L'HOMME de l'ancienne Grèce est encore très proche de nous, aisément accessible. Si nous pouvons le joindre sur les sites où il vécut, dans l'intimité de ses rêves et de ses réveils, dans ses « Petits et Grands Mystères », à Athènes, à Eleusis, à Delphes, à Olympie, à Lerne, nous retrouverons à la vie une saveur qu'elle a perdu aujourd'hui.

De plus, une certaine puissance de l'Esprit — Νοῦς — sera restituée à l'homme du XX^e siècle qui a perdu le souvenir de la « réalité première ».

PRÉFACE

C E livre, dans sa majeure partie, est un film. La vie, de même, nous fait connaître sa vérité par un déroulement d'images. Elle se dévoile à nous, d'étape en étape, édifiant et consommant notre existence. Son psychodrame nous enveloppe. Par moments une clarté plus vive en illumine le décor et le rend presque transparent. Ces instants de lumière éclairant notre rêve et notre éveil livrent d'un coup, mieux que toutes paroles, une secrète signification de la vie.

Les anciens Hellènes avaient acquis par une longue expérience l'art de susciter ces illuminations. Ils composaient à cet effet des psychodrames avec le concours de leurs mythes traditionnels. On sait que l'initiation à ces « Mystères » comportait un exposé de « *drômena* » — de jeux en action — et de « *deiknymena* » — de présentations à la vue. L'instruction venait au myste par le moyen d'un drame sacré auquel il participait intensément. Il ne recevait que peu de discours. Les déclarations verbales — révélations, brefs commentaires — consacraient tout au plus et clarifiaient les impressions reçues.

C'était là une sage méthode de communication pour éveiller une expérience inaccessible à la pensée verbale. Les « vérités » transmises aux mystes pendant les cérémonies d'Eleusis ou de Lerne sont des « *arrheta* », des « ineffables ». Il est interdit de les divulguer. Défense fort raisonnable, au demeurant ; à vouloir les enfermer dans le langage on en trahirait et dissiperait l'essence.

Ce livre propose volontiers une voie de cheminement analogue pour évoquer les paysages et les hommes de l'ancienne Grèce. L'auteur voit alors un décor et des personnages surgir avec une telle intensité de vie qu'il lui paraît inhumain de les rejeter dans le néant.

Que les hellénistes veuillent bien montrer de l'indulgence pour cette manière d'explorer le passé. Ce n'est point fausser l'histoire que de s'entretenir avec Euripide dans sa grotte de Salamine, rencontrer Héraclite un soir sur les marches du temple d'Ephèse, suivre Parménide à l'Acropole d'Elée. Sans aucun doute Euripide passa des journées en contemplation devant la mer au seuil de sa caverne, Héraclite dut certainement s'asseoir sur la « *krépis* » de l'Artémision, Parménide monta au moins une fois dans sa vie à l'Acropole de sa ville natale. Nous serait-il interdit de rejoindre nos amis aux lieux où ils ont vécu ? Il est vrai que nous les faisons parler. Mais tout ce qu'ils disent est confirmé par leurs écrits et s'y retrouve.

C'est avec un grand respect pour le labeur des historiens, des philologues, des archéologues, des épigraphistes que les pages de cette œuvre ont été rédigées. Chacune d'elles rend hommage, en fait, à l'effort accompli par d'innombrables chercheurs dont les travaux ont été largement utilisés. De nombreux séjours en Grèce nous ont permis une fréquentation assidue de tous les sites décrits.

Enfin et surtout l'audace d'entreprendre sous pareille forme un ouvrage sur la spiritualité grecque nous fut inspirée par un maître en hellénisme : Pierre Jouguet à la mémoire de qui nous le dédions. A maintes reprises il nous encouragea à persévérer dans cette voie. En réponse à ses précieux conseils et à ses encouragements un petit livre consacré à la spiritualité hellénique parut en 1940 (1). La préface que Pierre Jouguet lui accorda nous incite à donner aujourd'hui une suite à cet opuscule, dans une semblable perspective. Et si nous reproduisons ici les lignes qu'il écrivit alors c'est parce qu'elles ont

(1) Préfaces de P. Jouguet aux deux livres suivants publiés par R. GODEL aux éditions Les Belles Lettres : *Recherche d'une Foi* (Paris, 1940) et *Cités et Univers de Platon*, 1942.

P. Jouguet consacra en outre à *Cités et Univers de Platon*, une étude dans la « Revue du Caire » (nov. 1944) sous le titre : « *Platon au Cinéma* ».

déterminé et qu'elles excusent peut-être en partie la présente entreprise :

« Je ne crois pas, écrit P. Jouguet (1), qu'à moins de préférer l'histoire morte à l'histoire vivante on puisse résister à une exégèse aussi probe que pénétrante qui veut aller au sens le plus humain des textes, comme elle a voulu aller, dans sa méditation sur le développement hellénique aux causes les plus profondes et voir naître au sein de la vie, les forces spirituelles qui transforment, conservent ou détruisent la vie. Ce livre plein d'enseignements pour l'homme d'aujourd'hui qui saura le lire, n'est un enseignement pour l'historien qui se contente de la connaissance objective du passé, que par contre-coup. C'est l'œuvre d'un penseur solitaire, mais que sa profession met chaque jour en face des douleurs humaines... » (2).

Si nous voulons recueillir le fruit d'une civilisation qui prépara la nôtre, essayons d'en éprouver le parfum, les émotions, le décor, le cours dramatique, les personnages dans une expérience vivante. Ainsi ranimée l'histoire présentera autre chose qu'un dossier d'informations abstraites, si précieuses et fondamentales soient-elles.

Chacun de nous pourra retrouver, en tous temps, des compagnons, des amitiés qui ne trahissent point, une commune nature humaine. Telle est la perspective qu'ouvre devant nous le mystère de la vie.

(1) R. GODEL, *Recherche d'une Foi*, édit. Les Belles Lettres, Paris, 1940, p. 12-13.

(2) *Op. cit.* Préface par P. Jouguet, p. 12-13.

INTRODUCTION

« **A**UTOUR de la source aux reflets de violette, leurs pieds fins dessinent des figures de danse (1).

Celui qui écrivit ces lignes — Hésiode, poète et cultivateur dans le Val de l'Hélikon — ne se livrait pas à un passe-temps littéraire. Il obéissait à un ordre reçu de la bouche même des danseuses ici évoquées : les Muses, inspiratrices de vérités et de fantaisies ; elles lui avaient ordonné d'écrire un poème, promettant leur assistance.

Il est rare qu'un poète voie surgir devant lui ses Muses dans leur forme visible. Hésiode eut ce singulier privilège ; ses inspiratrices lui apparurent en plein jour, dans la campagne ; il les entendit, discerna leurs paroles. Lui-même décrit la rencontre qu'il fit des Muses tandis qu'il menait à la pâture ses agneaux sur les pentes de la montagne de l'Hélikon. A la fin de l'entretien elles lui remirent une preuve matérielle et un gage de leur visitation : « elles m'offrirent un superbe rameau par elles détaché d'un olivier florissant ; puis elles m'inspirèrent des accents divins, pour que je glorifie ce qui sera et ce qui fut... » (2).

La plupart des lecteurs modernes voient dans le récit que fait Hésiode un banal procédé littéraire. Ils ont tort. Les Hellènes ont vécu, plus intensément que nous ne pouvons le croire, dans l'intimité de leurs dieux, de leurs héros, de leurs ancêtres ; le sentiment du sacré imprimait

(1) HÉSIODE, *Théogonie*, vers 3, 4.

(2) HÉSIODE, *Théogonie*, vers 30-33.

sa présence dans leur vie émotionnelle avec la force d'une preuve. Une hantise du divin s'infiltrait dans les champs de leurs cinq sens. Les images et les aventures divines en germe dans leurs rêves tendaient toujours à jaillir au dehors, telles Athéna bondissant du cerveau de Zeus. A l'occasion d'un grand combat, dans l'exaltation de la joie esthétique ou sous le coup du génie créateur, les personnages divins appropriés aux circonstances se répandaient ainsi hors des cerveaux humains sur la nature ; ils se fixaient en cortèges sculptés dans le marbre des temples, en statues de culte, en idoles pour les bois sacrés, les grottes, les haut-lieux. Ainsi le monde se peuplait de figures spirituelles en affinité, en harmonie avec les états d'âme des générations de passage. De siècle en siècle la terre grecque prenait une physionomie plus humaine ; tout l'humain a été représenté sur cette face pour qui sait en bien voir les traits. Chaque hameau accueille le visiteur en lui offrant un mythe et des personnages où s'incarne une révélation exemplaire, un rêve des profondeurs.

Le tempérament des Hellènes comporte une singulière inclination à transformer en figures visibles et puissantes les expériences de la vie spirituelle. Cette aptitude à créer et projeter au dehors des images quasi concrètes dans un scénario dramatique a contribué pour une grande part à déterminer l'histoire de la Grèce comme à modeler sa culture.

Devons-nous en conclure que les peuples hellènes étaient pré-disposés aux hallucinations visuelles ou auditives ? Etaient-ils, plus que nous, dépourvus de jugement ? En maintes occasions ils ont conversé avec leurs dieux, cheminé à côté d'une divinité amicale, combattu sous la conduite de héros mythiques. Durant la bataille navale dans la baie de Salamine l'on vit un gigantesque serpent mener le combat contre les Barbares. Ce même jour, de glorieux ancêtres, les Eacides amenés la veille sur un bateau spécial, à grand risque depuis Egine à travers les lignes ennemies, prirent part à la bataille. A la veille de cette mémorable journée, des hymnes retentirent dans le ciel du côté d'Eleusis ; on put croire que des myriades de mystes en processions célestes se dirigeaient vers Salamine en invoquant Demeter et Koré.

Sans aucun doute, les épiphanies — individuelles ou collectives — de dieux et de héros, ont exercé dans les moments critiques de l'histoire

une influence décisive sur la conduite des communautés grecques. Il n'est pas exagéré de dire que les dieux et les héros des Hellènes ont gagné les grands combats livrés pour l'Hellénisme ; Salamine, Marathon furent leurs victoires.

Faut-il entendre par là que les Grecs furent souvent dominés par leurs rêves ou leurs visions ? Sans doute. Mais ces visions ou ces rêves ne résultaient point d'un stérile vagabondage de l'imagination. Certaines exigences profondes et inéluctables de l'âme grecque les inspiraient — exigences de sauvegarde ou de salut, exigences du sentiment et de la vie spirituelle, exigences esthétiques. Les images projetées en visions étaient chargées d'une force qui les faisait efficaces, elles inspiraient une conduite réaliste, utilitaire. Contrairement à ce qui se manifeste chez les individus en proie à des hallucinations délirantes ces visionnaires bénéficient grandement de leurs visions ; ils en retirent un accroissement d'énergie, un regain d'assurance ; parfois ils reçoivent des directives précises, un message, des injonctions d'où résultera une orientation nouvelle de leur vie. Dans certains cas la vision contribue à délivrer le sujet qui la reçoit, de ses angoisses, de son indécision ou d'un état de détresse où il risque de sombrer.

Toutefois une remarque s'impose : la tendance visionnaire, si vigoureuse chez les peuples grecs, n'aboutit qu'exceptionnellement à la formation d'images aux apparences concrètes et perceptibles au regard. La visitation de formes divines ou daimoniques s'affirme à l'attention de l'esprit — tel un rêve dans l'état de veille ou comme une présence certaine — plutôt qu'aux yeux (1). C'est ainsi que le chasseur Hippolyte, dévot de la déesse Artémis reconnaît la proximité de sa bien-aimée souveraine. Quoiqu'il ne l'aperçoive jamais au travers des yeux charnels il la sait à ses côtés, il dialogue avec elle. Elle le rejoint dans des clairières où nul ne s'aventure ; il tresse pour elle, pour orner sa chevelure blonde, des couronnes de fleurs. Pareil amour dans une communion de l'esprit équivalant à une apparition épiphanique : certitude de la présence divine dans une forme sensible.

Ces faits, si étranges qu'ils puissent paraître, ne relèvent nulle-

(1) Cf. par exemple Euripide, *Hippolyte* v. 85-86 et 1391.

ment de la pathologie mentale. Une longue pratique de la médecine dans les pays de l'Orient méditerranéen m'a convaincu que les témoignages des visionnaires posent au physiologiste, au philosophe, à l'historien des religions, un problème d'une extrême importance. On ne saurait attribuer a priori de tels phénomènes à des effets hallucinatoires. L'expérience clinique m'a amplement démontré que certains états de conscience fortement chargés de tonalité émotionnelle offrent un champ favorable à la projection de formes objectives.

Nombreux en Orient sont les individus qui affirment avoir vu dans quelque lieu désert un saint, un prophète, un cheikh, un mauvais génie ou la Panaghia (1). Encore de nos jours des paysans grecs du Péloponèse, de Thessalie, de Crète, sont parfois sujets à recevoir la visitation d'épiphanies secourables auxquelles ils attribuent soit la guérison d'une maladie corporelle ou psychique, soit le dénouement favorable d'une situation qui s'annonçait désastreuse.

En fait il n'est pas rare de constater que le phénomène épiphanique précède immédiatement la guérison d'un processus morbide ou suscite quelque changement profond d'attitude psychologique. Nous avons publié deux observations de ce genre (2). L'une concerne une paysanne bulgare qui, ayant accouché d'une fille atteinte de graves malformations congénitales, résolut de faire mourir l'enfant nouveau-né. Une vision fort impressionnante arrêta son geste. Elle crut voir un Sage devant elle sous les traits conventionnels d'un patriarche byzantin. Le bébé sauvé par cette épiphanie opportune reçut le nom de *Varbinka* (Rameau). *Varbinka*, à son tour connut les visitations du « Sage » dans tous les moments critiques de sa vie. Par lui elle apprit : dès son plus jeune âge et durant l'adolescence à surmonter sa terrible infirmité (atteinte d'ectomélie elle ne disposait que de membres rudimentaires, de moignons en guise d'avant-bras et de jambes). Bien qu'elle fut dépourvue de mains et de pieds elle parvint, grâce à d'extraordinaires manœuvres compensatrices, à écrire, à coudre, à s'habiller seule, à monter à cheval assise en amazone. A force de se distinguer dans son village par son ardeur au travail, elle obtint de fréquenter l'Université et fit de brillantes

(1) Vierge grecque.

(2) R. GODEL, *Essai sur l'expérience Libératrice*, p. 251 ; *Vie et Rénovation*, p. 329.

études. La vivacité extrême de son intelligence n'amena ni l'extinction ni l'obscurcissement de ses épiphanies ; le vieillard continua de lui apparaître avec des caractères d'intensité et de réalité indubitables. Cette figure représente pour elle une source inépuisable de sagesse et d'influences bénéfiques.

Nous avons eu l'occasion d'examiner longuement et de traiter *Varbinka* à l'hôpital au cours d'un épisode évolutif d'ulcère gastrique. Le cycle de sa maladie fut bref. Chez cette jeune fille remarquablement douée, je ne relevai aucune autre singularité que cette polarisation sur ses épiphanies.

La seconde observation que nous avons publiée concerne une jeune femme crétoise ; elle eut une vision au cours d'un pèlerinage sur un haut-lieu fréquenté depuis l'antiquité, dans les montagnes de son île natale. La Panaghia lui apparut et lui dicta une ligne de conduite précise et constructive à l'égard de sa fille paralytique. La mère se conforma définitivement à ces avis. L'enfant de 5 ans regagna en quelques semaines l'usage de ses membres.

Considérons seulement ces faits dans leur contexte, sans préjuger en rien de leur nature spécifique. A ces épiphanies — simples projections anthropomorphiques surgies de l'intériorité subjective des visionnaires — s'attache ici une valeur positive dont la suite des événements expose le contenu.

Nous disions tout à l'heure que le témoignage des visionnaires pose un grand problème au physiologiste et à l'historien. C'est qu'en effet la vision épiphanique assume une fonction constructive, ouvre la voie sur des perspectives rénovatrices ; elle est inspiratrice de résolutions efficaces. En cela elle contraste d'une manière irréductible avec les hallucinations qu'accompagnent de profonds désordres du comportement du caractère ou du jugement.

Le mécanisme qui procède à l'émission des images épiphaniques nous étonne par la perfection de son réglage. C'est avec une exactitude remarquable qu'il s'adapte aux circonstances et aux choses de l'extérieur tout en exprimant les normes profondes de la vie subjective, individuelle ou collective.

Le pouvoir d'intégration qui se manifeste dans ce mécanisme

démontre que la fonction spirituelle créatrice de formes relève des hiérarchies les plus élevées de la neurophysiologie (1). De cette fonction spirituelle dépendent les rapports vivants de l'homme avec les sources de sa propre nature et avec l'ordre cosmique. C'est là un sujet trop vaste pour qu'il soit possible de l'étudier ici, même succinctement. Il suffira de démontrer à l'œuvre ce dynamisme spirituel dans la production de quelques symboles helléniques chargés d'une signification universelle.

La fonction spirituelle se comporte ici comme un langage imagé, narratif, mais à l'opposé du discours profane elle va chercher sa vérité dans un domaine auquel l'homme n'accède point par l'usage de ses sens ni par une enquête objective. Ce dynamisme — générateur éventuel d'épiphanies — transpose en figures et en drames ce que lui révèle la prospection d'un monde de réalités subjectives.

Dissipons dès à présent tout malentendu à propos de ce dernier terme. S'il est correct de désigner sous le nom de « réalités » les données de fait dont l'évidence s'impose à notre esprit, alors sans aucun doute l'exploration de la vie subjective révèle en nous la présence de réalités intérieures irréfutables, de normes impérieuses qui commandent le cours de notre vie. Ces normes, génératrices de notre humanité, font de nous ce que nous sommes et ce que nous devenons, des mortels-immortels en incessante rénovation, des êtres finis aspirant à l'infinitude, des individus conditionnés en quête d'affranchissement. Lorsque la fonction spirituelle consulte en nous les plus intimes profondeurs, elle découvre le niveau d'énergie fondamental qui nous engendre à nous-même. Tournant son attention vers cet abîme insondable au moyen des sens, elle perd contact avec le monde empirique des formes. Elle devra

(1) Les travaux récents des neurophysiologistes ont décelé la présence, à la base du cerveau — dans les formations réticulées du diencéphale, du thalamus, du mésocéphale — d'un système d'intégration dont le domaine est étendu à l'organisme entier (voir *Vie et Rénovation*, p. 314). Cet intégrateur général détient également le pouvoir de régler et d'activer l'électrogenèse de l'écorce cérébrale. L'une de ses fonctions les plus importantes consiste à potentialiser les centres sensoriels : ceux qui participent à la vision, à l'audition, au toucher, à la constitution de l'image de notre corps, etc. Il est extrêmement probable que les formations réticulées des territoires profonds centrencéphaliques jouent un rôle majeur dans la genèse et la projection externe des images épiphaniques. La potentialisation des images résulterait ici — comme dans le rêve et les états hypnotiques — d'un courant excitateur venu de l'intériorité centrale tandis qu'à l'ordinaire les images naissent en réponse à un stimulus appliqué à la périphérie, de l'extérieur, sur les récepteurs des organes des sens.

pourtant exprimer ensuite en langage compréhensible l'ineffable, sans le trahir. L'homme lui impose cette exigence, cette demande paradoxale ; il veut voir l'invisible, entendre l'inaudible, toucher l'intangible. La fonction spirituelle est sollicitée de créer des formes subjectives et de les projeter avec leur scénario et leur décor dans la « réalité objective ». Ces transpositions bien qu'elles adultèrent en partie les produits du dynamisme spirituel, sauvegardent tout de même un précieux élément : elles transmettent par l'intermédiaire du symbole la puissance d'évocation des données recueillies. Or, le symbole, grâce à la richesse et à la force persuasive de son potentiel de significations possède une extraordinaire aptitude à communiquer l'ineffable.

Les modes plastiques d'expression de la spiritualité grecque remplissent admirablement leur office. Ce langage, quoique limpide et doucement humain évoque des résonances sur plusieurs registres tant exotériques qu'ésotériques. Le message s'incarne sans difficulté dans des formes humaines de dieux aux fonctions symboliques : l'amour, la beauté, la persuasion, la fécondité, la puissance destructive de la passion possèdent Aphrodite. Zeus donne forme d'homme et majesté à la norme cosmique ; Athena exprime la splendeur virile et cependant féminine de la Sagesse indéfectible en ses desseins.

Les dieux grecs revêtent dans leurs formes et leurs attributs une valeur fonctionnelle et symbolique ; ils sont une fonction du divin. Ils apparaissent comme tels, secourables, révélateurs, dispensateurs de bénéfices divers, aux humains qui sollicitent leur épiphanie. C'est pourquoi l'homme du peuple les capte et les dessine si aisément sur un vase tandis qu'un Phidias reçoit dans la beauté une révélation sublime de leur plastique. Ainsi le sentiment religieux se renouvelle sans cesse dans le regard comme au cœur du fidèle. Chacun en reçoit, selon ses aspirations, le reflet qui lui convient. Pour Platon, les figures divines sont les enfants du Νοῦς, du pur Esprit ; ils exposent les aspects multiples d'une norme suprême.

Au cours des cérémonies éleusiniennes d'initiation, l'aptitude visionnaire de l'âme grecque devait être puissamment sollicitée. Dans la grande salle du Télésterion, quelques milliers d'Hellènes aux tempéraments très divers participaient à un drame de mort et de résurrection.

Nous savons qu'on n'y donnait point un enseignement verbal ni beaucoup d'explications. Les mystes pouvaient entendre quelques brèves sentences tout au plus, des injonctions. Mais une expérience profonde, ineffable, leur était communiquée par visions et dramaturgie ; les deiknymena, les dromena. Sur la nature des « choses vues » et vécues dans l'intimité de l'âme, nous sommes réduits à des conjectures. Se peut-il que ce soient des figures de rêve éveillé ? ou des formes épiphaniques ? Il est à peu près certain que des puissances infernales, des visions de cauchemars s'imposaient, auxquelles faisait suite un aspect lumineux de la divinité. Ainsi la terreur se transmuait en joie, la reine des Enfers se révélait une médiatrice de salut pour ses fidèles.

Pour conclure, nous appelons l'attention de nouveau sur le rôle considérable que les tendances visionnaires du peuple grec ont exercé sur les cultures helléniques et sur le cours des événements en Grèce. Ces apparitions contenaient de puissantes charges affectives susceptibles de produire des effets historiques.

Le caractère épiphanique de la spiritualité grecque a sans doute contribué pour une large part au développement de l'art, de la littérature et de la pensée. Il nous semble que la valeur fonctionnelle et opératoire des divinités helléniques mérite mieux qu'une simple classification descriptive des entités mythologiques. Ces dieux et ces déesses ont vécu d'une vie intense dans l'âme de leurs fidèles, ils correspondent et renvoient à des « réalités subjectives » indestructibles que l'homme doit pouvoir redécouvrir à toute époque. C'est pourquoi les « Mystères » de l'hellénisme gardent encore de nos jours une valeur initiatrice irremplaçable.

CHAPITRE PREMIER

VISITATION DES GRACES, DES MUSES, DE L'AMOUR DANS L'ÂME HUMAINE : une initiation

Imageries révélatrices de vérité profonde Ce n'est point par hasard que de grands thèmes mythiques ou rituels s'imposent tels des psychodrames cosmiques — identiques par leur fond — à l'humanité de tous les temps et de tous lieux. Ce n'est pas au hasard d'une fantaisie sans règle que tels personnages divins naissent et meurent sur la trame de ce monde spirituel. Un ordre exact préside à leur jeu. Ils dansent des figures instructives pour l'esprit.

Les acteurs d'un mythe rendent visible au regard de notre imagination une réalité invisible. Laissons-nous conduire par eux et à travers leur jeu jusqu'à ce dévoilement de nous à nous-même.

*Les Grâces
initiatrices de beauté
sur leur bastion
de l'Acropole d'Athènes*

Sur un bastion (1) avancé de l'Acropole d'Athènes veillaient les Grâces — les Charites. En compagnie d'Hermès et d'Hécate elles initiaient leurs adorateurs au mystère de la beauté répandue comme un manteau vivant sur la terre. Que pouvaient-elles enseigner par ces initiations ? Leur fonction nous l'indique.

(1) Les Charites, Hécate et Hermès recevaient un culte sur le bastion (pyrgos) qui porte le temple d'Athéna Niké.

Elles présidaient à la croissance des êtres dans l'allégresse et l'harmonie. Les eaux vives étaient leur domaine. De la lumière et de la danse elles tiraient leur vertu vivifiante.

Les trois Charites exposaient aux yeux le secret de la vie — révélatrice en toutes choses de la beauté.

Mais est-il besoin de se faire initier aux mystères des Charites pour comprendre cette simple vérité ? Sans doute.

Les Grâces
déssillent le regard
des hommes
et leur font saisir
la beauté

Le regard des hommes continuellement retenu à la surface des choses n'en saisit plus que l'aspect utilitaire. Il a perdu le pouvoir de découvrir la vie. Le pouvoir d'être émerveillé.

Le charme des Charites fait passer à nouveau la beauté dans l'ordre du monde.

Le sentiment du beau, réveillé chez l'initié au mystère (1) des Grâces, devient en lui une expérience ineffable — ἄρρητον — intime, silencieuse. Elle l'exalte au delà du monde strictement utilitaire.

Trois jeunes corps féminins — « les mères de la joie » selon l'épithète orphique — emplissent son cœur de leur épiphanie. Il les reconnaît aussitôt car elles prennent forme dans un champ de lumière qui lui est intérieur, les yeux n'ont aucune part à la vision (2). Ces belles figures dansantes sont les messagères de l'omniscience

(1) Aucun document ne nous fait savoir en quoi consistaient ces « mystères des Grâces ». Pausanias déclare seulement « qu'on célébrait auprès des trois Charites, à l'entrée de l'Acropole, des rites initiatiques qu'il est interdit de divulguer au grand public ».

Il serait donc vain de prétendre formuler des conjectures au sujet de ces « mystères » dont on ignore la teneur et les rites. Mais les fonctions assumées, exprimées par les Charites font assez clairement comprendre quelle pouvait être la signification essentielle de leurs « mystères ». Leurs thèmes fondamentaux devaient évoquer la croissance, la fertilité, l'épanouissement, la gratuité du don, la beauté, l'harmonie associée à la danse. Sans doute Hécate à la triple figure apportait-elle aux trois Grâces une réplique souterraine.

(2) Cf. PLATON, *Le Banquet* : « La vision de l'esprit ne commence d'avoir l'œil perçant que lorsque celle des yeux a perdu de son acuité », 21 a.

*Du haut du bastion où règnent les déesses
on voit croître au loin les champs de blé
à travers
la poussière d'or*

PLANCHE I



TEMPLE
D'ATHÉNA NIKÉ
À L'ACROPOLE

divine (1) : Peithô la persuasive, l'étincelante Aglaïa, Thalia efflorescente. La terre se transfigure sous la foulée de leurs pieds.

La campagne d'Athènes Du haut du bastion où règnent les
vue du bastion déesses on voit croître au loin les champs
de l'Acropole de blé à travers la poussière d'or ;
l'oreille perçoit le ruissellement des eaux
fertilisantes ; leur murmure va rejoindre la coulée éternelle —
ἀέριον — de la majesté de Zeus.

Mais les Grâces n'habitent pas seules leur enclos. Deux autres divinités partagent avec elles le service d'un même prêtre. Leur compagne féminine, Hécate, représente le monde invisible. Le dieu Hermès apporte sa puissance fécondante, sa promptitude dans l'action.

La beauté en germe Que la beauté soit en germe, d'abord,
dans l'invisible dans l'invisible, c'est un fait dont la
déesse Hécate est garante. Car cette
souveraine de l'au-delà soutient ici les Charites. Elle participe à
leur mystère.

Rôle d'Hermès Que fait ici Hermès ? Est-ce le magicien
qui opère par ses effets de transmutation ?
Je verrais plutôt surgir de lui à l'état brut la force génésique promotrice de vie. L'initié sait à quoi s'en tenir. Les figures divines vivent en lui et lui transmettent une connaissance conforme à la vérité cachée.

Certes, on se demandera quand et comment est né le mystérieux langage des mythes et des rites.

(1) Cf. J. DUCHEMIN, *Pindare poète et philosophe*, p. 60.

*Epiphanie
de figures divines* L'homme attentif au déploiement des figures divines perçoit dans ce monde des épiphanies autant de vérité qu'une abeille

en recueille entre les fleurs et sa ruche. A travers le jeu des formes qui se manifestent en lui, un secret véridique lui est communiqué. Ce message précieux lui fera connaître une loi fondamentale de la vie. S'il en pénètre intuitivement la sagesse et se laisse transformer par elle, une nouvelle dimension s'ouvrira pour lui.

*Une fontaine
de vie* L'homme découvre dans l'intériorité de sa nature des images épiphaniques qui informent son esprit pour le guider vers

la source pérenne ; s'il cède à leur appel, elles le mèneront par une voie d'enchantement à leur demeure première — fontaine de vie.

*La Muse,
fonction inspiratrice* Contemplons avec le regard d'un ancien Hellène le paysage spirituel où s'alimente la fonction inspiratrice. Le Val des Muses

lui offre un cadre privilégié : large berceau verdoyant que surplombe — comme un sein de nymphe — la montagne d'Hélikon.

*Le Val des Muses,
paysage inspiré* En tous lieux du vallon la montagne impose à la vue la même forme pleine. On chercherait en vain dans la Grèce entière

des lignes plus pures se profilant sur le ciel. Un charme intime, rassurant, accueille le visiteur sur cette terre prédestinée aux Muses. On la disait bénigne au point de ne nourrir aucune herbe ni racine vénéneuses ; la morsure des serpents n'y faisait pas mourir. Les pentes boisées de la longue vasque se couvraient de fraises sauvages plus douces que partout ailleurs (1).

(1) PAUSANIAS, *Beotia XXVIII*.

Les Muses s'y trouvèrent bien vite chez elles lorsqu'une peuplade de Thrace émigrée du nord les établit parmi les fontaines du sous-bois. Le paysage les conviait ; il leur proposait les éléments nécessaires à l'inspiration : des eaux bruissantes, l'aménité d'une terre appendue au sein de la montagne agreste mais généreuse.

*Résidences
des Muses* Les Muses aiment à résider dans la fraîcheur auprès des sources. Les eaux sorties, pures, d'une profondeur inconnaissable

invitent l'homme à vivre sur leur miroir un rêve éveillé. Leur murmure fournit l'incantation nécessaire au départ. Le passant qui cède au charme de cette musique tombe au pouvoir des Muses ; elles pénètrent en lui (1) et le font chanter, délirer ; il devient poète, voyant.

*L'homme
possédé des Muses* C'est une redoutable expérience que cette possession, elle vous aliène du monde familier, elle éveille l'allégresse en même temps que la terreur de porter en soi les divinités inspiratrices, ces filles de Zeus et de la terre, de Zeus et de la mémoire cosmique.

Ce serait méconnaître entièrement la nature des faits que de voir dans ces figures de fades allégories ou même une image de poète. De forts bons observateurs de la nature se sont trouvés, en un jour décisif de leur vie, face à face avec le corps étincelant de la Muse.

*L'aventure
d'Hésiode* Ainsi Hésiode le poète paysan d'Asera à qui elle remit un rameau de laurier, témoignage de la rencontre. On a pu aussi la voir démêler sa forme féminine d'une source dans l'éclat du soleil et de l'eau confondus.

A celui qu'elle aime la Muse accorde le don gratuit de l'inspiration.

(1) Cet état de possession (Μᾶνία) par les Muses le rend ἑνθεος habité par le divin.

*Le poète voyant
et musicien*

Elle en fait un poète voyant et musicien ; un aveugle parfois doué de seconde vue comme Démodocos. Il lui est accordé de

connaître la vérité cachée (1), sous les apparences du passé, du présent, du temps à venir.

Malheur à lui s'il s'attribue vaniteusement le pouvoir créateur que l'inspiration lui accorde. En vérité, le contenu de ses poèmes lui a été transmis. Cette œuvre de divination n'est pas la sienne (2).

« Il y a, écrit Platon, un vieux récit : quand un poète prend place sur le trépied des Muses, il n'a plus ses sens à lui mais, comme une fontaine, il donne libre cours au flot qui s'écoule sans cesse de lui » (3).

*Reconnaissance
aux Muses*

Le meilleur moyen de purger de soi toutes traces de dangereux orgueil c'est de rendre hommage aux Muses avant

d'ouvrir et à l'instant de clore une œuvre inspirée. Reconnaître sa dette, appeler les Inspiratrices : « J'invoque, dit Pindare, Mnémosyme au beau péplos, la fille d'Ouranos, et ses filles pour me donner l'inspiration. Car les esprits des hommes sont aveugles quand ils veulent, sans le concours des vierges de l'Hélikon venir explorer la route profonde de la connaissance » (4).

(1) Il se peut aussi que les Muses se plaisent à conter des fables. Elles en avertissent Hésiode : « Nous savons conter des fictions pareilles à la réalité ; mais lorsque nous le voulons nous savons aussi proclamer le vrai » (Théog., 27, 8).

Le poète se livrera-t-il donc sans défense à la fantaisie de divinités capricieuses, ambigües ? S'il en était ainsi, il cesserait d'appartenir à la classe des voyants, prophètes, révélateurs de vérité cachée. Son crédit serait mince parmi les hommes et à ses propres yeux.

Mais sans doute la Muse conte-t-elle des fables à ceux qui n'ont pas rendu leur esprit assez pur, assez subtil pour entendre sa voix fidèlement transmise. Tel sera du moins l'opinion de Platon : « Si l'âme du poète n'est pas délicate et pure et ne possède pas les lumières de la Sagesse, l'œuvre sera mauvaise ». (Félix BUFFIÈRE : *Les Mythes d'Homère et la Pensée Grecque*, édit. Les Belles Lettres, Paris, 1956, p. 26). Plotin développera ce point de vue (*Ennéades V*, 10, V 8, 1).

(2) *Ion* 534 e. : dispensation divine, dit Platon, *Phédon* 58 e.

(3) *Les Lois*, 719 c.

(4) PINDARE, *Péan VII b.*, trad. J. Duchemin.

L'homme est incapable d'ouvrir par ses propres moyens un chemin vers la vérité. L'inspiration doit lui venir par la voie médiatrice des Muses — seule voie d'accès aux sciences :

« Qu'attends-tu de la science, par laquelle les hommes l'emportent l'un sur l'autre ? Il n'est pas possible de sonder les volontés des dieux à l'aide de l'intelligence humaine, elle est issue d'une mère mortelle » (1).

Que l'intelligence de l'homme soit bornée lorsqu'elle ne reçoit pas l'éclaircissement d'une fonction intuitive — nous le reconnaissons volontiers. Mais que viennent faire ici les dieux ? Peut-être leurs apparences, leur existence même se rattachent-elles à une forme particulière d'expérience humaine. Une telle expérience, intraduisible en paroles, s'exprime dans l'épiphanie des figures divines.

*Epiphanie d'Apollon
et des Muses*

Un Hellène en attente de beauté, de lumière, d'harmonie et d'une vérité dépassant l'ordre humain est saisi par l'éblouissante invasion d'Apollon et de son cortège de Muses.

La visitation d'un dieu n'est point illusoire. Mais sa réalité est subjective.

Pour un Grec vivant au Ve siècle avant notre ère l'apparition d'un dieu — soit en rêve soit à l'état de veille — était chose commune. Toute vive tension d'énergie spirituelle, toute aspiration affective — consciente ou inconsciente — pouvaient spontanément se décharger en formes de théophanies appropriées. Lorsqu'Euripide fait surgir une divinité sur la scène pour dénouer ses pièces, il fait œuvre de réaliste. Les dieux interviennent dans un instant précis, critique de la vie ; leur venue est « *kairos* », juste à propos.

*Visitations divines
dans l'âme humaine*

L'histoire et l'art de la Grèce sont lettres mortes pour qui ne reconnaîtra pas cette influence visible, persistante du divin dans la vie individuelle et collective. Certainement on pouvait saisir la

(1) PINDARE, *Fragm.* 61.

silhouette bénéfique d'Asklépios tantôt juvénile tantôt plus mûre, à Epidaure, ou dans la maison privée où Sophocle l'hébergea dans Athènes. Apollon étincelait à Delphes, le dieu Pan se montra sous ses traits agrestes au coureur Philippidès et lui parla tandis qu'il passait au pied du Mont Parthénion (1).

Ces visitations, avons-nous dit, ne sont pas illusoire. Les formes théophaniques dont la conscience humaine se donne le spectacle exposent fidèlement dans la langue des images-symboles une réalité subjective.

*Venue
d'Apollon*

La venue d'Apollon et des Muses signale qu'une forme invisible, incontrôlable, distincte du « moi » superficiel, a opéré en

nous. Parce que cette forme distante emprunte ses pouvoirs à la source créatrice de notre être on la reconnaît divine (2). Elle revêt une apparence conforme à la variété de ses œuvres : dionysiaque dans l'ivresse et l'extase, corybantique quand elle prend possession frénétiquement de la nature humaine et l'agite, apollinienne dans l'harmonie, la lucidité, la connaissance. Eros et l'Aphrodite céleste lui communiquent l'amour de la Sagesse.

*La Sagesse innée
dans l'homme*

Ainsi selon les perspectives où chacun se complaît, ce principe promoteur de vie et de savoir se présente sous des aspects bien

différents. Pour le Sage il est « esprit séparé » (πάντων κεχωρισμένον). Démocrite sait que l'homme porte, à l'état inné, une sagesse dis-

(1) HÉRODOTE, *Histoires*, VI, 105.

(2) L'homme savant, écrit Pindare, est celui qui reçoit de la nature son grand savoir ; ceux qui ne savent que parce qu'ils ont appris, ceux-là sont semblables à des corbeaux dans leur intarissable bavardage qu'ils croassent vainement contre l'oiseau divin de Zeus (*II^e Olympique*, vers 94 et suivants).

Le poète proclame ici en quelques mots une vérité fondamentale. C'est en vivant dans l'étroite intimité de la Nature, observant ses lois, qu'on obtient d'être initié à sa sagesse. Le centaure Chiron, cet éducateur de héros, représente le type accompli du Sage agreste, bienveillant, au regard éclairé par le jeu naturel de la vie. Aux antipodes se développe Socrate, Sage de l'Agora, interrogateur d'hommes.

ponible la γνῶσις γνώμη. Cette sagesse se dévoile seulement lorsque le « savoir bâtard » dérivé de nos sens abdique ses prétentions et succombe. Alors le souffle de l'inspiration monte avec l'enthousiasme.

Conséquentes avec elles-mêmes les Muses communiquent aux hommes toutes les formes de l'inspiration. Leur filiation à l'égard de la loi cosmique — celle qui règne sur terre et dans le ciel et sur la nature — les habilité pour remplir ce rôle. Elles sont médiatrices dans l'étude des sciences et de la philosophie.

Un autel des Muses et d'Apollon éclaire la communauté fraternelle de Platon avec ses disciples dans leur demeure de l'Académie (1). Le carrefour conduisant à la demeure de Pythagore en Grande Grèce est consacré aux Muses.

De même qu'une source unique coule selon les demandes par de multiples têtes de fontaines, la Muse unique se donne pour triple ou se diversifie en neuf sources, neuf bouches.

A chaque branche des sciences et de l'art correspond une inspiration dont la visitation est requise.

*Les divinités
inspiratrices
au secours du savant*

Nous croyons difficilement aujourd'hui qu'un homme d'intelligence mûre, un philosophe, un savant, un mathématicien puisse se préparer au travail en appelant sur lui le secours d'une divinité : Apollon, les Charites, une Muse ou même Eros.

Et cependant l'un des esprits les plus forts de l'antiquité,

(1) L'importance du rôle dévolu à la Muse dans les écoles philosophiques a été soulignée par M. P. BOYANCÉ. Dans un précieux ouvrage consacré au « *Culte des Muses chez les Philosophes Grecs* » (Paris, 1936), il expose la signification de ce culte pour les Pythagoriciens, pour l'Académie, pour Aristote. Son étude pénétrante sur le pouvoir d'incantation du mot soulève d'intéressants problèmes.

Dans le livre de M. H.I. MARROU, « *Mousikos Aner* », Grenoble, 1937, on trouvera une abondante source d'informations sur les Muses et leurs rapports avec les monuments funéraires à l'époque romaine. Le rôle de la Muse initiatrice à l'au-delà est exposé, discuté avec clarté et prudence (Chap. V, *La Science Sacrée*, p. 259-267). Ces deux ouvrages aujourd'hui épuisés nous ont été d'un grand secours. Nous remercions vivement leurs auteurs d'avoir bien voulu les mettre à notre disposition.

Démocrite reconnaissait sa dette envers les puissances inspiratrices ; il en recherchait avec grand soin la faveur.

Dans l'acte préliminaire de sacrifier à telle divinité médiatrice, l'antique chercheur — philosophe, homme de science, poète, artiste — s'offre à l'influence d'une sagesse qui transcende ses conditionnements d'homme mécanique. Il se livre à ce savoir « divin » comme on remet un instrument au seul opérateur qui puisse l'utiliser en virtuose véritable.

*L'âme du poète
comme
celle du philosophe* L'âme du poète comme celle du philosophe doivent être rendues tendres comme à l'état naissant et inviolables (tel un sanctuaire interdit au profane) — « *hapalen kai abaten psychen* ». Dans cet état de « tendreté » l'âme offre au message montant de la source l'ingénuité qui la rend sensible, disponible, accueillante ; en même temps une barrière protectrice la préserve de toute perturbation venant du monde profane.

*Le travail au service
de l'inspiration* Suffirait-il pour recueillir le fruit de l'inspiration que notre champ de conscience se livre comme une terre vierge à la montée du processus créateur ? Notre parfaite disponibilité permettrait alors l'accomplissement d'une œuvre qui s'élabore dans le tréfond de nous-même à notre insu.

Cependant cette attitude accueillante ne suffit pas. Tous les instruments nécessaires à l'exécution du programme inspiré doivent subir au préalable l'apprentissage qui permettra de les utiliser comme des mécanismes sans défauts. Ainsi l'artisan ambitieux s'exerce avec une inlassable patience à acquérir les tours de main avec la tournure d'esprit indispensables à la venue du chef-d'œuvre. Le poète,

le musicien, l'artiste, l'homme de science s'ils disposent d'une technique impeccable de leur art se prêtent comme des appareils vivants au jeu de l'inspiration.

*Les médiatrices
de l'inspiration
évoquées, reconnues* En invoquant les médiatrices appropriées à la nature de l'œuvre poursuivie, un ancien Hellène n'accomplissait pas un rite superstitieux. Il préparait son esprit à une recherche que nul ne peut entreprendre avec succès sans aide et sans amour.

Aussi voit-on bien souvent l'amour sous la forme d'Eros ou de l'Aphrodite Céleste joindre leurs fonctions spirituelles au culte des Muses. De même la beauté avec les Grâces ou Charites, la lumière associée à Apollon.

Eros médiateur Depuis une haute époque, Eros étend sa souveraineté sur les campagnes avoisinant l'Hélikon que les Muses hantent de préférence. Il est le maître de la ville de Thespies. On le vénère sous l'apparence d'une pierre brute.

Une force cosmique réside dans l'Eros de Thespies. Sa puissance d'expansion a fait éclater le germe primordial d'où l'univers est né. De la déflagration originelle est sortie une apparition lumineuse : Phanès — Eros.

Le dynamisme élémentaire que ce dieu dispense rejaillit sur la petite cité et alentour. Il y préside tous les cinq ans à des jeux gymniques où se déploient l'adresse, la force, la grâce. Les Muses s'associent à la fête. D'ailleurs, elles habitent dans la ville un petit temple — un naos — près de la place du marché.

*Aphrodite avec Eros
à Thespies* Parmi les divinités résidentes une place revient naturellement à Aphrodite. Sur une contrée vouée à Eros elle devait rayonner au grand jour. Or, on la connaît sous l'épithète de Mélainis,

la Sombre. Sa beauté, sa fécondité relèvent du monde souterrain. Elle entraîne l'esprit de ses adorateurs vers le mystère du monde invisible. Peu s'en faut qu'on la confonde avec la reine de l'au-delà, Perséphone. Il se peut qu'Eros enveloppe de son souffle la souveraine de ce royaume redouté. Les Hellènes connaissent bien ce thème de l'amour joint à la mort.

La campagne environnant Thespies nous découvre par le mythe encore un autre mystère, celui de Narcisse.

Narcisse,
l'amour de soi

Ce Thesprien d'une éclatante beauté eût pour mère la nymphe de l'iris bleu, Leiriopé ; elle le conçut dans l'enroulement des boucles du fleuve Céphise.

Le devin Tirésias fit au sujet de l'enfant une étrange prédiction : Narcisse vivrait aussi longtemps qu'il ne se connaîtrait pas. Il grandit dans l'inconscience de la prodigieuse beauté qu'il portait en lui.

Narcisse devant
la Fontaine-aux-roseaux,
source inviolable

Un jour de grande chaleur, épuisé par la chasse, il déboucha près d'une source, la Fontaine-aux-roseaux, Donakon. Son destin l'avait amené dans un lieu fermé aux profanes, un « *abatou* ». Le terrain alentour ne portait trace d'aucune foulée de bêtes ni d'hommes. Des arbres ombrageaient les eaux sans y laisser tomber feuilles ou brindilles.

Il se penche sur l'étang,
la beauté lui apparaît

Dévoré par la soif, Narcisse s'étendit pour aspirer la fraîcheur de cette eau inviolable. A cet instant une forme lui apparût dans le miroir. Telle était la beauté de ce visage inconnu que Narcisse fut frappé de stupeur.

Il s'en éprend,
veut la saisir

Soudainement il connût le désir d'amour — désir de posséder mais aussi désir d'immersion. Il plongea une main dans la fontaine pour saisir le précieux objet.

Elle lui échappe
et l'entraîne à la mort

L'image dans le miroir se troubla, s'évanouit. La beauté en se révélant à lui échappait à son étreinte. Infiniment proche, infiniment distante elle l'entraînait dans un pur abîme. Le dévoilement de ce visage retint Narcisse, fasciné devant la source. Il mourut de s'aimer sans pouvoir rejoindre en profondeur cette beauté insaisissable. La fleur qui porte son nom naquit au bord de l'eau d'une goutte de son sang. On la recherche pour composer des guirlandes à la déesse de l'au-delà, Perséphone qui jadis fut entraîné aux abîmes en voulant la cueillir. Elle communique la stupeur (1) à qui en respire l'essence.

Si le mythe de Narcisse a fleuri sur le territoire de Thespies et des Muses c'est qu'une affinité spirituelle le relie aux thèmes de l'inspiration. L'inspiration dans tous ses aspects, révèle l'homme à lui-même. Elle l'introduit à la connaissance d'une beauté intérieure.

Beauté intérieure

Un miroir lui est tendu — comme un piège — où il reconnaît son visage sans pouvoir le rejoindre. A vouloir toucher l'inaccessible vérité il consumera sa vie. Narcisse est poète, artiste, musicien, homme de science, chasseur à la manière d'Eros décrit par Socrate, prospecteur d'abîmes.

En somme, Thespies, associée au Val des Muses héliconiennes, enseigne clairement par ses mythes et l'organisation de ses cultes la physiologie de l'inspiration. En réponse à l'appel de la Muse

(1) En grec : *narké*, d'où dérive notre mot « narcotique ».

médiatrice et fille de la loi cosmique, l'Eros créateur communique l'élan — souffle propagé du monde invisible.

*Eros ordonnateur
de l'univers*

Toutefois l'Eros cosmogonique n'est pas seulement un dynamisme fécondant. Promoteur d'ordre dans le monde il instaure l'harmonie. Sur ce point l'autorité d'Hésiode, poète-paysan du canton, et celle des orphiques rejoint la voix du vieux Phérécyde de Syros : « Le Temps n'avait produit qu'antagonismes ; Eros s'imposait pour apporter l'harmonie dans le chaos » (1).

Vraiment, Eros ordonne-t-il l'harmonie dans le chaos ? Voilà une opinion bien optimiste. N'en déplaise aux vénérables autorités, rien n'est moins certain pourtant. Platon — et avec lui beaucoup de ses contemporains — constate qu'Eros sème le trouble, la *mania* plutôt que l'ordre dans les âmes.

*Possession par un dieu
inspirateur, entheos*

Quand un homme tombe sous le coup de l'inspiration il risque de se comporter d'étrange manière. Une énergie divine le possède. Il devient *entheos*. Même le Sage que le souffle de l'esprit — le *Noûς* — inspire passe pour un fou aux yeux des gens « réalistes » (2).

Son regard saisit ce que le sens commun ne peut que pressentir confusément.

*Absorption
et absence du monde*

Lorsqu'une vérité l'absorbe elle le capte intensément, l'entraîne en son foyer. On le voit aliéné de lui-même, comme absent du monde. Tel était Socrate en retrait dans l'intériorité, insensible à toutes choses et à son corps.

(1) PROCLUS, in *Plat. Tim.* 155.

(2) PLATON, *Théétète* 174 et suite, *Phèdre* 249 e.

« C'est un fait, dit Socrate : parmi les biens les plus grands qui nous échoient sont ceux qui s'accomplissent pour nous à travers la *mania* quand du moins, cet état découle d'un don divin » (1).

Une certaine tendance à l'étrangeté préparerait-elle donc favorablement l'âme humaine à la visitation de la Muse ? Les tempéraments du poète, de l'artiste, du philosophe comportent des traits parfois déconcertants. Tous ont en commun une même aptitude à subir le raptus, le ravissement.

*Ravissement,
chose sainte*

« Le poète est chose légère, chose ailée, chose sainte, et il n'est pas encore capable de créer jusqu'à ce qu'il soit devenu l'homme qu'habite un dieu, qu'il ait perdu la tête, que son propre esprit ne soit plus à lui. Tant que cela au contraire sera sa possession, aucun être humain ne sera capable de créer ni de vaticiner » (2).

« ...ce n'est pas par un effet de l'art qu'ils disent tant et de si belles choses sur les sujets dont ils parlent, mais par l'effet d'une grâce divine chacun d'eux n'est capable d'une belle création que dans la voie sur laquelle l'a poussé la Muse... la Divinité leur ayant ravi l'esprit emploie ces hommes à son service » (3).

*Le mythe
des cigales*

Le mythe des cigales nous confirme qu'un brin de folie colore l'enthousiasme des âmes possédées par l'inspiration. Les premiers hommes en apprenant des Muses l'art du chant oublièrent de boire et de manger dans la joie de cette découverte. Ils laissèrent leur corps dépérir et mourir sans y prendre garde. En conséquence de cet oubli ils devinrent cigales. Les Muses accordèrent à ce peuple musical de pouvoir chanter dès l'instant de leur naissance jusqu'au terme de la vie sans avoir besoin ni de manger ni de boire (4).

(1) PLATON, *Phèdre* 244 a.

(2) PLATON, *Ion* 544 b. trad. L. Robin, *La Pléiade*.

(3) PLATON, *Ion* 534 b.c.d.

(4) PLATON, *Phèdre* 259 b.c.

Ce petit récit nous initie mieux qu'un grave discours à la sacralité de la folie. Bien fou est celui qui s'expose et se livre sans réserve aux enchantements de la Muse. Son destin est scellé, il subira le sort réservé aux grands amoureux : perpétuel service — *Therapeia*.

La Muse demande un perpétuel service :
Therapeia Amant de la beauté invisible, il lui appartiendra corps et âme. Disponible à tout instant, il répond à la moindre touche. Il vit parmi les hommes dans un monde qui n'est pas celui de ses compagnons de route. Ses yeux voient d'autres formes, une beauté autre, d'autres couleurs plus pures, une autre clarté pleine d'éclat.

Il se meut dans des paysages de l'esprit ; les rencontres qu'il y fait personne ne peut les faire hormis les gens de son espèce. Mais eux reconnaissent, à coup sûr, sans erreur, un vrai poète, l'artiste inspiré, une grande œuvre, un lieu bénéfique où résident des êtres de lumière.

Ils parlent tous une langue identique sous la diversité des expressions. Aussi appartiennent-ils — ils savent cela — à une même fraternité en tous temps de l'histoire et en tous lieux. Aucune institution ne les lie entre eux et pourtant ils se reconnaissent instantanément sans recourir à aucun signe ni mot de passe.

Telle est leur folie.

Retour au Val des Muses Revenons un instant encore au Val des Muses. Nous trouverons dans ce lieu de culte deux statues entourées d'animaux sauvages en pierre et en bronze ; elles représentent Orphée l'enchanteur associé à Télété l'initiation personnifiée. Le voyageur Pausanias, en décrivant le site, nous explique le sens de ces images. Le grand poète-musicien que fut Orphée, écrit-il, l'un des plus éminents par la beauté de ses poèmes, atteignit un haut degré de pouvoir ; il connaissait l'art de purifier, l'art de guérir et celui de détourner de l'homme la colère divine.

Orphée l'initiateur

Orphée, prototype des âmes inspirées était reconnu dans le monde grec comme un fondateur de mystères, un initiateur par la poésie et la musique. La statue de Télété rappelle cette fonction « téléstique » (1).

Sans vouloir prendre appui sur les doctrines si controversées qui touchent à l'Orphisme, nous soulignerons seulement quelques traits fondamentaux de la physiologie d'Orphée.

Orphée apollinien et dionysiaque

Ce personnage vient de Thrace portant avec lui un mystérieux mélange d'influences apolliniennes et dionysiaques avec des techniques d'extase rappelant le Chamanisme. Il a visité, vivant, le pays d'Hadès l'invisible où l'appelait une forme aimée. De cette plongée dans l'au-delà revint-il avec Eurydice ? Ce point reste obscur.

Il détient le pouvoir d'exorciser la souffrance et les antagonismes de ceux qui l'entendent. Les bêtes sauvages en témoignent, elles accourent à sa voix et s'apaisent comme en la présence d'Aphrodite. Mais encore faut-il bien l'entendre.

Ceux qui se refusent à subir son enchantement le haïssent. Car personne ne peut rester indifférent à l'accent de la vérité secrète. Or sa poésie est véridique, parole d'initié aux mystères.

La visite que nous avons faite aux divinités médiatrices de l'inspiration nous montre quel domaine elles hantent.

Les Charites, compagnes fidèles des Muses, font éclater au regard de l'homme la beauté d'un ordre cosmique invisible. L'initiation à leurs mystères dessille les yeux que l'appréhension utilitaire des choses a éteints (2).

(1) Téléstique : initiatrice.

(2) « Puisse la lumière des mélodieuses Charites ne jamais me faire défaut ». PINDARE, IX^e Pythique, vers 89-90.

*Danse
des Grâces*

Tandis qu'elles dansent sur l'aire où vivent les hommes, leurs foulées et leurs chants reproduisent l'inaudible musique d'Apollon. Car Apollon, dieu de cette harmonie vibrante qu'est la lumière conduit leur chœur.

Les Muses, les Charites, Eros, Apollon, Dionysos, Orphée, les Sirènes. Les Néréides, tous les archétypes de l'inspiration invitent le chercheur à poursuivre son voyage dans un au-delà des sens et de l'intellect. Mais l'homme de nos jours a cessé de connaître la visitation des antiques figures épiphoniques.

Et pourtant qui ne reconnaîtrait dans ces figures épiphoniques — après les avoir connues — de puissantes créations émanées de l'ordre qui régit notre vie ? Elles nous proposent un choix, l'initiation à nous-même, une conduite. A travers leur langage — silencieux ou vocal — nous entendons parler une sagesse immanente en nous.

*Les paysages
de l'ancienne Grèce
offrent*

une physionomie spirituelle Dans l'ancienne Grèce ce langage commu-

nique les délicates nuances et le clair-obscur de son contenu par le moyen du mythe. Mais le mythe demande un décor, des paysages où situer les héros en jeu.

Alors la campagne se revêt d'un voile brodé de légendes, de drames, de prodiges. Chaque canton de la Grèce, le plus minuscule coin de terre offrent une physionomie spirituelle bien définie. Le visiteur d'Athènes désireux d'en faire l'expérience recueillera de puissantes suggestions au long du sentier qui dévale de l'Acropole à l'Agora, passant sous le rocher abrupt de l'Aréopage. Qu'il s'arrête au pied de la falaise couleur de sang desséché, dans la pénombre du ravin ; un éboulis de blocs énormes mêlé à l'exubérance des herbes sauvages, dresse le chaos sous la forêt de pins. A côté de cet entassement de rocs une clairière au sol aplani porte quelques vestiges d'édifices antiques. Il y baillait autrefois une caverne conduisant aux enfers. Les Erinyes, déesses de la vindicte, étaient assises au-devant de cette

*Elevant notre regard par-dessus l'échancrure des éboulis
nous découvrons une plage d'intense lumière où baigne
le temple d'Athéna Niké.*



PLANCHE II

LE TEMPLE
D'ATHÉNA NIKÉ
ET L'ACROPOLE
AU-DESSUS
DU SANCTUAIRE
DES FURIES

bouche ouverte en permanence sur l'au-delà ; elles en contrôlaient selon leur propre humeur les exhalaisons pestilentées ou bénéfiques. La Cité leur accordait de grands honneurs sous le nom de « Vénérables » — *Semnai* — pour les rendre conciliantes.

Ici la terre a été parsemée de rêves inquiétants ; les Athéniens y pratiquaient un culte nocturne, en silence, à la lueur des torches. L'étroite terrasse au pied de l'escarpement réunissait des figures teintées toutes de reflets funèbres : une tombe d'Œdipe le parricide, des statues de Pluton, d'Hermès, de Gé (la terre).

Pourtant le cauchemar qui obscurcit ce lieu est un voile bien tenu qu'un geste disperserait. Elevant notre regard par dessus l'échancrure des éboulis nous découvrons une plage d'intense lumière où baigne le temple d'Athèna Niké sur un bastion avancé de l'Acropole ; l'éclat de sa patine d'or domine les ombres d'en bas. C'est ainsi que la cité d'Athènes rêve d'une sagesse victorieuse prête toujours à prendre essor et foulant la terre.

L'appel de sa clarté nous ramènera à l'Acropole.

L'appel de sa clarté nous ramènera à l'Acropole

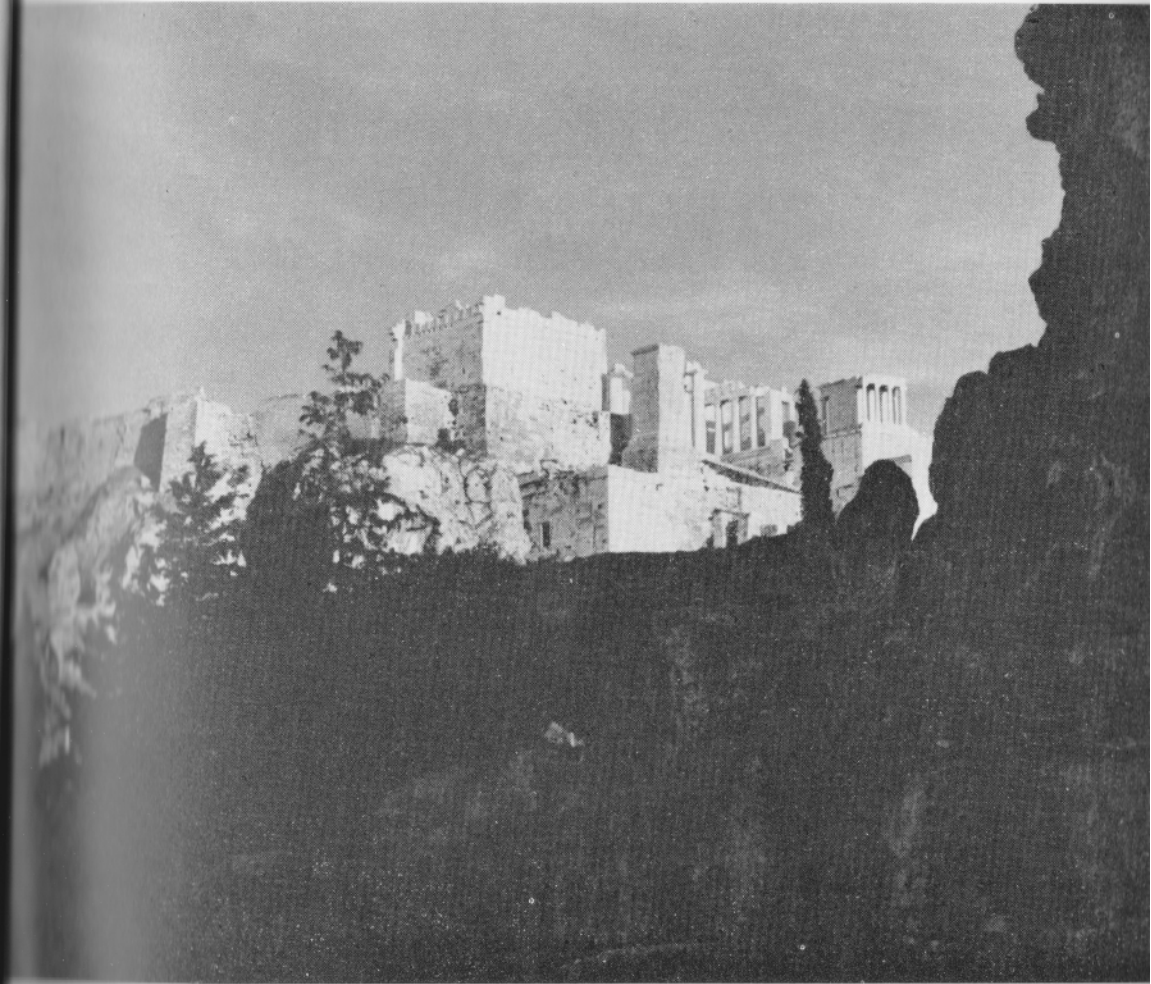


PLANCHE III

L'ENTRÉE DE
L'ACROPOLE
VUE DU ROCHER
DE L'ARÉOPAGE

LA MAGIE DU PRINTEMPS
FAIT SURGIR LE DÉCOR
DES « PETITS MYSTÈRES » (1)

*Fêtes de musique et du renouveau dans le vallon
de l'Ilissos au milieu de divinités
agrestes.*

*Apollon purificateur par le don d'harmonie.
Souveraineté médiatrice des formes féminines :
Artémis, les Muses Ilssiades, les Nymphes,
Demeter et sa fille.
La Grande Déesse Mère,
Aphrodite-aux-jardins.*

NOUS voici revenus sur le bastion de l'Acropole où Athèna victorieuse règne non loin des Grâces révélatrices de beauté, à côté d'Hécate régente des prestiges retenus dans le monde invisible. Hermès auprès d'elles ajoute à leur pouvoir sa force génésique, peut-être aussi sa fonction de conducteur d'âmes (2).

De ce haut lieu on peut apercevoir en contre-bas derrière les remparts d'Athènes, un vallon peuplé de divinités inspiratrices ; elles occupent des bois et des jardins sur les deux rives de l'Ilissos.

Un Athénien familiarisé depuis l'enfance avec l'esprit du paysage naturel retrouve dans ses flâneries sur l'Ilissos un champ de forces purifiantes. Elles l'enveloppent dès qu'il a franchi le rempart pour sortir d'Athènes.

Son regard couvre d'abord le ravin proche ; il y coule des filets

(1) Voir aussi dans chap. XIV, *Les Lieux : Agra, rives de l'Ilissos et Petits Mystères*, p. 207.

(2) Voir p. 197.

d'eau claire en cascade sur un lit de rochers. Au delà monte une colline boisée aux pentes raides. Le peuple des cigales craquette dans les platanes bruissant sous la brise.

La matière du paysage est pétrie de divin. De même la demeure que nous avons bâtie et le jardin cultivé par nous reflète notre humanité. Ici beaucoup de dieux, petits et grands, ont choisi un pied-à-terre. Les uns ont retenu un enclos modeste ou simplement un autel. C'est le cas des Muses Ilissides qui partant, de là, dominant toute la rivière. Des nymphes occupent la campagne comme une bande de jeunes filles ; on découvre à chaque pas, parmi les buissons, leurs figures d'argile.

Au-dessus de ce menu peuple agreste, s'élèvent des demeures plus hautes pour les divinités olympiennes. Sur la rive portant les remparts d'Athènes Apollon purificateur et musicien possède deux temples presque contigus. L'un d'eux surplombe les eaux près du sentier par où l'on passe le gué. Le dieu y préside, au début de l'été, à de grandes fêtes. Des foules envahissent le vallon pour admirer les jeux qu'on donne à côté du temple.

Pendant la journée entière, des chants d'enfants opposés aux chœurs des hommes mûrs purifient l'air. La cithare jette ses notes comme des flèches au ciel. Un concours est engagé.

Debout sur l'herbe des pentes, des chanteurs professionnels vêtus de longues robes brodées récitent des poèmes, lyre en main.

La foule s'ouvre par moments, laissant venir au dieu une procession ; elle porte dans des vases sacrés l'offrande des premiers fruits.

Après la fête on décernera les prix aux meilleurs serviteurs de la beauté. Les gagnants feront graver leurs noms sur des trépieds offerts au temple. Durant ces fêtes le pouvoir purificateur d'Apollon s'est exprimé dans la musique.

Athènes en joie s'est purifiée dans un bain d'harmonie.

D'autres rites compléteront le nettoyage. Une procession qualifiée part du temple, serpente à travers la cité et revient à son origine.

Vers le début du printemps, quand le soleil passe dans la constellation du Bélier, le vallon de l'Ilissos se couvre de tentes. Elles abriteront pendant quelques jours et quelques nuits les initiés aux Petits Mystères.

Ils y reçoivent un enseignement préparatoire aux plus hautes initiations d'Eleusis. Le paysage spirituel où cette instruction leur est donnée contribue déjà à purifier le champ de leur conscience.

L'Ilissos coule en cascades abondantes sur des rochers durant cette saison ; son pouvoir purifiant est reconnu depuis le temps ancien où les dieux mêlaient leurs vies à nos vies. Athéna y lava ses yeux de la souillure contractée devant une exhibition de la sauvagerie humaine. Ayant vu Tydée, son protégé, souiller sa gorge en mangeant le cœur d'un ennemi, la déesse passa par l'Ilissos, baigna son regard dans les eaux divines avant de remonter à l'Olympe. Ajoutons que Tydée perdit l'amour immortalisant d'Athéna dans cette sinistre aventure.

L'eau de l'Ilissos doit avoir de bien grandes vertus puisque les athéniennes la recueillent, la veille des noces, pour laver le corps de la jeune épouse — prélude à l'initiation, Petit Mystère.

Passons à gué sur l'autre rive.

C'est à travers le charme des formes féminines — maternelles ou virginales — que la divinité est souveraine sur cette terre.

Artémis a fait de cette montagnette boisée son terrain de chasse. Mais les bêtes sauvages qu'elle y poursuit, capture, apprivoise ou extermine sont ici de purs symboles : les passions humaines, les maladies, la folie. Le cortège de la déesse sillonne la terre de jour, de nuit ; Euripide l'invoque ainsi :

« Chasseresse qui secoue dans la nuit la torche lumineuse » (1).

Et Eschyle n'oubliera jamais l'éclat dont est paré le regard d'Artémis :

« L'éclat de ses yeux semés d'étoiles » (2).

Sans doute a-t-il rencontré l'enchanteresse déployant ses pouvoirs. Elle lui apprit à découvrir sa présence dans le mystère et les

(1) EURIPIDE, *Iphigénie à Aulis*, 1570-1571.

(2) ESCHYLE, *Fragment*, 170.

folles contradictions de la Nature vierge comme dans sa propre nature. Périlleuse et fascinante nature. La vie, fantasque, consentira-t-elle à nous initier en vérité à sa loi, elle qui semble rejeter le joug de toute loi ? Comme Artémis elle se donne avec amour aux bêtes les plus féroces, elle les préserve, adoucit leur fureur, mais soudain elle les massacre en masse. Inexplicablement la vie se donne et se retire. C'est sans raison que sa source jaillit ou dépérit. L'aimons-nous moins pour cela ? Les jeunes filles aussi sont fantasques, farouches, et cela ne dépare point leur beauté.

Artémis connaît les chemins secrets qui mènent aux clairières. Sa demeure de prédilection s'établit sur les sommets, en vue de la mer. Elle aime les hâvres aux eaux scintillantes. On la rencontre aussi sur les îles, détendant son arc d'or.

Les initiés aux Petits Mystères sur les bords de l'Ilissos sont bien placés pour rejoindre durant leur sommeil ou leurs veilles les divinités maîtresses du vallon. On y accueille les candidats, à la demeure de Demeter et de sa fille Perséphone ou au charmant petit temple de Triptolème le premier civilisateur de l'humanité. Et là les pèlerins témoignent par un serment solennel sur ces lieux saints que leurs mains et leurs cœurs sont propres.

Ce premier contact avec les grandes divinités d'Eleusis n'est qu'une visite préliminaire. Une plus intime connaissance des deux déesses est réservée pour plus tard. Elle s'établira ailleurs et plus majestueusement.

A l'occasion, d'autres figures féminines résidant sur l'Ilissos ont leur mot à dire au novice en mystère.

L'habitat de la Mère des Dieux porte sa toiture hors du feuillage quelque part au flanc de la colline.

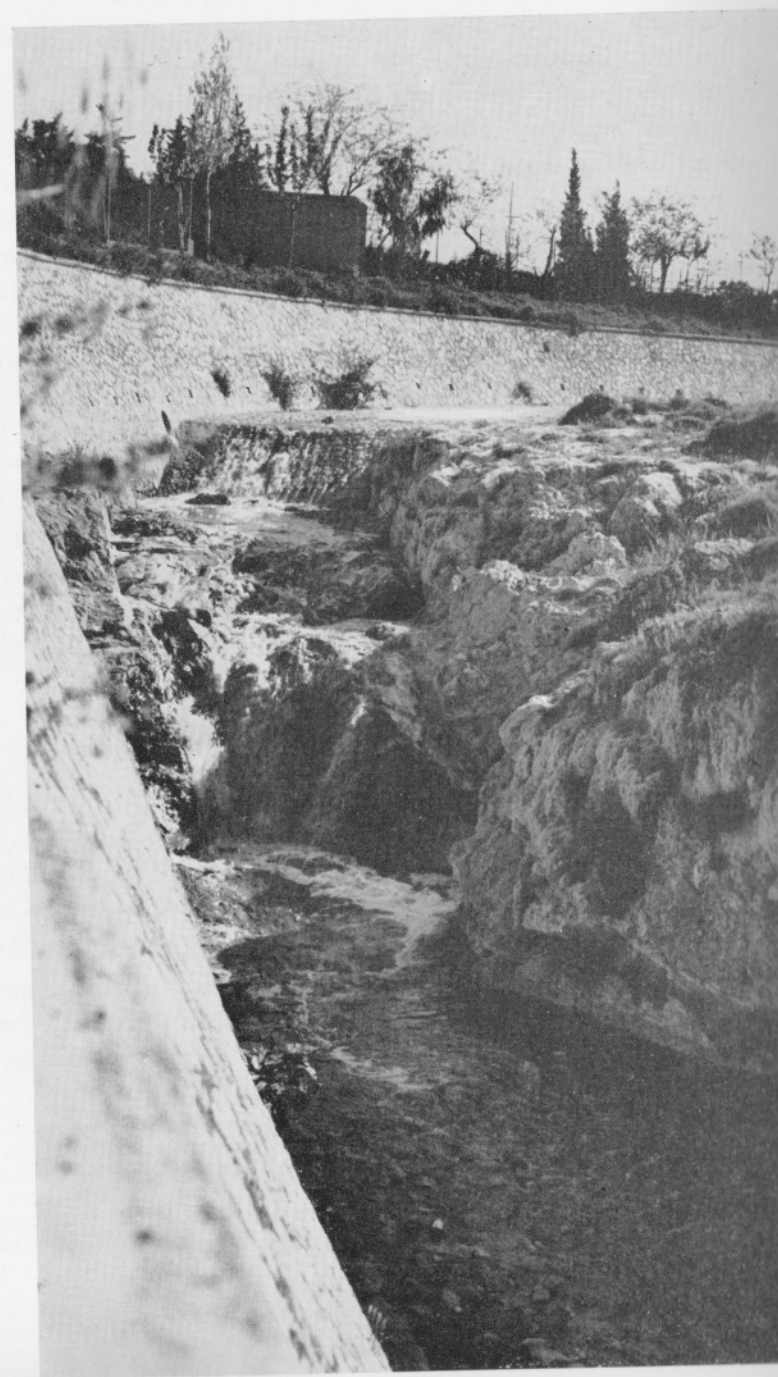
La Grande Mère n'est pas une inconnue à Athènes bien qu'elle soit originaire d'Asie. Euripide la mentionne avec vénération :

« Heureux celui qui, pratiquant les mystères de la Grande Mère Cybèle agite le thyrses et, couronné de lierre, se fait le serviteur de Dionysos » (1).

(1) EURIPIDE, *Les Bacchantes*, 75 et suiv.

Il y coule des filets d'eau claire sur un lit de rochers.

PLANCHE IV



CASCADES
DE L'ILISSOS

Génératrice de la vie dans l'infinité de ses formes elle demeure au centre de l'univers, seule assise (1). D'étourdissants génies l'entourent de danses. Ils l'encerclent dans les ondes de leurs rythmes.

A travers la frénésie, au cœur du vertige pointe une étrange sorte de quiétude, d'ivresse : l'extase, don de Dionysos. Pan, force animale totale, est attaché à Cybèle comme un chien (2).

Dans un monde livré au tumulte des forces naturelles, la Grande Mère promet un refuge. Les lions rampent à ses pieds. Elle exerce son pouvoir sans violence, dompte, exténue les passions.

Intrônisée au milieu de la création, la Grande Mère n'est pas toutefois invariablement établie dans sa position de souveraine génératrice. Quand elle emprunte la physionomie de Demeter on peut la voir « courir par les montagnes, s'élançant au fond des vallons forestiers, suivant le flot fuyant des fleuves... » (3).

Et c'est sous ces aspects que la vie nous fait reconnaître ses pouvoirs irrépressibles : sourde, immobile au sein de sa propre gestation, recueillie en incubation sur sa fécondité géniale. Mais aussi, éclatante, livrée à la folie de procréer et de détruire, elle déferle sur la terre. Sa ruée sème la dévastation et l'exubérance.

Avant de quitter le ravin de l'Ilissos il nous reste encore à visiter une habitante olympienne — et non des moindres : Aphrodite.

A quel mystère va-t-elle nous initier ? A l'amour ?

Nous éprouvons certaine inquiétude à rencontrer la déesse d'amour tandis que l'ombrageuse vierge Artémis a sa demeure si proche. On ne peut être ami de l'une et de l'autre. Il faut choisir. Elles ne tolèrent pas le partage.

L'hiérophante (4) nous rassure. Il connaît cette figure grandiose d'Aphrodite. Elle n'a point de rivales. Son origine est céleste. C'est une Ourania, l'aînée des filles du Destin (5).

(1) Ainsi les monuments qui représentent les noces de Cadmos et d'Harmonia nous montrent la Grande-Mère assise au milieu de toutes les autres divinités debout.

(2) PINDARE, *Pythique III*. Fragm., 72 et 73, édit. Bergk.

(3) EURIPIDE, *Hélène* : 1301 et suiv., édit. Les Belles Lettres.

(4) L'hiérophante : l'initiateur aux mystères.

(5) PAUSANIAS, *Attica XIX*, 2.

En voyant près de son temple la pierre brute, debout, qui la représente nous pensons à celle de l'Eros Thesprien, cette force primordiale. Mais la déesse, elle, sait aussi éblouir les hommes par la splendeur de son corps ; la statue taillée par Alcamène pour habiter ce temple attire de loin les admirateurs (1). Elle éveille le monde au ravissement. Son charme fait de la terre un jardin.

Aphrodite-aux-jardins (*en kepoīs*) déroule sous nos yeux les aspects étincelants et l'aspect sombre de son mystère. C'est elle qui fait éclater la vie en grâce dans la clarté du jour. A son passage la terre embaume, se colore de fleurs ; les coquelicots la ponctuent de rouge, effaçant les teintes plus pâles des asphodèles.

Sa grâce est si puissante qu'elle peut répandre de la beauté sur un cadavre et l'oindre de parfums (2).

L'épiphanie d'Aphrodite révèle aux hommes le désir insatiable dont souffre le monde. Une nostalgie accompagne ce frémissement — aspiration à joindre la beauté que l'acte d'amour ne peut assouvir. On ne voit point de terme à cette poursuite, elle entraîne les hommes, les bêtes, les plantes dans une même ronde sans fin à travers le temps.

Le mystère d'Aphrodite est un leurre. Car la beauté ne se laisse pas contenir dans un repliement de bras.

Toutefois le grand dessein s'accomplit. Le fil des vies lancées par leur destin d'amour fait châtoyer des couleurs, des formes belles sur la trame. Aphrodite-aux-jardins est bien l'aînée des Moïres, l'Ancienne du Destin.

Nous initiera-t-elle aussi à son mystère nocturne ? Aphrodite en réserve le dévoilement à ceux de ses adeptes qui veulent reconnaître sa vraie face, son visage de nuit.

Au delà du charme puéril, au delà des sourires, du babillage et même de la musique, derrière le mur où se brise la passion, un royaume est ouvert où Aphrodite nous entraîne. Elle y consomme dans le silence l'union et l'anéantissement des amants (3).

(1) PAUSANIAS, *Attica* XIX, 2.

(2) *Iliade* XXIII, 185.

(3) Cf. Walter OTTO, *The Homeric Gods*, p. 100. Pantheon Books, New York, 1951.

« Enfants, sans aucun doute Cypris (Aphrodite) n'est pas Cypris seulement ; elle se cache sous bien des noms. Son nom est Mort, et Puissance impérissable, Frénésie, Démence, insatiable désir. Lamentation sonore. Tout est en elle : impulsion, quiétude, énergie. Car dans le sein de tout être vivant la Déesse s'insinue. Qui donc ne lui est pas une proie ? » (1).

Avant de prendre congé du vallon initiatique notre regard remonte les cascates de l'Ilissos. Il dépasse la gorge où la rivière dévale entre les remparts d'Athènes et la pente escarpée de la colline sur l'autre rive. Au débouché du ravin habite un héros — un homme comme nous, devenu dieu : Héraklès. Lui aussi a reçu jadis l'initiation aux Petits Mystères sur les bords de cette eau.

Son persévérant labeur pour le salut des hommes l'a acheminé vers l'apothéose. Mais il lui a fallu parfaire son destin, connaître le secret de la vie et de la mort. Revenu vivant, pour l'éternité, du monde invisible le voici reconnu Paneratès, entièrement victorieux. Il occupe un sanctuaire sous cette appellation ; la terre s'ouvre pour lui livrer passage.

Nous venons de franchir, quant à nous, les premiers degrés de l'initiation. Ils ont été acquis par quelques rites purificateurs, l'eau vénérable de l'Ilissos, des entretiens dans le recueillement avec les divinités du lieu.

Ce savoir mûrira durant les mois qui vont suivre. Après quoi si le cœur nous en dit, nous irons avec la procession de l'an prochain à Eleusis.

(1) SOPHOCLE, *Frag.* 678.

UN MYSTE EXPLORE
LA CAVERNE D'EURIPIDE A SALAMINE (1)

*L'initié aux « Petits Mystères » souhaite maintenant approfondir son savoir.
Il veut consulter la littérature orphique.
A la recherche d'une bibliothèque orphique.
Rencontre d'Euripide riche en livres.
Séjour auprès du poète dans sa grotte de Salamine.
Promenade dans « L'île aux abeilles ».
Lecture d'écrits orphiques.
Enquête auprès d'Euripide sur la justice divine et sur le destin.
Euripide accueille à Salamine quelques héroïnes de prédilection.*

L'INITIÉ aux Petits Mystères, de retour chez lui, garde le silence sur ce qu'il a vu, entendu, compris. Il a prêté le serment du secret.

D'ailleurs l'expérience que ces journées lui ont fait vivre est *arrheton*, inexprimable en paroles humaines. Elle appartient au langage des dieux. Un langage dont la vertu éclairante transfigure son champ de vision.

C'est à travers un discours intérieur — *endiathetos* — que le divin communique ses messages. Il les fait fructifier dans une zone de silence ; les mots, les sentiments, les images éveillent, en sous-entendu — *hyponoïa* — des échos à l'infini.

(1) Voir dans chap. XIV : *Les Lieux : Salamine*, p. 224.

Il se peut que ce dévoilement préliminaire provoque chez l'initié un désir ardent — *pathos* — d'étendre son savoir. On dit (1) qu'une dame d'Athènes se faisait lire par son fils des textes touchant les mystères auxquels elle venait d'être initiée. D'autres, moins zélés pour s'instruire, donnaient dans la superstition, tel un naïf père de famille qui se rendait à date fixe avec femme et enfants chez un orphéotéleste (2) pour y recevoir sa consultation mensuelle (3).

Un penchant immodéré pour les choses secrètes joint au besoin d'être en sécurité parmi les bien-pensants incitait beaucoup d'hommes et de femmes à s'affilier à des sociétés ésotériques : *thiases*, *orgeons*.

Aggloméré à ces groupes d'élus pratiquant une même dévotion on se sent cœur à cœurs, épaule contre épaule. Le salut est garanti. De plus, on peut se glorifier d'appartenir à la petite élite de « ceux qui savent ». « Maintenant glorifie-toi, dit un père à son fils, glorifie-toi... abstiens-toi hypocritement de manger la chair des bêtes, proclame Orphée ton maître, et mène la vie bacchique, honore la fumée de tous ces livres » (4).

Plutôt que de nous attarder au milieu de la poussière des sectes répandues sur la ville et les campagnes de Grèce, recherchons l'amitié d'un savant qui soit pourvu d'une riche bibliothèque. Peut-être nous invitera-t-il chez lui. Nous déploierions alors ses papyrus et conversations avec notre hôte sur les choses sacrées.

Une heureuse fortune — *Tyché* — qui manifeste infailliblement de la sollicitude à ceux qui cherchent la nourriture de l'esprit nous a fait rencontrer l'homme. Il sortait du théâtre. C'est un solitaire ombrageux, peu enclin d'abord à introduire des inconnus dans son intimité. On le dit sauvage. J'hésiterais à le prendre pour un grec : il n'en a pas l'exubérance, et la loquacité n'est pas son fait.

Une distance infranchissable le sépare de ses compatriotes. Il n'a pas non plus comme eux l'esprit de l'agora, ce charmant démon

(1) Demosthènes mentionnant la mère d'Eschine.

(2) Orphéotéleste : purificateur, devin, exorciste selon des rites soi-disant orphiques. Platon nous signale ces charlatans et nous expose leurs prétentions (PLATON, *République* 304 b.c.).

(3) THÉOPHRASTE, *Charac.* 16.

(4) EURIPIDE, *Hipp.*, 951.

de la démocratie athénienne, à la fois bavard, pétulant, amène, persifleur, chaleureux mais cruel, impitoyable et tendre, froid autant que passionné.

Notre ami est d'une autre race.

Il regarde sans illusion les hommes semer le malheur et récolter la folie sur la terre tandis que les dieux trament le dessin de notre destinée dans le monde invisible.

C'est en témoin qu'il découvre ce pauvre jeu. Quand le spectacle devient intolérable, il s'envole un instant sur ses ailes de poète vers de plus beaux horizons.

Il demeure peu dans Athènes. Ses goûts le portent plutôt vers l'île de Salamine où il habite près de la mer une maisonnette à demi engagée dans le roc. Il lit, contemple.

Oui, il possède une vaste bibliothèque. Ce qu'elle contient ? Les ouvrages des philosophes, ceux des grands poètes, les Histoires d'Hérodote et aussi quelques textes orphiques — hymnes, logoi — des écrits pythagoriciens.

Puisqu'il nous y invite nous le rejoindrons dans sa maison de rocher à Salamine.

Il se nomme Euripide.

Cet homme convient admirablement à notre enquête. Depuis des années il médite sur les plus graves problèmes de son époque — ceux de tous les temps.

Son regard tente de découvrir sous l'absurde aventure de l'homme dans le monde un semblant d'ordre, une lointaine lumière. Mais l'unique énigme résiste à la pensée.

A vrai dire, la vie humaine — tragique désordre — n'a aucun sens. Elle coule comme un rêve, sans suite logique ; si une raison supérieure en gouverne le cours, elle échappe à toutes nos prévisions. Les hommes s'entretuent pour des fantômes. C'est en vain qu'ils peinent, qu'ils combattent. Gratuite est leur cruauté.

On nous a trop longtemps bernés de mensonges à propos des dieux. Bien fou qui croirait à leur justice. S'ils existent tels que nous les imaginons, leur conduite est pire que la nôtre. Pour peu qu'on

les offense, ou même sans motifs appréciables, par jeu, ils déchaînent leurs passions démesurées sur nous. Voyez Aphrodite, Héra, Poséidon !

Mais peut-être sommes-nous en train de rêver.

« Qui sait si la vie n'est pas la mort et si la mort n'est pas la vie » (1).

Bientôt nous aurons conscience du réveil. Une aube pointera. Puis la lumière.

Pour connaître les débats d'Euripide avec l'angoisse de vivre, consultons les notes éparses qu'il jette sur ses tablettes. La maison est pleine de ces fragments — esquisses de poèmes, appels à l'évasion, cris de détresse, réminiscences d'une lecture ou d'un entretien.

Ici, de brèves sentences sont inscrites sur la cire ; elles dévoilent les profondeurs du poète :

« C'est chose divine que de retrouver un ami ».

« Quel que doive être l'avenir, aie foi dans la bonté du sort ».

Une citation empruntée à un Sage : « ...l'esprit — Νοῦς — voit, l'esprit entend. Tout le reste est sourd et aveugle ».

Mais les pensées suivantes portent la marque d'Euripide :

« Il existe un sanctuaire de la justice, grand, au sein de ma nature... c'est vrai, il y a des châtements pour les mortels en haut, et pour les morts en bas. Quoique dépouillés de la vie, les défunts ne perdent point la connaissance (*gnômé*) ; immortelle elle joint l'immortelle essence lumineuse (*aïther*) ».

A peine a-t-il pressenti la présence d'une lointaine clarté au-delà des caprices et des iniquités du sort que la rude logique des faits l'aveugle à nouveau :

« Qu'est-ce que Dieu ? qu'est-ce qui n'est pas Dieu et qu'y a-t-il à mi-chemin ? Quel homme prétendra le savoir au terme de ses longues recherches ? ».

Euripide reste évasif dans ses moments de confidences. A nous de saisir dans ses yeux l'éclair de l'expérience secrète :

« O Zeus, Père autant que Sage, abaisse sur nous ton regard,

(1) EURIPIDE, *Phrixos*, fragm.

*Ses goûts le portent plutôt vers l'île de Salamine
où il habite près de la mer une maisonnette.*

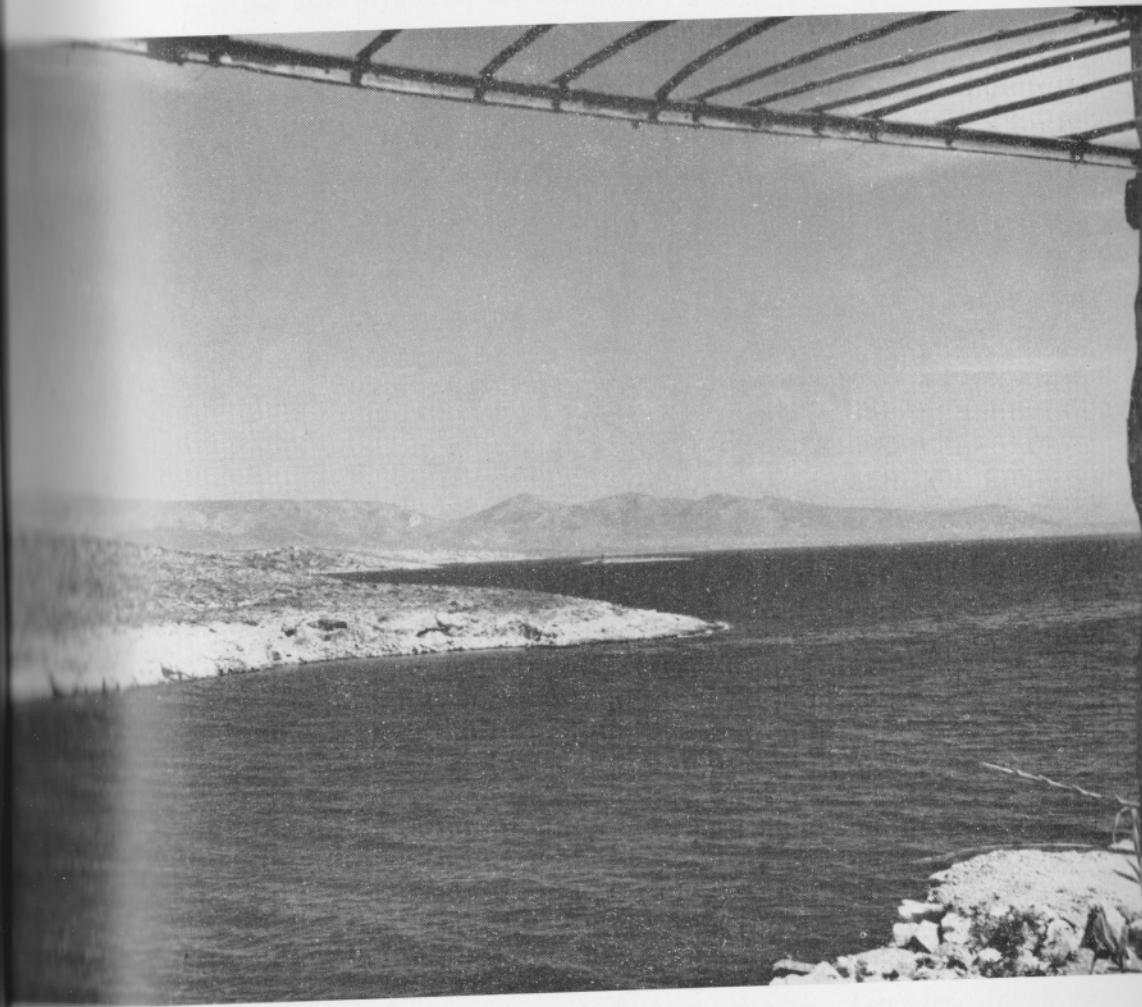


PLANCHE V

SUR LE RIVAGE
DE SALAMINE

délivre-nous des maux. Touche nous seulement du bout de ton doigt et le but sera atteint ».

Faute d'obtenir de plus claires réponses à nos questions, interrogeons la bibliothèque. Si nous sommes en quête d'une littérature relative aux Mystères, les écrits orphiques calmeront un peu notre appétit.

Ils expliquent dans le langage des mythes d'où provient la nature mauvaise de l'homme, pourquoi l'étincelle divine scintille si faiblement en lui et à une si grande profondeur. Que faisons-nous sur cette terre d'exil et de malédiction d'où le dieu semble être absent ?

Voilà en quelques lignes les principaux thèmes traités par la littérature orphique.

Avant d'explorer les nombreux textes de cette collection disparate nous aimerions savoir qui les écrivit. Est-ce réellement Orphée ? Ou Linos ? Ou Musée ? Ou Olen ? Ou Pamphos ? Ou d'autres inspirés inconnus de nous ? Quelle valeur, quelle autorité possèdent ces écritures d'attribution douteuse ?

Mon hôte sourit. Il paraît confondu par la naïveté que révèlent mes préoccupations. Mais aucune honte n'entame mon audace. Une dernière question aussi extravagante que les autres me vient aux lèvres : Orphée a-t-il existé ? D'une existence réelle ? historique ?

L'indulgence de mon interlocuteur s'élève à la mesure de mes misérables besoins. Sa réponse prouve combien il juge innocente, oiseuse, ma demande.

Orphée, comme Triptolème d'Eleusis, comme Héraklès, comme le Titan Prométhée, comme Pythagore appartient au monde sublime, mais très réel, des paradigmes. Il revêt figure de Sage à nos yeux, figure exemplaire d'une humanité en voie de s'humaniser.

Le passage de ces formes d'hommes a-t-il lieu dans l'histoire ou hors de ses cadres ? Nous revendiquons leur présence parmi nous ; et cela suffit à notre contentement.

Quant aux écrits qu'on attribue à Orphée, peu nous importe qu'ils lui appartiennent ou soient apocryphes. Lisez-les. Jugez de leur valeur par le profit spirituel qu'ils vous apportent.

J'abandonnai la discussion. Tout espoir de faire comprendre à cet homme d'une lointaine époque la légitimité de nos exigences, s'évanouit. Nos problèmes ne le concernent pas.

Mais il est à craindre aussi que les siens nous soient étrangers. Devrons-nous le rejoindre sur son propre terrain pour mieux pénétrer le sens vrai des textes qu'il met sous mes yeux ? Quels échos leur lecture éveille-t-elle en lui ? Voilà ce qui nous importe. Tant que nous n'aurons pas assimilé quelque chose de sa propre expérience la compréhension de son humanité nous sera interdite.

Nous ignorerons donc notre siècle pour vivre en compagnon de ses jours. Quelques gorgées d'eau bues à la Source de l'Oubli (du *Léthé*) suffisent à effacer le temps présent. Qu'un regard neuf nous soit donné. Nos yeux vont s'ouvrir sur des paysages grecs perçus par une âme d'Hellène. « L'esprit — Νοῦς — voit, entend, nous a-t-on dit, tout le reste est sourd et aveugle ». Alors, empruntons à notre hôte les couleurs de son esprit pour en colorer les paysages.

Pour s'en imprégner, rien de mieux qu'une promenade avec lui dans sa demeure et alentour.

La maison où il me reçoit décourage et effraye les visiteurs. Quelques uns la trouvent sombre et terrible (1). Pourtant elle m'a paru remplie de lumière ; sa façade regarde la baie de Salamine dont les vagues frangent d'écume la plage à quelques pas de nous. A l'arrière, notre demeure s'adosse contre une falaise et se prolonge en caverne dans le roc par deux ouvertures. Le regard du poète couvre le bras de mer aux tons violets et verts, et au delà, fermant l'horizon, les « saintes montagnes d'Athènes dont les bois d'olivier scintillent » (2).

Au cours de nos promenades dans l'île de Salamine « nourricière d'abeilles », la présence des divinités agrestes s'impose à nous avec plus de force que celle des humains. Les sources fraîches au creux

(1) AULU-GELLE. *Les Nuits Attiques* XV, 20. ...Philochorus refert in insula Salamine spluncam esse tetram et horridam, quam nos videmus in qua Euripides tragedias scriptitarit.

Voyez, en outre, Gilbert MURRAY : *Euripides and his Age*, London, 1937, p. 29 où est décrite la maison avec sa caverne à deux ouvertures ainsi qu'une « magnifique vue » sur la mer.

(2) Cf. EURIPIDE, *Les Troyennes*, v. 799-803.

des vallées attirent une troupe de figures féminines que mon regard est encore impuissant à découvrir. Mais Euripide qui n'est point un sot ni un visionnaire les voit fort bien. J'envie l'acuité de ses sens.

Mon entendement s'ouvrira cet après-midi lorsque j'aurai mangé à la manière des Hellènes une poignée d'olives, des oignons, un fromage que porte notre serviteur. Le voisinage des sanctuaires rustiques commence à exercer sur moi d'étranges effets. Au débouché d'un vallon sur la mer, je m'assois entre mes deux compagnons près d'une grossière statue de Pan.

Avant de toucher au repas, les camarades disposent une portion de leurs vivres en offrande au pied de l'image. Ils font couler un filet de vin sur le sol. Le geste traditionnel a été accompli avec une noble sobriété. Une fugitive expression de gratitude, de recueillement passe sur les visages. Le don de nourriture a été retourné à sa source. Par la sacralité de l'acte la matière est vivifiée. Sa substance afflue maintenant en joie à notre cœur pendant que le corps se reconforte.

Le sentiment de solitude que j'éprouvais jusqu'alors dans ma singularité cesse tout à coup. Je ne suis pas cet être insignifiant, à part du monde. Une vie circule en moi qui est celle de l'univers entier.

Mon hôte athénien tend une figue au porteur de la corbeille :

« Notre ami est esclave de naissance, dit-il, mais il n'a pas l'âme servile. C'est un homme bon. Libre de cœur s'il n'est pas libre de nom, il vaut mieux que bien des citoyens » (1).

Retournant de ce lieu à la fin du jour, nous avons laissé derrière nous une vallée hantée de formes agrestes. L'on voyait dans la lueur du couchant les Nymphes, les Naïades reprendre possession des sous-bois et de leurs demeures aux Fontaines.

Quand la gorge se fut emplie d'un éclat violet nous avons tous entendu retentir — très distinctement — une curieuse rumeur : des cris stridents au timbre féminin, suivis d'appels de voix.

Euripide nous avisa de ne point nous retourner. Il pressa le pas, et je l'écoutai chanter :

(1) Cf. EURIPIDE, *Hélène*, 730 et suiv.

« Auprès des flots d'un bleu profond, j'étendais sur l'herbe frisée les étoffes de pourpre aux rayons dorés du soleil. Je les faisais sécher sur la tige des jones lorsqu'un cri de détresse a frappé mon oreille... une gémissante clameur... pareille à quelque Nymphé ou quelque Naïade qui lance à travers la montagne son appel fugitif et plaintif » (1).

Pour la grâce de ce poème chanté j'aurais abandonné sans remords toutes les Nymphes et les Naïades de Salamine aux violences de la nature.

Je mis mon pas, à grandes enjambées, à la cadence du poète. Il se laissa rattraper. D'un coup s'effaçaient plus de deux millénaires qui nous avaient tenus à distance. J'étais à l'unisson. L'incantation d'un poème avait opéré ce miracle.

Ce soir-là, dans l'enchantement d'être hellénisé, j'ai pris en mains les écrits orphiques. Nous avons allumé deux grandes lampes garnies de bonne huile. La faible lueur et le vacillement de leur flamme jaune m'ont obligé de faire une lecture attentive, lente, des manuscrits. D'ailleurs la nature même de notre collection impose une tâche laborieuse. Elle est faite de morceaux sans liens entre eux, assemblés tant bien que mal : des hymnes, un long poème, un recueil de sentences une histoire des origines, des recettes pratiques, un ouvrage sur les mythes et les mystères. Le lecteur n'y découvre point un exposé général de doctrines, ni une suite logique de discours comme il s'en trouve dans l'œuvre cohérente d'un unique auteur.

Du coffret plein de rouleaux portant les écrits d'Orphée mes doigts retirent des pièces hétéroclites. Quelques unes ont été rédigées sans doute récemment par des mains pythagoriciennes. Mais on y trouve aussi des textes de tournure archaïque transmis depuis un lointain passé.

De cet amas de documents divers par leurs origines et par leurs contenus parviendrai-je à dégager une impression d'ensemble ? S'ordonnent-ils comme un chapelet d'ambre autour d'une tendance fondamentale dont on suivrait le fil à travers chaque perle ?

(1) EURIPIDE, *Hélène*, vers. 180-190. Ed. Les Belles Lettres, Paris, 1950.

Voilà qui demande de la part du lecteur une attention peu ordinaire. Sous chacun des documents il devra discerner la valeur spirituelle éclairée par l'allusion — *hyponoïa*.

Ayant lu ces textes en présence de l'homme pour l'édification de qui ils furent écrits, j'ai peut-être pu mieux saisir le message qu'ils lui destinaient.

Or, voici ce que j'ai cru comprendre (1) :

En chaque être humain luit une distante étincelle. Son éclat nous est voilé. Toujours menacée d'obscurcissement, l'étincelle persiste en nous, inextinguible. Dès avant que nous fussions revêtus de la matière du corps, elle était notre héritage. Là réside notre plus haute et plus désirable nature : hors de la prison où nous retient le cycle des naissances.

Par moments, une aspiration puissante nous porte vers cet abîme de nous-même. L'allégresse des dieux s'empare de nous par la grâce de Dionysos ou d'Apollon. L'âme, oublieuse du monde, danse à la clarté du pur aïther. Musique, chants, lumière l'emplissent de béatitude. Elle reconnaît ses parentés divines.

Vient un temps, hélas, où elle retombe. Ses ailes ne la soutiennent pas. Une nostalgie des hauteurs entrevues fond sur elle.

A quoi tient cette désolante retombée ? Les textes nous l'expliquent à l'aide de mythes.

Bien avant que la race des hommes ait vu le jour, le Dieu portait dans l'unité de son être la semence de toutes choses. Sur ce sujet nous avons la sentence d'un disciple célèbre d'Orphée, Musée, le fondateur des Mystères.

« C'est de l'Un que tout procède et en Lui tout se résoud ». (*Exenos ta panta genesthai kai eis tauton analuesthai*).

(1) Ce résumé de la doctrine orphique est conforme aux croyances d'époque hellénistique et romaine. Mais en est-il de même pour le temps d'Euripide ? Certains érudits l'affirment (E.R. DODDS dans son ouvrage : *The Greeks and the Irrational*, 1956 ; GUTHRIE dans *Orphée et la Religion Grecque*). D'autres savants, notamment Louis MOLINIER (*Orphée et l'Orphisme à l'Époque Classique*), se montrent plus réservés à cet égard. Reconnaissons toutefois que les textes religieux transmis par des écrivains de basse époque reproduisent bien souvent des écrits fort anciens communiqués fidèlement.

Ce dieu des origines appelons-le, à notre gré, Zeus, Phanès, Dionysos.

Il engendra le Temps, premier-né. De lui sortent en procession successive de grandes déités :

Adrasteia ou Ananké, la Nécessité dont la loi enserme comme un réseau l'univers entier.

Athéna, éblouissante à contempler dans son armure. Par elle — force de la Sagesse — s'accomplissent les volontés de Zeus ; elle les impose avec l'éclat de ses armes.

Suivent Koré-Perséphone, puis son fils Dionysos-Zagreus, le dieu-enfant prédestiné à régir le monde.

A travers cet exposé sur la génération du divin dans la diversité des formes, sachons reconnaître le sens allusif des figures. Mais il reste bien entendu que l'unité originelle subsiste indivisiblement, Zeus est commencement, milieu et fin de toutes choses. Zeus est mâle, Zeus est femelle — Zeus arrhen, Zeus thêlus.

Jusqu'ici notre race d'hommes n'a pas encore paru. C'est à un drame cosmique qu'elle devra sa naissance.

L'enfant Dionysos vient de recevoir les insignes du pouvoir souverain, le sceptre de Zeus ; il occupe le trône royal.

A cette image rayonnante fait contraste, dans une zone d'ombre, l'engeance des Titans, incarnation des forces brutes de la nature. Les Titans et leur dynamisme rudimentaire représentent l'élément indompté, toujours rebelle à l'ordre olympien (1).

Leur fort c'est la ruse, l'intellect tortueux, en opposition avec la clarté directe de l'intuition divine dont ils sont envieux, jaloux.

L'innocence de l'enfant Dionysos leur est intolérable. Ils complotent de lui tendre un piège pour s'emparer de lui.

Des jouets lui sont présentés. Ce ne sont pas des objets quelconques. Chacun d'eux est un symbole particulier aux mystères orphiques :

(1) Cette description du caractère Titanique ne s'applique évidemment qu'aux conceptions propres à l'orphisme.

Un miroir, une toupie chantante, les pommes d'or des Hespérides, une pomme de pin, des osselets, une pelote de laine, une poupée articulée.

Pendant que l'enfant se perd dans le jeu ou dans la contemplation de son image dans le miroir, les Titans s'emparent de lui. Son corps est aussitôt démembré, mis en pièces. Au meurtre succède un festin de cannibales.

Athéna survient juste à temps pour sauver le cœur de la victime ; elle le porte à Zeus qui rendra la vie à son fils. Les membres sont recueillis par Apollon et déposés au centre de la Terre, près de l'omphalos de Delphes (1).

Et voici le dernier acte de la tragédie, le mystère de la première naissance humaine. La foudre lancée par Zeus consume les Titans. De leurs cendres sortent les hommes.

Ils portent, comme un stigmate de leur naissance la brûlure de cette fulguration. Notre corps est de cendres — une tombe. La folie titanique nous possède. Cependant l'étincelle du jeune dieu dévoré brille dans toute conscience d'homme.

On peut en raviver l'éclat. Par quels moyens ? Les livres sacrés de l'orphisme nous l'apprennent. Ils ouvrent la voie à une nouvelle façon de vivre, à la vie orphique.

Des préceptes sont donnés aux adeptes en vue de purifier la nature marquée par l'élément titanique. Tuer leur est interdit. Ils ne consommeront pas de viande. Le cours de leur existence tendra sans cesse vers la lumière qui demeure en eux afin qu'elle les libère de la prison du corps.

— « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? ».

— « Je suis enfant de la Terre et du Ciel étoilé, mais mon origine est le Ciel », est-il écrit sur une tablette orphique.

Invoquant Dionysos Libérateur pour être délivrés des liens qui les enserment ils s'adressent clairement à leur propre nature impérissable :

(1) Omphalos : centre ou nombril du monde.

« Je suis moi aussi de votre race sacrée... ma véritable origine vient du ciel ».

Le Ciel équivaut ici, à la lumière, à l'aïther immatériel.

Le fondateur de la secte, Orphée montra par son exemple de quoi est faite la vie orphique. Chaque matin avant le jour il gravissait les pentes raides du Mont Pangée (1) — ce réceptacle d'or — afin de saluer l'aube fraîche d'Apollon. Quiconque sait penser en symboles comprend aussitôt que cet itinéraire ascensionnel, réitéré quotidiennement expose un précepte. Puisse la lumière d'en haut nous appeler chaque jour à elle.

Mais cette ascension, seule une âme pure de toute injustice peut l'accomplir (2).

L'aspirant à la libération doit d'abord adoucir son cœur, l'appriivoiser comme une bête sauvage ; il en chassera toute passion méchante.

D'ailleurs c'est le propre de l'homme civilisé que de bannir de soi l'esprit titanique, la rudesse agressive.

Ici encore la figure d'Orphée incarne le civilisateur par excellence — un civilisateur inséparable de l'enchanteur. Il affranchit les hommes de leur primitive sauvagerie par l'incantation de la musique et du chant. Son pouvoir d'exorciste s'étend à toute la nature. Au son de sa lyre l'impulsion animale s'humanise, les bêtes obéissent à l'esprit ; elles lui font cortège. La matière inerte révèle sa force cachée ; elle se met en mouvement.

Que vient faire parmi les écrits conservés dans notre coffre ce fragment de poème emprunté à Pindare ? Serait-il inspiré par l'esprit d'Orphée ?

« Lyre d'or, apanage commun d'Apollon et des Muses aux tresses violettes, à ta voix le pas rythmé des choreutes ouvre la fête, et les chanteurs obéissent à tes signaux lorsque, vibrante, tu fais résonner les premières notes des préludes qui guident les chœurs ; tu sais aussi éteindre, à la pointe du foudre, le feu éternel ; et le sommeil s'empare,

(1) L'on savait depuis une très haute époque que les flancs du Mont Pangée, près du Strymon, recèlent de l'or. Selon une tradition ancienne presque universelle l'or est de la lumière pétrifiée, il communique la vie éternelle par son origine solaire.

(2) PINDARE, *Seconde Ode Olympique*.

sur le sceptre de Zeus, de l'aigle ; il laisse pendre à droite et à gauche, son aile rapide, le roi des oiseaux ; sur sa tête crochue tu as répandu un nuage sombre, doux fermoir de ses paupières ; il dort et soulève son dos souple, possédé par la magie de tes sons. Car lui aussi, le violent Arès, oubliant le rude fer des lances, laisse le repos amollir son âme, et des Dieux même tes traits charment le cœur, grâce à l'art du fils de Létô et des Muses aux amples draperies » (1).

La lyre d'Orphée purifie l'âme de ses impulsions Titaniques ; elle l'assoupit pour l'éveiller.

La lecture difficile des écrits sacrés de la secte — *hieroi logoi* — aurait-elle eu sur nous un effet semblable ?

Quand l'aube du lendemain eut interrompu mon sommeil je me crus définitivement libéré de l'héritage des Titans. Le soleil emplissait la chambre comme un lever du jour sur le mont Pangée. Au bruit des vagues tombant en ondes régulières sur la plage se mêlait le chant d'un poème emprunté à Sophocle :

« Belle Salamine où les lames se brisent avec fracas c'est en paix que tu demeures, n'est-ce pas ? Éternellement glorieuses sont tes rives parmi les fils de l'Hellade » (2).

Mais aussi la joie d'Euripide montait avec le soleil pendant qu'il jetait ces lignes sur la cire des tablettes :

« Le créateur de chants, lui aussi, doit donner le jour à sa mélodie dans la joie du cœur. S'il ne l'éprouve pas, s'il cultive l'humeur morose sa voix ne saurait charmer personne. D'ailleurs il n'est pas juste qu'il essaye... » (3).

La poésie mettait en musique la clameur des vagues. Sous l'effet de l'incantation orphique la variété infinie des choses se fondait en moi dans l'unité.

« C'est de l'Un que tout procède et en lui tout se résoud ».

Certes l'Un demeure en moi inaltérable.

(1) PINDARE, *Pythique*, I, trad. J. Duchemin, in Pindare, poète et prophète, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1955.

(2) SOPHOCLE, *Ajax*.

(3) EURIPIDE, *Suppliantes*, 180-183.

Je crus avoir saisi l'évidence enseignée à travers le mythe des orphiques : Dionysos démembré mais toujours vivant par le secours d'Athéna c'est l'âme cosmique livrée à la dispersion dans l'infini.

Mais il expose aussi la tragédie individuelle de notre déchirement intérieur.

Contre l'acte de violence qui nous arrache à nous même il existe un remède : l'harmonie conciliatrice, la médiation inspirée de la Muse, mère d'Orphée. Elle nous absorbe dans la beauté unifiante et donne l'extase.

A présent, si je relisais tous les textes orphiques contenus dans le coffre, peut-être comprendrais-je mieux les intentions cachées dans certaines recommandations de détail : purifications, récitations d'hymnes, rituels, minutieuses observances.

Mais à quoi bon remuer ce fatras ?

Le message essentiel a été délivré.

Refermons le couvercle sur les vénérables rouleaux. Un dernier entretien avec Euripide nous conduira sans doute un peu plus loin vers le cœur du mystère.

Cet entretien au grand jour je souhaite depuis longtemps l'obtenir du poète. Personne — hormis peut-être Socrate — ne connaît la tragédie de sa vie. Les héros de ses drames ont beau faire des confidences imprudentes, ils gardent jalousement le secret de leur créateur. Le blasphème monte de leurs lèvres comme une prière, comme la fumée du sacrifice. Il monte vers les dieux et se perd dans la transparence d'un ciel vide. Où sont partis les immortels ?

Le plus grand acteur de notre monde, Héraklès, tend son poing de pygmée contre la justice divine. Ses cris de désespoir lui retombent dans la gorge. Il achèvera de vivre dans la déchéance jusqu'au jour de la purification dernière. Telle est la récompense de ses travaux.

Euripide prend-il à son compte l'inutile révolte de ses héros ? A vrai dire elle lui procure une joie amère.

Le monde offre un triste spectacle. Incohérence, iniquité. Trop de crimes impunis salissent la terre. Que font ces dieux qui

assistent insensibles au massacre d'un enfant ? Que sont-ils, en vérité ? De quel ordre cosmique inconcevable observent-ils la norme ?

Les orphiques ont raison de nous montrer Zeus impuissant à secourir son fils innocent. La dure loi de Nécessité, Ananké, ignore les mouvements de notre cœur.

Qu'importe. Dionysos, s'il subit le supplice du déchirement reste éternellement lui-même. Rien ne l'altère. Du corps déchiré, la vie renaît toujours victorieuse. Et les dieux se détournent de notre passion titanique.

Euripide consentira-t-il enfin à m'accorder l'entretien que j'attends de lui ? Il prévoit ma question, hésite. Peut-être craint-il que je ne veuille le contraindre à répondre sans ambiguïté.

Il sait que dans le monde d'ici-bas livré aux caprices de la fortune rien n'est assuré : « le divin prend diverses formes, et les dieux, contre toute attente, diversement mènent les choses. Ce qui paraissait vraisemblable souvent ne s'exécute point, et ce qui semblait impossible, Dieu le fait aboutir. Et ce drame finit ainsi ! » (1).

Cette réponse n'est qu'une pauvre évasion. Qu'il m'autorise à le questionner.

A quelle source devrai-je étancher ma soif humaine de justice si les dieux régissant sur le monde refusent de la satisfaire ? Faut-il que mon exigence sans cesse entretenue, reste toujours insatisfaite ?

Cette fois, Euripide renonce à éluder ma demande. Trop longtemps son cœur s'est meurtri à affronter la douloureuse énigme. De ce cœur, aujourd'hui, il a fait un sanctuaire secret, inviolable, pour l'ultime justice.

La justice y règne en distante souveraine qui n'a point de comptes à rendre car elle confond sa loi avec le vouloir de Zeus et avec Ananké, la Nécessité :

« J'ai parcouru le champ des Muses, j'ai pris l'essor vers les cimes, j'ai touché à bien des doctrines, et n'ai rien vu d'aussi puissant que l'Ananké. Contre elle, nulle recette. Orphée le Thrace n'en grava

(1) EURIPIDE, *Hélène*, 1688-1692, édit. Les Belles Lettres, Paris.

point sur ses tablettes. Aux Asclépiades, Phoibos n'a point donné de remède qui vaille contre l'Ananké, nulle plante cueillie pour servir d'antidote aux maux sans nombre des mortels.

Elle est la seule déesse dont on ne puisse approcher les autels ni l'idole ; elle est sourde aux sacrifices. De grâce, ô Souveraine, ne viens pas peser sur ma vie plus lourd que par le passé. Car le décret que Zeus approuve, c'est avec toi qu'il l'accomplit. Même le fer des Chalybes sous ta main ploie. Et ton vouloir rigide ne fait jamais de quartier » (1).

Parce que je ressentis trop péniblement la dureté de ces paroles, le poète me donna une autre chance.

Il déclama avec révérence cette invocation au souverain maître de la loi :

« O toi qui portes la terre et de qui la terre est le siège, qui que tu sois, énigme impénétrable, Zeus, contrainte inflexible de la nature ou Intelligence des mortels, je t'adore. Tu vas sans bruit ton chemin, mais toujours, en toutes choses d'ici-bas, tu fais triompher la justice » (2).

Ce passage dans la bibliothèque d'Euripide m'a permis de saisir parmi les aspects de l'orphisme, celui que je voulais connaître pour mieux approcher les Grands Mystères.

C'est au poète que je dois le privilège d'avoir goûté ce mets qu'il accompagnait de ses chants. Ses poèmes d'évasion préludaient à mes lectures orphiques.

Je consummai cette nourriture comme un voyageur qui, avant de prendre la route, touche à des figues, à des olives, au miel, assis sous la treille d'une maison grecque.

« Plût aux dieux que des ailes nous portent à travers les airs comme les oiseaux de Lybie qui vont, fuyant en troupes, l'hiver avec ses nuées d'orage. Obéissant au sifflet de leur « ancien » qui les conduit par ses appels stridents, ils survolent leurs plaines desséchées

(1) EURIPIDE, *Alceste*, 962-982. Festugière in « *L'Enfant d'Agrigente* », Paris, 1950.

(2) EURIPIDE, *Les Troyennes*, 884-889, édit. Les Belles Lettres.

et les terres chargées de fruits. Navigateurs au col gracile, ô compagnons de route des nuages, montez sous les Pléiades au zénith, allez vers Orion la nocturne... » (1).

Le soir venu, les mains d'Euripide, odorantes encore des arômes répandus dans la campagne salaminienne, déroulaient les manuscrits devant moi, Il lisait par dessus mon épaule :

« Je suis enfant de la Terre et du Ciel étoilé mais mon origine est le Ciel seul. Cela vous le savez bien vous-mêmes. Je suis desséché de soif et je meurs, donnez-moi vite l'eau fraîche qui s'écoule du lac de Mémoire. Et d'eux-mêmes ils te donneront à boire de l'eau prise à la source sacrée ».

Durant ses méditations (2) devant la plage, Euripide reçoit la visite de mystérieuses héroïnes — jeunes femmes venues à lui de l'autre rive. D'où arrivent-elles comme des oiseaux de mer soudainement apparus sur la vague ? Ce ne sont pas des êtres de fiction car la force évocatrice du poète leur donne consistance et véracité. Leur éclat est égal à celui d'une théophanie, apparition divine.

Dès qu'elles posent leurs pieds menus sur le sable les couleurs du paysage derrière elles se délavent ; un décor inattendu — le camp d'une armée sous la tente, un palais, un tombeau — efface et recouvre la baie de Salamine ; leurs silhouettes imposent à l'espace de longues formes graciles que surmonte l'or des cheveux.

Elles s'approchent du poète sans timidité ni embarras. Lui s'étonne de comprendre clairement la féminité de ces âmes si différentes. C'est la première fois dans l'histoire que des femmes interrogent leur cœur en présence d'un homme comme si elles se parlaient à elles-mêmes.

Quelques unes en se révélant à lui, découvrent avec épouvante la profondeur et le désarroi de leurs passions. Une divinité les aurait

(1) EURIPIDE, *Hélène*, 1478-1490.

(2) Cf. *Satyros, fragm.*, 39, col. IX. « Il possédait une grotte ouvrant sur la mer où il passait des journées entières sans cesse occupé à écrire car il méprisait tout ce qui n'est pas grand et sublime ». Même référence dans l'écrit connu sous le nom de « *tenos Euripidou kai bios* ».

elle prises pour jouets ? Le cœur de Phèdre résonne comme une lyre et se rompt sous les doigts d'Aphrodite ; celui d'Hélène, plus simple, chantant, plus détaché du jeu, survit à l'aventure terrible.

Parmi les visiteuses il en est une privilégiée, qui est revenue chez Euripide d'année en année sous diverses apparences. C'est une jeune fille dont le regard, la voix, la démarche, expriment un amour intense de la vie. Le poète la reçoit et l'entretient avec une sollicitude particulière. Attentif à la grâce de ses moindres gestes il la regarde jouer son rôle éphémère.

Quel grave message lui apporte-t-elle du pays au delà des rêves ? Un soir, après que la forme de l'étrange adolescente eut disparu du côté d'Eleusis, j'interrogeai mon hôte.

En réponse il fit paraître devant nous trois héroïnes de ses tragédies — trois jeunes filles engendrées dans la matière de son inspiration. Tandis qu'il parlait, sa force d'évocation poétique devait être grande car j'ai cru voir venir vers notre plage trois silhouettes marchant sur la mer ; elles se ressemblaient si étroitement que bientôt elles se fondirent en une seule. Je reconnus Iphigénie telle que toutes les peintures antiques la représentent.

Bien entendu j'ignore — et chacun ignorera toujours — la figure qu'Iphigénie revêtait aux yeux d'Euripide. Sous quels traits, au juste, lui apparut la fille de son « daimon » ? Quelle forme eut-elle devant son regard ? Comment son cœur la connût-il ? Comment son esprit ?

Par contre, je sais qu'une jeune fille surgit devant nous à l'appel du poète. En la rendant visible à mes yeux il m'a nécessairement communiqué quelque chose de sa propre vision : une adolescente dont le visage est tourné entièrement vers la lumière terrestre. Son corps obéit, comme une plante en floraison, à la joie de vivre.

La voyant jouer et s'épanouir dans l'insouciance de sa beauté, on reconnaît en elle la Nature vierge dont elle incarne une forme accomplie. Cette comparaison n'est pas venue à mon esprit par hasard. Je me souviens qu'en des temps très anciens Iphigénie fut une figure divine pleine de vitalité, avant de déchoir au rang des

*Durant ses méditations devant la plage
Euripide reçoit la visite de mystérieuses héroïnes.*



héroïnes mythiques. On la vénérât dans la campagne d'Aulis et ailleurs (1), à l'égal d'Artémis maîtresse de la vie sauvage.

Euripide aurait-il fait surgir sous le coup de sonde de son inspiration, une très antique image familière à ses ancêtres, la « Koré » divine — jeune vierge médiatrice de salut ?

Trois fois, au moins, dans le cours de sa carrière dramatique, il invite sur la scène des filles appartenant à cette lignée.

Elles jettent sur le théâtre le charme de leur jeunesse et de leur ingénuité. Pourtant la joie de vivre qu'elles répandent nous serre le cœur ; nous la sentons fragile et menacée dans son triomphe. A l'instant où elle s'épanouit, cette plante vive fleurit sur le seuil de la mort.

De fait, toutes ces figures de Koré, portant leur beauté naturelle comme un ornement nuptial, consommeront le mariage dans l'Invisible, dans l'Hadès. Quelle mystérieuse affinité relie donc le Beau à l'au-delà ?

Euripide nous fait spectateurs d'un mystère fort analogue dans son essence à celui qui se joue, près d'ici, à Eleusis. L'âme humaine, parée pour la fête de ses épousailles franchit, consentante et glorieuse l'étape ultime. Sa dernière invocation terrestre exalte la lumière du monde avant d'en appeler à l'autre clarté, à l'autre destin qui l'attend dans sa demeure d'accueil (2).

Pourtant les trois héroïnes du dramaturge — Iphigénie, Polyxène fille d'Hécube, Makaria fille d'Héraklès — ne sont nullement des âmes mystiques en quête d'initiation ; elles apprécient les joies de la vie, le soleil terrestre leur est cher, aucune curiosité ni passion morbides ne les attire vers la mort. Bien au contraire la sève de leur saine jeunesse les voue au désir de vivre. Mais pour une mystérieuse raison, le destin les invite à conclure — de plein gré ou de force — le funèbre mariage.

(1) Près d'Hermioné en Péloponèse sous le nom d'Artémis — Iphigenia (Pausanias II, 35, 1).

(2) Cf. EURIPIDE, *Iphigénie à Aulis*, v. 1505-1509.

C'est en ce nœud de la tragédie qu'Euripide démontre la profondeur de son inspiration. Il éclaire notre regard si bien que nous croyons voir une âme se transmuier sous nos yeux.

La mutation est soudaine, fulgurante comme toute illumination authentique. Iphigénie, Polyxène, Makaria, accèdent à une grandeur incomparable à celle des héroïnes ordinaires. Tournées vers l'invisible et affranchies dès à présent des liens qui les retenaient au corps elles décident de traverser librement le passage désormais facile vers la mort. A la grâce dont leur jeunesse les imprégnait fait suite une étrange beauté d'un autre genre et d'un autre monde que l'éternité illumine.

CHAPITRE IV

UN RÊVE ÉVEILLÉ AVEC LES MYSTES A ELEUSIS (1)

*Retour en Attique :
de l'Ilissos,
au sanctuaire des Grands Mystères à
Eleusis.
Les trois « nuits mystiques ».
Un myste initié à Eleusis relit le poème d'Homère
à Demeter.
Qui est Demeter ?*

MAIS il est temps de retourner à Athènes. Six mois se sont écoulés depuis la première initiation sur l'Ilissos. Je renouvelle en moi le spectacle de ces journées mûries au passage des saisons :

Tandis que l'initié s'éveille par degrés aux premiers enseignements de la vie, le paysage alentour revêt sa parure de printemps.

En réponse à l'appel lancé par les fêtes du renouveau (2) — appel de danses, de chants, de musique, d'offrandes — l'engourdissement de la période hivernale prend fin. Le réveil pointe en même temps dans la nature et chez l'homme. Des forces secrètes, longtemps retenues sous terre et méditant leur retour, montent.

Les Petits Mystères ont fait éprouver aux mystes le drame de cette ascension au jour — l'anodos de Perséphone.

(1) Voir aussi chap. XIV : *Les Lieux : Les Mystères d'Eleusis*, p. 213.

(2) La fête des Anthestéries. Elle se célèbre le 11^e et le 13^e jour d'Anthesterion tandis que les Petits Mystères tombent le 20 et le 21^e du même mois.

Six mois plus tard, le passage du soleil sous la constellation de la Balance amènera la fête des Grands Mystères. L'automne les recevra dans un décor approprié à leur message.

Boédromion est le mois des semailles. Les terres exhalent l'odeur du labour, parfum de Demeter. Des sillons fraîchement ouverts crèvent les champs. Dans leurs replis, les grains vont pleuvoir puis dormir d'un mystérieux sommeil.

Le ciel a maintenant perdu cette limpidité estivale qui rendait transparente sa voûte de feu et nous montrait l'æther, séjour des Immortels. De courtes averses rejettent un instant les hommes vers leurs abris. Point de sourires sur la mer ; des nuées couvrent les îles. Les cités du littoral alignent sur les plages toutes leurs barques tirées à sec. On entasse dans les fermes des provisions pour l'hiver.

Pendant que les villageois préparent leur refuge contre la saison rude, une déesse portant l'ample manteau bleu sombre du deuil erre nuit et jour. Les habitants d'Eleusis l'ont vu s'asseoir à l'entrée de leur ville sur la margelle du puits-aux-belles-danses : Kallichoron.

Tout le monde, même un enfant, la connaît. C'est Demeter. Elle parcourt la terre sans répit à la recherche de sa fille Perséphone. Sa fille — son âme — lui a été arrachée. Elle poursuivra sa course errante en quête de l'invisible, pendant neuf jours. C'est la durée d'une phase de la lune.

Le drame des Grands Mystères, joué derrière les clôtures, nous initiera au secret de la déesse. Son aventure est la nôtre. Un temps viendra où, nous aussi, chercherons à abolir le déchirement d'une séparation. Ce jour-là, faute de pouvoir joindre un amour plus précieux, soudain, que la vie, notre cœur ne connaîtra plus qu'affliction, errance vaine.

Eleusis nous est garante que la détresse, la solitude, la peur, l'atroce sentiment d'être retranché du meilleur, comportent un remède.

Les « trois nuits mystiques » (*nyktes mystikai*) à l'initiation éleusinienne ouvrent un chemin à travers les ténèbres et les cauchemars de notre monde intérieur vers l'éclat du réveil : l'époptie.

Les habitants d'Eleusis l'ont vu s'asseoir à l'entrée de leur ville sur la margelle du puits aux belles danses Kallichoros.



PLANCHE VII

LE PUIT
KALLICHOROS
A ELEUSIS

Trois nuits pour accomplir un tel voyage c'est peu. Pourtant elles ont marqué l'initié — l'épopète — d'un sceau qui le transfigure.

Ayant prêté serment d'observer le silence sur ces choses il examine seul son secret. D'ailleurs ses souvenirs sont indicibles — des « *arrèta* ». Ils lui reviennent enveloppés d'une lumière que les yeux ne peuvent saisir — *amydra*.

Des images naissent et s'animent au feu des Mystères ; nous pouvons les recueillir dans sa vie intérieure. Durant les longues veillées d'automne et les jours où la pluie tombe dru, le myste dialogue avec lui-même au retour des cérémonies d'Eleusis.

Partout il peut reconnaître les traits de la Grande Affligée — Demeter Achaea. Sa désolation retient la vie sous la croûte d'une terre que les rafales du ciel menacent de noyer. Une statue exposée à Eleusis près de la « pierre sans sourire » — *agelastos petra* — la représente assise dans une attitude de détresse sacrée. La sérénité du visage aux traits impassibles révèle le départ de l'âme vers la profondeur ; une lueur transparaît derrière les yeux, elle rappelle l'éclat lointain des torches dans la nuit mystique.

A contempler la beauté parfaite de ce corps recueilli sur l'intangible perfection de son amour, on éprouve de l'émerveillement mêlé de stupeur, d'effroi. Ce sentiment témoigne de la présence divine, c'est le « *thambos* ».

Sur la poitrine de l'idole est plaqué un masque de Gorgone. L'adorateur trop hardi est ainsi avisé que des périls et les terrifiantes visions de l'au-delà couvrent les approches de la déesse. Sa beauté est celle que la mort sème sur les visages.

Pendant les jours d'angoisse où le retrait de la vie frappe le monde de stérilité, le myste cherche son chemin. Les étapes marquantes de l'itinéraire qu'on lui a fait parcourir reprennent forme et couleur dans son esprit.

Tard dans la nuit du 20 Boèdromion, les mystes, venus d'Athènes en procession, ont débouché — ruissellement de flammes résineuses — devant les remparts d'Eleusis. La foule déferle sur l'esplanade dallée. Elle brandit des milliers de torches au pied des hautes murailles. Des flambeaux posés sur les créneaux répondent aux feux d'en bas.

Cette première veillée nocturne se passera en sacrifices et purifications hors des murs du sanctuaire. Les battants des portes sont clos. Hommes et femmes assemblés en habits de fête chantent sur l'esplanade. De temps en temps on interrompt les chants, un cri d'appel éclate, invocation au dieu meneur du cortège

« *Iacche ô Iacche — eleleu koré dimorphé!* ».

Les porteurs de torches agitent leurs feux, entrecroisent les flammes. Au-dessus des têtes roule une fumée opaque où tourbillonnent les émanations d'encens, de résine, de viandes brûlées.

L'enchantement de cette nuit inspira à Euripide un poème :

« ...près du puits Kallichoros aux belles danses, il verra les torches flamber durant la veillée sainte du vingtième jour ; alors dansera l'aïther de Zeus au visage parsemé d'étoiles, et dansera la lune ; avec elle tourneront les cinquante filles de Nérée qui au fond de la mer et dans l'éternelle coulée des fleuves dansent pour la Mère vénérable et la Vierge au diadème d'or » (1).

Le lendemain, 21 Boedromion après une journée de jeûne (2), les mystes retournent sur le parvis, seuls cette fois, dans une obscurité complète et en silence. Pendant la longue attente qui précède l'ouverture des portes ils voient des lumières filtrer ici et là par une fente, une lucarne, en haut, entre la toiture et le mur aveugle.

Les battants tournent sur leurs gonds. Ils laissent apparaître, dans l'encadrement, un homme revêtu d'une longue robe scintillante de broderies ; son front porte le bandeau royal. Il tient un flambeau dans chaque main. C'est le Dadouque, l'un des introduceurs aux Grands Mystères. Sa famille détient le secret de la déesse transmis aux hommes depuis l'aube de l'histoire.

A peine les mystes ont-ils franchi la porte que leur regard rencontre la statue de Demeter. La splendeur de son visage d'Affligée — Achaca — les accompagnera au long du redoutable voyage qu'ils viennent d'entreprendre.

(1) EURIPIDE, *Ion*, 1075-1086.

(2) Le jeûne des mystes remonte à plusieurs jours déjà. On l'observe depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

Ce voyage c'est l'initiation même aux Grands Mystères. Avant le départ, un dignitaire de haut rang, le hiérophante, commande le silence et le secret absolu.

Lourdement les corps s'engagent, comme privés d'âmes, dans la « descente ténébreuse », la « *katabase* ». Jamais ils n'ont semblé aussi pesants. Le sol, écrasé par leur masse, cède, les aspire, les englué. Un engourdissement envahit les membres. Marches, contremarches, se poursuivent, épuisantes, à travers marais et fondrières. On entend rouler des imprécations, mais la voix impérative de l'hiérophante ordonne aux mystes de se taire.

Se retourner leur est interdit. Le mot d'ordre est d'avancer. Avancer toujours. Malheur à qui jettera un regard derrière lui.

Où va se terminer l'aventure du Grand Mystère ?

C'est à peine si, dans la conscience de l'initié, vacille encore une pointe de lucidité, comme une lampe près de s'éteindre. Son corps garde juste assez de vie pour s'initier au rêve de mourir. Des voix menaçantes, des apparitions spectrales — des « *phasmata* » traversent les ténèbres où il plonge.

Pendant qu'il essaye de tenir tête aux visions terrifiantes, une clarté commence à luire derrière le voile de la brume. Sans doute est-elle visible surtout pour le regard intérieur. Désormais elle ne le quittera plus. A mesure qu'il en approche, la pesanteur se détache de lui. Ses pensées, affranchies du lien corporel découvrent l'allégresse d'une liberté divine.

Il ne saurait dire d'où vient la joie, d'où vient la lumière qui transfigure son être ? La source serait-elle cachée en lui, en attente d'être désobstruée par le passage à la mort ?

Le hiérophante prononce d'une voix chantante de brèves sentences.

Leur vérité est évidente pour le myste devenu un épopte. Il a vu. A travers les expériences éphémères de l'agonie il a joint dans l'invisible — Hadès — le but de la recherche : sa nature béatifique (1).

(1) Cf. le texte de Plutarque qui fut initié à Eleusis : « L'âme quand vient la mort passe par les impressions ressenties durant l'initiation aux Grands Mystères. D'abord

La course errante des initiés, imitant Demeter, a pris fin dans la vaste Salle de l'Anactoron. Derrière les épreuves victorieusement subies ils découvrent leur propre enfantement à la lumière.

«Brimo (la Forte) a engendré Brimos (le Fort)» déclare le hiérophante tandis qu'il expose un épi de blé scintillant.

Le regard des époptes se concentre sur cet épi. «Le Phoster, l'Illuminateur parfait. Grand, procédant de celui qui n'a pas de marque (*acharakteristos*) comme le hiérophante lui-même — le hiérophante non-castré mais rendu eunuque par la ciguë» (1).

A cet instant le hiérophante et sa partenaire la hiérophantide symbolisent par leur mariage sacré — hiérogamie — la conjonction des principes opposés. Leur union s'accomplit selon l'esprit car le mâle a bu la ciguë qui détourne vers le haut la force vitale. Aussi le fruit de la rencontre recèle-t-il la force des symboles éclairants. Chaque grain dans l'épi de blé scintille comme un germe de lumière.

des courses errantes, des écarts douloureux, de longues marches angoissantes, sans issues, par des chemins tortueux. Au terme de l'agonie, l'épouvante atteint son paroxysme : frémissements, sueurs froides, stupeur léthargique nous assaillent. Puis, sortant de là, on passe dans des champs merveilleux, purs, d'où s'élèvent une musique, des voix chantantes, des paroles sacrées, des apparitions divines. C'est là que l'homme, parvenu à l'initiation parfaite, atteint l'état de liberté... ».

PLUTARQUE, *Fragm. de anim.*, ap. Florileg., 120-28 (T. V, p. 9, édit. Didot).

L'étude des mystères d'Eleusis continue de susciter parmi les hellénistes des controverses vives et souvent passionnées par suite de l'obscurité et de la parcimonie de notre documentation. Nous nous garderons de prendre part à ce débat permis aux seuls érudits. Les fouilles exécutées dans l'édifice consacré aux Mystères n'ont guère contribué à éclaircir les problèmes en suspens. Nous savons que les « *dromena* » devaient se réduire à des exhibitions fort sommaires. Et pourtant les mystes gardaient de leur initiation une impression profonde. De quelle nature était donc leur expérience ? Un texte fort précieux d'Aristote (fragm. 15) nous fait savoir que les « initiés n'étaient pas requis de comprendre quoi que ce fût par la voie de l'intellect (*mathein*) mais d'accueillir certaine expérience intime (*pathein*) et ainsi de recevoir une disposition particulière de l'esprit, présupposant une capacité préalable de s'y prêter ». (Voir Werner JÉGER, *Aristote*, p. 160). Il nous paraît très vraisemblable d'admettre que les initiés passaient au cours de leur itinéraire par une expérience semblable à celle des « rêves éveillés dirigés » exposés par Robert Desoille. Il est facile d'en susciter l'imagerie chez les sujets consentants et de leur faire expérimenter intensément un psychodrame selon le thème choisi. Très peu de mots suffisent à l'évoquer car l'imagination créatrice du rêveur supplée en abondance la plupart des éléments du décor, de l'aventure et les personnages mythiques inclus dans le scénario. Le psychodrame consiste ici dans une expérience de la mort et du salut telle que la développe la tradition Eleusienne.

(1) *Philosophoumena*, V, 8, dans la *Patrologie Grecque* de Migne, t. 16, p. 3149.

« La semence intérieure, il est habile à la faire croître, ayant pris une faible étincelle de vérité, il fait flamber tout le bûcher » (1).

L'épopote, lorsqu'il rentre chez lui, découvre que le grain de lumière germe avec vigueur pour peu qu'on lui fournisse une terre généreuse. Aussi a-t-il soin de lui-même, s'il veut récolter les fruits de l'initiation.

A Demeter il emprunte le sol fertile et le grain qu'il faut sans cesse semer. Il lui demande la nourriture qui soutient le corps et celle d'où l'âme tire sa force.

La déesse, nourricière des jeunes — *Kourotrophos* — l'élève et lui livre ses secrets. Elle lui enseigne la vraie culture : dépouiller l'état sauvage, devenir homme. Les lois humaines qui instaurent une justice égale dans la cité sont un don de sa Sagesse. Elles découlent de sa fonction de Thesmophore.

Mais l'initié, déjà éclairé par l'épopotie, peut acquérir une culture de l'homme toujours plus haute :

« O Demeter, toi qui a nourri mon esprit, accorde-moi d'être digne de tes mystères » (2).

Il trouve en Demeter une inspiratrice. Lorsqu'il entend conter les mythes ou chanter les poèmes qui la célèbrent, il éprouve la présence active de la déesse en sa qualité d'initiatrice ; elle se manifeste dans la puissance évocatrice des images ; et chaque épisode du récit sacré invite les humains à faire une découverte.

A l'heure où les jeunes filles viennent emplir leurs amphores d'eau, une femme âgée est assise sur la margelle du puits d'Eleusis ; l'ombre d'un olivier lui voile le visage (3). Les fatigues d'une longue errance ploient son corps, inclinent son regard vers la source au fond du puits.

Quatre petites princesses sans façons, munies comme tout le monde de leur vase pour puiser l'eau (4) entourent l'Affligée. Elles l'interrogent, elles l'écoutent. « Elles la voient sans l'identifier —

(1) SYNESIUS, *Dion*, 8.

(2) Propos prêté à Eschyle par Aristophane dans sa comédie « *Les Grenouilles* ».

(3) HOMÈRE, *Hymne à Demeter*, v. 100.

(4) HOMÈRE, *Hymne à Demeter*, v. 105-106.

car les dieux sont difficilement contemplés par le regard des mortels » (1). Mais leur cœur s'émeut. Une sûre intuition leur dit qu'elles ont fait une trouvaille. Telle est la science des âmes vierges. Et ce n'est pas sans motifs que le poète se complaît longuement à les faire vivre devant nous » (2).

L'une d'elles, la plus belle s'exclame : « Dès le premier coup d'œil, on ne saurait méconnaître ton bel air de noblesse, ni t'écarter de sa maison ; on t'accueillera au contraire parce que tu ressembles à une divinité » (3).

Les quatre jeunes filles entraînent leur vieille amie — comme une précieuse découverte — au palais. Venues au puits pour en rapporter l'eau vive elles ramènent une déesse.

Ainsi Demeter, méconnaissable sous les traits d'une vieille femme en deuil, travaillera à Eleusis chez le roi Keleos et sa femme Metanire. Elle élève leur fils, le petit Demophon. L'enfant croît merveilleusement en stature et vitalité aux mains de sa nourrice. Elle l'oingt d'ambrosie, souffle doucement sur lui comme sur un jeune dieu.

Le soir venu, elle fait subir à l'enfant une opération singulière pendant que le palais est enseveli dans le sommeil. Comme un tison elle le plonge dans la flamme du foyer. Le feu consume les éléments mortels du corps et en dégage l'essence inaltérable.

Une nuit, Métanire, la mère, découvre, de sa chambre ouverte sur la cour intérieure, le fantastique secret. Elle voit la nourrice lui balancer son fils dans le brasier. Le spectacle lui arrache un cri. Puis elle reste là, plantée, se battant les cuisses du plat de ses mains ; elle gémit, répand des lamentations (4).

La déesse se retourne. D'un geste rapide elle dépose l'enfant loin du foyer. Sa colère éclate :

« Humains ignorants, fous ! Incapables que vous êtes de discerner si le destin vous apporte un bien ou du mal ! Toi aussi, par ta

(1) HOMÈRE, *Hymne à Demeter*, v. 111.

(2) HOMÈRE, *Hymne à Demeter*, depuis le vers 108 jusqu'au vers 179.

(3) HOMÈRE, *Hymne à Demeter*, v. 158-159.

(4) HOMÈRE, *Hymne à Demeter*.

stupidité, tu viens de causer un malheur irréparable. J'aurais préservé ton fils de la vieillesse, je l'aurais fait immortel.

Pourtant parce qu'il s'est assis sur mes genoux et qu'il a dormi dans mes bras, une gloire divine est déposée en lui.

Je suis Demeter la vénérée, source de béatitude et de richesse pour les dieux et pour les hommes... ».

Dès qu'elle a fini de parler, la déesse se transforme. Rejetant comme une dépouille sa silhouette de vieille femme, elle brille et grandit à la mesure de sa gloire.

L'initié d'Eleusis déroule le manuscrit du poème homérique à Déméter, et derrière les traits de l'écriture il retrouve la déesse dans la plénitude de sa beauté :

« Et la beauté flotta autour d'elle, et une odeur suave s'exhala de son péplos parfumé et la lumière jaillit du corps immortel de la Déesse, et ses cheveux blonds se répandirent sur ses épaules et la solide demeure fut emplie de lumière comme si l'éclair avait lui, et Demeter traversa la demeure et sortit... » (1).

L'hymne que le lecteur chante en lui-même dans le silence de la vie intérieure parle la langue des dieux. Cette mélodie aux échos profonds affine et clarifie le regard ; elle le rend propre à saisir des réalités invisibles. Un homme qui a connu à Eleusis la béatitude des visions théophaniques — eudaimonia phasmata, theios phasmata — acquiert un regard plus pénétrant ; le pouvoir lui est donné de saisir des images que les yeux mortels ne contempleront jamais.

Il voit le corps de l'enfant Démophon illuminé au feu de son bain d'immortalité ; les flammes lèchent, mordent, dévorent la gangue corruptible.

Cette larve d'homme va-t-elle produire un dieu ? Déjà la silhouette de l'enfant a perdu l'opacité de la matière périssable ; elle est devenue si transparente qu'on voit de tous côtés à travers sa forme claire les langues de feu du foyer.

Mais soudain, le silence de l'opération nocturne est déchiré par

(1) L'Hymne homérique à Demeter, trad. Meautis in *Les Mystères d'Eleusis*, p. 81.

les gémissements de la mère. Et c'est bien une mère mortelle, pourvoyeuse de mort, qui rompt l'enchantement.

Dès que le cri de la femme a retenti, le corps de l'enfant perd sa limpidité d'aïther, une substance terreuse l'envahit.

La déesse a vu le danger. A l'instant, elle arrache du foyer le nourrisson et le dépose à distance dans l'obscurité.

Que serait-il advenu de Démophon si la divine nourricière, achevant son entreprise, l'avait purifié entièrement par le feu ? Peut-on traiter un corps humain comme le métal, soumettre sa matière à la fonderie ?

Le feu dont les dieux font usage quand ils embrasent les humains n'est pas celui qui cuisine nos repas. Zeus brûla Sémélé de sa foudre lorsqu'elle voulut, par amour, le connaître en sa vraie nature. Et l'enfant qui naquit de cette apothéose est un dieu de la joie : Dionysos.

Les Grands Mystères nous ont fait éprouver qu'une étincelle de ce feu brûle invisiblement en nous sous la cendre. L'épaisseur d'un opaque borbier nous en sépare, et il n'est pas facile de le traverser. Demeter armée de ses torches nous éclaire et purifie les passages secrets. Ces itinéraires ne se déroulent pas dans une contrée géographique ; leurs méandres plongent dans notre intériorité ; c'est en nous-même que le feu doit être porté pour ouvrir la marche.

Un initié d'Eleusis sait donc à quelle flamme la déesse entreprit de consumer, dès l'enfance, le jeune Démophon. Il comprend aussi ce qu'enseignent la dualité de Demeter et de Perséphone, de la mère et de la fille, leur recherche mutuelle, enfin leur réunion dans la joie :

A la déesse-mère appartiennent tous les pouvoirs de procréation que nourrit le sol. Elle retient ou libère à son gré les naissances, les croissances. Sa vie circule dans la sève des arbres, dans le bœuf de labour, dans l'ardeur qui presse l'enfant de grandir.

On l'invoque comme le *don* en personne — *Dôs*. La campagne lui doit ses parures, sous le nom de Mékôné elle jette sur les collines de Sicyone des tapis rouges de pavots en culture et, partout ailleurs,

elle en constelle les prairies, les blés. La lumière de Demeter Aglaocarpos fait scintiller les fruits sous le feuillage.

Comme dispensatrice des richesses de la terre elle règne aussi sur les saisons ; les oiseaux migrateurs passent pour être ses messagers. On la sait mobile autant qu'eux. Elle cherche sa fille qu'on a ravie par violence. Qui lui a volé l'enfant ? Personne, sur terre, n'a rien vu. Un cri de détresse, l'appel à la mère, a déchiré un instant le silence. Rien de plus.

Mais le soleil qui étend sa lumière sur tous les êtres a reconnu le ravisseur. Il le désigne : c'est Pluton le souverain des morts.

Demeter, entraînée sur les chemins, par son amour, parcourt la terre. Presque tous les villages de la Grèce l'ont vu passer. Dans ce hameau perdu de la montagne, par exemple (1), on l'a accueillie — sans l'avoir d'abord reconnue — on l'a hébergée, réconfortée. Elle s'est assise au foyer commun. Les dons qu'elle a laissés aux villageois portent encore leurs fruits — dons d'une sagesse transmise, dons de fertilité.

L'honneur de recevoir chez soi Demeter pourrait échoir au plus humble paysan dans sa bicoque isolée du monde ; car le temps ne sera jamais révolu où les dieux visiteront les hommes, aussi longtemps que les portes s'ouvriront pour accueillir la divine présence.

Combien de cultivateurs ont senti leur cœur battre en croyant reconnaître la déesse au détour d'un chemin. Une femme d'immense stature marche vers le hameau. Un grand manteau bleu-sombre souligne discrètement la beauté et la puissance de son corps. Autour d'elle viennent affluer tous les arômes de la campagne grecque : une odeur de miel mêlée de thym et de terre brûlée. Le voile qui encapuchonne sa tête et ses boucles blondes glisse un peu sur le front.

Les poètes, les peintres, les sculpteurs nous représentent ainsi fidèlement Demeter car c'est bien sous ces traits qu'elle se montre aux humains — un visage où se reflète le drame d'une vie terrestre amoureuse d'invisible. Elle cherche son enfant, sa « *koré* ». Tous les instants de son existence sont tendus vers cette réplique d'elle-même

(1) A Pheneus en Arcadie.

dont le royaume est l'Hadès. Ce n'est pas avec son regard qu'elle le saisira jamais.

Absorbée dans sa poursuite, elle refuse de consommer aucun aliment. Son visage exprime une colère sourde, inapaisable. La violence qu'a subie sa nature terrestre met une lueur d'enfer au fond de ses yeux. Ce feu rehausse encore sa majestueuse beauté mais tient les dieux et les mortels à distance. Tant que la souffrance et le ressentiment lui brûleront le cœur, elle demeurera dans la solitude. Incapable de joindre ni les humains ni les immortels. Autour d'elle s'éteindront les germes de vie.

Il ne faudra rien moins qu'une baignade dans les eaux infernales du Styx pour délayer cette colère et rendre la déesse accessible.

Maintenant, si elle accepte de faire halte dans une famille humaine elle communique à ses hôtes le feu qui la dévore. Le don de sa flamme, passant de torche en torche, éclairera les générations à venir. A ceux qui peuvent la comprendre elle révèle son savoir par les Mystères. Après avoir produit tant de fruits pour vivifier le corps, elle nourrit leur cœur :

« O toi, Demeter, qui as nourri mon esprit... ».

Qu'enseigne-t-elle ?

De simples choses. Un artisan de village les saisit sans peine pourvu qu'il ouvre ses yeux au spectacle — *ta deiknymena* — et qu'il participe au drame vécu — *ta drómèna*.

« J'écoutais ces choses avec simplicité, écrit Plutarque, comme dans les cérémonies de l'initiation — *kathaper en télété kai myesei* — qui ne comportent aucune discrimination, aucune conviction opérée par la raisonnement » (1).

Un obscur modelleur de petites statues en argile montre — sans trahir son serment — que les Grands Mystères lui ont livré leur secret.

Ses doigts ont pétri deux figures féminines absolument sem-

(1) PLUTARQUE, *De defectu orac.*, 22.

blables qu'il unit étroitement. Avec un soin extrême il les a faites pareilles jusque dans le moindre détail, répliques l'une de l'autre.

Or ce sont les Deux-Déeses, Demeter et sa fille. On les reconnaît à leurs insignes.

Pourtant rien ne permet de les distinguer l'une de l'autre. L'artisan a pris de minutieuses précautions pour rendre identiques les deux femmes. C'est que leur dualité n'est qu'une apparence (1).

Demeter rejoint, au terme de ses longs errements, la source invisible de sa vie. Dans Perséphone, la souveraine des morts, c'est sa propre image qu'elle retrouve — après tant d'épreuves — inaltérée.

(1) L'identité absolue des deux figures, la bi-unité du couple Demeter-Perséphone, est un fait établi par de nombreux monuments figurés.

LE “ MYSTÈRE ” DE L’HOMME QUE DEMETER A ASSAGI

*Epilogue des Grands Mystères d’Eleusis.
Demeter, avec l’assistance des Grâces, arrache
l’homme à l’état sauvage ; elle l’humanise et
lui donne sa loi.
Au Cabirion de Thèbes :
Demeter Cabiria, les Titans et l’Enfant.
« Le destin de l’homme est son caractère ».
Destin et caractère d’Œdipe.*

LES Mystères de Demeter et de Perséphone invitent leurs initiés à poursuivre d’étape en étape leur vie dans la mort. Le rêve de mourir s’y mêle singulièrement à l’état vigile.

Le myste dont l’esprit s’est ouvert dans le vallon de l’Ilissos, saisit ensuite à Eleusis par une inspiration immédiate le sens profond des « choses qu’il voit » — *ta deiknymena* — et des drames auxquels il participe — *ta dromena*. Le hiérophante initiateur prononce seulement quelques rares et solennelles paroles. Elles doivent suffire à éclairer le myste.

Eleusis éveille le dynamisme vivant, indicible, d’une expérience plutôt qu’une doctrine.

Chaque initié peut découvrir par delà le glissement où l’a entraîné la « katabase » une réalité indescriptible — l’essence même de sa vie. Elle se dévoile à toute conscience affranchie des illusions forgées par la peur, par l’angoisse, par l’attachement aux errements des sens et à la matérialité.

Ce n’est point un savoir fondé sur des mots qui se révèle à lui,

ni le fruit de spéculations raisonneuses. Il découvre derrière cette percée une évidence implicite dans son être, l'arrière-plan d'une norme enracinée au fond de sa nature.

C'est à juste titre que l'initiation à cette recherche dépend de Demeter. Son savoir, son pouvoir, ses lois s'étendent à toutes les formes — humaines, animales, végétales — de la vie. Elle a le secret de faire vivre et mourir. Conjointe à sa fille Perséphone on la nomme Despoïna — Maîtresse, régente. Les morts retournés au sein de la terre sont « *Demetreioï* », ceux de Demeter.

Lorsqu'il évoque la physionomie indivise mais à double aspect de la Grande Déesse, l'Hellène prend conscience de la vie en sa totalité. D'un même regard, simultanément, la déesse gouverne le cycle des montées et descentes — anodos, kathodos — corrélatives, symétriques l'une de l'autre. Volontiers nous acceptons de parcourir la voie ascendante mais non point l'autre, la katabase tant redoutée. Un absurde préjugé nous fait confondre sa venue avec la décrépitude et l'anéantissement. Pourtant il ne tient qu'à nous de décliner, comme le soleil, sur un horizon clair au couchant. Aussi bien que le soleil nous survivons à l'embrasement pourvu que la trajectoire sous la ligne soit anticipée (1). Eleusis et ses filiales font percevoir cette aube nocturne.

L'amour de la vie accueillie dans son entière vérité, un amour incluant le déplaisir comme la joie, ouvre la voie droit à la connaissance. Voie royale où procèdent, conjoints dans un appui mutuel, l'amour de la science et la science d'aimer le vrai.

Or un Hellène sait scruter avec son regard de chasseur et d'artiste le jeu de la vie.

Il en saisit les plus délicates subtilités autant que les ressorts profonds dissimulés à la vue. Psychologue admirable mais ignorant les règles de *notre* psychologie, peintre et sculpteur de formes vivantes jaillies en gloire dans sa conscience, architecte doué d'un sens inné de la matière et de l'harmonie, artisan à demi sorcier à demi technicien.

(1) Cf. R. GODEL, *Platon à Héliopolis d'Égypte*. Ed. Les Belles Lettres.

Il est vrai que dans toute la Grèce, un certain savoir intellectuel hante les écoles, les ateliers, les groupes sociaux. On y recueille et codifie une science pratique ou spéculative ; mais elle s'élabore après l'aequit de l'expérience directe. Ce savoir enregistré en des formules n'emprisonne jamais un grec et n'encombre pas son esprit. Le grec prend son inspiration à l'école de la vie.

C'est pourquoi Demeter peut lui enseigner par le seul moyen des images les lois de la Nature qu'elle ordonne. Car sa divinité, intensément vivante au regard et au cœur de l'homme, circule aussi dans la vie de tous les êtres. Elle habite un temple ou son bois familier comme chacun de nous sa maison.

A ceux qu'elle aime elle communique ses secrets en allusions — *hyponoïa* — par l'entremise des récits, des aventures connues, des rites.

Vraie dispensatrice d'une nourriture sacrée elle élève les enfants avec l'aide des Grâces, les Charites. Tant qu'elle les assiste la nature humaine s'éveille en eux avec douceur, harmonie ; et à mesure qu'ils dépassent et rejettent l'état sauvage ils tendent à accomplir la loi de notre race dans sa plus haute expression : rayonnement bénéfique, aménité virile, respect de l'homme. Les Sages sont doux, dit-on (1).

Sur Demeter se fondent les lois non écrites qui ordonnent les rapports humains ; elle humanise l'homme en l'affranchissant de ses impulsions titaniques. Délivré, il est un enfant au regard neuf, mûri dans le feu de la Sagesse.

Ce n'est point par hasard qu'une même figure divine nous ouvre un itinéraire par delà l'effroi de la mort et, d'autre part, dirige nos pas vers la suprême étape sociale prescrite à notre nature. Une semblable aspiration à briser les limites étroites de la personne porte le myste épris de la vie vers les profondeurs de l'intériorité et, par contrepoids, lui développe au dehors sa norme dans le monde social.

L'assagissement de l'aveugle et brutale race des hommes par une culture éclairée de sa loi, telle est la difficile entreprise de Demeter

(1) PLATON, *République*, III, 410 e.

Thesmophoros. Maternellement elle règne sur les foyers où son influence établit la dignité et le respect de la femme. L'assemblée du peuple l'honore avant d'ouvrir ses débats. On la requiert là où les passions humaines risquent de rompre les digues.

Aussi n'est-il pas surprenant que Thèbes et sa province lui aient consacré une place éminente. Sans doute, Cadmos, fondateur de la cité aux temps mythiques, devait-il pressentir que les services de Demeter Thesmophoros pourraient utilement s'employer lorsqu'il l'installa en souveraine sur l'Acropole de la Cadmée. Il la fit résider dans son propre palais de la citadelle. Nous verrons plus loin que cette précaution n'était pas superflue.

Mais la déesse rayonne aussi autour de Thèbes sur la Béotie. Elle occupe à vingt-cinq stades de la capitale un bois sacré et, non loin de là, un édifice où l'on célèbre ses mystères avec ceux des Cabires. Le secret des initiations cabiriques a été bien gardé.

Qu'étaient ces énigmatiques Cabires ? Des « Grands Dieux », des « Dieux Forts » ? Une race de Titans, serviteurs mal domptés et redoutables de Demeter-Cabiria ?

Quelques lueurs, incertaines mais fort inquiétantes éclairent leur physionomie. Ils sont venus de l'île volcanique de Samothrace. Issus d'Héphaistos, le dieu des forges souterraines, ils ont puisé à cette ascendance la rudesse et la force explosive de leur caractère. La puissance qu'ils possèdent les possède en retour ; et parfois elle se décharge en des paroxysmes de violence. Si l'on en croit certain récit, deux d'entre eux déchirèrent par démembrement leur troisième frère. L'ayant décapité, ils ensevelirent sa tête au pied de l'Olympe sous le trône des dieux. Leur furie meurtrière rappelle celle des Titans à l'égard de Dionysos.

Que vient faire ici Demeter au milieu de tels gens ? Nous savons seulement, par un témoignage ancien, qu'elle les connût, leur confia des objets sacrés et leur fit don des rites initiatiques (1). Mais des fouilles ont été pratiquées à la fin du siècle dernier par l'école allemande sur l'emplacement du Cabirion thébain. D'innombrables

(1) PAUSANIAS, *Boeotia*, XXV, 5-6.

objets fort inattendus ont vu le jour. Sans doute, un coin du voile qui couvrait le sanctuaire se souleva. Mais l'énigme n'est pas résolue pour autant. L'étrange matériel sorti du lieu saint ne fait qu'irriter plus encore notre curiosité.

On découvrit plus de sept cents statuettes de terre cuite représentant l'« Enfant », un jeune garçon anonyme. Sans aucun doute il occupait une place éminente dans le mystère.

En outre, parmi les nombreuses offrandes votives figuraient des jouets. Il y avait des toupies ronflantes en bronze et en terre avec leur fouet, des ustensiles de ménage en miniature : petites tasses, petits pots, et aussi des perles de verre, des osselets.

Sur des fragments de céramique disséminés dans les décombres apparaît la déesse-mère. Des personnages grotesques, rudes, mal dégrossis l'entourent. Certaines pièces de poterie exhibent, ici un mariage mystique, là un combat entre les pygmées et les grues.

C'est au milieu d'une humanité caricaturale parmi des larves d'humains que la divinité féminine se meut. L'« Enfant », seul bien venu dans cette assemblée d'avortons expose, avec un vif contraste, sa grâce encore tendre mais pleine de promesses.

Ce dieu-enfant appartient vraiment à la race des hommes. Sous l'effet de quelle bienheureuse mutation a-t-il été produit ? On peut supposer qu'il a surgi fraîchement du corps démembré par les Cabires, ressuscitant comme le Dionysos-Zagreus des Orphiques. Demeter Cabiria serait la médiatrice de cette opération de salut, tout comme le fut Athèna à l'égard de Zagreus.

Ou bien l'enfant parfait serait-il sorti comme une statue vivante de la forge des Cabires ? L'hypothèse ne manque pas de vraisemblance. Certes, c'est une entreprise audacieuse que de vouloir créer un homme par les moyens de la technique. Mais un Titan peut oser s'attaquer à cette tâche grandiose. Prométhée — un Titan cabirique — a accompli ce prodige.

Certains mythes le reconnaissent comme demiurge, fabricant de l'homme. C'est aussi Prométhée qui, au dire d'Euripide (*Ion*, 454-457) fendit la tête de Zeus pour en dégager la déesse de la Sagesse.

Or, il apparaît qu'en ce Cabirion thébain, précisément, Demeter fit la rencontre de Prométhée :

« L'on dit qu'en ce lieu s'élevait jadis une cité peuplée de Cabires et que là, Demeter vint à connaître Prométhée, l'un des Cabires, ainsi que son fils Aitnaïos (1) auxquels elle remit en dépôt quelque chose. Ce qu'elle confia à leur garde et ce qu'il advint de ces choses il m'est interdit de le coucher par écrit ; toujours est-il que les rites d'initiation pratiqués ici sont un don de Demeter » (2).

La rencontre est merveilleuse qui met en présence ces techniciens titaniques du feu et Demeter. Joignant leur savoir, peut-être pourront-ils forger des hommes. La déesse aurait su faire de l'enfant Démophon un humain parfait en le passant dans la flamme ; il lui manqua d'obtenir l'adhésion de la mère ignorante.

Mais les Cabires, malgré que leur esprit de violence les apparente aux mortels, possèdent le discernement technique ; ils connaissent les pouvoirs démiurgiques du feu. Toutefois la science de la vie propre à Demeter leur fait défaut ; elle seule peut insuffler la conscience dans leur œuvre alchimique.

Sans doute nous ignorerons toujours l'imagerie du drame qui se jouait dans les salles secrètes du Cabirion thébain et par quelle prestigieuse transfiguration naissait l'enfant de la race purifiée.

Mais nous tenons pour certain que Demeter Cabiria faisait découvrir à ses initiés comment une humanité pleinement humaine pouvait surgir du labeur des Titans.

Dans ce rôle d'initiatrice instituant une vie plus fidèle à la vraie nature de l'homme elle se montre encore sous les traits de la Thesmophoros — elle communique la loi qui dépouille l'être brut de son élément sauvage.

Ainsi l'implantation d'une demeure de Demeter sur un paysage rappelait aux passants comme aux gens du pays les règles fondamentales de la vie civilisée. Avertissement bien nécessaire si l'on en juge

(1) Le nom d'Aitnaïos, par son allusion claire au volcan de l'Etna où Héphaïstos travaillait à sa forge rappelle le caractère igné, technicien et démiurgique de cette famille de Cabires.

(2) PAUSANIAS, XXV, 6-7.

par l'abondance des temples et des bois consacrés aux « Deux-Déeses » en terre hellénique. Un voyageur visitant la Béotie autour de Thèbes en rencontrait d'heure en heure (1).

Et pourtant l'esprit titanique avait sévi avec violence sur cette contrée, dès les temps anciens. Le drame d'Œdipe et de sa descendance marquait encore Thèbes d'une couronne visible de sinistres souvenirs. On montrait, au nord de la ville, la fontaine où le meurtrier s'était lavé du sang de son père. Les fils du parricide s'étaient égorgés mutuellement dans un champ sous les remparts de l'ouest. C'est là qu'Antigone fut arrêtée, condamnée à mort. Inutile de poursuivre ce pèlerinage sur tant de lieux consacrés par des forfaits. Demeter Thesmophore, du haut de la Cadmée, n'avait pas su sauvegarder entièrement le pays. Elle avait abandonné les hommes à leur destin.

Mais l'impuissance d'une divinité protectrice à l'égard de la destinée des hommes est un thème banal de la pensée grecque. Homère en a tiré des effets dramatiques. Et, après lui, de grands poètes nous ont montré quel pauvre secours nous pouvons attendre de nos dieux et de nos déesses tutélaires. A l'instant où nous touchons le fond de la détresse, leur visage se détourne du nôtre ; l'élan qui nous porte vers eux retombe. C'est à peine si un souffle de compassion voile comme une onde de surface leur sérénité ; à son plus cher adorateur mourant, une déesse peut dire :

« Je te vois ; mais il n'est pas possible que mes yeux versent des larmes » (2).

Elle le quitte au seuil d'une agonie atroce — que le parfum de l'épiphanie divine adoucit toutefois.

Les dernières paroles que la déesse suprêmement aimée — *philtate theôn* — jette sur son adorateur nous glaçant ; et pourtant leur froideur recouvre une sollicitude voilée :

« Mon regard, dit-elle, ne doit pas contempler un mortel dont la vie se consume, ni mes yeux subir la souillure d'un moribond

(1) A Potnia, à Skólos, à Platées, à Mykalessos, à Anthédon (où Demeter et sa fille sont encore associées aux Cabires), à Kopais, à Lebadeia.

(2) EURIPIDE, *Hippolyte*, 1390.

exhalant le dernier souffle. Or je te vois dès à présent proche de cette chose funeste ».

Quand le message final d'adieu est passé de l'un à l'autre la divinité retire sa forme ; elle laisse la conscience de l'homme seule avec son persévérant amour.

A quoi sert de s'attacher au service d'une divinité, à quoi bon lui vouer un culte de vénération et de prières et de sacrifices ? Sa haute protection risque de faire gravement défaut aux moments critiques ; elle mollit devant les décrets du Destin. Contre la loi suprême les dieux ne peuvent protéger ni leurs amis ni même leurs propres enfants.

Alors, quelle sorte de don peuvent-ils nous faire ? Les poètes — et surtout le plus grand d'entre eux, Homère — suggèrent une réponse à cette question ; ils envisagent les rapports des Immortels avec les héros. C'est toujours à l'occasion de sérieuses conjonctures que les dieux font intrusion dans la vie d'un homme. L'attitude qu'il choisit d'adopter en ces occurrences orientera de manière décisive le cours de son destin. Un geste, un acte, une tentation, une velléité, une intuition ouvrent la voie. Notre route est jalonnée de tels carrefours. C'est là qu'une présence divine — clairement perçue ou ignorée — nous trouvera au rendez-vous.

Est-il possible de présumer comment un individu réagira à ce contact ?

Sa réponse va résulter des dispositions acquises ou innées de son caractère et des structures conditionnées par les actes qu'il a accomplis ou porte déjà virtuellement en lui.

« Le destin de l'homme, a dit un Sage, c'est son caractère — *ethos anthropou daimon* ».

Homère est bien près de soutenir une opinion analogue quand il prête ces paroles à Zeus :

« Ecoutez les mortels mettre en cause les dieux ! C'est de nous, disent-ils, que leur viennent les maux, quand eux, en vérité, par leur propre sottise aggravent les malheurs assignés par le sort. Tel encore est Egisthe ! pour aggraver le sort, il voulut épouser la femme de

l'Atride et tuer le héros sitôt qu'il rentrerait. La mort était sur lui ; il le savait ; nous-même, l'avions averti et, par l'envoi d'Hermès, le guetteur rayonnant, nous l'avions détourné de courtiser l'épouse et de tuer le roi où l'Atride en son fils trouverait un vengeur, quand Oreste grandi regretterait sa terre. Hermès, bon conseiller, parle suivant nos ordres. Mais rien ne put fléchir les sentiments d'Egisthe. Maintenant, d'un seul coup, il vient de tout payer » (1).

Le sort, déclare Homère, distribue aux humains un lot de misères et de profits. Tel est le cours naturel des choses. Toutefois il dépend de l'homme — selon qu'il ouvre son cœur à la sagesse ou s'en détourne — soit d'aggraver, soit de rendre plus légère sa part du destin. Dans cette tâche les dieux l'assistent ; ils dialoguent avec lui, directement, ou sous des visages d'emprunt.

Mais qui d'entre nous accorde attention aux messages qui le mettent en garde contre lui-même ! Le « guetteur rayonnant » est ignoré.

Là réside — dans l'aveuglement — la racine majeure de nos malencontreux destins. Avec une obstination tenace, l'homme détourne son regard de la plus haute inspiration qui lui est donnée. Sous l'empire de l'esprit titanique il choisit d'infliger et de subir le mal ; et le mal qu'il s'inflige lui démontre, à l'épreuve, l'omniprésence du mal.

La lumière de Zeus tombant sur lui, au lieu de l'illuminer l'éblouit, brûlant toute lucidité. Sous le coup de l'éblouissement que ses yeux trop faibles ne peuvent tolérer il ressent de la douleur et de la colère. L'esprit de violence le saisit (2). S'il cède à la démesure, à l'« *Hybris* », aucune divinité ne le sauvera de la destruction, car déjà il en nourrit le germe. Ses mains le trahissent. A les bien regarder on voit qu'elles portent d'avance la souillure du meurtre. Sur celles d'Œdipe on aurait pu la découvrir avant qu'elles aient frappé.

Dans l'aventure d'Œdipe comme en celle de son ascendant et de ses descendants, l'esprit titanique se poursuit de génération en

(1) HOMÈRE, *L'Odyssée*, trad. V. Bérard, coll. La Pléiade, Gallimard, éd.

(2) Cf. PLATON, *République*, VII 527 a. et 518 e. et 519 a.

génération avec une sinistre monotonie. On dirait qu'un mécanisme fâcheux — une obscure tendance à l'auto-destruction — incite les hommes de cette lignée à diriger leur vie à contre courant de l'inspiration. Chacun d'eux, cédant à l'impulsion aveugle — et sans égard pour les conséquences de l'acte — viole une loi fondamentale. Laïos père d'Œdipe déshonore le foyer de son hôte Pelops en lui enlevant son fils et encourt une malédiction ineffaçable. Plus tard il enfreint les injonctions réitérées de l'oracle delphique et procréé l'héritier mâle auquel il n'a pas droit. Il lui transmet sa tare, la démesure. Laïos pense conjurer le sort en faisant détruire l'enfant. On l'expose à la mort sur la montagne du Cithéron. Un berger l'y recueille et le porte au roi de Corinthe qui l'adoptera.

Le stupide calcul de Laïos qui croit détenir le contrôle de l'avenir est réduit à néant. Nos actes nous suivent par des voies irrationnelles et imprévisibles ; ils n'empruntent pas pour cela la séquence des formes matérielles ; leurs germes, leurs racines sont en nous ; la sève qui les fait croître s'alimente en permanence dans notre humus maléfique.

Est-il permis en pareilles circonstances d'incriminer le destin ? Laïos lorsqu'il s'abandonna à sa passion contre nature n'ignorait pas l'interdit posé devant lui. C'est en connaissance de cause qu'il passa outre. D'une manière quelconque et imprévisible, il payera entièrement le prix de l'infraction.

Par l'acte initial il acquiert, puis il entretient l'habitude de la démesure ; ainsi contaminé d'Hybris, il prépare fatalement sa propre perte car la violence se nourrit de violence et suscite un retour offensif, réaction de l'adversaire.

Œdipe portera donc la tare que son père a assumée. Lui aussi sera prompt à céder aux emportements de ses passions : colère, méfiance, arrogance, soif d'autorité. Il ne tolérera aucun obstacle sur son chemin. Et si peu qu'il se croit défié, il laissera monter sans le retenir le geste qui fera de lui un assassin.

Pas un instant Œdipe ne s'examine pour découvrir la dangereuse maladie de violence qu'il porte enracinée dans son âme. C'est là sa nature, pense-t-il ; on doit le prendre comme il est. Et lorsqu'il

*Tandis qu'Œdipe monte les marches de la Voie Sacrée
la parole divine tonne sur le parvis...*



PLANCHE VIII

LA VOIE SACRÉE
A DELPHES

monte à Delphes pour consulter l'oracle il a bien peu souci de l'injonction inscrite sur le temple d'Apollon : « Connais-toi ».

S'il avait souhaité se connaître l'occasion eut été bonne en cette résidence d'Apollon purificateur et suprême thérapeute. Le dieu l'aurait mis en présence de lui-même.

Mais ce n'est pas cette révélation là qu'Œdipe est venu chercher à Delphes. Il veut apprendre qui, à vrai dire, est son père, car des parents adoptifs l'ont élevé à Corinthe.

Et où devrait-il fuir pour échapper au destin ? Question absurde. Il ne lui sera pas permis de la formuler.

Tandis qu'Œdipe monte les marches de la Voie Sacrée, la parole divine tonne sur le parvis :

« Hors d'ici, scélérat, parricide ! ».

A quelque distance de Delphes, la route menant à Athènes se resserre au fond d'une gorge. Un chemin s'en détache pour gagner Daulis. Sur ce carrefour — *schisté odos* — Œdipe rencontre enfin l'homme qui lui donnera d'accomplir son destin.

Faut-il imputer ce rendez-vous à la fatalité, à un maléfique concours de circonstances ? On se déchargerait de la sorte à bon compte sur l'ordonnateur du monde, seul responsable. Sans doute, les dieux conduisent le cours des choses invisiblement. Mais l'acteur humain joue sa partie dans le drame. Ses désirs, ses calculs, l'exhibition de soi, l'arrogance, ses préjugés lui composent un rôle. Et quand les dieux le tentent ou qu'ils l'égarerent c'est en mettant ses passions à l'épreuve. L'homme titanique, adonné à la violence, tôt ou tard mais inéluctablement rencontrera la victime désignée à ses coups. Elle même se présentera — par l'effet d'une étrange conjonction — au rendez-vous, à l'heure juste, cherchant noise et malheur. Une loi divine commande l'attraction qui amène la victime devant le sacrificateur élu pour l'abattre.

Le poète grec, surtout le tragédien de grande classe, a senti l'étrangeté et le paradoxe de cette occurrence. Là viennent confluer et se mêler le cours des événements et les tourbillons de l'esprit titanique.

Dans le défilé de Schisté Odos, au carrefour, Œdipe qui descend de Delphes à pied se heurte au char du roi Laïos montant vers l'oracle.

Quelqu'un doit céder le pas.

Le piéton est jeune, mais le vieux roi sur la voiture manque d'aménité. Inutile de vouloir forcer le passage, personne ne s'effacera. Polyphantès, le cocher, invective l'insolent.

Si le roi n'avait pas levé son fouet l'incident eut été banal, réduit à une simple bagarre. Mais une malédiction pèse sur Laïos, elle atteint par hérédité son fils Œdipe. Les deux rebelles se mesurent du regard. Une même moue enragée défigure leurs visages ; dans leurs yeux brûle une même flamme. Œdipe riposte à l'insulte. Le conducteur tombe ; le roi tombe.

Délesté du poids de sa colère, le jeune homme descend vers Thèbes. Sur son chemin il résoud une devinette. Le voilà promu héritier du royaume thébain et de la veuve du roi Laïos sa victime dont il ignorera longtemps l'identité.

Il lui reste à remplir quelques formalités légales : purifier ses mains tachées du sang de l'inconnu, épouser sa veuve.

Les habitants de Thèbes montrent jusqu'à ce jour la fontaine qui fournit à Œdipe l'eau de son ablution. Le nouveau roi doit monter ensuite à l'Acropole où résidait son prédécesseur. Dans l'enceinte du palais demeurait, depuis la fondation de la ville, Demeter Thesmophoros, la dispensatrice des lois morales.

Les dieux ont le temps devant eux pour envoyer aux violateurs de l'ordre leur rétribution.

Des années passeront. Œdipe règne sur Thèbes. Mais soudain les fléaux vinrent s'abattre en longues traînées sur le pays. On comprit que la Terre et le Ciel protestaient.

Mais contre qui ? Pourquoi ?

Le plus ardent à vouloir connaître toute la vérité sur ce malheur c'est Œdipe. Lui-même dirige l'enquête. La violence de son caractère éclate dans les procédures de l'investigation. Une colère sans retenue en marque les étapes. Il soupçonne partout des compli-

*Œdipe qui descend de Delphes à pied
se heurte au char du roi Laïos montant vers l'oracle.*



PLANCHE IX

LE CARREFOUR
D'ŒDIPE A
« SCHISTÉ ODOS »

cités, des réticences. Point de faiblesses, pas de faux-fuyants. Sur le coupable, quel qu'il soit, par avance il jette l'anathème.

Demeter Thesmophoros doit sourire à voir ce zèle !

L'homme qui exige de connaître au prix de sa vie la vérité est certain de l'obtenir pourvu qu'il ne fléchisse pas à l'approche du dénouement. Il se peut que la vérité lui brûle les yeux ou le déchire. Mais elle porte en elle son bien, sa fin en soi.

Emporté par la puissance de son tempérament intraitable, Œdipe a résolu d'atteindre, par coup de force, la vérité ; elle lui est plus chère que la vie. Il lui livre assaut.

Du même coup il va découvrir le lieu où était inscrit le décret de son destin. C'est dans son âme aux impulsions aveugles, incontrôlables que la sentence est gravée. Elle est scellée en lui. Son cœur et ses bras sont garants de l'exécution.

A quoi sert de fuir ! Le mal établi en nous s'efface-t-il quand nous changeons de résidence ? Et pouvons-nous jamais échapper à nous-même !

Aussi la divinité — *to theion* — a-t-elle prescrit des remèdes contre les maux qui corrompent l'âme. Au surplus elle délègue son messenger de lumière aux humains ; de façon pressante et par mille signes non douteux elle les avise. Bien rares sont les mortels qui reconnaissent l'accent d'une voix divine : ils ignorent, laissent passer l'instant précieux de la décision opportune — le « *kairos* ». Et quand éclate au regard, enfin, l'ampleur de l'irréparable dommage, c'est à la loi divine qu'on s'en prend. Alors les lamentations montent au ciel pour porter les doléances.

Chaque erreur glorifiée en tragédie prend figure d'événement cosmique.

Pour Œdipe le dévoilement de la vérité vient trop tard. C'est la force irascible de son esprit titanique qui l'a contraint à déchirer le voile. La violence l'inspirait.

Cette même furie qui lui a fait arracher de sa face le masque de dignité achève maintenant la besogne ; elle le dépouille des gloires acquises et de ses éphémères possessions.

Tel est le cours naturel suivi par la violence, l'Hybris ; elle contraint l'homme qui la nourrit à se détruire. Depuis l'heure où la semence corrosive a éclo, elle infiltre de proche en proche sa force de destruction ; d'abord elle échappe au regard, parce qu'on méconnaît son travail, sourd, secret. Pourtant dès l'origine sa marche est fatale.

Le destin d'Œdipe doit atteindre son terme logique dans une totale destitution. Ainsi la fureur destructive qui le possède s'épuisera, après un dernier paroxysme, sur un terrain entièrement dépouillé, frappé de malédictions :

« Tuez-moi, ou jusqu'au fond des mers ensevelissez-moi si profond que même mon fantôme ne résurgisse... »

Approchez ! ...daignez toucher l'intouchable, la victime... ».

Œdipe, après avoir déchiré ses yeux et proclamé sa déchéance eut souhaité être sourd et insensible. Il s'est fait un corps de mort — consacré à l'Hadès — pour errer sur les routes jusqu'à l'heure où les Furies l'absorberont en terre. Parvenu à l'ultime négation de soi, aussi impuissant qu'un enfant, il voit une lueur poindre sur cet horizon d'exil. Elle envahit le vide de son dénuement. Voici que ce hors-la-loi revêt un éclat de sacralité. Le corps de l'intouchable est devenu si bénéfique que les Cités maintenant se battent pour le détenir.

Sa faiblesse lui ouvre un chemin entre les combattants. Une enfant le conduit.

Le vieil Œdipe a été reforge en corps de lumière sur l'enclume du Destin.

A DELPHES

LE MYSTÈRE DE LA CONNAISSANCE DE SOI

Delphes, miroir de l'âme grecque en tous ses aspects : maquillage, glorification de soi, tendances querelleuses, aspirations profondes, authentique Sagesse.

Fêtes à Delphes : pour Apollon, pour Dionysos. Le visage divers d'Apollon tantôt proche tantôt distant. Le dieu quitte sa résidence pour hiverner chez les Hyperboréens. Son retour au printemps.

Présence de Dionysos appelé à renaître par ses « saints » et ses adoratrices, les Thyades. Leurs échappées sur la montagne. La fête triste de la petite Charila.

LES invectives qui furent jetées du temple d'Apollon sur Œdipe quand il montait — avant le meurtre — vers le dieu nous déconcertent. Cette implacable réception révolte notre sens de l'équité. Le visiteur est encore innocent de tout mal ; ses intentions sont pures ; il veut consulter le dieu de lumière. Jamais ne lui est venue la pensée qu'il pourrait commettre un forfait. Aussitôt que le danger lui est connu il fuit loin de son père et de sa mère présumés, le roi et la reine de Corinthe. Sa bonne foi est évidente.

Mais l'omniscience d'Apollon a déjà mesuré les crimes d'Œdipe ; ce grand arbre de vie lui apparaît pourri à la racine.

Où est la justice d'Apollon ?

Si l'homme a reçu par sa naissance un héritage de malheur, une inclination à la démesure, à l'Hybris, à la violence, doit-on le rendre

responsable d'être ainsi fait ? Est-il juste de le chasser comme une ordure du parvis ?

Si Œdipe doit être rejeté parce que le dieu-prophète a découvert sur lui le germe de la souillure à venir, qui d'entre nous aura l'audace de monter à Delphes ! Qu'il montre sa face l'homme assuré d'être un juste en ce jour et de demeurer tel jusqu'à demain. Personne n'osera sortir du rang ; du moins je l'espère.

Mais peut-être le personnage d'Œdipe est-il destiné seulement à servir de type dans une grande fresque exposant le drame de l'homme. Chacun de nous est incité à retrouver un peu de lui-même dans le criminel « involontaire ».

Involontaire ?

Où commence, où se nourrit, où finit la volonté ? Mieux vaut plaider coupable — coupable depuis le commencement. Mon plaidoyer aura meilleur succès ; l'accent de la vérité sera reconnu dans mon discours ; on l'écouterà. Car il est évident que la nature humaine est, dès la naissance, infectée de l'esprit titanique.

Reconnaître le mal, conduit à la recherche d'un remède. Le dieu de Delphes, s'il dénonce la pollution et s'il frappe, possède aussi le pouvoir de guérir, mais il intervient seulement au profit de ceux qui vont au devant de la guérison et souhaitent d'être purifiés.

En accueillant ses visiteurs au temple par un appel à la connaissance de soi — *gnôthi seauton* — le dieu leur ouvre déjà un accès vers la plus haute purification. C'est son souhait de bienvenue. Il les engage à pratiquer un examen de leur nature et des vérités qu'elle recèle. Qui sait contre quels maux cette exploration les prémunira.

Œdipe a-t-il jamais sollicité le remède du dieu de lumière qui transfigure ? Plutôt que de prendre soin de lui-même il fuit. Sa solution c'est l'exil, loin de Corinthe : mettre une distance terrestre entre lui et le risque. Mais contre le germe véritable de ses malheurs à venir il ne tente aucune démarche. Habile déchiffreur de devinettes, il confond sagacité avec sagesse, croyant disposer d'une lumière qu'il n'a jamais entrepris d'obtenir.

Apollon rappelle durement à l'ordre les égarés. Sa loi exige

d'être obéie, elle est suprême. La norme cosmique ne peut fléchir. Inutile de l'implorer par des supplications. Il importe de la connaître afin d'éviter de l'enfreindre.

Le dieu fait savoir dans son sanctuaire de Delphes le sens caché des choses présentes et à venir. Son oracle parle une langue ambiguë — non pas évasive ni obscure — une langue qui renvoie le demandeur à lui-même, l'oblige à s'interroger.

L'homme révèle le fond de son âme dans la manière dont il interprète et met en pratique la réponse accordée par Apollon à sa question. La question déjà trahit une certaine tendance du questionneur ; et chacun reçoit ce qu'il mérite. Parfois même l'oracle encourage avec une terrible ironie l'inclination perverse qui s'est manifestée dans une demande.

Delphes présente à la Grèce un miroir où elle peut contempler, ensemble, la beauté et les maquillages de sa face. L'hellénisme y prend conscience de soi, de sa gloire comme de ses démérites.

Apollon les expose avec une éclatante évidence dans ses paroles oraculaires — dont les émissions sont transcrites en poésie — et par les créations d'art qu'il fait naître.

Sur le recueil de ses prophéties et de ses conseils on lirait à livre ouvert l'histoire de l'âme grecque plus crument dépeinte que dans un portrait.

Les milliers d'offrandes qui bordent la Voie Sacrée exhibent sans vergogne le triomphe des cités sur les cités. A peine a-t-on franchi la porte de l'enclos sacré qu'un long portique orné de trente-sept statues attire le regard. Derrière la rangée des colonnes, de glorieux hommes de bronze — généraux, commandants de navires, pilotes, devins — font escorte à leur chef Lysandre qui abattit la puissance d'Athènes. Le dieu des mers, Poséidon, pose une couronne au front du vainqueur.

De part et d'autre de l'avenue dallée figurent, dans un pittoresque désordre, des personnages de distinction en bronze ou en marbre, des statues de chevaux, des chariots, des athlètes vainqueurs aux jeux ; foule glorieuse que la Voie Sacrée traverse et retient difficilement sur ses bords. Chaque effigie avance vers le

passant autant qu'il lui est permis, débordant, cachant ses voisines. De place en place, un monument aveugle expose des armes grecques prises aux vaincus — enlevées aux morts ou ramassées sur les champs de bataille.

En aucun lieu de la terre grecque, l'âme hellénique n'a aussi naïvement avoué son goût pour la querelle, la gloriole, l'étalage de soi.

Le promeneur apprend à connaître quelques aspects infantiles de l'humanité dans sa crise de croissance. L'homme y rêve de gloire, de beauté ; alors il coule l'image de ses songes dans le bronze, il les arrête dans la matière du marbre. Son naïf besoin d'éternité lui inspire de rendre sa forme impérissable en la posant devant le regard des hommes et du dieu ; elle reçoit ainsi une charge de sacralité ; l'immortalité lui sera acquise.

Chaque individu, pour son compte et pour la cité, s'empresse d'atteindre le bout de la course bon premier, sous les yeux du spectateur divin. Le vainqueur de la compétition aura pour prix de sa victoire la vie éternelle. Il en attend l'assurance ; elle lui est signifiée par l'octroi de la palme, par les acclamations du peuple, par les chants du poète. Car les dieux distinguent, récompensent la valeur de l'homme — son *arété* — sous toutes ses formes. Apollon, chef du chœur des Muses inspire le poète à la parole vraie, c'est lui qui proclame en musique la dignité du triomphateur et chante ses prouesses.

L'homme, resté un enfant, a besoin qu'un grand dieu l'encourage à déployer ses dons de nature. En les mettant à l'épreuve il découvre ses ressources encore inexplorées, apprend à se connaître.

De maintes façons la vie nous éprouve ; elle impose à l'homme de soutenir jusqu'au dernier jour et de poursuivre même dans l'agonie un grand combat :

« Voyez donc la misère des hommes, leur vie est une longue mêlée d'athlètes ; pour les uns la réussite viendra demain, aux autres plus tard, aujourd'hui elle s'accomplit pour quelques uns » (1).

(1) EURIPIDE, *Les Suppliantes*, 350-351.

Le visiteur montant les paliers de la Voie Sacrée passe à travers une foule compacte de statues où il peut reconnaître toutes les luttes que l'homme a menées contre l'homme. Pour cet immense peuple de « glorifiés » les combats sont finis. Les milliers d'yeux insérés dans les visages de pierre et de bronze fixent au passage la procession des éphémères. Un feu hallucinant brûle dans ces regards. La vie aurait-elle quitté les hommes pour passer dans le marbre et le métal ?

La chaleur de ce matin d'automne me rassure ; elle fait voler au-dessus de nos têtes les colombes sacrées du temple. Conscient du plus léger détail je vois les pattes rouges des oiseaux atterrir sur les dalles. Les vivants sont parmi nous dans des corps de chair. Mortellement vivants. Ils s'agitent depuis quelques jours pour préparer la fête solennelle d'Apollon Pythien. Les cortèges officiels avec leurs « *theores* » sont arrivés à Delphes ; ils commencent à affluer de toutes les contrées de la Grèce. De somptueux présents sont apportés au dieu.

On connaît le programme du festival. Les concours de musique occupent le premier jour. Des chanteurs en costume d'apparat se succèdent et opposent mutuellement leurs cantates qu'ils accompagnent eux-mêmes sur la cithare ou la lyre ; leur chant est grave, inspiré par le thème de la lutte qu'Apollon soutint contre le serpent de Delphes. Vient ensuite un concours de peinture. Les trois journées sont emplies par les jeux des athlètes et des coureurs. Séparément luttent les jeunes gens, les adultes, les enfants. Des courses de chevaux en attelage ou montés, des compétitions de poulains terminent les festivités sur l'hippodrome de la plaine.

Les vainqueurs reçoivent un rameau de laurier coupé par un enfant.

Dans l'exaltation de la lutte conduite en paix selon la règle, le peuple hellène apprend à pratiquer une loi de sa nature. Il s'épanouit en force et en grâce. Ici encore, Apollon invite l'homme à se connaître. Par le jeu, la culture des arts, la poésie, une race cherche des voies où s'engager et les trouve. L'émulation la stimule. Le dieu préside aux luttes entre ses fils ; sous son regard leur patrimoine s'ennoblit.

Un pèlerin de Delphes pouvait reconnaître les pouvoirs, les

misères, la gloire de l'homme rien qu'en examinant les œuvres qu'on avait offertes au dieu dans l'enceinte sacrée.

Pourtant notre vie tient encore bien des mystères en réserve. Ceux-là ne se révèlent pas à une simple inspection. Pour porter le regard jusqu'à eux il faut disposer d'un sens plus aigu de la vérité.

Puisqu'Apollon fait connaître à ses visiteurs la signification secrète des choses, c'est de lui, sans doute, que j'apprendrai qui je suis.

Mais aussitôt que la curiosité nous emporte trop haut pour un mortel, le dieu de lumière nous tient à distance. Il élude nos questions, recule. Nous abandonnerait-il à nos pensées terrestres ? En vérité, peu d'hommes peuvent aspirer à vivre sur les hauteurs. Reconnaissons d'abord l'humilité de notre condition et quelle distance nous sépare du divin. Un prophète d'Apollon nous le rappellera :

« Que sommes-nous ? Rien d'autre que l'ombre d'un rêve. Mais quand apparaît la clarté que le dieu dispense, une lumière illumine les hommes et leur vie se fait douce » (1).

L'homme livré à ses propres forces a tôt fait de mesurer sa puissance ; elle ne le mène pas loin. Il cherche auprès des dieux un supplément de ressources. Les fêtes sacrées offrent l'occasion de nouer des rapports amicaux et profitables avec les partenaires divins. On les invite à l'amusement, on les honore, on les comble de cadeaux. Les dieux, familièrement, condescendent à s'asseoir à la table des mortels. Ils se laissent héberger, leur bonne grâce ravit les cœurs.

Durant le festival, la nature divine daigne participer aux jeux et l'homme trouve bénéfique à ce commerce.

Ainsi la divinité, descendant jusqu'à notre forme animale assure à notre race une lente et continuelle ascension ; elle fait naître des héros, tel Héraklès, des savants comme Platon, Asklépios, Pythagore.

Dès que la réunion a pris fin, les dieux retournent à leur temple loger en beauté et les hommes se dispersent avec les cendres de la fête.

(1) PINDARE, *Pyth.*, 8-95.

Parmi les cités, le dur combat reprend pour le gain de la terre et de la puissance.

Un visiteur à Delphes soucieux d'obtenir autre chose d'Apollon qu'un avis sur les affaires du monde affronte un dieu immensément distant. Lisant l'inscription marquée au vestibule du temple :

« Connais-toi »,

il comprend qu'on le renvoie à lui-même pour la consultation.

Comment explorera-t-il cet abîme si la bouche de l'oracle se ferme à son approche ?

Socrate peina sur cette difficile et absorbante tâche. On sait toutefois que le dieu accorda sa lumineuse assistance au chercheur de vérité après que la Pythie eut répondu à Chéréphon :

« Personne n'est plus sage que Socrate ».

Mais parce que la voix d'Apollon vient de si loin (1), l'auditeur ardent à l'entendre se tient toujours aux écoutes. Dans les instants privilégiés il croit porter le dieu en lui — *enthéos* — et soudain il le perd au-delà des horizons humains. L'immédiate proximité de cette vie divine et l'incommensurable distance de son éloignement, voilà une énigme qui défie notre sagacité.

Nous devons quand même l'affronter ; le dieu de Delphes abonde en contradictions :

De la clarté qu'il dispense à l'esprit coule la source de notre inspiration ; sa sagesse nourrit en nous l'intelligence, la raison, la juste conduite. Mais cette même clarté nous éblouit, nous aveugle et nous fait déraisonner quand elle frappe cruellement nos yeux.

Apollon, forme épiphannique de l'énergie lumineuse échappe à l'entendement. Il commande de loin — d'une distance irréductible à nos calculs — l'ordre du cosmos. Son éthique peut ressembler à la morale commune, plus souvent elle s'en écarte.

On s'adresse au dieu de Delphes comme au suprême purificateur, dans les grandes occasions.

(1) Au sujet de cet aspect distant, lointain d'Apollon on lira avec intérêt les pages très profondes que Walter Orro a consacrées à ce dieu dans son ouvrage *The Homeric Gods*, Pantheon Books, 1954, p. 62-66.

Pourtant lui-même eut besoin d'être purifié après avoir détruit le monstre Python. Le meurtre ou tout acte de violence, fût-il fondé en droit, demande expiation. Combattre les puissances du mal c'est assumer le rôle de justicier et d'exécuteur. Une seule goutte de sang versé pollue les mains qui l'ont répandu.

Il est vrai qu'Apollon — tireur à l'arc — sème la mort. On ne voit pas venir les flèches de l'archer lointain ; elles volent sans bruit ; leurs pointes ne blessent pas (1) ; à leur contact, la vie s'achève en sommeil profond :

« Te voici maintenant étendu sous ton toit, le teint frais, comme si le trépas venait de te frapper, on dirait qu'Apollon, dieu dont l'arc est d'argent, t'a fait périr lui-même avec ses douces flèches » (2). Ainsi parle Hécube devant le cadavre de son fils Hector.

L'arc du dieu de lumière vibre en musique comme un instrument à cordes et chante aussi bien qu'une cithare. Qu'Apollon lance à distance des flèches ou des sons musicaux, sa visée va droit au même but ; elle marque la vérité. Son regard l'a fixée et l'action mesurée par ses doigts l'atteint simplement sans erreur.

C'est en sa qualité de dispensateur de lumière qu'Apollon détient tous ses pouvoirs : celui de purifier, éclairer, civiliser. Mais la lumière dont il est le foyer rayonnant, aucun regard humain ne peut la saisir dans sa gloire. Elle se cache derrière les épiphanies fulgurantes dont il ébranle à son passage le monde vivant et la terre.

L'irruption de cette clarté suscite de violents conflits dans l'âme humaine ; elle lui brise ses routines, la déconcerte. Son éclat tantôt la fascine et l'envahit tantôt l'effraye, la force à fuir. L'âme est « *entheos* », possédée par le dieu. Les mythes laissent supposer que cette union théopathique entraîne souvent de pénibles expériences : une jeune fille, symbole de l'âme sans maturité ni expérience, doit subir l'amour et les assauts du dieu. Elle fuit devant lui — telle Daphné, ou succombe à la violence comme Kréousa, ou à la séduction, telles encore Coronis, la troyenne Cassandre.

(1) ...quand les citadins ont atteint la vieillesse, le dieu à l'arc d'argent, qu'Artémis accompagne, Apollon les abat de ses plus douces flèches ». (HOMÈRE, *Odyssée*, XV, 409, trad. V. Bérard, Edit. La Pléiade).

(2) HOMÈRE, *Iliade*, XXIV, 757 et suiv., trad. R. Flacelière, édit. La Pléiade.

*De la clarté qu'il dispense à l'esprit
coule la source de notre inspiration.*



PLANCHE X

TEMPLE
D'APOLLON
A DELPHES
VU DU PORTIQU
DES ATHÉNIENS

Or n'est-il pas étrange que l'amour du plus beau des dieux éveille dans toutes ces jeunes âmes plus d'effroi que de passion ? Aucune d'entre elles ne reconnaît l'incomparable privilège d'avoir été visitée par la lumière. Elles trahissent ou méditent de trahir cet extraordinaire amour. Et lorsqu'un enfant naît de cette union, sa mère l'abandonne secrètement.

L'âme mortelle qu'Apollon amène à lui devra subir la solitude, la terreur, et tout autre amour lui est interdit.

Chaque année au début de l'hiver les gens de Delphes prennent plus intensément conscience de l'éloignement de leur dieu. Apollon émigre vers un pays du nord, lointain et inaccessible, au delà du cercle des grands froids : à la contrée ensoleillée des Hyperboréens. Un peuple heureux y demeure dans le « jardin antique de Phœbos ».

« Aucun navire, aucun voyageur par voie de terre, chante Pindare, n'a jamais pu découvrir le chemin merveilleux qui mène aux fêtes des Hyperboréens ».

Ses habitants ne connaissent ni la maladie, ni la vieillesse, ni les soucis, ni les combats. Le temps s'écoule pour eux à voir tourner des chœurs de jeunes filles, à écouter chanter les flûtes et retentir les notes de la lyre.

Ainsi l'éloignement d'Apollon — sa transcendance — prend la forme d'un rêve.

Pendant la durée de son absence hivernale, un autre dieu aux manières aussi étranges va prendre place à Delphes. Cet hôte c'est Dionysos. Il est endormi dans sa tombe, à l'endroit le plus sacré du temple d'Apollon — contre l'omphalos centre du monde, près du trépied bouche de la Terre.

Aux premiers jours d'hiver on fait « remonter » parmi les vivants le dieu mort. Il sortira du monde souterrain sous l'apparence d'un enfant. Le « van mystique », le « *liknon* » qui lui sert de berceau est déposé auprès de la tombe. Pour inviter la divinité dormante à cette résurrection, des rites sont accomplis dont le petit groupe des « *hosioi* » (les purs) connaît le secret.

Pendant qu'on sollicite le « réveil » du dieu dans son sanctuaire,

des appels frénétiques à la résurrection éclatent à l'ouest du temple sur les aires à battre le blé. Des femmes initiées aux mystères de Dionysos, les Thyiades, sont rassemblées sur ces terrasses (1) au-dessus du village. Leurs invocations — soutenues par des danses — au dieu mort se prolongent dans la nuit à la lueur des flambeaux. Elles célèbrent ces « *Nyktelia* » seulement tous les deux ans.

Lorsqu'enfin le dieu est venu renaître au milieu de son peuple, les Thyiades dansantes quittent la bourgade. Elles vont se livrer à une extraordinaire aventure.

Sous la conduite de leur dirigeante, l'Archègos, les femmes escaladent la montagne. Par des sentiers abrupts où le marcheur risque sa vie sur un faux-pas, elles gagnent les hauts-plateaux du Parnasse. D'autres Thyades les rejoignent ; celles-là sont venues d'Athènes ; en parcourant à pied le long trajet elles ont fait visite et dansé avec leurs torches à tous les villages qui jalonnent l'itinéraire consacré.

Delphiennes et Athéniennes vont plonger ensemble pendant les longues nuits d'hiver aux sources de la vie dionysiaque. Oublieuses d'Athènes, oubliées de Delphes, indifférentes à ce qui sépare les êtres, elles couvrent la montagne de leurs enjambées. L'oribasie — l'escalade des hauteurs — les fait étrangères au monde lointain de la cité, étrangères à la fatigue, au vent glacial qui souffle la brume de l'hiver sur leurs visages. Comme Dionysos vient de renaître enfant, l'univers est naissant. Sa joie éclate sur la neige fraîchement tombée ; la lumière des torches transforme en brasier semé d'étincelles la nappe vierge où bondit le chœur des Thyades.

Après les immenses randonnées où les ont emportées les danses de la nuit, les « bondissantes » (2) tombent, au petit jour, là où le sommeil les prend.

Et sans doute les gens de Delphes qui se chargent de ravitailler

(1) L'emplacement de ces « *halônia* » est encore visible entre le village actuel de Kastri et le musée de Delphes.

(2) Le nom des Thyades dérive, croit-on, de la même racine que θύειν « bondir », θύνειν « s'élaner », θυίην « être saisi d'un transport frénétique », θύελλα « tempête » (d'après P. Perdrizet in *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*. Daremberg et Saglio art. Thyades).

la troupe pendant sa longue fête sur les hauteurs battues par la bourrasque ont quelque mérite (1).

Du village en bas, on peut voir évoluer les torches par dessus la falaise des Phaidriades (2). Les feux des danseuses courent en procession ou se ramassent par bouquets ou piquent isolément la bande obscure des pentes.

La grimpée jusqu'aux plateaux par temps d'hiver comporte des risques sérieux même pour un montagnard exercé.

Mais les hommes du village peuvent bien prendre leur part du service dû à Dionysos !

Tous les huit ans au début de l'hiver, la confrérie des Thyades joue en public un drame sacré sur la terrasse des Halônia. On peut suivre et comprendre ce mystère mais non le sens ésotérique des paroles — du *hieros logos*. Dionysos ressuscité éveille à la vie sa mère et la conduit en gloire parmi les dieux lumineux de l'Olympe.

On donnait aussi dans la même saison (3), une fois sur huit années également, un drômenon, une représentation mimée où les Thyades jouaient un rôle. L'histoire, fort simple, restait mystérieuse ; on ne l'accompagnait d'aucun commentaire (4).

Le décor figure la façade d'un palais aux temps mythiques. Le « roi de Delphes » debout dans l'encadrement de la porte distribue des secours en nourriture. Une famine sévit. Des femmes, des enfants et aussi les notables du pays sont venus mendier. Tout le monde, même les étrangers, reçoit quelque chose : de la farine, des légumes.

Enfin les réserves du palais sont épuisées. Alors s'avance une petite fille, une « poupée ». Elle se nomme Charila. C'est une orpheline. Le roi reste sourd, d'abord, aux supplications de l'enfant. Puis il s'irrite. Sa colère éclate. Saisissant sa sandale il en frappe à grands coups la quémandeuse et la lui lance au visage.

(1) Cf. PLUTARQUE, *De Primo Frigido*, 18, 4.

(2) Cf. ARISTOPHANE, *Nuées*, v. 604-605.

(3) Selon certains auteurs cette fête aurait lieu à l'époque des moissons. Elle se rapporte en tous cas à Dionysos, ainsi qu'en témoigne le rôle assumé par l'archègos des Thyades dans le drômenon.

(4) PLUTARQUE, *Quaest. gr.*, 12.

L'enfant se retire. Elle dénoue sa ceinture, la passe autour du cou et va se pendre.

Dès lors la famine s'abat avec une violence implacable sur Delphes, des maladies ravagent la contrée. On consulte l'oracle. La Pythie fait savoir que le roi doit apaiser la petite Charila qui s'est donnée la mort.

Pendant longtemps on enquête pour savoir qui était cette Charila inconnue des hommes et que seul Apollon semble connaître. On découvre enfin que ce nom est celui de l'enfant maltraitée. Purifications s'ensuivent, et un drômenon commémore tous les huit ans la scène impie.

La pièce mimée finit sur un épisode symbolique. Une poupée représentant Charila est posée en scène. Le « roi de Delphes » la frappe au visage avec une sandale. Elle tombe ; on lui passe un nœud autour du cou. La cheftaine des Thyades, l'archègos, emporte le corps et s'en va l'enterrer.

A quel besoin de l'âme répond ce « petit mystère » et quel sentiment les spectateurs pouvaient-ils éprouver en se retirant du spectacle ? A l'exemple des Delphiens mieux vaut s'abstenir de commentaires ; le drômenon suffit.

Aux premiers beaux jours, Delphes s'emplit de chants et de musique. Apollon est attendu. Il revient du pays des Hyperboréens par les airs sur un char attelé de cygnes ou de griffons.

Aux yeux du peuple le paysage se transforme. La monotonie du spectacle familial s'efface devant une vision fraîche comme un réveil. L'approche du dieu avive la couleur d'or répandue sur les montagnes. Deux falaises jumelles qui surplombent la ville jettent un éclat inaccoutumé ; elles méritent leur nom de Phaidriades, les Scintillantes. Dans la fissure taillée entre elles les eaux saintes de la source Castalie bouillonnent. Le temple d'Apollon et son bois de laurier retentissent de voix étranges.

Dans un hymne célèbre le poète Callimaque décrit l'avènement d'Apollon à Delphes :

« Quelle force, quel choc peuvent ainsi parcourir d'un frisson le bois de laurier, ébranler le temple !

Eloignez-vous, cœurs profanes, loin d'ici, loin. Fuyez hors de la sacralité de ce lieu. Apollon est proche.

Il frappe délicatement du pied. La branche du palmier Délien s'incline, exhale une odorante douceur. Les cygnes au plumage lisse, planant haut, ont saisi l'heureux présage ; leurs ailes blanches ondoient et ils émettent leurs mélodies divines.

O verrous (du temple) débloquez-vous !

Portes, déployez vos vantaux de bronze et roulez sur vos gonds. Phoibos est en vue.

Commencez jeunes hommes, entonnez le chant sacré. Tous ensemble réveillez vos lyres, affluez à la danse. Souvenez-vous que la « Haute Puissance » n'est visible pour nul autre que le pur, l'innocent.

Préparez votre esprit, lavant les taches de souillure, car elles interdisent à l'homme la vision de la flèche lumineuse.

Et voici que la « Puissance » s'ouvrant à la vue, diffuse la béatitude, irradie en éclat ».

Le poète Alcée dans un chant dont quelques fragments subsistent relate le merveilleux spectacle :

« ...à l'approche d'Apollon les rossignols chantent, et les hirondelles d'Apollon, et les cigales. Un remous argenté agite la fontaine Castalie ».

L'hôte lointain a repris place au milieu des hommes sur le trépied prophétique. L'esprit de Zeus — ordre cosmique — inspire sa langue. Elle parle en termes identiques à l'obscur paysan nécessiteux et à l'aristocrate cousu d'or. Cette bouche céleste, chantant en poésie notre destin, au centre du monde, est faite aussi de solide matière. Elle est « bouche de la Terre ».

A OLYMPIE
ZEUS GARANT DE L'ORDRE COSMIQUE
DANS LA LUTTE ET LA COMPÉTITION

La foire et les campeurs autour du sanctuaire d'Olympie.

Visite aux lieux saints de l'Altis, Procession, Sacrifices, Chants.

Le mythe de Pelops évoque le thème du démembrement et de la rénovation.

Zeus, suprême témoin et ordonnateur des jeux. Beauté cosmique de la compétition et de la lutte dans l'observance des règles.

Epanouissement et floraison de l'homme. L'athlète vainqueur restitué à Zeus son dû.

AU plus fort de l'été (1) des milliers de campeurs couvrent la campagne d'Olympie quelques jours avant la célébration des jeux. Les deux rivières, l'Alphée et le Kladéos faufilent leurs eaux basses sur des lits de graviers à travers une cité volante de pèlerins et de marchands installés en plein air. Cette masse d'humains — hommes, femmes, enfants, esclaves, grecs, étrangers — qu'attire le renom des festivités olympiques offre un spectacle disparate.

Une continuelle surveillance — celle des agoranomes d'Elis — doit s'exercer sur cette population de quelques jours, accourus on ne sait d'où. Tous les habitants de la ville temporaire sont les hôtes de Zeus d'Olympie. Sa protection les couvre durant la trêve sacrée et depuis le jour où ils sont partis de chez eux.

(1) Aux mois de Parthenios et Apollonios correspondant aux temps d'août-septembre.

Une terre divine les accueille à l'ombre de ses gigantesques platanes, sous ses pins, ses bois d'oliviers. De loin en loin, des tentes aux couleurs somptueuses brodées de tableaux mythologiques attirent les curieux. Elles sont grandes comme des palais. Dans leurs salles de réception on donne des banquets. La nuit, il en sort des chants, de la musique avec les odeurs de nourriture sous la lune qui approche de son plein (1).

Ce faste est l'exception. La plupart des visiteurs occupent un coin de terrain dans la fraîcheur des arbres. Quelques uns ont monté une modeste tente. Ils arrivent de loin ; beaucoup d'entre eux voyagent depuis des semaines.

Pendant les jours qui précèdent les jeux solennels, la foule occupe ses loisirs à des spectacles profanes ou par des visites aux dieux du lieu saint.

Un bazar s'est improvisé aux abords de l'enclos sacré, près de l'Altis.

Des marchands ont installé leurs boutiques de vente ou de troc le long des chemins. On se heurte à des groupes de badauds qui font cercle autour des montreurs de merveilles — acrobates, danseurs, chanteurs en plein air.

Dans des régions moins populaires, les poètes ou les sophistes ne dédaignent pas d'intéresser un public de choix en déclamant leurs œuvres.

Les pèlerins désireux de visiter l'enclos sacré, l'Altis, peuvent suivre les guides.

« Il y a bien des choses à voir en Grèce, écrit un voyageur ancien, bien des faits extraordinaires à entendre, mais nulle part la sollicitude divine ne s'est montrée plus généreuse qu'aux Mystères d'Eleusis et à Olympie » (2).

Les guides promènent leurs hôtes, content les mythes, exposent les œuvres d'art. Un passage par le grand temple de Zeus réveille

(1) Alcibiade, en 416 (Olympiade 91) donne un colossal banquet où sont reçus tous les Hellènes présents à la « Panegyris » en l'honneur de sa victoire au quadriges.

(2) PAUSANIAS, *Elis*, I, XI.

le sentiment de la sacralité avec autant de force qu'un « drômenon » éleusien.

Quand le visiteur s'est accoutumé à la pénombre de la cellule éclairée seulement par la porte d'entrée, il affronte la statue gigantesque de Zeus. Dans cette masse claire d'or et d'ivoire luisant sous les onctions d'huile, il reconnaît aussitôt le dieu assis sur le trône royal et dont la tête semble rejeter le plafond (1). Des gemmes scintillent sur le grand manteau d'or qui remonte en ligne oblique sur l'épaule. La pâleur de l'ivoire fait resplendir à travers la demi-obscureté les parties nues : le ventre, la poitrine, la face, les membres. Dans la chevelure et la barbe brillent des constellations de pierres précieuses.

Des balustrades en marbre et en métal retiennent le public à distance. Mais on peut monter par les côtés à la galerie du premier étage pour contempler la face de plus près. Le spectateur atteint le niveau de la ceinture de la statue. Elevant son regard il rencontre celui du dieu dont la vision couvre une étendue sans limite :

« Le Cronide au vaste regard étendu à l'infini — *panapeiron* » (2).

De part et d'autre de la tête où joue la Pensée de l'univers figurent contre le trône, la Tri-unité des Grâces, la Tri-unité des Heures.

Zeus est évoqué fidèlement car il fascine l'adorateur au point de lui enlever la vision des formes. Une majesté, une sérénité, une béatitude sans commune mesure absorbent la statue dans un halo de gloire.

Le guide désigne du doigt une inscription gravée sous les sandales d'or du dieu :

« Phidias, fils de Charmide, Athénien, m'a fait ».

Et il ajoute : « Phidias, lorsqu'il eut pleinement achevé son œuvre, demanda à Zeus de lui faire connaître par un signe indubitable si elle était conforme à la vérité (3). A l'instant, dit-on, la

(1) A plus de 13 mètres de hauteur.

(2) PINDARE, *Péan*, VIII.

(3) PAUSANIAS, *Elis*, I, XI, 9.

foudre tomba sur le dallage en ce point exact qu'on a recouvert jusqu'à ce jour d'un vase de bronze ».

Zeus à Olympie rend bénigne sa toute-puissance. Il tient en paix la loi cosmique dont les antagonismes se résolvent dans l'harmonie des contraires. Sous son regard d'arbitre suprême la rivalité des athlètes se dépouille de violence et — purifiée — devient noble compétition pour la gloire. L'homme apprend à se soumettre librement dans l'exaltation du jeu, à la règle. De ruineuses pénalités et la crainte du déshonneur le retiennent de tricher.

Si les antagonismes qui déchirent l'âme humaine perdent leur dureté et se réconcilient dans un mutuel affrontement sur le terrain, c'est qu'une fraternité a surgi dans l'enclos du dieu. Ici du moins, à la faveur de la grande trêve de Zeus, l'homme cesse d'être l'ennemi de l'homme.

Les défauts majeurs du peuple grec deviennent les ressorts d'un élan spirituel.

Ostentation, jactance, glorification et exhibition de soi — ces tendances infantiles issues d'un tempérament immature — se résolvent au soleil d'Olympie ; elles mûrissent pour produire ce beau fruit qu'est l'athlète accompli.

L'athlète cultive par la science et l'entraînement le corps d'homme que sa race lui a légué. Il en explore avec méthode, avec persévérance les dons de nature, pour les éveiller, les conduire à une parfaite floraison ; le dieu et tout le peuple seront témoins de l'authenticité de sa victoire. Il veut dépasser en vertu — en arété — ses rivaux. Pour récompenser des efforts surhumains qu'il a consentis, il attend une couronne de lumière ; le rameau d'olivier sauvage dont est paré le front du vainqueur provient d'un pays béatifique : la contrée des Hyperboréens ; Héraklès en rapporta le plant et l'enracina à côté du temple de Zeus.

L'athlète enfin, quand la gloire a consacré ses efforts, restitue le mérite du succès à Zeus par une action de grâces et des offrandes.

Au sortir du temple où le dieu de Phidias nous a fait saisir dans un indivisible ensemble la beauté de l'ordre cosmique, la paix et la

puissance, notre guide emmène sa troupe à travers les monuments de l'Altis. Les visiteurs doivent s'éparpiller pour le suivre parmi la multitude de statues, d'offrandes, d'autels qui occupent le terrain.

Une procession passe ; en tête marche le prêtre, derrière lui un devin, le porteur de vase pour les libations, un joueur de flûte. De la station où ces gens officient, la brise apporte un parfum d'encens, d'orge brûlée, de miel. L'arôme du vin se mêle dans l'air chaud aux odeurs de la terre. L'on est tenté de s'approcher pour écouter les mélodies de la flûte mariées aux chants humains.

A quelques cent pas au nord du temple de Zeus, le guide rassemble son troupeau devant un tertre planté d'arbres. Un mur de pierres brutes l'encercle. Des statues peuplent le sous-bois. Ce monticule date du temps des héros. Il porte l'autel funéraire de Pélops et couvre sa tombe (1).

Raconter en détail l'histoire de Pélops fils de Tantale serait superflu ; elle est connue de tout le monde. Rappelons-nous seulement que pour gagner l'amour d'une femme, il osa affronter une terrible épreuve où tous ses prédécesseurs avaient péri. Quand il eut convenu avec le roi de Pise Oïномаos de jouer sa vie sur une course de char afin d'obtenir en mariage Hippodamie, on lui montra treize têtes clouées — celles de prétendants vaincus — devant la porte du palais. Les douze corps pourrissaient sur un tas près du fleuve Alphée.

Que Pelops soit sorti victorieux de l'entreprise, qu'il ait causé la mort d'Oïномаos dont il épousa la fille, cela nous importe assez peu. C'est plutôt un autre aspect du personnage qui retiendra notre attention ; souvenons-nous, à ce propos, de l'image que le poète Pindare donne de lui.

Pindare sait dégager le sens secret des récits anciens ; au surplus sa familiarité avec Olympie rend précieux son témoignage sur le plus grand des héros de la contrée.

Bien avant le temps où il connut Hippodamie, Pelops avait eu

(1) A l'entrée de l'Altis se trouve l'enclos consacré à Pelops que les Eléens placent, sur le rang des honneurs, au-dessus de tous les héros d'Olympie autant qu'ils mettent Zeus au-delà des dieux. PAUSANIAS, *Elis*, I, XII, 8.

d'étranges aventures. Il était mort. Les dieux l'avaient ressuscité. Voici dans quelles circonstances :

Son père Tantale voulant mettre à l'épreuve la sagesse divine invita les dieux à un banquet où il leur servit les chairs dépecées de son propre fils. Tous les Immortels reconnurent et refusèrent le mets de cannibale à l'exception de Demeter.

Tantale fut châtié, l'on rendit la vie à l'enfant démembré.

Hermès réunit les chairs éparses, les posa dans un chaudron magique sur le feu. Une des Moïres, la fileuse des naissances, réajusta les fragments. Et le souffle fut réintroduit en Pelops par la Mère des Dieux.

Un homme initié aux mystères de l'orphisme — et sans doute Pindare est-il de ceux-là — reconnaît dans l'aventure de Pelops des thèmes familiers. Il sait quel sens s'attache à la mort par démembrement, suivie de retour à une vie rénovée. Ce langage est clair dans les moindres détails ; chaque épisode exprime une vérité.

Hermès, le dieu conducteur dans les ténèbres, rassemble, ramène à l'unité la vie déchirée en fragments. Le chaudron ovale — le *lébès* — où il regroupe les morceaux imite quand on l'inverse l'omphalos de Delphes (1) où repose le corps démembré de Dionysos Zagreus. Et le trépied qui porte le bassin lébès, évoque le trépied delphique. Par le feu de la cuisson purifiante qu'attisent les dieux, Pelops retrouve la vie et se renove. Toutefois, le principe igné s'il confère l'immortalité — en détruisant les éléments corruptibles — ne suffit pas à lui seul ; pour faire rentrer une âme dans le cycle des naissances, une trame doit lui être tissée par la fileuse de destin. Et la Mère des dieux introduit le souffle dans ses narines.

Ramené à la vie par l'action divine, après avoir enduré le dépècement, Pelops reçoit le don d'une surhumaine beauté. Si glorieux en est l'éclat qu'il est enlevé au ciel où il servira, comme Ganymède, à la boisson d'immortalité aux banquets de l'Olympe.

(1) L'omphalos, centre et nombril du monde, occupe le lieu le plus sacré du temple d'Apollon à Delphes, l'adyton, près du trépied de la Pythie. C'est une pierre ronde, de forme oblongue dont le dieu, parfois, lorsqu'il joue de la cithare fait son siège. Elle recouvre le dragon Python, à proximité du tombeau de Dionysos.

Pourtant cette apothéose ne le retranche pas de la vie terrestre. Parce que les dieux ont reconnu dans Pelops le germe d'une humanité peu commune ils l'ont élevé à eux en le laissant à terre parmi les hommes. Son règne mythique a gardé un renom sans égal dans le monde grec ; le Péloponèse, île de Pelops, rappelle à chaque génération ce grand souvenir.

Pendant que le guide retient ses visiteurs devant le tertre du « Pelopion » couvert d'arbres, leur pensée rejoint le héros. La force virile qui anime Pelops s'accorde de la lumière. Point de violence ni d'aveuglement dans son audace. Le char d'or lumineux qu'il dirige ne l'emporte pas ; des ailes allègent l'essieu. Bien que le héros occupe un de ses bras à ceindre le corps d'Hippodamie, il contrôle ferme l'attelage.

Tel est l'enseignement que dispensent les jeux olympiques et que les morts transmettent. Au centre de l'Altis, entre les temples de Zeus et de sa compagne, le culte funéraire d'un héros ouvre le chemin aux générations descendantes.

Les fumées de l'encens, du miel et de l'orge montent alentour ; mais elles ne glorifient pas les athlètes ni les conducteurs de chars victorieux. Le sacrifice brûle sur l'autel de Zeus Purificateur, de Zeus initiateur au monde souterrain, sur l'autel du « Conducteur des Destins ».

Si nous en croyons l'histoire de Pelops ressuscité, les divinités féminines interviennent activement dans le rappel à la vie ; elles amènent l'âme dans le cycle des naissances. Leur souffle fait croître, épanouir la plante céleste en fleur humaine.

On ne sera pas surpris de découvrir que les droits de la divinité féminine s'affirment dès les temps anciens sur le site d'Olympe.

Avant l'arrivée de Zeus venu de Crète, l'antique déité accordait des oracles par une bouche de la Terre — un *stamion*. On montrait au Sud de l'Altis le site où une Demeter Chamyné s'était engouffrée dans la descente au monde infernal. Sa prêtresse occupait encore un rang honorable au milieu des jeux olympiques tombées sous la domination de la gent masculine. Seule femme mariée admise aux

spectacles du stade elle siégeait en haut du talus, à l'opposite des juges.

Certes l'aspect féminin de la divinité continuait d'inspirer la dévotion aux visiteurs d'Olympie. Le temple d'Héra regorgeait de richesses. Quand le guide y faisait entrer ses hôtes il n'en finissait pas de montrer les statues, offrandes, trésors accumulés à l'intérieur (1).

C'est éventuellement une image féminine — Theia mère du Soleil — qui surgit dans l'esprit de Pindare au moment de glorifier un vainqueur aux jeux (2). Lumière du ciel ou lumière de gloire et lumière d'immortalité tombent de la même source : de Theia, la divine contemplation dont le regard met l'étincelle au front et dans les yeux des héros.

Au soir du premier jour les sacrifices préliminaires — les *proteleia* — ont été accomplis. Les jeux commenceront demain avec l'aube. Une dernière cérémonie attire la foule devant la porte de l'Altis. On se presse pour voir passer le cortège des athlètes. Ils vont prêter serment dans la salle du Conseil. Aux abords de l'édifice — le Bouleuterion — les curieux forment une masse plus compacte encore. Les pères, les frères des concurrents et les entraîneurs requis de prendre part, eux aussi, à la prestation du serment ne peuvent plus avancer. Il faut que les gens de la police, les « alytai », armés de fouets et de bâtons ouvrent un passage.

Si nous entrons avec l'un d'eux à la salle du Conseil, un spectacle inoubliable nous sera donné.

Une statue domine le groupe des athlètes qu'entourent leurs familles, les entraîneurs, les magistrats d'Olympie, les juges, les experts. C'est l'image de Zeus Horkios gardien des serments. Les deux mains vont lancer la foudre ; une colère propre à inspirer la terreur tend le visage du dieu (3).

(1) Le texte que le guide de Pausanias réserve à la description du temple d'Héra et de son contenu occupe une partie considérable des chapitres consacrés à Olympie. Il s'étend de *Elis I, XVI, 1* à *Elis I, XX, 5*.

(2) PINDARE, *V^e Isthmique*.

(3) PAUSANIAS, *Elis I, XXIV, 9*.

Sur l'autel devant la statue saignent les chairs d'un sanglier offert en sacrifice. Successivement les mains s'avancent, passent au-dessus de l'offrande fumante, et l'on écoute chacun redire à son tour les paroles jurées. Avec solennité elles affirment l'engagement de n'user d'aucune manœuvre déloyale pour obtenir la victoire ; elles déclarent que les règles présentes pour l'entraînement ont été observées avec rigueur pendant dix mois consécutifs.

C'est ensuite aux experts de jurer qu'ils décideront en toute équité et sans se laisser corrompre, qu'ils garderont le secret sur les discussions prises en commun.

La soirée s'achève par un sacrifice funéraire sur la tombe de Pelops.

Dès l'aube du lendemain les jeux vont s'ouvrir sur les courses à pied. La foule passera cette chaude nuit d'été sans sommeil en prévision du spectacle ; on cherchera une bonne place, à la faveur de la pleine lune sur les talus gazonnés du stade.

Nous installerons notre coussin sur la pente de la colline, là où elle surplombe l'extrémité occidentale de la piste et la barre de départ — l'aphésis. C'est un observatoire privilégié, il domine la tranchée profonde que parcourent les athlètes pour entrer au stade. La vue plonge droit sur le défilé.

A l'approche du jour la trompette nous tire de la torpeur où nous entraîne la lourde atmosphère d'été.

Cet instant éclate.

Le soleil levant frappe en plein visage les athlètes olympiques descendant de l'Altis par l'étroit couloir. Un à un ils sortent, nus, de l'ombre. Leurs corps vêtus de cette seule lumière marchent au-devant de l'épreuve avec l'assurance d'un cortège de dieux ; à peine leur pas souple foule-t-il la terre.

Le cri des trompettes proclame déjà leur gloire à tous — de ceux qui doivent échouer et de ceux que le destin conduira au triomphe.

Au soir de cette ardente journée de courses, quand la piste s'est vidée, les athlètes victorieux défilent en habits de fête au-dessus du stade. Un cortège de parents, d'entraîneurs, d'amis, les suit en

« *kómos* » le long du chemin qui borde la colline. Ils chantent, scandant leur marche à la cadence d'un antique refrain qu'Archiloque composa.

Les feux des cuisines en plein air s'allument dans les vallons.

« Et voici ; sous la charmante clarté de la lune au beau visage tout l'enclos sacré retentit de la joie des festins et des chants dédiés à la victoire » (1).

Durant le second jour des jeux, le stade est occupé par les cinq exercices du pantathle : saut en longueur sans élan, lancement du disque, tir au javelot, course, lutte.

A la fin de cette journée, les vainqueurs à toutes les épreuves depuis le début se forment en cortège. Ils montent à l'Altis en procession. Des chants lyriques les escortent. Chacun des athlètes va offrir au temple de Zeus, en action de grâce, la palme et la couronne qu'il a reçues.

La troisième journée expose les combats de la palestre : lutte, pugilat, pancrace.

La quatrième journée ouvre le stade aux compétitions des « enfants » (adolescents). Elle se termine par une course d'adultes en armes portant le casque, le bouclier, les jambières.

Avec le cinquième et dernier jour des jeux l'action passe du stade à l'hippodrome contigu. Le peuple va voir maintenant le plus prestigieux spectacle du festival.

Sur la ligne de départ, dix et parfois quarante chars attelés à quatre chevaux font face au soleil levant. L'or, les pierreries étincellent sur les harnais et les bosselages des voitures.

Qu'advient-il dans un instant de ce somptueux apparât quand les attelages lancés avec une folle ardeur devront parcourir douze tours de piste (2). Vingt-trois fois l'aurige (3) voit approcher

(1) PINDARE, *Olymp.* X, 73-77.

(2) Le circuit intérieur de l'hippodrome d'Olympie mesurait huit stades mais l'ovale décrit par les attelages autour des bornes en marquait six (1.153 m. 62). La longueur entière de la course s'élevait ainsi à 13 km. 843 m. 62.

(*Dictionn. Daremberg et Saglio, Art: Olympie*).

(3) L'aurige — conducteur du char.

avec terreur les bornes aux deux bouts de l'hippodrome. Il faut être sûr d'avoir la faveur d'un dieu pour échapper au désastre. Les voitures accrochent leurs essieux en pleine vitesse, culbutent. Ou bien les chevaux pris de panique se cabrent. Une mêlée de chars aux tour-nants encombre la voie.

Ici, la longue robe flottante d'un aurige affole un attelage sur le côté.

On se souvient qu'à Delphes quarante véhicules se brisèrent en une course et que seul le char conduit par Karrhotos parvint au but.

Un dernier coup de trompette excite les chevaux vers la fin du douzième tour.

L'aurige vainqueur descend sur la piste, reçoit la couronne et la palme ; un héraut proclame la victoire.

Après la clôture des jeux, un jour est consacré à l'épilogue du festival.

Une cérémonie solennelle réunit autour des héros couronnés tous les ambassadeurs que le monde grec a délégués à Olympie. Il s'y joint la hiérarchie supérieure des magistrats. La procession traverse l'Altis, aboutit au grand autel de Zeus. Ainsi les membres déchiétés de l'hellénisme retrouvent pour un temps leur unité autour de l'idée souveraine qui les nourrit : la figure du dieu...

« ...du dieu au vaste regard, à l'immensité infinie, ...maître de toutes choses et distributeur à chacun de sa part » (1).

La nuit venue, quand un gigantesque banquet réunit autour du foyer commun tant de corps glorifiés par leur épanouissement, peu s'en faut que chaque convive ne se croie, tel Pelops, promu à l'apothéose.

Mais l'Olympe n'est pas encore sur cette terre. Et la délivrance se fera attendre.

(1) PINDARE, *Isthm.*, V, 52-53.

THÈMES DE LIBÉRATION SUR LES SITES
OU S'ACCOMPLISSENT DES "MYSTÈRES"

*Délivrance des chaînes sur l'Acropole de
Phlionte (1).*

*Immersion dans l'eau régénératrice de la
fontaine Kanathos.*

La descente aux abîmes dans le lac de Lerne (2).

« Tous les hommes qu'il invita, s'appliquant aux
écrits sacrés et se faisant initier à tous les
Mystères, ce n'est pas en un jour qu'on
pourrait les raconter ».

PLUTARQUE : *Sur la face qui paraît dans
la lune*, XXVI, 16.

DÉLIVRANCE, liberté, ces mots éveillent d'intenses nostalgies dans le cœur d'un hellène. Pour acquérir ou pour défendre le privilège d'être un homme libre il est prêt à verser le sang à flot — celui des autres et le sien. Son caractère supporte mal l'obligation de plier l'échine, de céder le pas dans un passage difficile, d'obéir sans murmurer. Un dialogue entre grecs tourne vite au jeu d'escrime.

La conquête du droit à la parole devant l'Assemblée du peuple, l'*isagoria*, fut poursuivie avec autant d'ardeur que celle de l'égalité devant la loi, l'*isonomia*.

Prométhée se résigne à subir dans son corps l'inévitable triomphe de Zeus mais sa pensée reste indomptée ; elle survole de haut le drame de l'enchaînement.

(1) Voir aussi chap. XIV : *Les Lieux : Phlionte*, p. 222.

(2) Voir aussi chap. XIV : *Les Lieux : Le site et les Mystères de Lerne*, p. 219.

Le Titan continue de défier son adversaire victorieux et de lui prédire malheur. Il lui conteste sa victoire.

Mais prouve-t-il ainsi sa liberté ? Aucun Hellène à l'esprit ouvert ne le croira. En s'abandonnant aux violences de la révolte le captif assujettit plus étroitement autour de lui les liens qui l'enchaînent. Il est, maintenant, prisonnier de la Démesure, de l'Hybris — geôlier et bourreau de lui-même.

Quand, après des siècles, il aura épuisé son tempérament de rebelle, Prométhée — assagi mais non point érasé — découvrira une voie de réconciliation. L'invective, dès lors lui apparaît stérile. Il interroge de nouveau la loi cosmique. Car elle détermine l'univers et règle même Zeus souverain. La connaissance de cette norme lui donne le secret de sa délivrance.

Le libérateur désigné par le destin se montre à Prométhée sous la figure d'Héraklès.

Fils de Zeus et d'une mortelle, Heraklès a dû subir, en dépit de son ascendance divine, l'autorité haineuse et les caprices d'un despote. Certain ordre des choses a voulu qu'il obéisse à Eurysthée roi de Tirynthe, un imbécile et un pleutre. Il s'incline. D'une chiquenaude il aurait pu assommer son tyran et s'affranchir d'une seul coup. Mais il choisit, bien qu'indompté et librement de se soumettre. Il accepte donc le joug de cette loi insensée.

Héraklès tourne au profit de sa gloire les obstacles innombrables que les ennemis jettent sur sa route. Il mesure ainsi et il exploite l'ampleur des ressources cachées dans sa nature. Contre la déesse Héra qui le persécute sans trêve il ne nourrit pas de griefs ; elle fait de lui un homme dans toute l'acception de ce terme. Le nom de sa persécutrice est inséparable du sien ; Héraklès est « la-gloire-de-Héra ». Aucun héros authentique, aucun sage non plus ne se croient en but à une systématique persécution. L'héroïsme comme la sagesse découvrent dans chaque épreuve — si déplaisante et si déconcertante soit-elle — l'occasion d'exercer une capacité virile.

Quand Prométhée, renonçant à haïr, aura consulté l'antique sagesse qu'il détient en secret sous son esprit de Titan, la délivrance

sera proche ; aussitôt, l'harmonie renaîtra entre lui et Zeus dans un échange bénéfique.

Encore faut-il qu'intervienne le héros de passage car personne ne peut dénouer sans aide les liens qui le tiennent captifs. Toutefois l'âme du Titan a mûri au cours des siècles sous les intempéries. Héraklès, simplement, percera d'une flèche le mal qui ronge le foie du supplicié.

Sur toute l'étendue de la terre grecque, les mythes et les rites abondent qui parlent de délivrance. Ils poussent dans les campagnes avec la vigueur d'une végétation sauvage. Nombreux sont les sanctuaires où vivent d'antiques traditions, héritières de secrètes formules libératrices. D'humbles bourgades dans la montagne, tel bois sacré au bord de la mer possèdent des enclos où l'on célèbre des cérémonies initiatiques, drômena, teletai.

Mais avant d'entreprendre un voyage aventureux vers les sites à mystères nous examinerons d'abord et de plus près la denrée qu'on y consomme. Quelle sorte de liberté nous offre-t-on ?

De prime abord elle semble bien éloignée d'une liberté civique, sociale, économique. Un prisonnier à la chaîne peut-il nourrir des pensées d'homme libre ? Socrate répondit à cette question. Pendant un mois, dans les geôles d'Athènes il fut plus libre qu'aucun Athénien errant dans sa ville. Autre argument :

Les remèdes qui affranchissent l'esprit ne délivrent pas le corps.

J'entends à nouveau éclater le rire franc de Socrate : le corps est-il une chose qu'on puisse délivrer ? N'est-il pas esclave et despote par nature ? « En effet, les guerres, dissensions, combats tout cela provient du corps et des désirs qu'il nourrit, c'est pour la possession des richesses que les guerres éclatent, et si nous voulons posséder des richesses, c'est à cause du corps qui nous réduit en esclavage et nous oblige à le servir » (1).

N'attendons pas que des corps viennent libérer d'autres corps.

(1) PLATON, *Phédon* 66 c.

Une telle pensée est absurde. C'est de l'esprit, et dans la vie intérieure, que naît toute initiative. Evidence inébranlable. Socrate nous la transmet durant son dernier jour dans la prison.

En cette fin de journée, quand la peur et le doute s'emparaient des disciples accourus pour un dialogue d'adieu, la parole du Sage, comme une incantation, dissipait l'angoisse. Puis il les encourageait à poursuivre l'enquête jusqu'à l'étape ultime «...et quand ce sûr examen aura eu lieu, alors vous ne cherchez rien au delà » (1).

A l'heure de prendre congé il les renvoie sur la route. Mais il les a éveillés :

« La Grèce est grande, elle renferme des hommes de mérite. Nombreux aussi sont les pays étrangers ! Parmi tous ces gens cherchez avec soin l'incomparable enchanteur, celui dont les enchantements dissiperont chez l'enfant qui demeure en vous la peur de mourir. N'épargnez ni peine ni argent et soyez sûr que vous ne pourriez plus à propos dépenser votre fortune » (2).

De leur ami et compagnon les disciples gardent le souvenir d'un simple message :

« Ayez le souci de vous-même... non de votre corps mais de votre âme ; alors toute tâche accomplie par vous sera faite par amour... suivez comme à la trace ce qui s'est dit en ce jour ».

Un mot hante leur esprit parce qu'il revenait sur les lèvres de Socrate durant le dernier dialogue avec une singulière insistance : « délier, délivrer » — « *lyô* ».

Chacun aspirait à cette délivrance sans trop savoir comment il y parviendrait. Le « Compagnon » avait ouvert des voies innombrables à la recherche, et il n'en proposait aucune. Lui-même avançait par des chemins déconcertants. On ne pouvait suivre les pas de cet homme insolite — « *atopos* » au suprême degré.

Pourtant ses propos ne laissaient-ils pas entendre qu'il existe un terme au voyage, un lieu d'enchantement véridique et final ? « Alors vous ne cherchez rien au delà ».

(1) PLATON, *Phédon* 107 b.

(2) PLATON, *Phédon* 77 e., 78 a.

Sans doute ses auditeurs devaient-ils découvrir par leur propre initiative un itinéraire où s'engager. Il les détachait, les lançait comme des chiens de chasse sur toutes les pistes, en les encourageant de la voix.

Mais il laissait en suspens la suprême énigme. A chacun de ses disciples était dévolue la tâche d'enquêter durant sa vie entière. Et ce n'était point payer d'un trop haut prix la vérité que d'y consacrer toutes ses ressources.

Lorsque se furent refermées les lèvres de celui qui avait été « le meilleur, le plus sage, le plus juste des hommes » (1) ses auditeurs entendirent longtemps résonner en eux ses propos. Ces entretiens furent écrits en dialogues. Il y eut autant de « discours socratiques » — de « *logoi socratikoi* » — que de gens qui s'étaient pris pour des disciples.

Néanmoins les paroles du « plus sage des hommes » réveillaient comme jadis une aspiration en attente. Chacun des « compagnons » percevait à nouveau la conversation familière. Et la voix interrogative — voix d'exhortation — évoquait en chacun ce que son tempérament exigeait d'entendre.

L'un d'eux, sensible au jeu des mythes, esprit ouvert à l'imagerie des Mystères retrouve mot pour mot ce discours véridique qu'il lui plut d'écouter :

« Ceux qui ont institué les Mystères — les teletai — sont sans doute des gens de grand mérite, et c'est conformément à la réalité qu'ils déclarent, depuis les anciens temps, mais à mots couverts : quiconque arrivera à l'Hadès sans avoir été initié ni purifié restera gisant dans le borbier tandis que celui qui aura été purifié, initié, celui-ci arrivant là-bas, habitera parmi les dieux (2).

L'homme qui a retrouvé ces paroles dites par le Sage sait désormais reconnaître les allusions évidentes à la délivrance là où l'enseignement des mystères survit dans sa pureté. Les campagnes avec leurs sanctuaires peuplés de dieux et de héros lui parlent le langage

(1) PLATON, *Phédon* 118 a.

(2) PLATON, *Phédon* 69 c. d.

de la sagesse (1). S'il décide de battre les sentiers de la Grèce, le moindre village peut lui réserver une surprise. Il sait qu'au hasard des rencontres, on trouve des prêtresses et des hommes initiés au sens secret des drames divins (2). Qui sait si l'étape du soir ne l'amènera pas devant « l'incomparable enchanteur » !

Peu de temps après la mort de Socrate, l'un de ses plus chers disciples, Phédon, se mit en route pour Phlionte. C'est une modeste bourgade au pied des montagnes d'Arcadie, non loin d'Argos. Il devait y retrouver un groupe de Pythagoriciens — des amis du Compagnon perdu. Au milieu d'eux, il éprouvera de nouveau, certainement, l'étrange impression qui colora le dernier dialogue : un mélange extraordinaire, déroutant de joie, de détresse, de sérénité, de larmes (3).

Une colline haute marque le centre de la petite plaine triangulaire de Phlionte bordée de montagnes ; elle sert d'Acropole à la cité d'en bas d'où on la voit monter par trois paliers successifs, du couchant au levant. Chaque degré porte des temples dans des bouquets d'arbres. Sur le plus haut plateau une forêt de cyprès plante sa couronne de fuseaux sombres contre l'horizon d'orient. Ce bois sacré couvre la colline depuis un temps si ancien que les vieilles gens du pays ne peuvent dire à quelle époque il remonte. Une divinité féminine y réside que l'on ne connaît nulle part ailleurs en Grèce. Son nom — Ganymèda — incite à croire qu'elle accorde l'immortalité, car l'homonyme mâle de la déesse — le jeune Ganymède — verse aux dieux la vie éternelle.

Cette ancienne sans âge que le temps ne flétrit pas, figure aussi la jeunesse incorruptible. Les habitants de Phlionte l'appellent aujourd'hui Hébé.

(1) Cf. quelques siècles plus tard les remarques d'un voyageur bien informé des choses de la Grèce : « Quand je commençai à rédiger mes notes, j'étais enclin à traiter d'absurdes ces légendes, mais en arrivant en Arcadie j'en vins à acquérir un sentiment plus profond de la valeur de ces mythes. Dans les temps anciens ceux que l'on considère comme des sages parmi les grecs s'exprimaient par énigmes, allusions, et non point en langage clair, de sorte que les récits concernant Cronos, je pense, exposent un aspect de cette sagesse ». (PAUSANIAS, *Arcadia*, VIII, 3).

(2) PLATON, *Menon* 81 a.

(3) PLATON, *Phédon* 59 a.

Tous les Hellènes connaissent Hébé. La beauté et la jeunesse de cette fille de l'Olympienne Hera furent accordées à Héraklès comme prix de son ascèse et de ses victoires. Hébé illumine de sa grâce le terme de l'épreuve héroïque, elle en consacre l'apothéose. Son mariage est une initiation ; elle se donne au héros libérateur qui délivrant les hommes se délivre lui-même.

Tous les suppliants qui viennent prendre refuge auprès de Hébé-Ganymèda dans son bois de cyprès reçoivent d'elle le don intégral de la liberté. La délivrance que la déesse accorde en ce monde à ses protégés sur l'Acropole ferait-elle pressentir l'ultime déliement par quoi tombent toutes les chaînes ?

Phédon, pendant le séjour qu'il fit parmi ses amis Pythagoriciens dût gravir sans doute l'Acropole de Phlionte. Une cadence de marche modérée l'amenait en moins d'une heure sous les cyprès de la déesse libératrice. Les derniers propos de Socrate, si proches dans le temps, revenaient avec force à sa pensée. D'ailleurs il voulait retrouver chaque sentence du Sage avec son intonation propre, le geste, le sourire, l'accent d'ironie, pour transmettre fidèlement le grand message aux Pythagoriciens, ce soir même.

Dans le cours du dialogue — mais déjà depuis les premiers mots et encore à la fin — l'annonce de la délivrance résonnait comme un hymne à la lumière. Au matin de l'exécution les chaînes étaient tombées ; prélude au départ d'où l'on ne revient pas. Leur chute retentissait encore dans les oreilles du disciple.

Est-ce l'effet d'une coïncidence si le promeneur entend sonner dans le vent un cliquetis de chaînes ? Le tintement métallique des maillons qui s'entrechoquent devient de plus en plus distinct à mesure qu'il approche du bois de la déesse. L'audition est claire, ce n'est pas une illusion ni un retour du cœur sur le passé.

Aussitôt que l'on débouche sur le dernier plateau l'étrange musique dévoile son origine : des chaînes suspendues aux branches des cyprès oscillent en files innombrables. Chacune d'elles témoigne — accrochée en ex-voto par un suppliant du sanctuaire — qu'un homme passa ici de la servitude à la délivrance. Il consacre en retour et attache aux arbres ce lien symbolique.

Nulle part sur le plateau il ne trouvera une statue devant qui offrir le sacrifice expiatoire. La divinité du site n'emprunte pas de formes, il n'y a pas d'images d'elle dans le naos ; elle déconcerte l'homme autant que peut le troubler sa liberté soudainement acquise.

Du haut de la colline le visiteur couvre du regard toute la plaine de Phlionte, carrefour de voies. Les lieux où l'on célèbre des mystères abondent à proximité. D'ici même on voit, à moins de cinq stades (888 mètres) étinceler un char, le char de Pelops, sur la toiture d'un sanctuaire ; les Deux-Déeses d'Eleusis y donnent l'initiation tous les quatre ans.

D'innombrables chemins courant aux quatre points cardinaux invitent le voyageur à visiter des localités où se jouent des mystères — les plus archaïques de la Grèce : ceux du plateau arcadien tout proche dont les falaises bornent notre horizon au sud, ceux de l'Argolide à l'est : Argos, Lerne, la Kanathos.

Mais à ses pieds, sous l'Acropole, Phédon reconnaît une autre sorte de sanctuaire, consacré celui-là à l'approfondissement incessant de la science. Des savants — les Pythagoriciens de Phlionte — unis par la recherche en commun, travaillent sous le regard de la divinité immortalisante qui règne sur l'Acropole.

En vertu de l'affinité profonde qui apparente des êtres épris d'une même tâche, ces hommes connaissent Socrate et c'est parmi eux, dans leur foyer de Phlionte, que Platon choisit d'évoquer le dernier entretien du Sage avec ses disciples.

Le récit en est confié à Phédon. Écoutant le narrateur, les Pythagoriciens ressentent avec lui toutes les vicissitudes de cette enquête sur la délivrance.

Phédon. — « Je tâcherai d'être complet dans mon récit. D'ailleurs rien ne m'est plus doux que de retrouver le souvenir de Socrate, soit que je parle moi-même de lui, soit que j'entends quelqu'un s'exprimer à son sujet ».

Echécrate (le Pythagorien). — « Il en est de même pour nous tous qui allons t'écouter, sois sûr de cela » (1).

(1) PLATON, *Phédon* 58 d.

Si nous prenons place à côté des auditeurs de Phédon nous pourrions entendre clairement encore aujourd'hui les paroles du dialogue dans la prison de Socrate ; la voix de Socrate porte déjà les accents de la délivrance. Tandis que les chaînes tombent, le rire du Sage se prolonge en joie à travers les siècles.

Les Mystères grecs expriment dans leurs psychodrames un savoir implicite que l'âme détient à son insu dans l'intimité de sa structure. Une connaissance cachée à l'intellect se dévoile aux mystes dans le déroulement de l'action — connaissance issue des profondeurs où elle demeurerait à l'état potentiel ; en s'actualisant à l'appel de l'initiateur — Hiérophante, Keryx — elle communique à tous les niveaux de l'expérience une forme particulière de savoir en termes d'émotions, d'images, de thèmes mythiques.

L'oiseau lorsqu'il bâtit son nid, le castor édifiant sa cabane, font passer dans l'action un savoir inclus dans la nature même de l'espèce. La science mathématique dont une araignée développe les formules dans sa toile n'est certes pas empruntée à une intelligence réfléchie que la bête ne possède sans doute point en l'absence de langage. Une aptitude innée inscrite dans sa structure l'inspire spontanément.

Non moins que les animaux, l'homme contient par delà les niveaux de l'intellect un savoir inexploré propre à sa nature. Dans les instants privilégiés où l'inspiration l'éclaire il émet quelques rudimentaires balbutiements de cette science. Mais il ne peut l'atteindre dans son abîme par les coups de sonde de la raison commune. C'est à une fonction particulière de la conscience — à une fonction délestée de toutes attaches mentales — qu'il doit s'en remettre s'il souhaite accéder à ce foyer où le temps, l'espace et les relations causales perdent toute signification. Rares sont les investigateurs de l'intériorité qui ont poursuivi leurs recherches par les moyens appropriés jusqu'à ce niveau profond.

La vie entière d'un Socrate, d'un Platon, celle d'un Plotin — pour ne mentionner que des hommes d'Occident — furent consacrées à cette recherche. L'un d'eux nous dit en quelle estime il tient les

fondateurs et les dispensateurs des Mystères helléniques (1). Puisqu'un Sage se porte garant, qu'il nous soit donc permis de pousser encore notre enquête sur les initiations jusqu'au pays d'Argos.

Une divinité féminine est souveraine dans la contrée ; c'est Héra dont les multiples figures — virginale, conjugale, maternelle — offrent des thèmes favorables aux Mystères. Un seul nous retiendra : la plongée rénovatrice de la déesse dans les eaux de la source Kanathos.

Une journée de marche sépare Phlionte de Nauplie d'où l'on peut gagner en deux heures la fontaine Kanathos, au flanc de la montagne.

« C'est ici, au dire des Argiens, écrit Pausanias ; qu'Héra se baigne chaque année et recouvre l'état virginal. Tel est le *logos* relaté au cours des mystères que l'on célèbre en l'honneur d'Héra » (2).

Evidemment aucun initié aux Mystères d'Héra ne s'est avisé de faire la moindre révélation touchant l'*aporrheton*, la chose interdite.

Mais l'immersion rituelle des images divines dans la source régénératrice est un acte commun en Grèce ; et la signification de cette cérémonie solennelle nous est assez familière (3).

Le bain donné à l'idole emporte tout dépôt ou souillure qui pourrait l'avoir contaminée ; il lui restitue la sacralité de sa nature originelle. Certes il n'y a rien de mystérieux en cela, à première vue. Et cependant tout rite purificateur, comme l'ablution, comme la lustration, comporte un enseignement profond.

Soumettre un corps à la purification c'est éliminer de lui ce qui est étranger à sa substance : miasme, souillure. C'est lui rendre son état d'intégrité que les alluvions du profane ont voilé, exténué par leurs mixtures.

(1) Voir PLATON *Rep.* : 366 a., *Phédon* 69 c.

(2) PAUSANIAS, *Corinthiaka*, XXXVIII, 2, 3.

(3) Cf. Les « Plynteria à Athènes », le « Bain de Pallas » dans l'Inachos (en Argolide) célébré par Callimaque.

En fait, le métallurgiste n'agit pas autrement à l'égard des métaux précieux, il les raffine. Sur les chantiers de mines du Laurion les ouvriers lavent — pour les purifier — le minerai d'argent réduit en poudre ; après ce lavage ils le feront passer par le feu. La valeur d'une pièce dépend du degré de pureté. On ne négligera rien pour assurer à la monnaie d'Athènes cet élément de force et de crédit : la pureté.

Cette digression nous aurait-elle entraînés loin du bain d'Héra ? Je ne le crois pas. L'acte de raffiner un métal rare — l'argent ou l'or — en le séparant par nettoyage de ses impuretés, nous éclaire sur le sens véritable de l'ablution rituelle. Ce cérémonial opère dans l'ordre psychique une transformation homologue de celle que le lavage exerce sur les objets. Il invite l'homme à faire œuvre semblable en lui-même. La divinité lui ouvre la voie, elle abandonne à l'eau les adjonctions dont les circonstances l'ont affublée et regagne, à la source, sa nature première.

Héra, retournant à l'état de *Parthénos* (1), engage le myste à sa suite. Une divinité dont la nature demeure vierge — telle Artémis, Athéna, Hestia — ignore le joug d'un conjoint extérieur à elle. Certes l'élément mâle ne lui fait pas défaut, on le découvre en elle sans difficulté car elle agit virilement tout en déployant sa féminité. Mais la vertu masculine cohabite à l'intérieur ; aucun maître ne la lui impose du dehors. Rien d'autre que sa propre nature ne restreint donc la liberté d'une déesse Parthenos.

L'âme humaine, aussi bien, si elle participe à la vie de la déesse et en assimile les métamorphoses se laissera conduire : plongeant dans la fluidité de sa vie intérieure tandis que l'image d'Héra descend sous les eaux de la Kanathos, elle doit atteindre — comme la déesse réintégrée — la source de sa liberté initiale.

Le site où s'opérait autrefois la transformation virginale porte aujourd'hui un couvent de religieuses orthodoxes vouées à la vie contemplative. Leur gracieuse Prieure, fort instruite, connaît la

(1) Parthenos : bien que ce mot désigne en grec la virginité, une acception particulière lui est attachée dans le domaine religieux. Cf. à ce sujet W.K.C. GUTHRIE, *The Greeks and their Gods*, p. 102-103.

signification spirituelle du rite antique. A la figure d'Héra s'est substituée la Vierge chrétienne sous l'appellation de Zoodochos Pegé — source dispensatrice de vie. Une naïveté virginale embaume le vieux monastère ; des branches chargées de fleurs et de fruits s'enroulent autour de la courette, du puits, des escaliers de pierre comme dans la chevelure d'une jeune nymphe.

L'enchantement de la Kanathos nous accompagne au long du chemin qui descend vers Argos. Sous nos pieds le golfe d'Argolide dessine au loin un rivage en forme de faucille. Une route contourne la baie pour gagner sur la rive opposée le marais de Lerne.

Lerne offre un décor bien choisi pour encadrer le Mystère qui s'y joue chaque année :

Une étroite plaine d'alluvions au sol gluant, incertain entre la montagne et la mer ; trois sources jaillies du roc : trois bouches offrant une eau vierge dont le cours, après trente pas, s'achève en lac dormant au milieu des hautes herbes. Voilà l'essentiel.

Mais un antique habitant de ces lieux, s'il consentait à nous confier les secrets de son pays pourrait nous promener et nous entretenir pendant une matinée entière.

De son bras tendu vers le sud il montrerait la plage où débarquèrent — bien avant la guerre de Troie — les filles de Danaos fuyant l'Égypte. Ces inquiétantes égyptiennes ont laissé leur marque sur cette terre. La plus belle de nos sources doit son nom à l'une d'elles : Amygone. Regardez-là sortant vierge du rocher, c'est l'eau la plus sainte d'Argolide. Mais sa fraîcheur et sa transparence de cristal sont des dons éphémères. N'est-il pas étrange qu'à peine née elle aille se perdre sans profit pour personne dans l'abîme du lac Aleyonien ?

De fait, en quelques pas, nous atteignons ce lac qui concentre sur ses eaux glauques tant d'histoires incroyables. On m'affirme qu'il se prolonge dans un abîme sans fond jusqu'aux enfers : l'Hadès. Nos pieds hésitent, glissent entre les roseaux et les herbes sauvages qui hérissent les abords de l'étang. Mon regard se détourne vite de ce miroir sans limpidité aux reflets verdâtres. Et je ne suis pas surpris d'apprendre qu'aucun nageur n'a jamais pu le traverser ; à

mi-chemin un tourbillon aspire le corps de l'audacieux et ne le rend pas.

M'étant retiré sous un haut platane à proximité du lac, je crois entendre l'homme du pays nous parler des Mystères de Lerne.

Son récit jette sur le paysage une parure rituelle pour la fête nocturne. Une procession de torches entoure l'étang d'un cercle de feux.

Le silence qui préside aux Mystères n'est d'abord rompu que par le grésillement des flammes. Puis les plaintes d'un agneau emplissent la nuit. Un fourré de roseaux quelque part sur la berge s'agite. Des remous troublent la surface de l'eau. Quelqu'un aurait-il plongé ?

Ou peut-être a-t-on jeté une victime dans le lac.

Seuls les initiés savent que le dieu vient de s'ouvrir une voie vers l'abîme.

Le dieu ?

C'est Dionysos Saôtes, le Sauveur. Les mystes suivent en esprit sa descente sous les eaux dans l'insondable. Leur pensée se concentre sur le motif de la plongée divine. Dionysos achèvera sa pérégrination fluide au contact de sa mère, Semélé, retenue encore dans l'Hadès.

Que fera-t-il lorsqu'il l'aura saisie ? Une violente clameur de trompettes interrompt ma pensée ; l'appel sonore lancé au ciel fait vibrer les constellations. Un bouillonnement soulève le lac.

Au regard des initiés l'action finale du Mystère s'accomplit : une forme lumineuse a jailli hors de l'eau. Dionysos a joint Semélé dans l'abîme fluide ; il l'emporte vers l'éther à la demeure des Olympiens. Le fils enveloppant la mère s'élève en ligne droite au dôme de notre monde ; leur montée trace un sillage de feu.

Maintenant que les lumières et les sonorités de la fête sont éteintes nous pouvons nous recueillir, au pied de notre platane, sur l'enseignement du Mystère.

De quel gouffre nous a-t-il extrait ? En quelle demeure de feu sommes-nous établis ?

Quelques uns seulement d'entre nous peuvent répondre. Ceux-là savent qu'une clarté brille en nous au delà des matières terreuses. La conscience de l'homme serait-elle — dans son état de pureté — une sorte de feu : l'aïther ? Cette étincelle divine est un gage sûr de l'éternité. C'est l'Esprit : Νοῦς. L'initié se souvient des paroles d'Euripide.

L'Esprit qui demeure en chacun de nous c'est Dieu — 'Ο νοῦ γάρ ἡμῶν ἔστιν ἐν ἐκάστῳ θεός (fragm. 1018).

Le poète tragique éclaire la voie ; il nous montre comment le mourant se retire vers une autre existence ; comment il découvre, reconnaît une nouvelle lumière (1).

Il importe peu que les uns dénomment *aïther* ce principe lumineux de la conscience et que d'autres l'appellent Esprit ou Sagesse (2). C'est notre impérissable héritage. Mais qui donc nous aidera à trouver cette présence ? Sera-t-elle délivrée du cauchemar de vivre avant que notre corps ne retourne à la terre ?

Une inscription de la Cité d'Athènes sur la tombe des combattants de Potidée assure que l'immortel *ether* a accueilli leurs âmes (3).

Piètre consolation pour tant d'épreuves. S'il est un fait que tous nos poètes, après Pindare, ont proclamé, c'est que « l'homme est l'ombre d'un rêve » (4). Ce rêve prendra-t-il jamais fin ?

Tout à l'heure lorsque mes yeux s'ouvriront verrai-je encore le marais de Lerne et l'eau trouble de son lac ou serai-je, comme l'âme de Semelé, ravi en lumière ? A ma demande nul autre ne peut répondre que le suprême ordonnateur du Mystère. Puisse mon regard le reconnaître quand il apparaîtra.

(1) Cf. EURIPIDE : εἰς ἄλλο σχῆμα βίου (*Médée*, 1039) εἰς ἄλλας βιότου κάτεισι μορφάς (*Ion*, 1068) ἕτερον αἰῶνα καὶ ροῖραν οἰκήσομεν (*Iphigénie à Aulis*, 1508) et surtout ὁ νοῦς τῶν κατθανόντων ζῆ οὔ, γνώμην κέχει θάνατονδεῖς θάνατον αἰθέρ ἔμπεσών (*Hélène*, 1015-1016), « si l'âme des défunts est sevrée de la vie elle garde toujours sa conscience immortelle, pour s'être réunie à l'immortel éther ». (GRÉGOIRE, éd. Les Belles Lettres). Cf. encore les célèbres vers si souvent cités du *Phrixos* et du *Chrysispe*.

(2) Cf. dans le lexique le mot *aïther*.

(3) C.I.A.I., 442.

(4) PINDARE, *Pyth.*, 8, 95.

CHAPITRE IX

A MILET, AU BERCEAU DE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE, AVEC THALÈS ET ANAXIMANDRE

*Révolution de l'esprit en Grèce : poésie, rêve, révolte contre le mythe.
Soif de vérité, besoin d'innover.
Une visite à Milet vers 560 chez Thalès et ses disciples.
Anaximandre.*

CEPENDANT le peuple hellène a légué au monde autre chose qu'un recueil d'images, de mythes, de poèmes et la révélation de ses drames mystiques.

Il a éveillé chez l'homme d'Occident l'inspiration novatrice avec la passion de la recherche.

L'avènement des Hellènes dans l'histoire ouvre l'ère des révolutions scientifiques. Désormais chaque génération d'hommes remettra sur le banc d'essai les problèmes résolus en apparence — en apparence seulement — par ses anciens.

L'individu ose engager son destin dans une voie où nul autre ne l'a encore précédé et qu'il explorera au risque de sa vie. Il ne craint pas — s'il est un ami de la Sagesse — de pousser trop loin son désir de connaissance.

S'initier aux secrets de l'ordre cosmique cesse d'être un péché contre la divinité ombrageuse pour devenir vertu — ascèse purifiante.

A l'époque où les chanteurs errants commencent de répandre les vers d'Homère, le peuple hellène médite déjà sa révolution de

l'esprit. Des foyers de rêve brillent sur la chaîne des cités grecques assises en bordure de l'Asie — dans l'Eolide, l'Ionie. Les îles de l'Égée prêtent leurs décors à des expériences humaines chargées d'émotion personnelle. Des hommes et des femmes affirment par le chant et par l'action leur droit de vivre selon l'inspiration de leur cœur. Le poète confie à la musique ses émotions les plus intimes. Il ne reconnaît pas d'autre vérité que celle du sentiment. La brise du soir fait naître en lui de simples tableaux aux reflets apaisants plutôt que l'imagerie héroïque de l'épopée. Un pur état d'âme en inspire le lyrisme ; et ce message nous arrive en échos à travers la cloison fragile des millénaires :

« O étoile du soir qui ramène tout ce que l'aube étincelante a jeté
aux vents,
Tu ramènes la brebis
Tu ramènes la chèvre
Tu ramènes à la mère son enfant » (1).

Tard dans la nuit — à Mytilène — par la fenêtre d'une maison nous vient la plainte d'une jeune femme :

« La lune s'est couchée
Avec elle sont descendues les Pléiades
Voici le milieu de la nuit.
Autour de moi les heures coulent
En solitude. Etendue » (2).

Archiloque, poète de l'île de Paros, confie à la poésie la privauté de ses amours, passion, douleur, folie, vengeance. Nous le laissons à ses clameurs.

Théognis de Mégare, poète véhément et qui n'a pas l'étoffe d'un Sage, interroge, apostrophe la divinité responsable de la justice sur la terre :

(1) ΣΑΡΡΗΟ, *Fragm.* 148 in *Lyra Græca*. Coll. Læb, vol. I, p. 285-287.
(2) ΣΑΡΡΗΟ, *Fragm.* 111 in *Lyra Græca*. Coll. Læb, vol. I, p. 261-263.

« O Zeus aimé, tu me remplis de stupeur ! Tu règues sur tous les êtres, unique possesseur d'une dignité et d'une puissance illimitées, tu n'ignores rien de l'esprit et du cœur de chaque homme... Comment donc alors, fils de Cronos, ta pensée peut-elle mettre au même rang les hommes coupables et le juste, celui dont l'esprit incline à la modération et ceux qui, obéissant à l'iniquité, se livrent à la violence ? » (1).

D'un rivage à l'autre à travers le monde hellénique les questions s'entrecroisent. L'angoisse de tout un peuple enfiévré par l'esprit de révolte monte vers les Immortels. La même houle de fond soulève les chercheurs de vérité en quête d'émerveillement (2). Dès lors l'élan qui les a portés ne retombera plus.

Durant toute la floraison de l'hellénisme, des hommes et des femmes sans célébrité ni prestige social parmi leurs contemporains travaillent sur la voie d'une incessante recherche. L'esprit d'investigation les possède. Une curiosité d'enfant en éveil les contraint de s'interroger à tout propos en termes de « pourquoi » et de « comment ». Le monde leur apparaît plein d'énigmes — d'énigmes déchiffrables et fascinantes. Leur regard scrute les formes lumineuses qu'on rencontre dans le ciel — formes éphémères comme la foudre et les lueurs sur les nuées, ou persistantes telles les étoiles, le soleil, la lune pour en découvrir la matière, la provenance, en prévoir par des calculs le mouvement. Aucun objet n'est laissé en marge de leur ambition de connaître. Car ils pressentent que l'univers évolue à la manière d'un immense organisme en croissance — *physis* (3) — indivisible en sa nature intime et dont les éléments procèdent à de perpétuels échanges réciproques. Un équilibre de forces, sans cesse rompu, sans cesse rétabli, règne sur le monde. Ainsi le réseau d'une norme — invisible et toute puissante — gouverne le cosmos. Cette norme cachée mais présente toutefois sous le jeu des phénomènes, les premiers chercheurs hellènes tentent de la déchiffrer. Plus l'énigme résiste à leur effort,

(1) ΘΗΟΓΝΙΣ, *El.*, 377-380.

(2) Cf. ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΗΣ : « C'est par l'émerveillement que les hommes ont commencé et continuent maintenant encore de philosopher... ». (*Métaphys.*, I, II, 982 b. 10).

(3) *Physis* tire son origine du verbe *phynai* : croître.

plus virilement ils en poursuivent la solution. La persévérance qui les soutient dans leur quête de vérité ressemble fort à l'assurance des mystiques polarisés vers la lumière de l'ultime. Un feu s'est allumé en eux dont l'éclat illumine leur raison naissante.

Refusant d'accepter sans examen les routines de la pensée commune ils remettent en question, explorent à neuf les plus simples problèmes : les plantes ont-elles une âme pour sentir et connaître la vie selon leur manière ? Seraient-elles pourvues d'une sexualité mâle et femelle ou hermaphrodite ? Anaxagore, Démocrite, Empédocle penchent vers l'affirmative (1).

Mais aussi l'ambition de l'enquêteur hellène le porte au delà des objectifs immédiats ; il veut scruter la nature intime et réelle des choses. La matière terreuse ou liquide, l'atmosphère aérienne chargée de vapeurs auraient-elles, en dépit des apparences un commun substrat ?

Pour qui a résolu de dépasser la vision première et grossière, le témoignage des sens est suspect. Contemplant les choses avec son intelligence il perçoit les phénomènes transitoires qui changent l'état solide en fluidité, puis en vapeur, puis le volatilise en feu subtil. Ces multiples transformations s'appliquent seulement aux apparences matérielles ; sous leur jeu persiste le substrat invisible de la nature profonde.

Qu'est-ce donc que cette « réalité » inaccessible aux sens, et que l'esprit seul saisit ? Comment la définirons-nous ? Le langage ordinaire n'a point de mots ni de sentences qui puissent en rendre compte.

Une pure exigence de vérité sollicite nos découvreurs d'aube ; ils forgeront une langue conforme à la sagesse qui les inspire.

Avec une audace inconsciente des immenses difficultés à vaincre, ils croient que tous les problèmes majeurs se laissent résoudre à force de patience et de perspicacité : un ferme espoir est né en eux d'atteindre un jour la science exacte des « choses qui sont » — *ta onta* — et de

(1) ARISTOTE, *Peri Phytou*, I, 815, 6, 15.

pouvoir expliquer par la seule raison l'origine des choses, leur genèse, leur devenir.

L'ambition d'accéder ainsi à un savoir véridique, cette énergie tendue vers la découverte innovatrice pour satisfaire seulement une soif de connaissance étonnent l'historien. Il constate qu'un mal étrange s'est emparé de l'âme humaine : la curiosité scientifique. Pour les peuples en culture sur les bords de la méditerranée, c'est là un phénomène nouveau, une mutation chargée de potentiel révolutionnaire. Le temps est révolu, en effet, où l'on pouvait se nourrir des récits traditionnels — de ceux qu'on entend conter dans les sanctuaires, de ceux que les poètes chantent avec le secours des Muses.

Si l'historien cherche à discerner à travers les siècles de l'hellénisme les premiers indices de cet esprit d'investigation il en voit poindre l'aube au début du VI^e siècle dans une grande ville maritime sur la côte asiatique. La cité de Milet en concentre sur elle les premières lueurs pendant trois générations d'hommes.

Nous souhaiterions de pouvoir explorer à loisir ce champ privilégié de l'histoire ; dans un minime intervalle de temps et de lieu l'espèce humaine y reçoit le choc initial et l'instrument intellectuel d'une évolution neuve par quoi sa puissance sera accrue incalculablement.

Si nous pouvions un jour franchir l'épaisseur des siècles passés aussi facilement que les étendues de l'espace — vaincre l'irréversibilité du temps pour examiner l'amont de son cours — nous choisirions d'accoster dans l'un des quatre ports que Milet ouvrait aux navigateurs en l'an 560 avant notre ère. L'enquête qu'on y pourrait conduire nous mèlerait à une étrange fraternité de rêveurs ; elle nous mettrait en présence d'un petit groupe de compagnons — *ἐταῖροι* — dont la hardiesse de pensée ouvrit la voie à tous les savants en opération dans le monde moderne.

Passons le seuil de la demeure où ils travaillent en commun ; car ils nous invitent à un dialogue autour du foyer ; les étrangers reçoivent parmi eux bon accueil. Apparemment nous arrivons d'un pays lointain — et nous ne tarderons guère à nous sentir dépaysés.

Un homme de l'âge atomique éprouve d'abord une certaine surprise — et par moments de la stupeur — tandis que se poursuit l'entretien avec ces pionniers éblouis par la découverte d'une dimension nouvelle pour la pensée. Le soudain envol de leur esprit les grise. Auraient-ils perdu pied pour s'être aventurés si loin des terrains battus par la tradition, si loin des dieux et des récits familiers ?

Peut-être, plutôt, ma pensée alourdie par trop de formules, captive de ses préjugés et de ses doctrines est-elle incapable de suivre mes interlocuteurs dans leur premier élan de liberté. Ces hommes viennent seulement de briser le cadre mythique qui fermait de toutes parts leurs horizons. Derrière les panneaux du décor abattu, un monde de pure abstraction se révèle à eux ; leur regard plonge maintenant au delà des imageries religieuses et aussi de l'univers construit par les sens. Ce qui leur apparaît peut difficilement se traduire dans le langage de leur époque. Aussi loin que s'étend leur vision ils présentent un ordre cosmique intelligible établi sur la pérennité d'une loi. Leur esprit a reconnu dans cet « arrangement » une parfaite harmonie géométrique et mathématique. Par une intuition directe ils en perçoivent correctement la structure : une interaction de forces maintenues en équilibre réciproque tel le jeu de bascule d'une balance. La norme directrice de l'univers contrôle et règle ainsi chaque dynamisme en l'opposant à un antagoniste. Chaque dynamisme suscite la résistance et la contre attaque d'un adversaire qui lui est étroitement associé et cet affrontement le retient sans cesse entre les bornes définies qu'il ne peut outrepasser.

Nos interlocuteurs s'efforcent d'exprimer leurs découvertes en formules claires. Mais leur dialecte, pour subtil et nuancé qu'il soit, ne comporte point encore de mots appropriés à de telles visions ni de symboles mathématiques adéquats. Leur enthousiasme les porte à user d'un langage inspiré de la poésie. Bien qu'ils aient pris soin de l'épurer autant que possible de ses résidus mythiques, des images traditionnelles apparaissent toutefois ici et là, comme métaphores, dans le discours. Mais elles évoquent des lois observables, rationnelles, définies qui gouvernent la nature physique.

Pour un homme né au XX^e siècle de l'ère chrétienne c'est une

prodigieuse aventure que de s'entretenir avec l'équipe des premiers penseurs engagés dans la voie scientifique. Après que les embarras dialectiques du contact initial ont été surmontés un échange s'établit entre les interlocuteurs que des siècles tenaient à distance. Sous les évocations pittoresques et la parole sentencieuse de nos « anciens » perce une intuition conquérante, assurée de sa marche ; une dimension, inconnue jusque là, vient de s'ouvrir en réponse à leur instantane recherche ; ils s'y meuvent à l'aise — trop à l'aise — dans l'allégresse et avec une naïve hardiesse de néophytes. Cependant les spéculations aventureuses des maîtres n'égareront pas les disciples. L'avenir ne sera jamais compromis, car l'esprit de libre discussion, l'humilité scientifique, la quête désintéressée inspirent les débats de l'équipe ; et les têtes chercheuses de vérité regagnent sans cesse la trajectoire.

Contrairement aux peuples d'Asie et de l'Égypte ces pionniers détournent leur regard des traditions léguées par un lointain passé. Le prestige des anciens temps a perdu son lustre à leurs yeux ; ils s'orientent maintenant sur la lumière — la *gnômé* — dont ils voient distinctement l'éclat briller en eux-mêmes ; elle leur servira de guide pour découvrir le « vrai » mieux que les enseignements obscurs, incertains de la sagesse ancestrale.

Certes ces novateurs en science ne dédaignent nullement le savoir pratique acquis par les générations de savants orientaux. Ils ont puisé à pleines mains dans l'immense réservoir des connaissances accumulées par les foyers de la culture égyptienne, babylonienne.

Le plus âgé de nos compagnons, Thalès, a visité jadis la vallée du Nil, recueillant dans son voyage de précieuses techniques de mesure, des informations sur les météores, sur la crue du fleuve. Il en rapporta peut-être aussi le goût de spéculer sur l'origine de l'univers. Les « Maisons de vie » égyptiennes (1), celles d'Héliopolis, de Memphis, d'Hermopolis, enseignaient depuis des millénaires une métaphysique de la création. Malgré quelques divergences de doctrine elles s'accordaient toutes pour reconnaître que le monde est sorti des eaux primordiales. Et Thalès, si affranchi qu'il fût de l'influence

(1) Cf. R. GODEL, *Platon à Héliopolis d'Égypte*, Paris, 1956, p. 31 et suiv.

traditionnelle des sanctuaires, pouvait les croire sur ce point. Cette genèse de toutes choses à partir de l'élément fluide lui paraissait vraisemblable, conforme aux faits. L'idée se présentait à son esprit naturellement. Elle se serait imposée à lui tandis qu'il observait — du haut de la falaise portant les pyramides — le Nil en crue sur sa vallée. La nappe du fleuve, aux heures chaudes confondait son éclat avec le ciel. A proximité des rives quelques buttes d'alluvions émergeaient de l'uniformité lumineuse. Si l'on en croit les Maîtres de la « Maison de Vie » c'est sur un paysage semblable que le soleil se leva à l'origine des temps, son disque affleurant sur « le tertre de la première fois ».

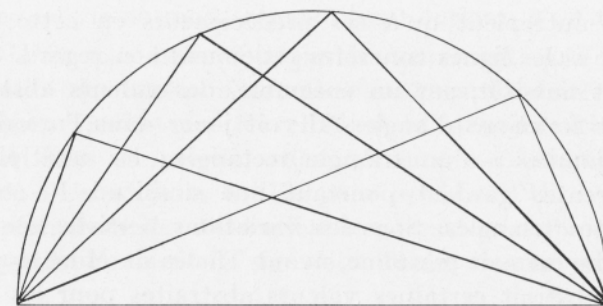
Quand Thalès expose à ses amis la doctrine professée par les prêtres d'Égypte il ne songe nullement à invoquer l'autorité des vieux mythes. Peu lui importent les récits cosmogoniques consignés dans les temples. C'est en s'appuyant sur la seule raison qu'il prétend sonder l'énigme des origines. L'esprit de discrimination — cette faculté divine — pourvoit à tout. Avec un jugement droit il s'efforce d'examiner la Nature qui nous entoure — φύσις — ses propriétés, sa provenance, sa croissance et ses transformations.

N'a-t-il pas résolu déjà par le recours à la science des problèmes fort difficiles ? En Égypte il parvint à calculer, à l'aide de la géométrie des triangles, la hauteur exacte des pyramides en mesurant leur ombre sur le sol. Et ce mystère est accessible à tout homme disposé à réfléchir. Aussi simplement il vient de déterminer sans erreur la distance par rapport au rivage d'un navire ancré en mer.

Ces réussites techniques sont chose absolument neuve chez les Hellènes. Et Thalès se plaît à nous montrer bien d'autres merveilles encore qu'on découvre par l'exercice de la raison.

Il nous amène en plein air devant le porche de la maison et produit sur le sol avec la pointe de sa canne un demi-cercle. D'une extrémité à l'autre de la circonférence interrompue il tire une ligne droite. Puis sur cette base il construit une série de triangles dont les sommets prennent contact, en haut, avec la courbe (fig. p. 125).

Ces sommets — tous inscrits dans l'hémicercle — captent le regard de notre ami et moniteur. Les ayant dessinés avec soin, et



à plusieurs reprises, il en mesure l'ouverture à l'aide d'une équerre de bois. A notre grande surprise nous trouvons avec lui que ces angles sont tous rigoureusement égaux.

Voyant ce vieillard de quatre vingts ans se réjouir comme un enfant de sa trouvaille on pourrait croire qu'il se livre à des amusettes. Pourtant c'est bien le génie de la recherche pure — riche de ses prodigieuses ressources en germe — qui naît sous nos yeux avec les entreprises de Thalès et de ses compagnons. Ils nourrissent une force qui les contraint d'étendre leur savoir toujours au delà, d'en approfondir le contenu, d'en vérifier aussi l'authenticité. Leur attention se porte tantôt vers l'objectif le plus concret — *aestheticôteron* — tantôt vers la forme universelle — *catholicôteron* — des grandes lois régissant le cosmos.

Par cette double aptitude de leur esprit Thalès et ses disciples se distinguent des savants égyptiens et babyloniens. La Science que Thalès et son équipe placent au-dessus de tous les biens matériels et des ambitions vulgaires porte sa fin en soi. Avec la connaissance jaillit cette eau vive qu'est la joie de sonder l'inconnu, d'approcher la vérité.

Telle est l'aventure où ils s'embarquent ; ils en transmettent la vocation aux générations à venir. Si vigoureux fut ce premier élan imprimé par quelques hommes qu'il nous condamne, aujourd'hui à poursuivre la même navigation aventureuse.

De toute évidence les figures géométriques apparaissent à

Thalès bien autrement qu'à ses prédécesseurs en cette discipline. C'est à peine si les lignes concrètes retiennent son regard. Son esprit intuitif saisit aussitôt, sur un ensemble, des valeurs abstraites, des propriétés et fonctions d'angles. Il voit jouer dans l'arc d'un demi-cercle les « jambes » d'un triangle rectangle ; les multiples figures toutes différentes gardent pourtant une similitude — toutes rectangles, toutes triangles. Sous les variations persiste une propriété unique. On ne connaît personne, avant Thalès de Milet, qui ait ainsi dégagé de l'abstrait certaines valeurs abstraites pour les établir en termes de lois universelles.

Par l'acuité de sa méditation il dépouille les choses et les notions familières de leur apparente banalité ; sous la terne écorce dont se revêtent les « réalités quotidiennes », lui seul sait discerner les implications méconnues ; il en fait tomber la pelure, expose au jour le précieux noyau de vérité.

L'ordre de l'univers lui révèle dans l'inéluctable accomplissement de ses lois — norme divine — une beauté ignorée du vulgaire ; elle éclate au regard dans l'éblouissement de la découverte. Grâce à ces instants privilégiés le mystère passe en traits de feu dans son entendement ; les barrières disparaissent qui séparaient — en apparence — le profane du divin. C'est en témoin de l'expérience qu'il murmure :

« Tout est plein de dieux — Qu'y-a-t-il de plus beau que le monde ? de plus prompt que l'esprit ? » (1).

Contre les affirmations du sens commun Thalès dresse froidement l'assaut de ses paradoxes énoncés sans commentaires superflus :

« La mort, dit-il, ne diffère pas de la vie ».

On lui répond :

« Pourquoi, alors, ne te donnes-tu pas la mort ? ».

La question semble futile à un ami de la sagesse. Entre des termes similaires, équivalents comme les « jambes » d'un triangle isocèle, il n'a pas à choisir.

(1) Diogène LAERCE, *Vie, Doctrine des Philosophes : Thalès*.

« Parce que vie ou mort, répond-il en souriant, c'est tout un ».

Thalès n'est pas homme à parler autrement qu'il ne « sent ». Sur la pluralité des choses il promène un regard éclairé par l'esprit mathématique. Tandis que les chiffres de la numération ordinale se succèdent dans sa pensée, chacun d'eux — collection d'unités identiques où l'Un s'ajoute à l'Un pour produire l'Un — affirme et réitère la présence de l'unité derrière le cours des nombres. Mais peut-être les Egyptiens avaient-ils signalé à Thalès ce « mystère ».

Le vieux Sage qui m'est apparu en 560, dessinant des figures sur le sable devant le porche d'une maison de Milet prend place aujourd'hui en chef de file parmi les physiciens. Le trouble initial que l'étrangeté de son esprit a fait lever dans l'âme des hommes d'Occident persiste à travers des millénaires ; et, sans nul doute cet émoi ne sera jamais plus apaisé.

Les décombres de Milet anéantie par les Perses en 494 recouvrent quelque part le corps de Thalès, et sa tombe cachée à nos yeux porte cette inscription :

« *Son sépulcre est, certes, bien petit*

« *Mais le renom de cet homme hante le ciel*

« *C'est celui de Thalès, savant à la haute sagesse* » (1).

Le graveur de l'épithaphe ne se doutait guère que sa métaphore revêtirait dans l'avenir un sens approprié à l'histoire — s'il est vrai que l'initiative de Thalès a conduit les hommes, après 2500 ans, aux portes de l'espace sidéral. Quoiqu'il en soit, le nom de Thalès est familier à tous les scrutateurs d'univers dans les observatoires de notre temps.

Si nous souhaitons comprendre pourquoi et comment il advint que Milet produisit le berceau de l'esprit scientifique, revenons sur le terre-plein où les premiers penseurs hellènes aimaient à s'entretenir. Du haut de la colline qui nous porte un observateur pivotant sur ses

(1) Diogène LAERCE, *Vie, Doctrines des Philosophes : Thalès*.

talons découvre circulairement la cité et ses quatre petites rades azurées pleines de navires. A quelques stades de nos pieds viennent confluer les lignes d'un réseau maritime jeté sur la surface entière du monde accessible. Nous passerions en revue les peuples de toute la terre — du Caucase aux pays Celtes, du Danube à l'Éthiopie — en tournant dans les ports de Milet. Nos mains rapporteraient de cette visite un mélange disparate de senteurs exotiques : parfum d'herbes venues du fond des steppes hyperboréennes associé au camphre et au santal de l'Inde. Des larmes d'ambre tombées sur les plages d'une distante mer de brumes passeraient dans nos paumes, au terme d'un voyage à travers des tribus barbares.

L'ambre — électron en langue grecque — cette étrange substance à couleur d'or et de soleil, dont on ne sait si elle est une résine ou une pierre — avait intrigué les penseurs milésiens. Thalès, la manipulant pour en solliciter les secrets, lui avait découvert des pouvoirs analogues à ceux de la pierre d'aimant. De fait, comme la pierre Magnétique, elle attire d'autres corps, certaines poussières par exemple. D'où provient cette force attractive ? L'ambre aussi bien que l'aimant auraient-ils une sorte d'âme ?

Chaque fois que nos compagnons descendent aux ports ils reviennent toujours plus troublés par l'immensité de leur ignorance (1). Ils ont appris à considérer toutes choses à l'aide de l'esprit, non pas seulement avec les yeux. Le sentiment de la banalité a disparu de leur vision ; car le spectacle quotidien ne tombe plus sous les sens ; il frappe l'âme en éveil, suscite en elle de l'ardeur à connaître, la projette de perplexité en perplexité sur le chemin de l'émerveillement.

Au retour, à travers le labyrinthe des ruelles marchandes, l'occasion et le loisir incitent à s'interroger soi-même comme à questionner des inconnus en arrêt devant leur songe. Parfois on ramène à la maison commune un étranger précieux, rencontré par bonheur et dont la parole exhale le parfum de la Sagesse — un visiteur du nord hyperboréen ressemblant à Abaris, à Zalmoxis, ou un oriental poussé hors des routes comme une feuille sous le vent.

(1) Cf. ARISTOTE, *Sur l'Esprit des Présocratiques : Métaphysique*, I, II, 9-12.

Les amis de la Sagesse provenant de contrées distantes savent s'entretenir entre eux sans souci des difficultés de langage ; leur rencontre livre toujours son fruit. Notre chance serait parfaite s'il nous était donné d'assister à une réunion de nos Milésiens avec leurs hôtes de passage.

C'est vers la fin de la journée, à l'heure et sur les lieux où leur confrérie — leur thiasse — prend un repas en commun qu'on les trouvera ensemble presque à coup sûr. Prenons pour poste de guet la terrasse qui précède leur porche, à l'approche du crépuscule.

La mer étincèle autour de nous sur trois côtés : deux ports, l'un à l'orient l'autre à l'occident allongent leurs doigts de lumière en bordure de la colline ; au nord resplendit le large.

Les convives, montant de la ville à notre repas du soir passent devant nous ; chacun porte dans un panier à victuailles sa contribution au dîner. Les visages reflètent la clarté mauve des surfaces marines enveloppantes. L'un d'eux, au lieu d'entrer aussitôt dans l'ombre du porche comme les autres reste longtemps dans la lumière. Son regard passe sur de lointains objectifs : sur l'étoile du soir qui vient de s'éclairer, sur une faucille d'argent dans le ciel : la lune. Inexplicablement la lune.

J'observe sans être vu la face du spectateur en arrêt devant l'énigme. On devine les étapes de sa recherche. Une détente des traits rassérène sa physionomie ; la vision cesse de se projeter au dehors vers des objets incertains ; déjà elle ne perçoit plus rien de distinct. C'est vers l'intérieur de l'âme qu'est engagée l'enquête difficile ; la chasse de vérité s'accomplit derrière le cristal d'un regard vide où scintille l'éclat de l'eau et du feu. Et quand ce regard, soudainement vient à se troubler, je présume que le voile d'ignorance s'est rompu, laissant filtrer un peu de lumière.

Un compagnon s'est approché à pas silencieux de l'homme pendant qu'il méditait. Sans doute a-t-il perçu l'instant exact où la pensée du savant touchait son but et s'arrêtait pour un temps à ce gîte d'étape. Il interpelle l'ami par son nom :

— « Anaximandre ».

De la salle des réunions viennent aussi des appels :

— « Anaximandre, Anaximandre ».

Anaximandre traverse le porche ; dans la pièce où déjà les convives prennent place autour des tables, les flammes multipliées des lampes à huile font pauvre lumière auprès de l'unique rayon du soleil couchant.

La règle veut qu'après le repas les compagnons du thiasé exposent le fruit de leurs recherches. Quand vient pour Anaximandre le tour de parler combien d'auditeurs parviennent à saisir la vérité qu'il tente de transmettre par figures de langage ? Et si les contemporains ont éprouvé tant de mal à le suivre, qu'en sera-t-il pour nous ?

Cependant parce qu'Anaximandre ouvre à l'esprit une ligne de visée par delà les cadres du temps et de l'espace sa langue de métaphores est claire pour tous les hommes dont le regard s'oriente vers le même horizon.

Comment Anaximandre parvient-il à nous introduire jusqu'à l'arrière-plan secret de l'Univers dans une réalité sans forme ni consistance, sans étendue ni durée ? Il sait que l'intelligence humaine est impuissante à concevoir cette source primordiale, émettrice de matière et de normes ; elle y serait entièrement dépourvue de support. Le sens commun — trop habitué à vouloir le témoignage de la vue et du toucher — perdrait là son grain de raison. Quant à l'imagination elle errerait sans fin dans un désert vide d'images. Le chercheur entraîné par son amour de la connaissance et le goût du merveilleux ne trouvera qu'étrangeté et contradiction dans ce réservoir — l'*Apeiron*, l'illimité — d'où la « physis » — la nature dans son expansion et croissance — sort engendrée.

Pourtant Anaximandre nous persuade de jeter la sonde dans l'abîme que son regard vient de découvrir sous l'étoffe de l'univers. La multiplicité des causes s'y résoud en une cause ultime (*arkhé*) et le temps dissipant l'illusion d'un commencement se transmue en éternité.

Quelques auditeurs, mal disposés envers les tentatives qui

dépassent la mesure, se récrient. Tant de hardiesse les inquiète. L'un d'eux parle au nom du troupeau (1).

— La foule regarde de travers les gens de notre espèce, Anaximandre. On nous accuse de chasser sur des terrains réservés à la divinité. Et de fait qu'est-ce qu'on nous reproche ? De vouloir dépasser la condition humaine et connaître des secrets gardés jalousement par les dieux ?

Quelquefois je me surprends à penser tout haut : la foule a raison, nous sommes des malheureux ! Et les ignorants ne sont pas les seuls à nous montrer de la méfiance ; les poètes aussi trouvent inquiétants les abus de notre recherche. *Perittós* veut dire dangereuse présomption. Voilà le mot qu'on nous applique.

Je ne vois pas quel profit nous tirerons de l'aventure. A quoi sert de vouloir briser le cadre qui enferme notre nature ? Et pourquoi tenter d'atteindre ce qui restera toujours hors de la portée de l'homme ? Aspires-tu à devenir l'égal d'un dieu ? *Isotheos* ?

Mais Anaximandre n'est pas homme à succomber sous des arguments d'intimidation. Il poursuit sans désespérer. Ses métaphores nous portent comme des esquifs que nous abandonnons après avoir accosté au but. Grâce à la magie de sa parole, l'étrange source créatrice d'où procèdent les choses — l'*Apeiron* — nous est presque familière. Cet océan de libertés sans limites aspire mon esprit à ses rives, si je plonge dans ses eaux il me restituera à moi-même ; car en lui réside la loi gouvernant toutes croissances. Sa royauté régulatrice — premier principe (*arkhé*) — enveloppe, dirige souverainement puis résorbe les formes qu'elle a engendrées. Et chaque forme tend vers la démesure, chacune livrée à son impulsion propre, à son injustice, transgresserait les bornes déterminées par l'ordre universel. Mais une force ordonnatrice immanente au temps la ramène à l'équilibre.

Sentencieusement et en termes imagés, Anaximandre énonce la vérité scientifique.

(1) Pour les divers arguments qui vont suivre. Cf. Aristote concernant l'opinion publique à l'égard des chercheurs présocratiques. ARISTOTE, *Métaphysique*, I, II, 12-14.

« C'est à la source originelle d'où les êtres tiennent leur genèse qu'ils reviennent mourir selon le destin, car ils payent les uns aux autres la réparation de leur injustice selon l'ordre du temps » (1).

Bien que sa langue utilise l'allégorie, il n'invoque jamais le récit mythique ni les causes divines.

Son intelligence lui fait pressentir que des forces impersonnelles dominées par un ordre impartial régissent l'univers dans la succession du temps. Cette impartialité est garante de justice car rien n'en corrompt le jeu.

Bien des auditeurs pensent qu'Anaximandre vient de pousser trop loin le blasphème : que reste-t-il en propre à la divinité si on lui refuse la souveraineté sur la justice ? L'Apeiron serait-il dieu ?

Anaximandre, en nous initiant tout à l'heure à sa découverte, n'a-t-il pas répondu par avance à cette question ?

S'il est vrai que la source de toute réalité enveloppe et gouverne l'univers avec justice, si elle est à l'origine et au terme de toutes choses pourquoi hésiterions-nous à l'appeler divine ?

« Voilà, répond Anaximandre, ce qu'est en vérité le Divin — immortel, indestructible » (2).

Après avoir écouté une déclaration aussi audacieuse l'auditeur peut supporter d'entendre des choses étonnantes. N'est-ce pas défier le bon sens que de représenter, comme le fait Anaximandre, la terre suspendue dans l'univers céleste sans nul support pour l'empêcher de tomber ? Il a beau dire que rien, aucune force, ne l'entraîne vers une direction particulière, l'image de notre habitat terrestre flottant dans le vide contredit l'expérience commune. D'autres affirmations suivent cette extravagance, toutes sont plus invraisemblables que les mythes des anciens. En voici quelques spécimens :

Jadis les océans couvraient la terre entière ; puis ils se réduisirent sous l'action du soleil. La mer deviendra de plus en plus petite jusqu'à disparaître un jour... Ainsi naissent les vents, quand les

(1) *Phys. Op. fr. 2 (R. P. 16 ; D. V., 2, 9)*.

(2) ARISTOTE, *Phys.*, III, 4, 203, 6 (*Anaximandre A 15*).

particules d'eau les plus fines sont dissoutes et mises en mouvement par le soleil qui les pompe de la terre et des mers.

Les premières créatures vivantes naquirent de l'élément humide : l'homme tire donc son origine des poissons. Avec le temps la vie apparut sur les rivages d'où l'océan se retirait.

Les animaux des temps passés étaient revêtus d'une écorce épaisse. Quand leur écorce éclata ils modifièrent leur genre de vie. La race des hommes n'aurait pas survécu si elle avait dû subir les conditions d'existence propres à cette époque ; l'homme a besoin d'une longue période d'allaitement tandis que les autres animaux trouvent immédiatement eux-mêmes leur nourriture.

Certes on peut éprouver du plaisir et de l'émerveillement à entendre parler Anaximandre, mais on avouera que l'expérience quotidienne donne bien peu de crédit à ses dires (1). Cet homme de passage parmi nous ce soir vit sur un chemin semé d'étoiles. Sa patrie c'est l'Univers plutôt que Milet. La vie de l'esprit — *bios theoretikos* — s'est emparée de lui et le soumet à ses lois. Quittons la salle où traîne un relent de lampes, d'humanité et de nourritures pour gagner la terrasse en plein air où il nous invite à le suivre.

Son doigt pointe vers l'espace sidéral. Il désigne d'un geste ample le tracé des orbes de feu qui sillonnent le ciel nocturne ; une poussière d'étoiles en marque le passage. Chacun reconnaît aisément les figures décrites ; leur évidence s'impose. Personne ne met en doute la compétence d'Anaximandre sur ce point. Son défunt maître, Thalès, un homme pratique, exact calculateur d'éclipses lui a légué sa science des météores. Elle lui venait, comme chacun sait, en droite ligne de Babylone.

Notre Sage ami révèle de grandes et surprenantes vérités à ses compagnons. Nous l'écoutons sans lassitude pendant que Milet à nos pieds s'endort. Tant il possède l'art d'émerveiller l'esprit. Entre autres paysages de son invention, il déploie devant nos yeux la procession

(1) Cf. ARISTOTE. « Ceux-là tombent dans la même absurdité quand ils disent que la terre et la partie terrestre du monde étaient humides à l'origine, mais que l'air s'éleva par suite de la chaleur du soleil... » (*Meteor, B.I., 2, 355 a., 2*).

des mondes innombrables qui surgissent de l'éternité ; je les vois tour à tour s'éclairer puis s'éteindre dans le temps et dans l'espace sans limites.

Quand Anaximandre nous a enfin ramenés au silence du grand itinéraire, je m'aperçois que les feux en bordure des ports sont rentrés dans la nuit.

EN GRANDE-GRÈCE A LA RECHERCHE

*de Pythagore — inaccessible,
de Xenophane — à l'aventure sur les chemins,
de Parménide — devant le « mystère » de l'Être.*

APRÈS qu'Anaximandre fut passé, Milet eut encore le temps de donner abri à une génération de « physiciens ». Il restait à la cité moins d'un demi-siècle pour faire mûrir cette lignée d'hommes qui venaient de naître à l'esprit scientifique.

Des caravaniers apportant les nouvelles des contrées d'Orient annoncent l'avènement d'un grand empire : sur leurs haut-plateaux, les Perses croissent en puissance.

Les marchands et les armateurs de Milet, mal rétablis d'une guerre civile, tournent leurs regards avec inquiétude vers l'intérieur de l'Asie. Des pactes sont conclus avec les Barbares pendant que les cités grecques alentour perdent, une à une, leur indépendance.

Mais les Milésiens, avec l'amitié du Grand Roi, peuvent dormir en paix ; les armées perses ne troubleront pas leur sommeil.

Une folle illusion de sécurité grise la ville ; et sa marine, privilégiée contre toutes concurrences, profite du vent.

C'est durant cet épisode d'une inquiétante prospérité que le dernier physicien issu de la pensée de Thalès vient occuper sa place dans la maison commune. Il se nomme Anaximène.

Méditant sur les acquisitions de ses devanciers, Anaximène fait pénétrer ses propres découvertes dans leur vision du monde. Comme

son maître Anaximandre il reconnaît sous la diversité des choses et des êtres le substrat unique, primordial, cause originelle illimitée — l'*Apeiron*. Mais plus que ses prédécesseurs, peut-être, il en perçoit partout — en lui, autour de lui — l'immanence. Cette réalité intime à l'arrière-plan, cette source pérenne de vie emplit son être.

Chacun de nous peut en éprouver l'abondance. Elle nous imprègne telle l'âme, telle la conscience, tel l'air que nous aspirons.

Singulière substance, omniprésente, à la fois mobile et immuable, visible-invisible, tantôt brûlante tantôt froide. Ici on la trouve si raréfiée qu'elle semble du feu, ailleurs elle se condense en humidité et nuages, en fluidité, en matière terreuse ou même en roc.

Comment la saisir — et sous quelle dénomination la désigner — dans la multiplicité déconcertante de ses apparences ? Souffle, *pneuma* ? Air, *Aer* ?

« Exactement comme notre âme, qui est air, nous soutient, le souffle et l'air entourent le monde entier » (1).

Sans doute la pensée d'Anaximène devait-elle répondre à certaine exigence fondamentale du génie hellénique. Elle procurera, pour les siècles suivants, un ferment actif aux méditations des hommes de science à travers tout le monde grec.

Derrière le principe omniprésent mais suprême et transcendant — puisqu'il équivaut à l'*Apeiron* — qu'Anaximène tente en vain de qualifier sous le nom d'*aer*, de *pneuma*, une expérience chère à l'esprit des hellènes se fait jour — l'amour de la vie.

L'univers respire. Un même souffle circule à travers la totalité de l'univers.

Le Νοῦς qui illuminera au siècle suivant l'horizon découvert par Anaxagore de Clazomènes n'est pas loin.

Et le « lumineux éther » des hautes régions transparait déjà — pure conscience divine où les âmes au temps de Périclès prendront refuge.

(1) R.P., 24 ; D.V., 3 B e.

Anaximène clôt la file des pionniers milésiens. Avec lui la floraison de la pensée ionienne a livré son fruit et sa graine. La semence en sera propagée aux générations futures loin des rivages d'Asie. Car maintenant le beau temps de Milet a pris fin ; c'est une cité sans force d'âme, amollie. La flotte des Perses bloque ses ports, les machines ennemies font crouler ses remparts ; pendant ce temps les défenseurs de Milet vont dormir en plein jour à l'ombre de leurs tentes.

Au cours de cet été de l'an 494, quand Milet subit l'assaut, succombe — détruite au ras des murs — dix siècles de civilisation égéenne tombent en poussière. Moins d'une journée suffit à trancher une somptueuse tradition d'art — et peut-être de sagesse — entretenue depuis l'époque lointaine où les Crétois du roi Minos, puis les Achéens avaient débarqué sur le sol d'Asie.

Les Milésiens avaient-ils reçu de leurs ancêtres de Crète les dons qui les désignaient pour produire les premiers savants : une intense et amoureuse curiosité devant les formes de la vie, le goût de l'observation précise, l'allégresse ?

La maison où avaient retenti les paroles de Thalès, d'Anaximandre, d'Anaximène, disparut sans doute comme tant d'autres habitations sous les décombres. Telle est la tâche des armées, abattre.

Mais des hommes mis en mouvement par l'éveil de l'esprit nouveau, avaient déjà gagné, plus à l'ouest, des terres encore libres, des cités ouvertes à l'entreprise. Ils y propageaient leur passion pour le savoir. Des centres de recherche naissaient en Italie, en Sicile. On y travaillait en commun ou isolément, à loisir « pour la joie » — *pros kharin*.

Ainsi pendant que les vieux empires d'Orient regroupés dans la main des rois perses débordent en vagues successives d'invasion sur les cités grecques, une aventure débute à l'ouest — une aventure dont le plus extravagant prophète ne pourrait soupçonner les prolongements.

Pourtant les prophètes abondent dans ce siècle en proie à la fièvre de l'esprit et aux rêves. D'honnêtes savants peuvent passer pour des mages — sans avoir voulu de cette douteuse renommée —

ou pour une incarnation d'Apollon. Tel est le prestige dont leurs dévots les entourent.

Si nous retrouvons le chemin qui nous a conduits, tout à l'heure à contre-courant du temps vers le centre du VI^e siècle, empruntons-le de nouveau. Mais cette fois l'itinéraire sera dévié un peu dans l'espace vers l'occident de la méditerranée. Ayant choisi le lieu et l'époque où nous voulons atterrir, notre déception est grande de n'y pas rencontrer les gens attendus au rendez-vous :

Pythagore ? introuvable sous les brumes de sa légende.

Xénophane ? Quelque part en voyage sur des routes inconnues.

De Pythagore je m'étonne de trouver si peu de traces. Il semble que sa renommée même le dissimule à mon enquête. Ici, sur les quais du port de Croton où je demande aux passants de me conduire chez les amis de Pythagore, les visages expriment l'embarras à l'énoncé de son nom. Une enquête mieux dirigée me révèle qu'on n'entre pas de la sorte, ni si facilement entre les murs de la confrérie. Ce thiasos est une respectable institution. On y cultive l'étude des mathématiques, de la musique, on s'y nourrit aussi de silence, d'abstinences, de méditation.

Bien sûr ces hommes influents et ces femmes de grand caractère font, à l'occasion, un peu de politique, toujours dans l'intérêt du pays, par nécessité.

Quant à vouloir rendre visite au fondateur de l'Ordre, mieux vaut renoncer tout de suite à nourrir de tels espoirs. Il accepte rarement de rencontrer des visiteurs. Et ses amis font bonne garde autour de lui. C'est un prophète. Il a passé par de nombreuses réincarnations depuis la guerre de Troie dont il conserve le souvenir précis.

Certains de ses admirateurs disent qu'il est un dieu !

Alors qu'est-ce qu'un dieu.

Désespérant d'approcher Pythagore je demande à consulter ses écrits.

Ces gens auraient-ils juré de me décevoir toujours ? « Pythagore ne confie jamais rien à l'écriture » me dit-on.

Par contre les propos qu'on lui prête abondent. Ce sont paroles d'or. Mais le Maître les a-t-il prononcées ?

D'une enquête négative gardons-nous de rien conclure. Pythagore échappera sans doute au jugement de l'histoire, de ses détracteurs comme de ses amis. Car ses contemporains l'ensevelirent vivant dans un linceul de mythes.

Néanmoins une certitude nous est acquise : la vaste intelligence, la force spirituelle de Pythagore et son génie mathématicien ont imprimé un élan définitif à des générations de chercheurs rattachés à son nom.

Qu'avons-nous appris de plus à son sujet ? Qu'avant d'abandonner pour toujours sa patrie de Samos — proche de Milet — il connut les travaux des savants ioniens, qu'il séjourna en Egypte, peut-être à Babylone.

On dit que Pythagore commença par recueillir l'enseignement des écoles de l'Orient, puis qu'il explora les découvertes des premiers penseurs milésiens, ensuite celle de son génie propre. Par lui l'Orient aurait fécondé la science naissante en Occident.

Si ce sont là des lambeaux d'une noble vérité retenons-les dans la pénombre de crainte qu'à la lumière d'une analyse leur prestigieux éclat ne s'éteigne.

En fait, ce grand problème des origines risque bien de rester insoluble tant il s'enveloppe de brumes. L'itinéraire vers Pythagore a pris fin devant les hauts murs abritant la confrérie ; nos efforts pour aller au delà ont échoué ; les enquêteurs — simples curieux — sont accueillis assez froidement. Sur le pas de la porte on nous a fait connaître des disciples, masculins et féminins. Ils rapportent quelques sentences du Maître, celles qu'on accorde au vulgaire : « le Maître a dit... ». Et puis, des anecdotes, des fables nous sont contées.

Rencontrer cet homme admirable, en personne, eut mieux fait mon affaire.

Serai-je plus heureux avec Xénophane ? Xénophane erre sur les chemins de la Sicile. Corps sans repos, âme illuminée. Sa présence a été signalée récemment à Catane, à Zancle (Messine). Mes infor-

mateurs le dépeignent comme un vieil homme aux manières cordiales dont la franchise un peu rude met en joie la compagnie. Car il aime et recherche la compagnie. Les banquets qui se prolongent tard le soir ne lui font pas peur. C'est un bon convive capable d'apprécier le bouquet des vins de marque autant que le charme frugal d'une collation rustique où l'amitié prévaut.

Quand il consent à faire entendre sa voix c'est pour chanter des vers moqueurs de sa composition ou des élégies.

Ses ennemis l'accusent d'être athée, que vaut l'accusation ?

Sans doute il parle mal des dieux. Athée ! C'est vite dit.

Dans une maison de campagne, près de Catane, en vue des feux couronnant l'Etna, j'ai dîné avec Xénophane. Lui-même a confié à une élégie le souvenir de cette rencontre. Son petit poème en fera revivre le décor :

« Car maintenant tout est pur : le sol à nos pieds et les mains et les coupes à boire. Un serviteur ceint nos têtes de fleurs tressées en couronnes ; un autre fait humer le parfum de la myrrhe qu'on promène dans un vase. Le cratère contenant le vin se tient là, rempli de sa promesse de joie. Un surplus à consommer nous assure visiblement contre la disette — doux, en sa poterie d'argile, comme le miel, et exhalant un arôme de fleurs.

Au milieu de la salle, l'odeur sainte de l'encens libanais s'épanche.

L'eau est fraîche, douce, pure.

Près de nous s'exposent les pains aux reflets blonds et une table vénérable chargée de fromage et de miel. L'autel, au milieu, est tout entier recouvert de fleurs. Partout à l'entour les salles retentissent de chants et de la festivité.

Que les hommes dans la joie du cœur accordent leurs chants à la divinité en premier ; qu'ils lui consacrent des paroles bénéfiques, des récits et un verbe purs. Après avoir versé la libation, adressé les prières, ils demanderont d'acquiescer le pouvoir d'accomplir la justice — voilà l'obligation immédiate et première » (1).

(1) XÉNOPHANE, texte cité par Athénée. *Deipnosophistes* : 11462 c. In *Elegy and Iambus*, coll. Loeb., p. 191.

La gratitude pour le don de la vie éclate en liberté dans la joie de Xénophane. A cela il a bien quelque mérite. Le sort l'a traité sans douceur depuis le jour où la capture de sa cité — Colophon — par les Perses l'obligea de naviguer vers l'Ouest. Il avait 25 ans.

Dès lors a commencé l'interminable voyage ; mais il sourit à ses souvenirs :

« Ça fait soixante sept ans que je bourlingue — βληστρίζω — avec mes pensées à travers la terre d'Hellade » (1).

A ces paroles il ajoute le geste de bœuf de labour tirant son corps de droite et de gauche. Sans doute, l'image lui plaît car il reprend :

« Oui, je me suis pas mal ballotté — ἐβλήστριζον — de ville en ville » (2).

Les aubes — neuves chaque jour — qui parsemaient le chemin ont aiguisé son regard. Ses voyages lui ont inspiré des opinions si aventureuses qu'aucune personne raisonnable n'oserait les partager avec lui. Il suppose que la mer a dû recouvrir de vase, autrefois, toute la surface terrestre. La preuve : en se promenant dans les carrières de Syracuse il a ramassé des cailloux qui portaient des empreintes de poissons, d'algues. A Malte on trouve toutes sortes d'animaux conservés dans le rocher. De même, l'île de Paros offre des anchois en pierre.

Au cours de ses randonnées par tous les temps, Xénophane promène sur les choses une vision toujours neuve, sans préjugés. Le pont irisé de l'arc-en-ciel lui a livré son mystère : c'est un nuage contre le soleil. Rien d'autre. Du violet, du rouge, du jaune. Tant pis pour ceux qui en font une déesse, la messagère de l'Olympe (3).

Dès qu'on excite Xénophane à parler sur les dieux ses réparties deviennent sarcastiques. La voix s'élève :

« Ce que je vous ai dit à propos des dieux... et le reste... et bien personne — vous entendez, personne — ne l'a encore compris

(1) XÉNOPHANE, in *Elegy and Iambus*, coll. Loeb, p. 198.

(2) XÉNOPHANE : p. 214.

(3) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 210, fragm. 32.

jusqu'à ce jour... et personne n'y comprendra jamais rien... chacun met sa fantaisie dans l'affaire » (1).

Sur le ton, plus bas, de la confiance il suggère :

« Mon idée c'est que les hommes ont fait des dieux pour se retrouver eux-mêmes tout habillés, retrouver leur propre voix, leur corps... » (2).

Il murmure comme un homme en marche sur les routes, excédé, et dont la tête rumine :

« Toutes les saletés qu'on reproche aux hommes ça se met aussi sur le compte des dieux... voleurs, trompeurs, tricheurs » (3).

Un sourire éclaire ses yeux :

« Imaginez les chevaux, les bœufs ou les lions avec des mains ; ils pourraient peindre, faire de l'art comme des hommes. Eh bien les chevaux feraient des dieux à forme de cheval, les bœufs produiraient des dieux bovins ; chacun fabriquant le modèle à sa ressemblance... » (4). « D'ailleurs les nègres donnent à leurs dieux un nez épaté et la peau noire, les Thraces font aux leurs des yeux bleux et une chevelure rousse » (5).

Un de nos voisins de table jette des regards inquiets sur le blasphémateur. L'indignation — serait-ce plutôt la peur ? — fait trembler ses pieds. Une rosée froide perle à son front. Sa voix sort rauque de la gorge.

— Xénophane, tu parles mal. Tes mots malsonnants nous compromettent tous avec toi. A cause de tes opinions sacrilèges nous risquons de périr nous aussi.

Mais l'entretien a déjà pris spontanément un autre tour, car les coupes de vin circulent de lèvres en lèvres.

J'ai rencontré de nouveau Xénophane un soir d'hiver, dans une

(1) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 210, fragm. 34.

(2) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 200, fragm. 14.

(3) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 200, fragm. 11-12.

(4) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 200, fragm. 15.

(5) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 202, fragm. 16.

ferme de Sicile (1). Il me reconnut ; nos visages furent mêlés aux reflets du même feu ; une paisible entente rapprocha nos épaules près de la flamme — unique éclairage de la salle.

Xénophane renoue le fil de sa pensée à l'endroit de la cassure.

De notre entretien je donnerai la substance seulement — non les paroles exactes ; car c'est un long monologue coupé par des silences aussi profonds que des siècles. Durant ces intervalles mon interlocuteur dirige son regard droit sur le feu. Quatre vingt douze années d'âge et soixante sept ans de vie errante ont sillonné de rides, tanné, creusé ses traits. Ses yeux ont ramené leurs étincelles à l'abri dans la caverne des orbites ; ils brûlent sous la pénombre.

Le reflet des flammes souligne la vigueur de la mâchoire en attente de mordre et de broyer. Faute d'adversaires à mettre en pièces, elle s'occupe, pour l'instant, de croquer des pois-chiches grillés à la cendre (2).

La nuit à peine atténuée par une plage plus claire, l'étrangeté de l'homme, à la fois si proche et inaccessible dans sa présence hors du temps, réduit toutes choses à l'inconsistance. L'événement devrait paraître irréel. Mais la chute, par intermittences, d'un pois sec sur la terre, le craquement rythmique d'un grain dans la tenaille des mâchoires me font toucher l'éternité de l'instant.

Quand le monologue repart j'éprouve de la surprise, presque une douleur ; le silence avait enveloppé de telles richesses.

Xénophane, au moment de parler, recule un peu son visage dans l'ombre ; il cherche une réponse à l'embarrassante question posée par un interlocuteur. Des mots sortent de ses lèvres ; mais à peine a-t-il entendu leur son qu'il en interrompt le cours, prend refuge de nouveau dans le silence. Enfin, comme s'il cédait à contrecœur, il accepte tout à coup de dire le fond de sa pensée :

« Eh bien, admettons que mes paroles aient un semblant de vérité » (3).

(1) Cette rencontre prend place dans le cadre dépeint de manière si pittoresque par Xénophane dans le fragment de poème cité par Athénée (*Deipnosophistes*). Cf. *Elegy and Iambus*. Coll. Loeb., p. 204, fragm. 22.

(2) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 204, fragm. 22.

(3) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 212, fragm. 35.

Le reste du discours fut, de même, hérissé de clauses et de précautions restrictives. J'en reproduirai donc l'ambiguïté.

Mais ce que m'apprirent sans équivoque possible les confidences de Xénophane, c'est l'origine de son « athéisme ».

L'épithète même d'athée — appliquée à un tel homme — a de quoi nous surprendre. Depuis les jours de sa jeunesse où notre ami a connu — peut-être auprès d'Anaximandre ? — le goût de l'aventure spirituelle, son exigence de vérité s'est accrue, affinée, affirmée sur les routes. Mais la vérité dont il poursuit la possession avec une ardeur si grande n'est pas celle des prêtres. Son bon sens caustique lui fait repousser les mythes, les dieux criminels ou risibles des sanctuaires ou des poètes. La niaiserie des croyants excite sa verve.

Décidément notre Xénophane est bien un athée ; il court vers de singuliers horizons. A-t-il donc, comme les physiciens d'Ionie, cru découvrir une divinité des météores ?

A force d'attacher son regard intensément sur la voûte du ciel il y déchiffre un ordre et un cours harmonieux dans le chœur des étoiles (1).

L'ampleur de la vision réduit, par contraste, les figures imaginaires — celles des mythes, celles des dieux — à l'insignifiance. Une toute puissante norme enveloppe l'arrangement du cosmos dans l'Unité de l'esprit et le gouverne.

Quel nom attribuer à cet esprit ? Quelle forme ? Quelles pensées ? Quelles visions ? Quel entendement ?

Contre chacune des énigmes qu'il pose de la sorte, Xénophane proteste, aussitôt, de lui-même, par un hochement de tête impatient. Ridicules questions.

Au dessus des hommes et des dieux règne cette immense divinité sans appellation. « Toute entière elle est vision, toute entière elle est connaissance, toute entière elle entend... De l'éternité de sa demeure jamais elle ne sort, il ne convient pas à sa nature de courir

(1) Cf. à ce sujet Aristote parlant de Xénophane : « les yeux fixés sur l'édifice entier du ciel, il proclama l'Unité du divin ». (*Métaphys.*, A, 5, 986 b., 24).

tantôt par ici tantôt par là... Mais sans effort elle connaît, par l'esprit elle frappe et fait vibrer toutes choses » (1).

La course errante de Xénophane serait-elle achevée ici, dans cet élan final ? Ses dernières paroles vont nous presser d'aller plus loin encore :

« Quand il arrive, par chance, qu'un homme énonce la suprême vérité, lui-même cependant en personne ne peut la voir, la saisir » (2).

Xénophane aborde à sa dernière escale. Il connaît la hauteur d'où tombe la lumière. Il sait qu'avec le temps elle se dévoile devant la persévérante recherche de ceux qui poursuivent « le meilleur » (3).

Or c'est le « meilleur » qu'il a toujours voulu, au delà du bon et du beau.

Après cette rencontre d'un soir d'hiver j'ai vu Xénophane repartir dans le brouillard de ce temps ; il paraissait près de restituer son vieux corps à la terre « origine et réceptacle de tout ce qui croît » (4).

Il transmet d'abord l'impulsion qui avait dominé sa vie à un jeune homme du nom de Parménide, citoyen d'Elée, ville grecque de l'Italie méridionale.

A vrai dire, une visite à Elée, dans le premier quart du Ve siècle réserve à l'enquêteur une surprise. S'il est introduit dans la propriété où Parménide parle à ses disciples, un curieux édifice attire son regard : c'est un petit monument de pierre élevé, en commémoration, à un défunt assurément très vénéré ; car les honneurs du culte consacré à un héros lui sont rendus.

Qui est ce mort illustre ? Xénophane sans doute ?

Mon informateur rejette sa tête, d'un coup sec, en arrière. Le geste signifie : non. Cette dénégation accroît ma curiosité.

Je remarque qu'une brassée de fleurs fraîches a été déposée

(1) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 206, fragm. 23, 24, 25, 26 où figurent ces textes d'une importance fondamentale.

(2) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 210, fragm. 34.

(3) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 202, fragm. 18.

(4) XÉNOPHANE, *loc. cit.*, p. 208, fragm. 27 et 29.

sur l'autel bas devant la modeste chapelle ; le sol, à côté, porte encore quelques restes d'un repas ; des fruits, des gâteaux de miel.

Ma demande devient plus pressante. Qu'on me dise le nom du personnage évoqué ici avec tant de ferveur.

Ce doit être un célèbre chef de file, un précurseur, dès l'origine, pour la lignée des philosophes Eléates.

Mais l'homme qui m'accompagne procède sans hâte, méthodiquement. Il explique :

Chaque année le défunt accueille à la date de son anniversaire le compagnon de Parménide. C'est ici que le groupe — le thiasé — prend son repas en commun. Le banquet vient d'avoir lieu.

Je veux savoir le nom de ce héros, sage entre les sages.

— Ameinias.

Un inconnu pour moi, entièrement ignoré jusqu'à ce jour. Qu'est-ce que l'histoire a retenu de lui ? Des écrits ? Aucune trace ; pas même un aphorisme. Une doctrine ? Rien de certain si ce n'est qu'il avait fréquenté Pythagore.

Sur sa vie, sur son caractère nous en savons un peu plus long :

« Ameinias, fils de Diochaitas était un homme pauvre et un homme de bien ».

Cet homme de bien sans réputation devant l'histoire a donné pourtant l'éveil à l'un des plus vigoureux penseurs de tous les temps. Parménide quand il instaura le culte d'Ameinias dans sa propre maison acquittait autre chose qu'une dette d'amitié. C'est au maître d'une vie fondée toute entière sur la sagesse qu'il rendait justice.

Une tradition en faveur parmi les philosophes soutient que Xénophane rencontra — et même instruisit — Parménide à Elée. Faute de témoignages dignes de créance, l'enquêteur renonce à confirmer ou à infirmer cette relation. Reconnaissons en tous cas qu'une inspiration semblable oriente l'un et l'autre savant dans une même perspective de l'Unité.

Savants ? Parménide et Xénophane ?

L'épithète de savant évoque l'image d'un érudit chevronné

dont les nombreuses publications, l'œuvre scientifique ou l'enseignement font autorité.

Selon ces critères, Parménide manque de titres ; le savoir compact que nos universités préconisent lui serait odieux.

Le regard de Parménide poursuit une réalité essentiellement différente de l'objectif exploré par les savants du XX^e siècle. Avec l'inflexible rigueur d'un esprit en quête de permanence il détourne son attention de l'aspect changeant des phénomènes. Sa science vise la nature immuable de l'Être ; elle rejette hors de son champ de recherche la mobilité, la pluralité dont le jeu illusoire relève de « l'opinion » — *doxa*.

Il est à craindre qu'une discipline aussi jalousement restrictive soit incompatible avec l'esprit scientifique tel qu'on l'entend aujourd'hui. Si le savant devait refuser — à l'exemple de Parménide — d'avoir contact, de près ou de loin avec aucun objet perceptible aux sens, dans quelle sorte de travaux pourrait-il bien s'engager ?

Sans doute les jeux de la spéculation intellectuelle lui seraient permis. Il aurait loisir d'explorer le domaine des mathématiques, celui des géométries non-euclidiennes ?

La stricte logique d'un Parménide le détournerait même de ce genre d'ascèse trop proche du terrain sensoriel. On lui demanderait de purifier sa conscience des plus subtiles traces de sensorialité, de la rendre indifférente aux choses, à leurs formes, à leurs transformations, de la délivrer des séductions propres à la diversité, de l'affranchir du multiple.

En somme c'est exiger de la pensée l'impossible. Elle doit renoncer à poursuivre aucun objet consistant ou mental. En l'invitant à rester en repos, à ne plus se mouvoir on lui propose le suicide. Réduite à l'inaction, sevrée d'aliment, elle cesse d'intervenir. Aussi longtemps qu'elle arrête ses courses vers le dehors, rien ne la distingue d'une pensée éteinte, d'une pensée morte.

Un homme privé des activités de la pensée atteindra-t-il le but de ses aspirations ?

Mais justement selon Parménide ce n'est pas avec sa pensée que le chercheur touchera jamais l'immuable réalité de l'Être. Car

le verbe « Noein » — Νοεῖν — dont il fait usage pour évoquer la plénitude de la connaissance véridique implique le jeu d'une fonction appropriée à cette fin. L'intellect reste étranger au Noein, l'intellect est impuissant à connaître — du moins en vérité.

Bien plus, Parménide affirme l'équivalence absolue de Noein et de l'Être (1) :

Το γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστίν τε καὶ εἶναι

Τῶϋτον δ'ἐστίν νοεῖν τε καὶ οὐνεκεν ἐστὶ νόημα

Telle est sa découverte. Il en a connu, vécu l'expérience dans l'intimité de sa propre vie — non point certes par l'entremise de raisonnements. S'il nous en communique le contenu c'est comme témoin qu'il apporte son évidence, avec des accents qui ne trompent pas.

Il existe donc, au-dessus de la raison ordinaire une fonction connaissante apte à saisir ce qui échappe entièrement aux sens et à l'intellection (2). Le verbe Noein désigne cette aptitude illuminative. Mais alors que la pensée déroule ses démarches à la rencontre d'objets, la fonction de « Noein » a résorbé en elle-même l'opposition de l'objet et du sujet. Sa nature la pose dans une réalité éternelle hors de l'espace et du temps.

(1) Nous suivons ici la traduction et les remarquables commentaires de Werner JEGER (dans son livre : « *The Theology of the Early Greek Philosophers* », ch. VI et « *Parmenides Mystery of Being* », p. 90-108). Également nous adoptons le point de vue de J. CHEVALIER : *Histoire de la Pensée*, La pensée antique, p. 99 : « penser et être sont une seule et même chose. La pensée et son objet sont identiques ». Toutefois même si nous devons nous rallier à l'interprétation divergente de BURNET (*L'Aurore de la Philosophie Grecque*, p. 200) l'énoncé de la célèbre phrase aboutirait à des implications similaires : identité de l'être et du « Noein ».

(2) L'étude du texte attribué à Parménide nous oblige d'admettre que le verbe « Noein » (et Νοος) se réfère à une fonction essentiellement distincte des activités mentales ordinaires. En effet, le Νοος ne se tourne vers aucun objet perceptible aux sens ; il rejette la pluralité, le temps, le devenir, le changement. Sa nature est éternelle. Il ne saisit point d'objet autre que soi-même. C'est l'Être, tant comme objet que comme sujet.

Toutes ces particularités désignent clairement le Νοος (ou Noein) comme une fonction transcendante hiérarchiquement supérieure à l'intellect et non comme un acte de penser. Car il est manifestement impossible de penser en excluant la diversité, le temps et la dualité de l'objet et du sujet.

L'exigence de vérité qui incita Parménide à porter sa recherche au cœur de l'Être relève bien de l'esprit scientifique ; car elle établit d'emblée les conditions indispensables à toute entreprise de ce genre. Elle lui fait écarter l'incertain et le relatif en faveur d'une réalité stable soustraite aux vicissitudes du changement et au temps. Elle l'engage à découvrir dans la conscience et à utiliser l'instrument propre à atteindre le but proposé.

En apparaissant sur l'horizon d'Occident Parménide ouvre la voie à un réalisme nouveau. D'abord il ruine le faux réalisme affirmé par les sens et l'opinion dont il expose les incertitudes, la mobilité, les contradictions. A l'irréalité de ce monde d'apparences il substitue un témoignage direct jailli du socle inébranlable de l'Être — témoignage d'une connaissance expérimentale propre à l'esprit — Νοεῖν (1).

Assurément le langage de tous les jours convient mal pour décrire une expérience dépouillée de sensorialité, de temps et d'espace. Mais l'inspiration de la Muse épique visite Parménide en temps opportun. Cela nous a valu un poème chargé d'un contenu si dense qu'il résiste à tout traducteur. Pour en recevoir le message sans rien perdre de la puissance de chaque vers il faudrait faire quelques pas en compagnie de l'homme qui l'a écrit.

A Elée où nous le rejoignons c'est un personnage connu car il a rédigé un code de lois pour sa cité.

On pensera d'abord perdre le souffle à tenter de le suivre dans son ascension. La cadence d'une marche régulière, bien affirmée, le soulève au dessus du terrain et le porte à coup sûr au but. Il nous distance. Mais sa voix forte rallie les traîneurs.

(1) La haute autorité de Werner JEGER (*The Theology of the Early Greek Philosophers*) achèverait de nous convaincre que Parménide s'est inspiré, pour écrire son poème, d'une profonde expérience métaphysique et non pas de spéculations limitées à l'intellect : His mysterious vision in the realm of light is a genuine religious experience ; when the weak human eye turns towards the hidden truth, life itself becomes transfigured » (p. 96). « Sa mystérieuse vision dans le royaume de la lumière est une authentique expérience religieuse : quand l'œil humain avec sa faiblesse se tourne vers la vérité cachée, la vie elle-même subit une transfiguration ».

S'il en est ainsi l'on doit nécessairement conclure avec Parménide même que la fonction de connaissance — (Νοεῖν) — propre à saisir l'Être, transcende l'intellect, la sensorialité, la pluralité, le temps et l'espace. Et telle est bien sa nature unanimement reconnue.

Il monte, à travers les ruelles de la ville, la pente rude de l'Acropole qui regarde au midi. Un spectacle aux jeux mobiles envahit nos yeux ; depuis le cordon littoral où le pied de la colline plonge, la mer Tyrrhénienne échange une variété de tons verts et bleus avec le ciel ; le soleil jette sur l'eau, par des trouées de nuages, une écharpe en filigrane d'or. A droite et à gauche, les deux rivières bordant la colline semblent — vues de haut — avoir enflé leurs embouchures marines pour se gorger d'un trop plein de navires.

Parménide refuse d'être fasciné par la splendeur du spectacle. Que saurait-on attendre des sens sinon qu'ils vous induisent en erreur ? Il détrompe ses disciples de croire à leurs mirages. Le geste de son bras balaye l'horizon des choses en bas : « Rien d'autre que des noms dans tout ce que les hommes ont institué croyant avec assurance y trouver le vrai — naître, périr, être, ne pas être, changer de lieu, varier d'éclat en surface.

Détournez-vous de chercher dans cette voie où nous entraîne l'expérience vulgaire avec sa variété, sa bigarrure. C'est à la raison supérieure — au Logos — qu'il appartient de juger et de régner ; non pas à ces yeux remplis de visions sans vérité, à ces oreilles gonflées de sons, ni à cette langue.

Je vous demande avec force d'éviter le chemin de l'erreur où les mortels promènent leur ignorance et leur double face. Car c'est la perplexité qui dans leur cœur mène la pensée. Ils vont ici et là, sourds, aveugles, en hordes, ces gens habitués à confondre indifféremment ce qui *est* avec ce qui *n'est pas* et pour qui toutes choses tendent à la fois en sens opposés » (1).

La solennité de ce langage serait intolérable en bas sur la plaine, dans un monde de platitudes. Mais l'exaltation de la montée nous prépare à en accueillir chaque sentence ; et le décor qui surplombe nos têtes incite à l'emphase, car il suffit d'élever un peu le regard pour atteindre le plateau des temples posé en couronne sur l'Acropole d'Elée.

L'intensité de la lumière dont nos yeux sont emplis dévore dans

(1) PARMÉNIDE, *Fragm.*, 1, 6, etc.

un instant les rangs des colonnes, les frontons, les toitures avec leurs têtes de griffons et leurs aigles en acrotères. Un foyer éclairé en nous, consume la bigarrure des couleurs — ors, verts, bleus, sépias — qui chamarré les façades. Même le ciel perd son abîme bleu dont la noirceur cache une subtile luminescence ; le jour et la nuit retournent à leur communauté d'origine : l'aïther.

Il est évident que nous devons à Parménide cette purification — encore insuffisante à son gré — de notre regard. Les formes avec leurs couleurs s'effacent, périssent, retournent comme les teintes d'un arc-en-ciel sous une lumière incertaine. L'inconsistance de leur nature se révèle dans ces morts et ces retours.

Notre compagnon de tête, l'homme dont le « savoir est lumière » — εἰδὼς φῶς — connaît-il la réalité sans mélange d'irréel ?

La sérénité répandue sur son visage nous invite à le croire ; il va son chemin sans crainte, sans jamais trébucher. Et l'on dit, à Elée, qu'il visite sur les hauteurs une nymphe initiatrice du nom d'Hypsipylye — Porte-Haute (1).

Notre cortège a fini de gravir l'Acropole. Une dernière ceinture de remparts nous retient hors de la terrasse où vivent les dieux.

Parménide avance encore vers le seuil d'un portail monumental aux vantaux constellés de clous. Comme s'il était inconscient de notre présence, il franchit sans se retourner le court intervalle qui nous sépare de la porte.

Quand les battants de bois massif s'ouvrent nul n'ose passer à sa suite sous le linteau.

Le laissant derrière le portail refermé sur lui chacun de nous est redescendu à la ville basse.

De la rencontre de Parménide avec sa dispensatrice de lumière un message est sorti en forme de poème. La vérité — sans l'ombre d'un voile — s'y affirme avec éclat. Mais à cause de cela justement, qui d'entre nous pourra en soutenir la vue ?

(1) Cf. sur *Hypsipylye* — *Proclus Parménide*, 640, 38.

« L'HOMME COMME UN FEU DANS LA NUIT
FLAMBE ET S'ÉTEINT » (Héraclite)

*Héraclite a pris refuge dans la cité d'asile de
l'Artémision.*

*Comment découvrir le Sage inconnu dans sa
retraite parmi les vendeurs du temple, les
mages et faux prophètes ?*

PENDANT le cours du VI^e et du V^e siècles, les semences du nouvel esprit éclos en Ionie envahissent l'Occident sous la vigoureuse impulsion de Pythagore et de ses confréries, de Xéno- phane, de Parménide. Dans les contrées où l'hellénisme triomphe surgit partout un singulier phénomène social. Des hommes qu'anime un idéal commun de recherche : le goût de la vérité pour sa valeur propre et sans arrière-pensée utilitaire, le souci du perfectionnement éthique — travaillent en étroite confraternité.

Assurément, cette époque d'intense fermentation spirituelle produit aussi des chercheurs indépendants. Ceux-là poursuivront leurs travaux loin des foules, en isolés.

Mais la tendance au groupement convient mieux à l'esprit des Hellènes. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire ils ont été enclins à former des associations — thiasés, orgeons, hétairies — où l'on pratique un culte, un mode de vie, une politique librement choisis.

L'aspiration à la confraternité prendra une ampleur croissante avec le temps ; elle fera naître en moins d'un siècle des centres d'études, de documentation et d'enseignement.

Tout compte fait, le royaume Perse, en poussant ses armées

et la domination de ses Satrapes jusqu'aux ports grecs de la mer Egée avait causé assez peu de dommages à l'hellénisme. L'esprit scientifique, déjà plein de vigueur et de foi dans ses ressources, avait détaché des essaims vers l'ouest sur les terres italo-siciliennes.

Quant aux cités en bordure du littoral asiatique elles survécurent, pour la plupart, à l'orage. Elles trouvèrent des formules de compromis pour apaiser ou satisfaire le Barbare. Leurs rapports avaient toujours été délicats avec l'arrière-pays dominé par de puissantes royautés. Depuis des siècles on avait appris à cette école le jeu subtil des marchandages.

Au lendemain des alertes, après un temps d'incertitude, d'angoisse ou de panique, les citoyens reprenaient confiance. Et la vie revenait à son train coutumier derrière une ceinture de remparts démantelés ou intacts. L'opulente civilisation des cités déclinait à peine ; sur leurs bazars affluaient encore les richesses apportées par les caravanes d'Orient ; les navires continuaient de décharger autant de cargaisons exotiques et d'embarquer les produits de l'artisanat local.

Les Perses — maîtres nouveau-venus dans ce monde de négoce — eurent vite compris les règles du jeu ; ils laissèrent les Grecs trafiquer à leur aise et prirent leur profit.

Dans ce décor de caravansérail, de razzias, d'intrigues politiques, quelle figure fera un ami de la Sagesse ? Et comment s'y prendra-t-il pour vivre ? Peut-être choisira-t-il, selon son tempérament, d'entrer dans une confrérie ou de mener la vie solitaire dans une sorte de retraite ombrageuse.

En ces temps difficiles il faut avoir de l'habileté pour conserver ses rentes. D'où le Sage Héraclite tirait-il ses ressources dans cette ville d'Ephèse dont il appréciait si peu le style de vie ?

L'historien veut ignorer, en général, pareilles vétilles. Bien à tort. Le renseignement serait précieux. Si nous savions quels moyens un homme met en pratique pour obtenir de quoi vivre, et quel esprit imprègne ses activités, les traits majeurs de son caractère nous seraient connus.

Or, dit Héraclite, le caractère commande le destin. L'aphorisme est juste. Mais le Sage est-il asservi à un destin ?

Beaucoup de gens, à Ephèse, en ce début du Ve siècle, trouvent peu enviable le destin d'Héraclite — caractère sombre. On le rencontre rarement sur les lieux où paraît le citoyen ordinaire, là où tout le monde trouve à s'amuser : dans les réunions publiques, à l'agora, dans les fêtes, aux banquets. Une société grecque prend en fort mauvaise part ce genre d'abstention ; elle l'attribue à l'arrogance... ou à une mélancolie malade, à la folie peut-être.

Des anecdotes courent sur l'orgueil du personnage. Ses compatriotes l'ayant prié de rédiger pour eux un code de lois, Héraclite les reçut très mal. Au refus de leur donner satisfaction il ajouta l'insulte : les mœurs politiques, à Ephèse, étaient irrémédiablement gâtées selon lui, depuis trop longtemps (1). Si les hommes n'ont pas le courage de défendre la loi au prix de leur vie, à quoi peut servir un code ? Remettons la conduite de l'Etat à nos enfants et partons nous installer à la campagne.

Comme chacun sait, Héraclite appartient à une famille de la plus haute aristocratie, les Androclides — gens « bien nés » dont les ancêtres ont dirigé la fondation de notre colonie. A cause de son rang familial il aurait dû occuper la fonction insigne de Basileus à Ephèse. Il a dédaigné cet honneur. On retrouve là son caractère hautain. Son frère est devenu Basileus à sa place. A force de défier ses compatriotes et l'opinion, Héraclite a soulevé contre lui une foule d'ennemis. On le traque. La ville n'est plus un lieu sûr pour lui. Si bien qu'il a dû prendre refuge dans le quartier d'asile réservé aux fugitifs autour du temple d'Artémis (2).

C'est dans ce pittoresque repère de hors-la-loi où la déesse étend sa main de sauvegarde que nous aurons quelque espoir de le rencontrer.

L'enquête dans la cité d'asile commencera au cœur même de l'agglomération, contre le sanctuaire.

(1) Diogène LAERCE : *Héraclite*.

(2) Au sujet de cet épisode de la vie d'Héraclite, cf. Ch. PICARD, *Ephèse et Claros*, Paris, 1922, page 629.

Mais les difficultés apparaissent dès nos premiers pas à travers les ruelles de la ville sainte où roulent des torrents de visages. Comment parvenir à identifier l'homme que nous cherchons ? Une multitude de réfugiés campe sur ce bazar d'Orient. Des tribus déracinées en masse, des esclaves en fuite, des criminels logent — un jour ici, ailleurs le lendemain — dans ce labyrinthe.

Il faut trouver quelqu'un qui veuille nous conduire au travers de ce caravansérail et nous amener devant Héraclite ; un officier de la police sacrée sera notre meilleur guide. Ses informations lui permettent, à toute heure, de découvrir un résident de l'asile (1).

Au passage du policier dans les rues la foule s'écarte. On peut alors regarder, à loisir, prendre en main la pacotille exhibée dans les boutiques. De menus objets tombent dans nos paumes : figurines de la Grande-Déesse en argent, en bronze, en cuivre, en bois, en terre-cuite ; médailles saintes, pendentifs, talismans. De petites châsses-chapelles imitant l'édifice sacré jettent un éclat d'or ou d'argent dans la pénombre à l'arrière des échoppes d'où sort un parfum d'encens.

Tandis que je me penche sur les rayons chargés de bibelots, de curieux personnages pénètrent dans le magasin. L'un d'eux porte une ample tunique à manches flottantes parsemée de constellations du Zodiaque. A sa barbe longue et à ses cheveux en désordre, à ses yeux caves aux feux sombres, à ses mains tendues pour recevoir l'offrande, on reconnaît le classique « magicien ». Un enfant le suit portant une bourse de cuir. De ce sac le vieux maître en divination retire des osselets ; il les fait sauter, sonner d'une main à l'autre. Visiblement il nous propose de consulter le sort. Je décline l'offre. Il se retire. D'autres fantômes lui succèdent que la singularité de notre accoutrement étranger attire dans la boutique. C'est à peine si j'ai le temps de les entrevoir car l'homme de police les repousse d'une menace de son fouet. Des visages glabres d'eunuques — dévots de la Mère asiatique, Cybèle — entrent et sortent dans un éclair.

(1) Sur le service de la police dans la cité sainte d'Ephèse voir Ch. PICARD, *Ephèse et Claros*, p. 104.

Notre gardien décide de nous soustraire à la curiosité de la foule. Il nous pousse hors de l'échoppe.

Au tournant d'une rue la Grande-Déesse fait soudainement apparaître devant nous la façade à neuf colonnes de son temple. L'approche du soir amène un couple d'éperviers amis d'Artémis ; le ciel d'or au-dessus du fronton s'orne des spirales de leur vol.

Des chants à l'unisson soutenus par le jeu des instruments à corde filtrent entre les colonnades. Sans doute l'orchestre liturgique de l'Artémision donne-t-il à la Souveraine son incantation de la fin du jour (1).

Sous la conduite du gardien de police à la recherche d'Héraclite, nous tournons autour du temple jusqu'à son entrée sur la façade d'occident.

L'endroit paraît désert à cette heure où le disque du soleil roule vers l'énorme masse des bâtiments administratifs qui nous entourent — logement des prêtres, couvent des confréries mâles et des femmes consacrées « Abeilles », dépôt de la Banque Sacrée, palais du Mégabyze, l'eunuque régisseur en chef de tout ce lieu saint.

Cependant deux personnages accroupis jouent aux dés sur les marches du temple : un enfant, un homme. Tandis que leurs mains accompagnent le jeter des pièces d'ivoire ils prêtent l'oreille aux chants qui s'éteignent, regardent les toitures de la Banque divine casser le soleil. Auprès de l'homme frémissent au vent les feuillets d'un lot de papyrus ; les écritures semblent danser au son des harpes orientales dans le restant de lumière.

Voilà de quoi intriguer notre officier de police. Il s'approche à pas lents, par un détour, et s'empare du paquet. Se tournant vers le vieux joueur il l'interroge.

Alors seulement je sais qu'Héraclite est devant moi.

Je me suis assis entre lui et l'enfant. Un dialogue s'est ouvert entre nous après le départ du policier. Pour joindre mon interlocuteur j'ai plongé comme un pêcheur de Délos vers les grands fonds.

(1) Sur le rôle liturgique de l'orchestique dans le culte journalier de l'Artémision, cf. Ch. PICARD, *Ephèse et Claros*, p. 269-270.

Des clartés passaient sur le visage d'Héraclite car les serviteurs de la Grande Déesse venaient allumer autour du temple une ceinture de torches.

De notre entretien subsistent seulement des lambeaux dans mon souvenir. Mais l'intensité de leur éclat fait paraître plus noire la nuit qui les enveloppe. A ce qu'il semble, la sagesse d'Héraclite est obscure. D'ailleurs lui-même reconnaît qu'on ne comprend guère son langage. « Les ignorants, dit-il, ont beau entendre ils sont comme des sourds. Selon le proverbe ce sont des témoins dont la présence est absence ». Une longue recherche lui a enseigné que la plupart des hommes ont peu de goût pour la vérité. Les ânes apprécient la paille de leur litière de préférence à l'or ».

A quoi bon discourir ? « Ces gens ne savent ni écouter ni parler ». « Ils vont dans la vie en se croyant éveillés, pourtant ils oublient aussitôt, comme les dormeurs ce qu'ils font ». « Leurs âmes humides ont besoin d'éprouver l'ivresse d'un bonheur animal ». « Les poules aussi prennent des bains de poussière et les pores jouissent dans la boue ».

« Il est dur pour un homme de mener le combat contre ses désirs, et s'il cède à la passion c'est avec un fragment de son âme qu'il en paye le prix ».

Brusquement Héraclite interrompt l'entretien. Il regarde l'enfant jouer avec le sort ; les dés ont bondi de marche en marche au bas de la plateforme, dans la nuit.

Renouant le fil je demande :

— « Et toi qu'as-tu cherché ? ».

— « Moi-même, je me suis cherché ».

— « Jusqu'au terme de ton être ? ».

— « Si loin que tu voyages dans l'âme humaine crois-tu pouvoir atteindre un terme ? L'abîme est profond où réside la Sagesse — Logos ».

— « Aurais-tu, par hasard, déchiffré l'énigme ? ».

— « Le hasard ne livre pas de telles grandeurs ; ce n'est pas dans un coup de dés qu'on la trouvera ».

— « Un homme peut-il acquérir pour lui-même la Sagesse ? ».

— « Finirez-vous donc par comprendre que la Sagesse est une réalité à part, dans l'au delà de sa solitude ? De la Sagesse découle la Science qui mène toutes choses à travers toutes choses ».

— « Pourquoi parles-tu puisque tu ne possèdes pas la vérité ? ».

— « Ce n'est pas moi qu'il faut entendre mais la Sagesse même... et reconnaître que tout est un ».

— « Pourquoi la recherche apparaît-elle si difficile ? ».

— « La nature aime à s'envelopper de mystère. Une harmonie invisible surpasse l'harmonie apparente. Les chercheurs d'or remuent des masses de terre pour obtenir une parcelle de métal précieux. Si vous n'attendez pas l'inattendu jamais l'indécouvrable ne se découvrira à vous ; l'accès en est difficile ».

— « Ce sont les sens qui nous induisent en erreur ? ».

— « Quand un homme a l'âme barbare, les yeux et les oreilles sont pour lui de mauvais témoins ; il erre dans l'état de veille comme un mort. De même qu'en rêve notre vie appartient au monde du sommeil ».

— « D'où viendra la secousse propre à dissiper notre torpeur ? ».

— « L'homme, comme un feu dans la nuit, flambe et s'éteint ; il contient la lumière d'une âme sèche mais suprêmement sage et noble, prête à le consumer. Cette flamme, dans son avance, jugera et saisira tout en nous ».

— « Ce feu de mon âme sèche me paraît si lointain et voilé que je reconnais avec peine sa présence. J'échappe à son éclat ».

— « Comment saurais-tu échapper à ce soleil qui jamais ne sombre ? ou à l'illumination de la foudre qui ouvre la voie à toutes choses ? ».

— « La foudre cause aussi notre mort ».

— « Cette mort est notre vie ».

— « Tu passes pour aimer l'équivalence des contraires, Héraclite. Je sais que tu ne fais aucune différence entre mourir et vivre, veiller et dormir, connaître la jeunesse ou le vieil âge ».

— « Parles-tu d'évidence ? Ou répèterais-tu ta leçon apprise de moi ? ».

— « J'ai à cœur de dire la vérité ».

— « Te voilà donc parti en guerre contre les hommes. Sans la guerre ils ne connaîtraient pas même le nom de la Justice. D'ailleurs toute créature rampante est poussée à la pâture sous les coups. L'harmonie du monde repose sur la tension des contraires et sur leur engendrement réciproque. Le froid procède du chaud... ».

— « Tu as rendu si familière cette notion que nous y voyons aujourd'hui une banalité. « Le combat, souverain de l'Univers, est père de toutes choses ». Les nations invoquent ta sagesse pour justifier leur campagne d'extermination. Nos savants dans les sciences de la vie te reconnaissent pour un précurseur ; leurs doctrines sur l'évolution consacrent tes principes. Après toi, ils pensent avoir démontré qu'une espèce est vouée à périr si elle vient à manquer d'ennemis ; que la guerre appelle la paix et réciproquement, que le bien ferait défaut en l'absence du mal. Alors accueillons de bonne grâce nos déplaisirs ».

— « ...comme autant de bienfaits car l'antagonisme est bénéfique. Toutefois priez vos savants de pousser plus loin encore l'usage de la raison. Qu'il ne leur suffise pas d'acquérir un vaste savoir. Avec une science surabondante on risque de manquer la sagesse. Beaucoup d'entre eux interprètent d'une manière inexacte l'événement de rencontre et ils ne connaissent pas la vérité sur ce qu'ils ont appris — bien qu'ils croient l'avoir comprise. Assurément ils vivent en désaccord avec leur plus continuelle et plus intime expérience. Comment ne voient-ils pas qu'un flot changeant les entraîne dans un perpétuel devenir et qu'on ne descend pas deux fois au même fleuve ? Chaque matin fait lever un soleil nouveau ».

Il n'est pas juste de parler et d'agir comme si l'on était endormi, chacun rêvant à part dans son monde à soi ».

J'attends d'Héraclite qu'il ait justifié sa sentence. Va-t-il parler de la mobilité, de l'inconstance des choses ?

Ma demande le laisse indifférent.

Son regard a fini de suivre le devenir des formes. Dans le changement il a établi son repos, vécu sa mort. Chaque jour de vie est semblable au lendemain, semblable à la nuit, à l'hiver, à l'été, à la plénitude, à la faim.

Imperceptibles différences. De même le feu unique, où les arômes brûlent, procure à ses fumées diversement des noms d'arômes.

L'enfant, toujours assis sur une marche du temple a repris au creux d'une main les dés ; il tient le jeu et les sorts en suspens.

Derrière les colonnes de la façade défilent de minuscules flammes et une procession d'ombres. Le clapotis des pieds nus sur le dallage évoque la procession d'une troupe.

Héraclite parle à demi-voix, en monologue :

— « Vagabonds de la nuit, Mages, mystes, bacchants ! ».

Une moue de mépris pince ses lèvres. Il poursuit :

— « Tous des initiés, tous : un sacrilège, leurs mystères à la mode des hommes ! ».

L'occasion me paraît convenir à une reprise du dialogue :

— « Crois-tu vraiment, Héraclite, qu'ils commettent un sacrilège ? Envers qui ? Fais-tu à Zeus une place dans ta sagesse ? ».

— « Qu'importe à la Sagesse — une et singulière — qu'on l'appelle ou ne l'appelle pas du nom de Zeus ? ».

— « Selon toi, qu'est-ce que le divin ? ».

— « Beauté, Connaissance ».

— « Et l'homme ? ».

— « Singe par comparaison... à moins que cela ne te fâche. Peut-être préfères-tu qu'on le nomme « enfant » ? »

— « Tu as le génie peu conciliant, Héraclite ; Ta sagesse a choisi la guerre. Les gens d'Ephèse supportent mal ton Logos. »

— Qu'ont-ils fait de leur esprit et de leur cœur ? Le destin de l'homme réside en son caractère. Sa plus haute dignité c'est de prendre soin de lui-même de parler et d'agir en conformité avec le vrai — à l'écoute de la nature.

— Que souhaites-tu à tes compatriotes ?

— Puisse la richesse ne leur faire jamais défaut afin que leur vilénie vienne à jour.

Après ces paroles, Héraclite descend de la terrasse. Il traverse la ligne des feux entre les torches et part dans la nuit. Un chien le poursuit de ses glapissements.

Aussitôt les Maguséens faiseurs de prodiges envahissent le grand carré de lumière.

L'immense silhouette de la déesse apparaît au milieu de son cortège de panthères dans une fumée de résine. Elle porte sur son front un épervier en forme de joyau ; les ailes tombantes de l'oiseau lui bordent les tempes.

Plus qu'aucune autre divinité, Artémis d'Ephèse aime à se produire en épiphanie.

HIPPOCRATE DE COS ENTREPREND DE SONDER LE MYSTÈRE DE LA NATURE HUMAINE

Le médecin, aux prises avec les problèmes de sa pratique journalière refuse de spéculer à la manière des philosophes. Il astreint sa pensée à méditer profondément sur les faits : enthumeesthai.

C'est à travers une expérience intime de la vie qu'Hippocrate apprend à découvrir l'homme.

LORSQUE les écoles médicales s'éveilleront à l'esprit scientifique, un peu de ferment héraclitéen tombera sur elles. Grand bénéfice pour la médecine. Un biologiste de nos jours appréciera la valeur de cette contribution. Le jeu de la vie repose sur un mécanisme d'équilibre sans cesse rompu et rétabli. Il est vrai que la sagesse héraclitéenne tient une place assez modeste dans l'ensemble des œuvres médicales. Mais c'est un feu subtil que celui d'Héraclite, ne l'oublions pas. Un feu inapparent qui préside cependant à tous les échanges. Nous dirions aujourd'hui qu'il détermine, à froid, en termes d'oxydo-réductions, les activités du métabolisme organique.

Or jadis comme de nos jours, c'est bien une vision héraclitéenne de la nature qui s'impose au médecin — à la fois théoricien et praticien — s'il veut saisir un aspect fondamental de la vie.

On ne connaît pas à Héraclite de disciples qui aient vécu à ses

côtés et recueilli son enseignement. Mais la vigueur de sa pensée fera naître dans tout le monde grec, en peu d'années, une abondante « famille héraclitienne ». Cette famille inclut des noms célèbres mais plus encore d'anonymes ; elle étend son influence sur les philosophes et sur ces hommes de la technique que sont les médecins.

Dès le V^e siècle bien des médecins acquièrent ainsi dans la pratique de leur art, tantôt consciemment, tantôt à leur insu, une tournure de pensée semblable à celle d'Héraclite. Même ceux d'entre eux qui avaient résolu de soustraire la médecine aux influences philosophiques soufflant d'Ionie faisaient de l'héraclitisme sans le savoir. Ne voyaient-ils pas les malades subir dans leurs corps, sans cesse, l'assaut de dynamismes antagonistes ; la fièvre et la sécheresse de la peau atteignant un paroxysme cèdent à une vague de sueurs froides. « Tant est prompt, écrit un praticien, le passage du froid à la chaleur et de la chaleur au froid ; de cet antagonisme je pourrais donner des milliers d'autres preuves » (1). Ses confrères ne lui en demandent pas tant.

Pendant que les continuateurs des premiers physiciens poursuivent leurs recherches sur les grands principes, les médecins, plus timidement, cherchent des voies nouvelles sur le terrain de la pratique. Ils connaissent et apprécient sans doute les puissantes spéculations des hommes de Milet, de Sicile et d'Italie, d'Ephèse. Eux-mêmes éprouvent à leur tour, après les physiciens, l'intense stimulation de l'esprit scientifique. Le vent de l'aventure, soufflant durant la seconde moitié du V^e siècle sur la Grèce entière, les porte aussi vers la découverte.

Mais en bons praticiens aux prises avec des problèmes à résoudre sur le champ ils résistent à la tentation de gagner aussitôt les hautes sphères. D'ailleurs une longue tradition médicale préserverait ces hommes de méconnaître les règles de l'humble tâche ouvrière.

Le médecin est un « démiurge », artisan hautement qualifié, serviteur de son art. Ses malades lui imposent de garder contact à toute heure du jour et de la nuit avec des corps et des besoins

(1) *Peri archaiês ietrikês XVI.*

humains. La boue des sentiers où il englué ses pieds, les assauts d'un vent contraire, une tempête de neige, la brûlure ou les caresses du soleil lui démontrent le pouvoir des saisons sur la santé des hommes.

Vivons dans la familiarité de ces gens absorbés dans des consultations quotidiennes et nous comprendrons mieux l'orientation particulière des recherches médicales. Pour connaître les paysages de leur esprit, nous accosterons durant la seconde moitié du V^e siècle sur l'île de Cos.

La famille des Asklépiades y exerce par tradition, de père en fils, le métier de médecin. Mais elle adopte aussi des jeunes gens qui possèdent les dons de nature requis pour bien pratiquer la médecine. Au cours d'un long stage préalable auprès des maîtres qu'ils accompagnent et assistent dans leurs tournées chez les malades, ces apprentis apprennent la théorie et la pratique de l'art.

A l'époque où nous visitons Cos (1) — vers 430 — Hippocrate atteint sa trentième année. Son père, Héraclide, et un médecin du nom d'Hérodicos lui ont appris, au chevet des patients, à observer, à prévoir, à discriminer, à influencer le cours des maladies. Déjà il dispose d'un savoir transmis, comme un héritage, par une longue tradition familiale. A ce trésor, ses instructeurs ont ajouté leurs propres découvertes et des méthodes de recherche confirmées par l'épreuve de l'expérience. Bien des médecins jugeraient suffisante pour accomplir leur service public cette science consacrée par un long usage au cours des siècles. Mais le jeune Hippocrate a recueilli dans ses visites aux malades, autre chose qu'une confirmation de l'enseignement traditionnel. L'exercice de sa profession qui l'associe intimement à la souffrance humaine développe en lui une sensibilité pénétrante. Derrière les apparences visibles et tangibles il perçoit le flux de la vie avec ses courants et contre-courants, les épisodes d'une lutte contre le mal, les phases critiques, les dénouements. Son génie en éclosion reconnaît à des indices subtils les ressources secrètes que la nature vivante met en œuvre. De jour en jour, il voit se parfaire en lui cette merveilleuse aptitude à observer, à juger, à prévoir le jeu des forces en action dans un organisme au combat.

(1) Voir aussi chap. XIV : *Les Lieux : L'île de Cos*, p. 208.

C'est un évènement capital dans l'histoire de l'homme que la naissance de cette nouvelle capacité : capacité de percevoir le dynamisme de la vie.

Dès lors, toutes les fonctions sensorielles du médecin, aiguisées à l'extrême s'appliqueront à déceler les phénomènes évoluant au sein de l'individu malade. Les éléments de cette enquête seront présentés à l'intelligence comme des signes dont le déchiffrement s'impose. Déchiffrer le message inclus dans l'ensemble des symptômes — éloquents pour qui entend leur langue — découvrir l'unité fondamentale cachée derrière la pluralité des signes et des critères, interpréter les phases d'une évolution morbide, telle est la tâche du médecin. Elle exige pour être bien menée une attention toujours en éveil et l'usage de la méditation en profondeur — *enthumeesthai*.

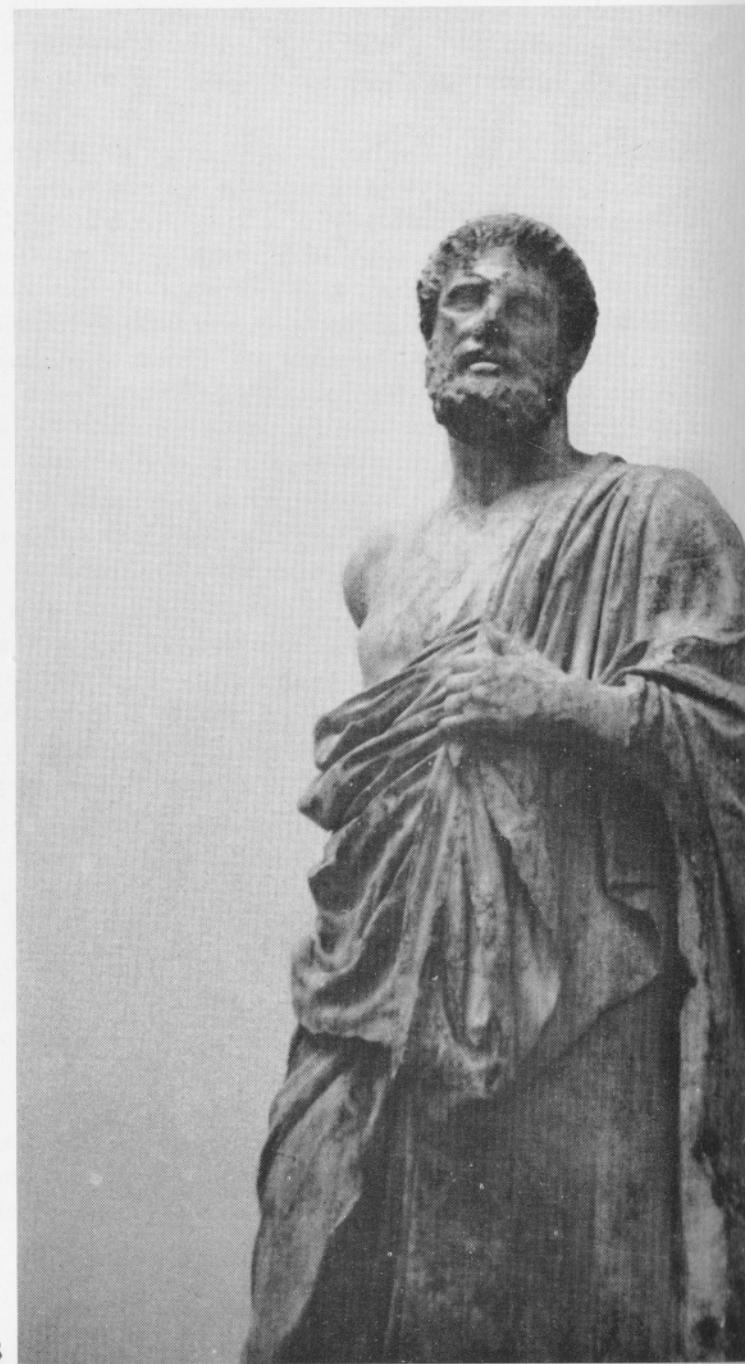
Pour apprécier l'ampleur des horizons qui s'ouvrent devant le regard d'Hippocrate et de ses disciples on relira les textes médicaux de la collection hippocratique aux lieux même où ils furent réunis — dans l'île de Cos.

Pénétrés de cette lecture nous irons ensuite sur les chemins qu'Hippocrate a parcourus, d'un hameau à l'autre, par les montagnes, les vallées, les rivages de Cos (1). A force de battre les sentiers à la recherche de sa présence nous finirons par le rencontrer en compagnie d'un jeune assistant et disciple au seuil d'une ferme. Au Ve siècle comme aujourd'hui, des maisons solitaires et quelques modestes agglomérations parsèment les paysages de l'île. Entre ces lieux habités, parfois très distants les uns des autres, le cheval adapté à la montagne offre le seul moyen de transport rapide. De fait, un médecin que son renom a rendu populaire dans le pays passe sans doute plus d'heures à réfléchir pendant ses chevauchées sur les pistes qu'en consultation auprès des malades. Certainement la famille des Asklépiades dont Hippocrate est issu exerçait ainsi son art, depuis des siècles dans la pratique rurale. Ses médecins devaient nécessairement parcourir l'île de bout en bout, durant toutes saisons et par tous les temps pour répondre aux appels de la population.

(1) On trouvera au chapitre XIV de ce volume — les Lieux — une description de l'île de Cos.

*L'exercice de sa profession
qui l'associe intimement à la souffrance humaine...*

PLANCHE XI



STATUE
D'HIPPOCRATE
AU MUSÉE DE COS

D'urgence il fallait se porter au secours d'un blessé en danger de mort, accourir auprès d'un malade fiévreux ou délirant, réduire une luxation de membre, traiter une fracture, faciliter un accouchement laborieux.

C'est en réponse à notre attente que nous rencontrons Hippocrate au sortir d'une ferme solitaire battue par les vents marins. On aurait pu le rejoindre ailleurs, n'importe où à la campagne, certes, mais nullement dans une salle d'examens — un *iatreion* — où la foule se presse. Ses découvertes sont celles d'un praticien qui réfléchit à loisir et profondément pendant ses longues randonnées sur les chemins ; elles portent la marque de la méditation scientifique. Entre deux consultations successives dans la campagne s'introduit un intervalle prolongé. Et cela lui permet de consacrer une attention sans mélange à chaque cas en particulier.

Au long de l'itinéraire il enseigne et interroge son disciple, explore en profondeur les problèmes et les implications de son art, interrompt la marche pour reposer les chevaux.

Si nous restons assez proches de nos amis pour les écouter dialoguer nous remarquerons avec quelle insistance Hippocrate incite son jeune élève à soumettre tous les problèmes aux jugements de l'esprit. Evoquant à grands traits la physionomie des maladies qu'ils viennent ensemble d'observer. Hippocrate ajoute à son esquisse une pressante injonction :

— « A toute partie et à l'ensemble de son art le médecin doit appliquer une raison supérieure — *προσέχειν τον νοόν*. Il lui faut comprendre et porter longuement dans sa pensée profonde — *ἐνθυμέεσθαι* — le sens véritable de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de ce qu'il touche, de ce qu'il sent ».

Parce que les avis du maître rayonnent dans la liberté du plein air, parce qu'ils rejoignent la beauté du paysage environnant, leur charme ouvre l'intelligence du disciple. L'adolescent, familiarisé depuis son enfance avec l'art d'assister les malades, a mûri dans un contact intime avec la vie. Il en perçoit partout alentour le souffle, la flamme, la fluidité. Ses sens se sont affinés déjà à l'extrême par l'apprentissage et grâce aux aptitudes innées qui motivèrent son

adoption dans la famille des Asklépiades. Un discernement subtil s'est éveillé en lui qui le rend sensible à la présence de la vie et de la mort dans les choses apparemment inertes. Il en identifie les indices aussi sûrement que nous reconnaissons un individu de loin, avant de l'avoir vu, au timbre de sa voix, au style de sa démarche. Carl l'apprenti-médecin apprend depuis son jeune âge à étendre son attention par delà les corps humains, de proche en proche, à toutes les énergies, à toutes les formes animatrices de la nature. Son regard est accoutumé à comprendre dans une vision d'ensemble — significative vivante, dynamique — le paysage dont l'homme fait son habitat. Durant les chevauchées qui le mènent de village en village, le jeune Asklépiade peut éprouver sur lui-même la puissance des sites où il fait halte, celle des lieux qu'il traverse. Ainsi quand l'appel d'un malade lui donne l'occasion de visiter la montagne qui domine comme une énorme acropole l'occident de l'île, des paysages intimes et privilégiés se révèlent à lui.

Une haute vallée ouverte à la fois vers le sud et l'ouest regarde, en contre-bas, la mer. La mer dessine dans le lointain un golfe aux tons d'émeraude où pointe un gros îlot rocheux. Après la rude montée au flanc des falaises, nos bêtes en sueur, prennent du repos. Leur poil sèche doucement ; elles ne frissonnent pas ; des brises tièdes, réconfortantes, montent du rivage. Sous la protection d'une pente dressée contre le nord, nous échappons aux flèches du vent boréal. Cette barrière et celle de la forêt de pins qui couvre les versants suffit à créer un minuscule monde à part. Il y règne un perpétuel printemps. Une visite au village sous la conduite d'Hippocrate nous convainc que sous ce climat les familles humaines prospèrent. Les malades y sont rares. On croise dans les rues des hommes robustes épanouis qui saluent le passant d'une voix claire. Ils ont l'esprit vif, le caractère excellent.

Un médecin instruit de son métier sait que de tels avantages découlent des conditions géographiques propres au hameau. Il reconnaît l'influence qu'exerce sur l'état sanitaire l'orientation de l'habitat par rapport au cours du soleil, l'exposition aux vents, la nature des eaux dans le voisinage. En général l'eau de roche jaillie des hauts-

La mer dessine dans le lointain un golfe aux tons d'émeraude où pointe un gros îlot rocheux.



PLANCHE XII

UN PAYSAGE
DE L'ÎLE DE COS

lieux fournit une boisson saine, douce, dont l'éclat égaye le cœur — surtout si elle reçoit les premiers rayons du soleil levant qui la purifie.

Examinant une source ainsi exposée à la sortie du roc, Hippocrate confirme la théorie. Puis il va s'asseoir avec son jeune compagnon sur les marches d'un temple à la sortie du village. A leurs pieds un ravin dévale son minuscule torrent en chutes abruptes et l'emporte à la mer.

Le dialogue reprend, face au littoral marqué au loin par sa frange d'écume — faucille à la courbe parfaite.

Un médecin du XX^e siècle, s'il réussit à bien entendre, avec exactitude, l'enseignement fondamental du vieux maître de Cos, s'il parvient à en suivre le fil, redécouvrira certains horizons perdus. Il récupérera du même coup, pour le bénéfice de sa pratique journalière, des capacités de l'esprit tombées en désuétude. Pour un homme accoutumé à faire usage des techniques et des schémas modernes, c'est une singulière et rafraîchissante expérience que de lire en plein air, dans l'île de Cos les textes de la collection hippocratique — d'en inventorier la richesse sur les sites où Hippocrate exerça son art et le transmuta en une science de la vie. L'éclairage fulgurant qui préside à toute découverte géniale dans l'état de grâce où elle naît, jaillit à nouveau. L'éclat primitif — si éphémère — réapparaît ; il ouvre des perspectives, révèle des dimensions inattendues.

A la faveur de ces dispositions « facilitatrices » un dialogue s'établit qui ramène au jour les injonctions du pionnier de la médecine. Nous y accordons notre esprit avec une fraîcheur d'attention égale à celle du disciple qui tout à l'heure, assis sur les marches du temple, écoutait.

Tout de suite nous remarquons que certains mots reviennent avec une fréquence particulière sur les lèvres d'Hippocrate, ce sont des verbes ; chacun d'eux désigne une fonction spéciale de l'esprit investigateur aux diverses phases de la recherche :

Skepsin agein — σκέψιν ἄγειν — mener l'enquête. Cette démarche première du médecin devant le champ qu'il doit explorer exige d'être amplement décrite. Sur ce point les précisions abondent. On nous

recommande d'éduquer et d'affiner au suprême degré les sens que la nature a mis à notre disposition :

« Considérer ce qu'il est possible de voir, de toucher, d'entendre, ce qui est saisissable grâce à la vue, au toucher, à l'ouïe, au nez, à la langue, à la pensée ; ce que l'on peut parvenir à connaître par tous les moyens dont nous disposons » (1).

Tous les appareils sensoriels dont nous sommes porteurs seront mis en œuvre ; nous aurons soin d'en tirer le meilleur parti possible. Par exemple les cas difficiles pourraient être examinés, de préférence, le matin parce que la vue et l'esprit ont alors une plus grande acuité de perception (2).

Recueillant de la sorte les données de fait nous associerons aussitôt la raison à l'expérience : *tribé meta logou* — τριβή μετά λόγου. Le recours à la raison s'impose dès le premier contact des sens avec leur objet, instantanément. Car l'esprit domine la recherche, lui confère son orientation, pénètre et éclaire les données, reconnaît la valeur des signes. C'est être un bien médiocre médecin que de faire crédit à ses yeux plutôt qu'à l'intelligence en éveil. Cette vigilance de l'esprit en face des problèmes devra se maintenir infatigable, ouverte devant toutes les perspectives.

Ce sont bien là les conseils d'un maître, savant en tous lieux et en tous les siècles — ouvrier de voies sûres. Hippocrate fait connaître l'ample étendue de son enquête :

« Voici les données enveloppant les maladies d'où j'ai tiré mes jugements. Je m'appuie sur une connaissance de la commune nature des hommes et des particularités individuelles, de la maladie même, du terrain morbide, de la diététique suivie et du diététicien, car la connaissance de ces faits contribue au jugement favorable ou défavorable de la situation. Je fais entrer en ligne de compte également les perturbations atmosphériques et géographiques, les unes limitées, les autres plus générales propres à chaque région. Je note les habitudes, le mode de vie, les pratiques, l'âge de chaque sujet ; j'observe chez

(1) *Officine du Médecin*, I, III, 272, 2-5.

(2) *Deuxième Prorrhétique*, 4 L, IX, 22-23.

lui le parler, les manières, les silences, les pensées, le sommeil ou l'insomnie, la nature et l'occasion de ses rêves, les gestes désordonnés de ses mains, les mouvements de grattage, ses larmes ; dans les paroxysmes de la maladie il faut examiner les selles, urines, expectorations, vomissements en notant la séquence des événements... De ces documents nous pouvons tirer d'utiles prévisions » (1).

« Quiconque veut prescrire à un homme correctement le régime de vie qui lui convient doit acquérir d'abord la connaissance et un discernement de la nature humaine... il lui faudra proportionner l'exercice physique au régime alimentaire et à la constitution de ses patients, tenir compte de leur âge, prendre en considération la saison de l'année, les changements atmosphériques, la situation géographique des lieux où résident les patients, les caractères climatiques de l'année... » (2).

Dans le vaste champ où son intelligence l'engage avec tant de liberté, Hippocrate ne risque pas de se perdre. Un don aigu de l'observation le ramène toujours au contact des faits que sa pensée relie entre eux par des enchaînements logiques. Parmi les données innombrables qui s'offrent à lui, il découvre un ordre, accessible à la raison.

Son génie scientifique lui a fait connaître une loi fondamentale de la vie : le principe d'intégration. Aussi, derrière la pluralité sans limites des signes et des symptômes va-t-il droit à l'unité pressentie. Cette démarche s'impose à lui avec rigueur ; elle résume l'essentiel de l'acte médical (3). Car à ses yeux l'organisme forme une totalité dont toutes les parties vivent en mutuelle interdépendance. L'être humain — à la fois corps et âme — révèle à travers la cohésion de sa

(1) *Epidémies*, XXIII.

(2) *Peri Diatès*, I, II.

(3) Cf. Louis BOURGEY : *Observations et Expérience chez les Médecins de la Collection Hippocratique*, Paris, 1953, p. 226 et note 1 : « L'attitude qui consiste à accepter largement dans le concret la multiplicité tout en restant absolument fidèle à une unité supérieure apparaît donc essentielle ; elle constitue un comportement caractéristique du médecin de Cos. Dans la première partie de ce travail, nous avons indiqué (p. 95) que la formule platonicienne de l'Un et du multiple pouvait s'appliquer à la manière qu'avaient les Hippocratides de considérer le corps humain ; nous voyons ici que cette maxime est susceptible en outre d'un sens beaucoup plus précis et rigoureux, lié au développement même de la pratique médicale ».

nature une unité intérieure à qui sait comment l'atteindre. Par cette découverte le médecin obtient de grandes clartés. Il perçoit dans son malade les épisodes de la lutte pour un retour à l'équilibre. Une vision d'ensemble lui expose le déroulement de l'histoire passée, du cours présent et de l'avenir à prévoir — *legein ta progenomena, gignóskein ta pareonta, prolegein ta esomena* (1).

C'est parfois sur de subtiles nuances, sur des signes fugitifs que le praticien exercé fonde son jugement. Il s'entraîne à discerner — *krinein* — le message significatif à peine perceptible dans le torrent des phénomènes. Ce reflet éphémère de la totalité surgit, disparaît. L'occasion d'observer et d'agir est brève — aiguë comme une pointe d'aiguille — *ἡ δε ιητρικὴ ὀλιγοκαιρὸς ἐστίν.*

En cultivant par une sorte d'ascèse le pouvoir de saisir en son flux le dynamisme de la vie, Hippocrate acquiert une compréhension intime de la nature humaine. Elle lui révèle ses ressorts cachés dans l'expérience journalière de la profession médicale. De grandes lois lui apparaissent qui permettent de prévoir les phénomènes à venir et rendent compte du passé. Sans prétendre enclorre ces normes dans des formules verbales il en éprouve intuitivement la rigueur, la direction, les tendances. En cela il ressemble au bon pilote dont la sagesse pratique juge au milieu des tempêtes, la force et l'orientation des vents et des courants marins, la présence d'un écueil sous les vagues.

« La loi gouverne tout. On la trouve à l'origine de toutes causes ».

Ces paroles préparent l'avènement du déterminisme. Elles assurent les fondations de la science. Toutefois elles portent la marque de l'esprit religieux. Car la loi — génératrice et régulatrice de la vie humaine, animale, végétale, cosmique dérive de l'ordre divin. Elle instaure dans le monde le dessein de l'Esprit — *Νοῦς*.

Sans doute le hasard — sous le nom de Fortune : Tyché, se mêle d'une manière inexplicable à l'harmonie du cosmos, mais cette intrusion du fortuit ne réussit pas, cependant, à masquer les grands traits d'une sagesse inhérente à la vie. Cette sagesse dont la Nature fournit des preuves abondantes (2), est un précieux auxiliaire pour le

(1) *Epid.*, I.

(2) Cf. à ce sujet : Werner JÆGER, *Paideia*, vol. III, *Greek Medicine as Paideia*, pages 28 et suivantes où ce thème est amplement exposé.

médecin. Elle démontre sa force secourable dans le cours des maladies : « La nature n'a pas de maître, nous dit-on, et sans avoir rien appris elle accomplît la tâche nécessaire — *ἀπαίδευτος ἡ φύσις ἐοῦσα καὶ οὐ μαθοῦσα τὰ δεόντα ποιεῖ*. Les premiers symptômes morbides — la fièvre par exemple — témoignent déjà que le corps a mobilisé son énergie réparatrice.

Cette sagesse implicite dans la vie comme dans le cosmos entier intensifie son effort sous la main experte du médecin qui sait la solliciter et la comprendre. Notre rôle thérapeutique se borne à écarter les obstacles qui opposent une barrière au déploiement des forces réparatrices.

Nul besoin pour cela d'être philosophe. Le médecin de Cos, fidèle à son métier refuse de spéculer à la manière des sophistes. Il rejette systèmes, doctrines, dogmatique. Sa simple besogne consiste à assister avec amitié ceux qui réclament ses services. Une connaissance pratique suffit à cet effet.

Au surplus il reconnaît qu'un océan d'ignorance l'enveloppe. Sa vie entière sera consacrée au labeur d'investigation ; et l'esprit toujours maintenu en éveil conduira l'enquête. Mais la vie est courte, trop courte pour mener à bien le long apprentissage de l'art. L'occasion passe, prompt à disparaître. Le jugement est difficile.

Pleinement conscient de la fragilité de son savoir le médecin assume pourtant la fonction d'assister les malades. D'où lui vient tant d'audace ? Compte-t-il sur un secours divin pour le tirer d'embarras dans les situations difficiles ? Peut-être croit-il que la nature — mère admirable et sage — répare elle-même ses blessures, telle l'araignée affairée sur les déchirures de sa toile ? (1).

Plutôt il sait qu'un ordre — reflet de la Sagesse divine — gouverne, en loi suprême, et dirige le pilotage de toutes choses. Les ruptures d'équilibre à travers le cosmos et dans les corps vivants sollicitent par un jeu nécessaire, leur correction compensatrice. Ainsi le mal contient implicitement sa cure. C'est en fondant une science sur cette découverte d'une harmonie bénéfique que le médecin

(1) Cf. *Héraclite fragm.* 67 a.

ose entreprendre sa tâche. Serviteur de l'art, il tourne son intelligence vers l'enseignement de la vie et en médite les leçons.

Sans doute une telle entreprise dépasse les dimensions de l'homme. Mais la Sagesse et l'amour éclairent l'esprit du chercheur ; l'attrait de la vérité aimée pour elle-même, l'amour de l'homme à secourir et de la science à acquérir communiquent au pionnier de la médecine les vertus du sacré.

Par l'effet d'un étrange paradoxe, l'humilité scientifique l'incite à être hardi, l'aveu de son ignorance l'oriente vers la Sagesse — tel Socrate.

« Rien n'oppose la médecine à la Sagesse ; de fait, la médecine contient implicitement tout ce qui peut conduire à la Sagesse... ainsi donc amenez la médecine à la Sagesse et infusez la Sagesse dans la médecine » (1).

La tâche que se propose le médecin est de guérir le mal, mais c'est aussi d'en prévenir l'apparition et d'en détourner la venue (2). Une grande ambition de faire régner l'harmonie envahit la médecine. Cette puissance bénéfique découlerait-elle du culte voué par Hippocrate à l'éthique et à la Sagesse dès l'origine ? On sera tenté de le croire lorsqu'on aura entendu résonner cette sentence :

« Bien des malades si conscients soient-ils du péril où ils sont, retrouvent la santé par le seul fait de la joie que leur inspire la bonté de leur médecin » (3).

Gardons-nous de prononcer de telles paroles à la légère. Elles prêteraient à rire. L'amour saurait-il compenser une infériorité du savoir ? Il serait vain d'épiloguer sur ce thème.

Seul le médecin qu'une longue pratique a instruit connaît par l'usage la vérité secrète incluse dans cette sentence. Car l'amour de la vie communique à ceux qui en apprennent la loi une initiation.

(1) *Peri Euschemosyné*, IV.

(2) Cf. *Peri Diatès*, I, II. « Car les maladies ne surgissent pas tout à coup, elles se constituent graduellement avant d'apparaître soudainement. C'est pourquoi j'ai voulu découvrir les symptômes qui les font prévoir chez un malade avant que l'état de santé ne succombe au mal, et comment l'équilibre physiologique peut être restauré ».

(3) *Parangeliài*, VI.

LEXIQUE GÉNÉRAL

DES DIVINITÉS, DES LIEUX, DES THÈMES

On trouvera dans les chapitres suivants un exposé sommaire sur les divinités et les héros, les principaux thèmes des méditations helléniques — l'idée de Destin, de Justice —, et les sites grecs mentionnés dans le présent livre (1).

(1) La matière est tout juste effleurée ici et ne fait nullement l'objet d'études érudites. Le lecteur désireux d'obtenir une plus abondante documentation pourra puiser aux ouvrages cités en fin des trois chapitres suivants, p. 251.

LEXIQUE DES DIVINITÉS

Qu'est-ce qu'une divinité grecque ?

Pour un homme de notre époque telle divinité grecque, Athéna par exemple, n'est rien d'autre qu'un nom, une image popularisée par des œuvres d'art, l'objet d'une dévotion particulière, la patronne nominale d'une cité, le centre d'un culte conventionnel, l'habitante fictive d'un temple. En d'autres termes elle a perdu toute vitalité, c'est une notion abstraite, sans existence propre ni pouvoirs. Au surplus, l'étude des textes et l'archéologie montrent qu'en chaque lieu de culte le dieu ou la déesse assument pour leurs dévots un type particulier. A tout sanctuaire correspond une physionomie spéciale de la divinité résidente ; elle s'y manifeste sous des traits indigènes au milieu d'un complexe local de rites, d'usages, d'antiques récits. Les fonctions que ces divinités exercent en réponse aux exigences traditionnelles de la population ambiante lui confèrent une figure bien définie. Demeter Cabiria qu'on vénère près de Thèbes diffère de la Demeter de Phigalia en Arcadie ou de celle qui habite Lerne. Le peuple adresse aux unes et aux autres des demandes et des sacrifices bien différents. Et ces « trois » personnes de Demeter ne sont nullement superposables.

Mais pour un Grec voyageant sur la terre hellénique cette diversité d'apparences et d'aptitudes fonctionnelles n'altère en rien le caractère fondamental, spécifique de la déesse. Le nom de Demeter évoque dans sa pensée et dans son sentiment une physionomie bien précise, distincte de toute autre figure divine.

Il est évident qu'un érudit de notre époque pourrait difficilement imaginer ou éprouver l'expérience religieuse d'un contemporain de Sophocle. Faute d'y parvenir il ignore l'essentiel, il joue avec des noms divins vidés de leur contenu.

Un Hellène des temps passés réagissait sur le mode sensible — et non pas en intellectuel — quand il accédait à la présence de la divinité. Les échos de cet émoi se prolongent dans les textes anciens jusqu'à nos jours. Eschyle nous les communique en trois vers éclatants (1) ; un soldat, sur le point de revoir le pays natal après une longue absence, évoque les formes vivantes — les statues de culte sans doute (2) — des dieux de sa jeunesse.

— « O dieux qu'illumine le soleil levant, accueillez avec grâce de vos yeux pleins de lumière le roi longtemps retenu au loin ».

L'image est suggestive. Eschyle l'aurait-il recueillie dans la soudaine reviviscence d'un souvenir ? On sait que les statues de culte — à demeure dans leur naos ou en plein air — regardaient vers l'orient ; elles s'éveillaient ainsi à l'aube ; les rayons du premier matin baignaient la face de l'idole, faisaient étinceler ses yeux.

La présence de la divinité mouvait l'âme des hellènes comme une réalité agissante et une source de puissance. Athéna dispensatrice de sagesse, de conseils efficaces, de savoir artisanal, Athéna protectrice de la ville a sa résidence au cœur du croyant. C'est de ce foyer profond chargé d'un potentiel ignoré du dévot lui-même, que l'image divine tire sa force ; elle se comporte donc comme une forme vivante capable de revêtir les divers aspects propres à ses fonctions essentielles.

Toute divinité grecque répond à une exigence fondamentale de l'esprit humain. Elle exprime les tendances et les structures d'un champ de forces spirituelles. Par exemple la physionomie d'Apollon à Delphes révèle sous la diversité de ses apparences une parfaite

(1) ESCHYLE, *Agamemnon*, v. 519-521. Aussi, on se souviendra de l'émotion qui s'empare de Platon lorsqu'il affirme la réalité des dieux. Aussitôt il retrouve, avec ses souvenirs d'enfance, l'allégresse et l'émerveillement éprouvés au spectacle des fêtes sacrées. (*Lois X*, 887 d. et suiv.).

(2) Du moins, telle est l'interprétation que donne de ces vers W.B. DINSMOOR dans *The Architecture of Ancient Greece*, Londres, 1950, page 49.

unité de nature : illumination, Sagesse lui sont déléguées par une souveraine autorité, celle de Zeus, cette expression insaisissable de la norme universelle. Les divinités grecques reflètent dans un monde matériel les fonctions et attributs de l'esprit. A ce titre elles furent et demeurent éternellement réelles. Les philosophes de l'antiquité avaient reconnu cette évidence cachée au regard du dévot ou pratiquant ordinaire. Ils disaient que les dieux sont tous des enfants du *Noûs* et qu'ils demeurent dans l'aïther, substance spirituelle et source de conscience.

La divinité peut bien apparaître aux humains comme multiple, masculine, féminine, naissante et mourante, elle est *une* et *indivise*, immuable dans la majesté de son essence — *to theion*. Et que l'on ne vienne pas nous dire que c'est là une notion de philosophes ; l'homme du peuple, si enclin à commercer familièrement avec ses dieux de la campagne et de la cité, sait à quoi s'en tenir quand, au théâtre, il entend prononcer ce mot chargé d'une force sacrée : le divin. Il en éprouve la grandeur et ne se pose pas de questions.

Au long de ce livre les divinités helléniques nous ont offert leurs figures plus qu'humaines comme pilotes pour nous conduire aux dynamismes invisibles d'où elles tirent leur signification. De ce dynamisme situé à l'arrière-plan elles expriment une dérivée, une fonction, un authentique développement en images. Chacun peut saisir dans le jeu de leurs psychodrames l'inspiration qui lui dévoilera une connaissance bénéfique pour la conduite de sa vie.

A I T H E R

(ou Ether)

Si nous voulons comprendre le sens exact qu'un Grec du Ve siècle attribuait à la notion d'aïther (ou éther) il nous faut d'abord rejeter l'idée moderne — aujourd'hui fort contestée sinon abandonnée — d'une substance cosmique portant ce nom. Pour un Grec de l'époque classique, l'aïther se manifeste à la vue, dans le ciel clair, par son apparence lumineuse et étincelante. Tandis que l'air emplit les basses

régions d'impureté, de brumes, nuages, vapeurs, poussières, la zone éthérée dans les hauteurs offre sa pure lucidité aux dieux pour leur habitat.

L'aïther est aussi subtil, immatériel que le feu et la lumière même. L'Olympe en est emplî. Il représente aussi un principe de vie éternelle car sa nature propre c'est d'être impérissable et incorruptible. Source de toute vie divine — tel l'esprit ou *Νοῦς* — il ordonne l'évolution des dieux (*κορυφή θεῶν* fragm. 919 d'Euripide). De fait Zeus s'identifie à l'aïther (*αἰθήρ... Ζεὺς ὃς ἀνθρώποις ὀνομάζεται* fragm. 877).

Quant aux hommes, ils recèlent sous la matière terrestre dont ils sont faits, ce principe lumineux — appelez-le conscience, sagesse, lucidité, esprit, comme il vous plaira de le nommer. Ce principe est leur essence immortelle. C'est au sein de cette pure luminosité qu'Electre cherche son père mort (Euripide, *Electre* v. 59) car c'est là que les défunts connaissent une vie impérissable. Ainsi l'idée qu'après la mort les âmes humaines sont immergées dans cette pure et lumineuse conscience divine qu'est l'aïther constitue une croyance courante ; elle est proclamée au théâtre devant une large audience populaire par le chœur des Suppliantes d'Euripide :

Αἰθήρ ἔχει νῖν ἡδῆ Suppl. v. 1140.

D'un mourant il est dit que son souffle s'en va vers l'aïther : *πνεῦμα'ἀφείς εἰς αἰθέρα* fragm. 971.

Cette croyance est assez généralement adoptée pour qu'on la trouve inscrite en épitaphe sur la tombe des Athéniens morts en combattant à Potidée (430) (1).

A P H R O D I T E

Elle est née de l'océan infini qu'un dieu céleste — Ouranos — a fécondé. Sa domination sur les mers est celle du sourire et de la douceur que le soleil fait naître à la crête des vagues après l'orage.

(1) On trouvera d'utiles données sur la notion d'aïther dans l'ouvrage de GUTHRIE, *The Greeks and their Gods* (p. 207), et chez ROHDE, *Psyché*, Ed. franç., p. 474 et suiv.

Aussi mérite-t-elle le titre de « galenaïe », déesse de la mer sereine. Sa protection assure aux navigateurs un voyage paisible. On la retrouve dans les ports où elle revêt des formes élevées ou plus terre-à-terre. Ses escales préférées sont bien connues des marins : Paphos à Chypre, l'île de Cythère, Corinthe, Eryx de Sicile, Cnide.

Débarquant sur le sol ferme elle procède aussitôt à l'arrangement de sa toilette. Sa parure lui est donnée par les Grâces, les Charites, ces esprits féminins de l'épanouissement végétal. Baignée, coiffée, ointe de parfums, parée, vêtue de neuf, elle est prête pour la danse. Elle danse en chœur avec ses compagnes. Sous ses pas la terre éclate en floraisons, les jardins naissent, aussitôt odorants.

Aphrodite hante et orne de fleurs les berges des rivières ; on l'y rencontre parfois, portant une couronne de roses piquée dans ses cheveux à l'heure où la brise dissémine des parfums (1). Celui qui a l'heureuse fortune de la rencontrer dans cette singulière circonstance, reçoit d'elle la grâce et la vertu d'aimer la Sagesse (2).

Les Athéniens lui ont consacré des jardins et une statue sur les rives de l'Ilissos, au pied des remparts. Dans ce site où résident de nombreuses divinités inspiratrices — la Mère des dieux, les déesses Eleusiennes, Artémis — Aphrodite exerce sa force fertilisante par le moyen de la beauté et de la séduction. C'est à ce titre qu'elle est tisseuse du Destin — une Ancienne, l'aînée des Moires qui filent les destinées.

Derrière la grâce qu'elle jette à profusion sur le monde peut se cacher le plus redoutable piège : elle est pourvoyeuse de ruines et de mort, alors que tout à l'heure on la voyait lancer ses amours au service de la Sagesse. Ambivalence du sacré.

Aphrodite dans la diversité de ses formes incarne la puissance de séduction. L'univers entier lui est soumis et quiconque tente de lui résister par force ou par mépris succombe d'autant plus dange-reusement. Elle est la grâce devant qui les armes tombent.

Trois divinités seulement échappent à son empire. Mais elles sont, elles-mêmes, toute grâce dans leur fraîcheur virginale : Athéna, Artémis, Hestia.

(1) EURIPIDE, *Médée*, v. 835-841.

(2) EURIPIDE, *Médée*, v. 844-845.

APOLLON

Apollon occupe une place très grande dans ce livre ; sa physiologie offre une abondance de traits inépuisables. Platon qui le connaissait autant qu'il est possible à un Hellène de connaître son dieu le caractérise par quatre attributs (1) :

1) Apollon est musicien dans le sens le plus large de ce terme. Sur lui se fonde l'harmonie concertante de l'univers : l'ensemble des évolutions cosmiques. Sa loi confère au cosmos l'unité, la simplicité.

2) Apollon est le purificateur par excellence des corps et des âmes. Par la pureté il libère.

3) Apollon tireur à l'arc infallible frappe droit au but.

4) Apollon, dépositaire suprême de la science médicale, affranchit les hommes du mal d'ignorance ; en les purifiant il les éclaire.

Apollon musicien

Un Hellène associe à Apollon toute pensée accordée à la musique ; aussitôt lui monte aux lèvres l'hymne « homérique » adressé au dieu-musicien, au dieu de Délos.

« Qu'on me donne *ma lyre* et mon arc recourbé » dit Apollon dès qu'il a consommé, au sortir de sa mère l'aliment d'immortalité.

Dans la conscience d'un Grec les élans de l'esprit prennent vite forme d'images et de scénarios ; à peine a-t-il entendu vibrer en cadence les notes d'une corde que des silhouettes dansantes lui apparaissent, et les mythes envahissent sa mémoire. S'il a, comme Callimaque, un tempérament de poète de gracieuses processions surgissent :

Apollon-musicien est près de naître dans l'île de Délos :

« Terre venteuse, terre sans labours, faite plutôt, roche battue des flots, pour le vol des mouettes que pour l'ébat des chevaux,

(1) PLATON, *Cratyle*, 404-405.

*Terre venteuse, terre sans labours, roche battue des flots,
faite plutôt pour le vol des mouettes.*

(Hymne à Apollon Délien).



Délos est plantée dans la mer qui, roulant ses flots pressés, essuie à son rivage toute l'écume des eaux Icarieuses ; ceux qui l'habitent ne sont que gens de mer, pêcheurs au harpon... » (1).

Des chants d'oiseaux, annonciateurs d'Apollon enveloppent cette vision marine :

« Les cygnes, les servants mélodieux d'Apollon, quittant le Pactole de Méonie, sept fois tournèrent autour de Délos ; sept fois ils chantèrent pour l'accouchée, les oiseaux des Muses, les plus harmonieux entre tout le peuple ailé ; et plus tard l'enfant à sa lyre fixa autant de cordes que les cygnes avaient de fois chanté aux couches de sa mère. Une huitième fois ils ne chantèrent pas ; mais le nouveau-né bondit du sein maternel, et les nymphes déliennes, race du fleuve antique, largement entonnèrent le chant sacré de l'Ilithye, et l'éther qui résonne retentit d'une perçante clameur » (2).

Ainsi, la nature, avec les oiseaux, les nymphes déliennes, Ilythie, la déesse des naissances, ont célébré en musique la venue au monde d'Apollon. La musique accompagnera partout le dieu. Surtout son berceau, l'île de Délos vivra dans la sonorité des fêtes. Les chants, les hymnes, les processions, les chœurs de danses feront vibrer son sol l'année durant :

« Jamais la venue du soir ne te trouvera silencieuse, jamais sans le heurt des cadences, mais toute sonore, toujours » (3).

Sous l'incantation musicale et sous l'averse de lumière prodiguée par le dieu naissant le roc de l'île prend une apparence d'or :

« Délos entière fut revêtue d'or... elle fleurit comme le sommet d'une montagne expose sa floraison sous la forêt » (4).

Pour Callimaque l'île sainte déploie encore plus amplement sa chape d'or :

« D'or, à cette heure, fut toute ta terre, ô Délos : d'or tout au long du jour, coula le flot de ton lac arrondi, et d'or fut la frondaison de l'olivier qui vit naître le dieu, d'or les hautes eaux du profond

(1) CALLIMAQUE, *A Délos*, p. 66, trad. Emile Cahen, éd. Les Belles Lettres.

(2) CALLIMAQUE, *id.*, p. 75.

(3) CALLIMAQUE, *id.*, p. 76.

(4) *Hymne homérique à Apollon Délien*, v. 139.

Inôpos, en son cours sinueux. Et toi, de dessus le sol d'or, tu soulevas l'enfant, et le pris dans ton sein » (1).

En répandant l'or, Apollon jette sur son île bien autre chose qu'un placage du lourd métal. Il fait tomber sur elle l'éclat d'un symbole. Incorrupible, l'or appartient à la nature même du dieu de lumière. Une toile d'or étend la sacralité de sa trame chatoyante derrière les fêtes et les danses.

Le visiteur moderne à Délos veut-il tenter de connaître une image correcte d'Apollon ? Il devra emprunter à un pèlerin antique sa capacité de voir, remettre en place le décor du VI^e ou du V^e siècles, avec ses acteurs, depuis la petite plage où l'on aborde, en face du sanctuaire.

Mais avant de toucher terre le navire insinuera sa proue au travers d'une immense flotille de barques au mouillage entre les îles, sur le chenal agité par les coups de vent du printemps.

Des centaines de bateaux tirés à sec colorent le littoral d'un liseré vif de tons bleus, rouges violet-vineux, verts, jaunes. Les yeux gigantesques peints sur les proues semblent émerveillés au spectacle des marchandises en étalage sur le sable. A quelques pas du débarcadère une foule compacte encombre l'accès aux lieux saints. On y dispose les processions : les têtes reçoivent des couronnes d'or, des tuniques d'apparat voltigent puis revêtent les processionnaires. Une troupe de bœufs mugit. Droit devant nous le mont Cynthe ressemble à une pyramide de roc d'où le soleil, déjà haut, aurait pris élan. La senteur de l'encens exalte le paysage.

Pour fendre le flot humain et parvenir au sanctuaire le visiteur doit prendre place parmi les délégations des cités. Il franchit le portique de Naxos clôturant le parvis sacré du côté de la plage.

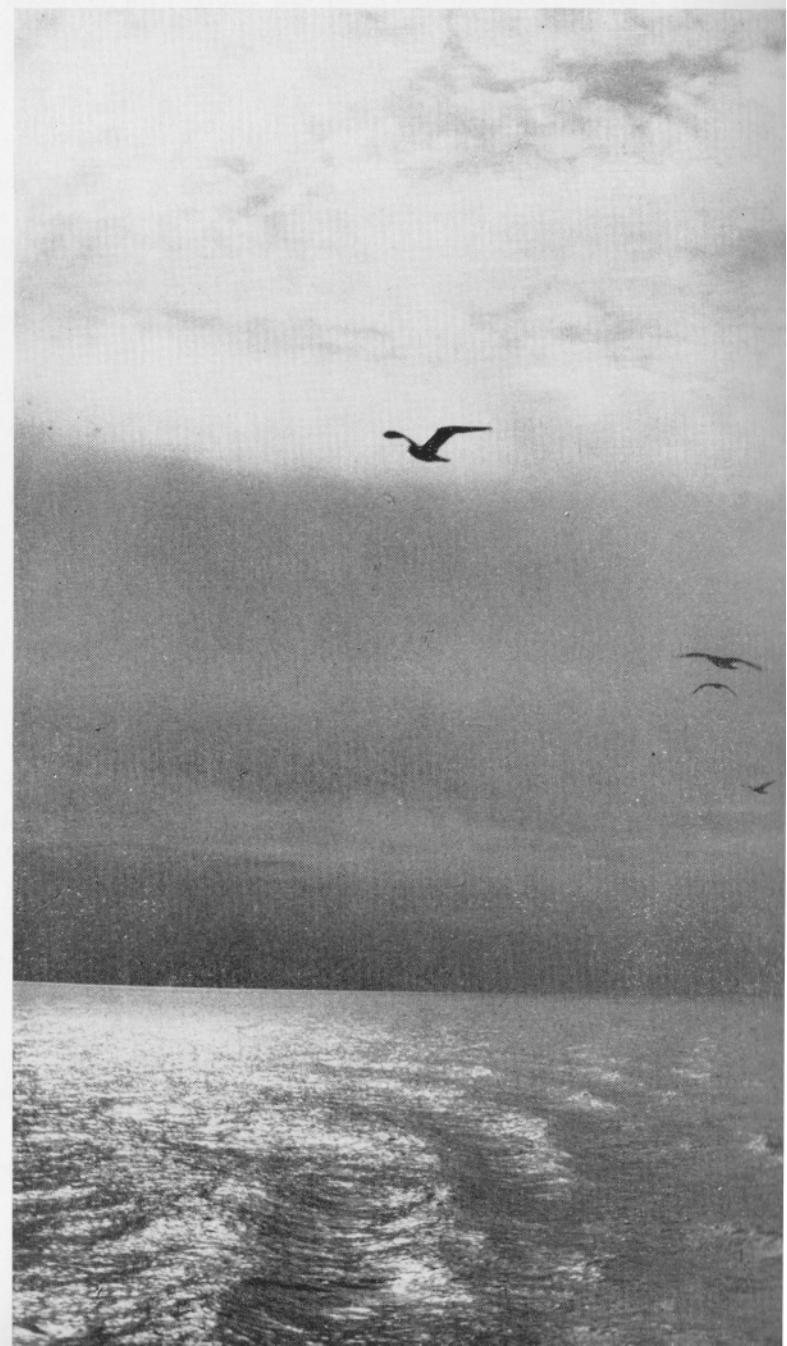
Aussitôt, le spectacle qui déploie son faste sur l'esplanade révèle la gloire et la splendeur d'Apollon. La statue colossale où s'incarne le dieu éternellement jeune, en vigie devant son temple, domine de haut les têtes. Sous son regard où brille une étincelle d'or s'égrènent, comme des joyaux dansants, les jeunes filles et les jeunes hommes

(1) CALLIMAQUE, *id.*, p. 75.

*Les cygnes, les servants mélodieux d'Apollon,
sept fois tournèrent autour de Délos.*

(Hymne à Apollon Délien).

PLANCHE XIV



AUTOUR
DE DÉLOS

que leur rare beauté a fait élire entre des milliers. Les chants à l'unisson accordés au rythme des pas et de la lyre exaltent Apollon — la divinité dont l'éclat fait épanouir à sa floraison éphémère la beauté humaine.

Dans l'intensité de sa joie le visiteur à Délos éprouve la vérité du poème homérique :

« Délos entière se couvre d'or... celui qui viendrait quand sont réunis les Ioniens les croirait immortels, affranchis pour toujours de la vieillesse. Son âme serait inondée de grâce à voir ces hommes et ces femmes à la belle ceinture, les navires rapides chargés de tant de choses précieuses » (1).

Sous l'effet d'un déferlement de la joie, l'harmonie musicale dont Apollon est l'inspirateur transfigure l'île. Les pierres, les objets et les êtres consacrés resplendissent sous cette épiphanie. Le visiteur, le long de sa marche, en recueille l'éclat : aux mufles des lions assis sur l'allée en bordure du lac sacré, sur les plumes des cygnes et des oies, à la cime du Mont Cynthe.

Apollon purificateur

Dans l'emploi de la musique, des chœurs, de la danse, un Hellène découvre autre chose qu'une source de joie. Il sait qu'Apollon y manifeste son pouvoir purificateur. Mais, en fait, chacune des multiples fonctions de ce dieu contient et véhicule une vertu purifiante. Par sa science de prophète, d'exégète, de législateur en matière de rite, Apollon aide l'homme à éliminer la souillure, le miasme. Comme père d'Asklépios il instruit par procuration le médecin, enseigne l'hygiène matérielle et morale.

Toutefois c'est par le culte de la Sagesse qu'il libère, en l'éclairant, la nature humaine et l'affranchit des véritables impuretés. On reconnaît pour unique source purifiante la pointe de lumière qu'il accorde à ses serviteurs : à un Pythagore, à un Socrate, à un Platon. L'amour de la Sagesse — aspiration vers la suprême beauté — inclut le plus efficace exercice de purification. Il relève d'Apollon.

(1) *Hymne homérique à Apollon Délien*, v. 150 et suiv.

Apollon tireur à l'arc infaillible frappe droit au but

Tirer à l'arc infailliblement et sans effort, c'est le privilège d'Apollon. Dans ses mains, l'arc dont la flèche va droit au but, la lyre qui fait retentir la note juste, sont un seul et même instrument.

Il est vrai que les flèches d'Apollon portent la mort. Mais c'est une douce mort que sème le dieu de lumière — une mort sans angoisse ni douleurs, sans le cortège de la corruption. Eternel somme ou réveil dans la clarté ? (1).

D'ailleurs, au dire de Pindare (2), une puissance d'incantation fort semblable appartient à la musique émise par la lyre d'Apollon.

Apollon dépositaire suprême de la science médicale

Avec l'assistance des Grâces vivifiantes — les Charites — Apollon préside aux énergies rénovatrices. Il guérit dans l'allégresse — *euthymia*. La poésie, la musique lui servent d'enchantement pour exorciser le mal, conquérir la santé.

ARÈS

Tel que le voit et le dépeint Homère, le dieu Arès est la « brute des combats ». Il inspire aux guerriers cette folie belliqueuse qu'on nomme « *mainomenos* » ou simplement « *menos* » — furie. Le « *menos* » accroît prodigieusement la force offensive d'un homme. Arès incarne cet état. Sa colossale silhouette, ses cris de bête furieuse traversent le champ de bataille en éclair sur un char à quatre chevaux. Ses yeux égarés ne reconnaissent personne ; il frappe, en proie à la soif du carnage.

Tel est l'Arès de l'Iliade : une sorte de fou sanguinaire que Zeus exècre et que tous les dieux méprisent.

Seule Aphrodite lui trouve du charme, et pour l'amour de lui se

(1) Cf. Platon dans l'Apologie de Socrate, 40 d.e.

(2) PINDARE, *Prélude de la 1^{re} Pythique*.

*...l'éclat de lumière aux mufles des lions
assis sur l'allée en bordure du lac sacré.*



PLANCHE XV

LES LIONS
DE DÉLOS

laisse prendre au filet ; du moins c'est là ce que nous conte le poète de l'Odyssée.

Beaucoup de temples grecs — à Thèbes, en Argolide, à Athènes — consacrent l'union des deux divinités de l'amour et de la guerre. Cette liaison n'appartient pas seulement au monde du mythe, elle exprime une mystérieuse relation biologique et psychologique. Sans aucun doute les tensions propres à l'état de guerre exaltent l'érotisme et contribuent à multiplier les naissances, à repeupler les pays dévastés par la saignée des batailles.

Les femmes accueillent volontiers le sanguinaire Arès. Celles d'Argos, celles de Tégée célèbrent entre elles son culte à l'exclusion des hommes.

A vrai dire si Aphrodite ne marchait pas sur les traces d'Arès pour réparer aussitôt les pertes qu'il occasionne de siècle en siècle, notre génération aurait-elle pu voir le jour ?

ARTÉMIS

Sœur jumelle d'Apollon et fille de Letô et de Zeus, Artémis préside aux déploiements de la nature vierge. Son domaine de prédilection est la montagne forestière parmi les bêtes et la végétation sauvages. Les traits de sa physionomie reflètent une diversité d'aspects et des contrastes évocateurs de la vie agreste, inviolée dont elle est la dispensatrice. Elle fut très anciennement et demeurera toujours la Souveraine des Fauves — *Potnia therôn* — On la représente souvent sous cette forme ; elle soulève de sa main gauche un lion, de sa droite une panthère (1). Son amour et sa compassion pour les petits des animaux (2) peut soudainement se muer en férocité (sacrifices d'animaux dans le bûcher à Patras).

Comme son frère Apollon elle donne la mort de loin par ses flèches, une mort sans souffrances. Entourée d'un cortège de nymphes, elle chasse inlassablement ; c'est là sa principale occupation. Un

(1) Coffre de Kypselos, vase François.

(2) ESCHYLE, *Agamemnon*, v. 140 et suiv.

biologiste ne dirait-il pas qu'ainsi elle développe, entretient dans le monde animal la rapidité à la course, les aptitudes tactiques chez le prédateur et la proie — épreuves indispensables au jeu de la sélection naturelle et à la survie de l'espèce ?

Mais Artémis ne se borne pas à exercer ce rôle cruellement nécessaire, ainsi qu'à promouvoir la croissance et à détruire. Elle laisse rayonner sa beauté secrète, sa pureté irréprochable. Telle la nature vierge, elle chante — Artémis Hymnia — elle danse. Seuls vivent dans sa familiarité ceux qu'elle admet à ses clairières qu'aucun profane n'oserait violer.

« C'est à toi, Souveraine, que je destine cette couronne tressée par mes mains ; elle vient d'une prairie immaculée où le pâtre n'oserait faire pâturer son bétail et que le fer n'a jamais parcouru. Cette prairie inviolée, l'abeille la parcourt au printemps ; une secrète puissance inspiratrice de crainte sacrée — *Αἰδώς* — la transmue en un jardin par la rosée de ses eaux vives. Ce jardin se donne à ceux qui, sans étude, participent, de par la nature, à une sagesse étendue à toutes choses. C'est à eux d'en cueillir les fleurs. Les mauvais en sont exclus » (1).

A T H É N A

Protectrice des villes-hautes — Acropoles, palais fortifiés — Athéna veille de son regard bleu étincelant — *glaukōpis* — sur la sécurité des hommes qui la vénèrent. Aussi loin qu'on remonte le cours des siècles, elle apparaît — vigilante, tutélaire, armée pour le combat — sur les hauteurs.

Pourtant cette guerrière déteste la brutalité, la sauvagerie qui se déchaîne trop souvent dans les batailles. Le secret de ses victoires est à chercher dans l'intelligence tactique, l'inspiration avisée.

Aux temps anciens elle avait sa demeure dans une chapelle des palais royaux. Les chefs et leurs familles vivaient dans son intimité, se nourrissaient de ses conseils. Sa présence se faisait

(1) EURIPIDE, *Hippolyte*, 73-81.



PLANCHE XVI

UN LION
DE DÉLOS

constamment sentir. Elle accompagnait ses protégés dans leurs voyages et les assistait en toutes circonstances.

C'est la divinité la plus proche des hommes, presque une compagne. Compagne virginale toutefois, inviolable. Grâce à Athéna, l'homme apprend à connaître la douceur virile d'une camaraderie féminine pleine de charme et dépouillée d'inclinations sexuelles. Quand la Sagesse revêt la forme d'une femme elle se communique en sollicitude aimante et persuasive, en grâce. Son corps n'est qu'une enveloppe de lumière.

Les travaux dont Athéna est l'inspiratrice s'étendent à tous les arts et techniques. Dans sa fonction d'Athéna Ergané (ouvrière) elle dirige la main des femmes sur leur ouvrage et celle des hommes dans les ateliers. Experte en travaux d'aiguille, elle n'est pas moins habile en céramique, armurerie, agriculture, élevage et dressage des chevaux.

On serait tenté de croire que cette vierge à la compétence universelle doit peser bien lourd sous le poids de sa science. Ce serait méconnaître l'immatérialité de la Sagesse et l'allégresse qu'elle communique. Athéna fut la première à danser au soleil de la victoire ; elle en inventa les figures de joie — la pyrrhique — et les dansa vêtue de ses armes.

A ceux qui savent saisir son épiphanie elle donne le merveilleux spectacle de sa mobilité jointe à la puissance qu'elle tient de Zeus son père.

Prompte et étincelante comme l'éclair crevant les nuées elle est née en armes du cerveau de Zeus. Au sortir de la tête divine elle jeta un cri retentissant et secoua ses armes ; sous le choc de cette irruption la terre et le ciel tremblèrent.

La majesté d'Athéna contemplée dans l'éclat de sa naissance frappe l'âme de terreur tant elle est insoutenable. Le regard humain ne peut la saisir car le masque de la Gorgone et un terrible bouclier, l'Aegide que la foudre même ne peut percer, défendent la poitrine de la déesse.

Notre nature fragile se ménagera donc une approche plus prudente vers cette figure divine de la Sagesse. Elle se souviendra avec

à propos qu'une prêtresse — Iodama — fut changée en pierre pour être entrée sans précaution durant la nuit dans un temple d'Athéna.

La déesse peut se présenter à ses amis sous des formes familières et maternelles. Elle signale sa présence dans le vol d'une hirondelle, dans le regard d'une chouette apparue soudain au crépuscule sur l'Acropole ; sa sagesse scintille en éclat d'argent dans le feuillage d'un olivier sacré.

Athéna s'affirme partout présente où elle règne. Les habitants d'Athènes, en quelque rue qu'ils soient, découvrent leur bien-aimée déesse pour peu qu'ils lèvent la tête : ses demeures, ses statues couvrent leur Acropole. Elle reçoit les lueurs de l'aube avant la ville et retient encore des couleurs de violette après que l'ombre a englouti les maisons.

DEMETER ET SA FILLE

De Demeter et de sa fille il a été beaucoup question jusqu'ici dans ce livre. Quelques remarques complémentaires suffiront à leur présentation.

Avec Demeter en quête de sa fille — sa Koré, l'âme de son âme — enlevée par violence, la détresse-de-séparation prend figure exemplaire. Chacun d'entre nous risque de perdre un jour l'être qu'il aime le plus au monde, l'âme de son âme ; il connaîtra alors l'affliction de la Grande Affligée — Achaïa.

Poursuivra-t-il comme la déesse, avec une résolution et une assurance inébranlables, son amour perdu pour le réintégrer ?

Demeter, parce qu'elle est immortelle, sait de science certaine que sa fille ne peut succomber. Mais ses yeux ne la rencontrent plus nulle part dans notre bas monde ; elle s'assoit, en désespoir, sur la margelle du puits-aux-belles-danses — Callichoron. Un voile de deuil bleu comme la nuit l'enveloppe. Elle refuse de croire à l'absence.

Au bout de sa persévérante recherche d'amour elle retrouvera l'aimée et se retrouvera elle-même. Tel est son enseignement.

DIONYSOS OU BACCHOS

Dionysos accorde à ses adorateurs — et plus souvent au cortège de ses adoratrices — le privilège d'oublier dans la joie les misères de la vie quotidienne. Il initie par le moyen de ses danses orgiastiques à l'ivresse de l'extase. L'extase dont il est le dispensateur s'obtient grâce au vin, à la musique et surtout par l'exaltation en commun soutenue par une frénésie de mouvements. Ses Bacchantes, ses Thyiades, libérées pour un temps des tâches casanières, parcourent les monts — *oribasio* — en état de « *mania* », telles des somnambules.

Ce dieu est libérateur — *Eleutherios*, *Eleuthereus* —, il délie les âmes — *Lysios*. Sa puissance libératrice couvre le monde des vivants et des morts car elle se prolonge jusqu'à la flamme subtile que réèle toute conscience humaine.

Dionysos, principe animateur de l'élément fluide — sève végétale, sang animal, jus de la grappe — naquit tandis que l'éclair de Zeus enflammait le corps de sa mère mortelle : Sémélé. Sa naissance dans le feu fait équilibre à une mort, à celle de la forme terrestre que sa mère représente. Car Sémélé, avant de prendre rang parmi les héroïnes thébaines, s'identifiait à la Terre-Mère, à Gê. Elle succombe pour avoir eu l'imprudence d'exiger de Zeus qu'il lui apparaisse dans la splendeur de sa vraie nature. Elle laissa la matérialité de sa vie dans cet embrasement de l'amour ; mais il était réservé à son fils Dionysos de la conduire au terme de l'apothéose. Du lac sans fond de Lerne où il plonge à sa recherche il l'élève à la lumière des Olympiens.

ÉROS

En sa qualité de dieu de l'amour, Eros échappe à toute figuration précise. Est-il vieux ? Est-il jeune ?

Hésiode dans sa Théogonie lui reconnaît une ancienneté fabuleuse ; il le fait apparaître au sortir de l'Aïther et de la Nuit, avant la naissance du monde. D'autres poètes également, Phérécyde, Aristophane, Ibycos le situent à l'origine de l'univers.

C'est bien le rang qui revient à l'amour si l'on en fait un principe primordial de création — passage de l'inérée à la genèse des formes. Les poèmes des sectes orphiques exposent ce mystère à l'aide d'images fort suggestives : dans l'Aïther et la Nuit flotte un œuf où est inclus le germe de toutes choses à venir. L'œuf éclate en deux hémisphères dont l'une formera le ciel et l'autre fondera le socle terrestre. De ce premier acte de dualité formelle, Eros est responsable ; sa force d'expansion a rompu l'unité première. Eblouissant de clarté, avec des ailes d'or à ses épaules, il sort — premier-né, *Protogonos* — de l'œuf primordial, « porteur de la semence vénérée des dieux », l'un et l'autre sexe sont en lui en puissance.

Rares sont les lieux de culte consacrés à cette apparition de l'antique Eros. Le plus vénérable se trouve dans la petite ville de Thespies près de Thèbes en Béotie. Eros y est représenté par une pierre brute.

Quant à la forme juvénile du dieu, nous la trouvons si intimement associée à celle d'Aphrodite qu'on a peine à l'envisager à part.

HADÈS ET SON ROYAUME L'HADÈS

Hadès régnant sur les morts, ce sont les vivants aux prises avec la peur de l'au-delà qui lui composent sa physionomie. Sa personne est sombre, redoutable, inexorable comme l'est son royaume où le soleil n'a pas accès. Puisque les défunts sont privés de la vue, le monde qui les contient est empli de ténèbres, c'est le domaine de l'Invisible — « Hadès ». Les âmes s'y déplacent dans un état de torpeur, d'inconscience ; rien que des ombres captives de leur passé, de souvenirs exsangues, obsédants et mornes.

Au fond de ce tableau de l'Hadès où abondent les figures de terreur et les fantômes effrayants — Cerbère, Empouses, Erinyes, Styx, Acheron, marécages fangeux — l'image faiblement lumineuse d'une divinité autorise quelque espérance. Si on l'examine d'un regard plus clair, cette silhouette prend forme rassurante. Elle ne manque

pas de beauté. C'est Perséphone, la fille de Demeter ; par sa mère elle remonte donc à la ligne des Olympiens, dieux lumineux. Sa présence dans l'Hadès dont elle est la souveraine prouve que la clarté de l'éther pénètre jusqu'à ces profondeurs. Les initiés aux Mystères d'Eleusis et les adeptes de l'orphisme savent que Perséphone offre un sûr refuge contre les cauchemars de la mort. Elle-même en connut les terreurs quand son époux, Hadès-Pluton, l'enleva par violence et que la terre se fut ouverte pour l'engloutir. Après qu'elle eut surmonté sa peur, elle s'accommoda de vivre dans le royaume de l'invisible, sans toutefois abandonner les lieux ensoleillés par notre soleil.

Or, au temps d'Euripide, d'innombrables Hellènes — hommes et femmes — avaient reçu l'initiation aux Mystères d'Eleusis. Pour ceux-là, la pensée du séjour en Hadès n'éveille plus cette attente de détresse et d'abandon qu'évoquent les poèmes homériques. « Un grand espoir » leur a été donné qui ne ressemble nullement à une illusion — si l'on en croit les dires de Socrate — mais bien plutôt à une lumière.

Pour ceux qui ont bénéficié de l'enseignement éleusinien, l'obscur royaume d'Hadès se transmue en clarté, Hadès lui-même se retrouve en Zeus, éternellement.

HÉCATE

Les Grecs distinguaient deux types d'Hécate :

1) Hécate Monoprosôpos — à un visage. Elle tend à se confondre avec Artémis.

2) Hécate au triple visage ou la triple Hécate. Celle-ci seulement nous retiendra car elle s'est présentée à notre attention, en compagnie d'Hermès et des Grâces, pendant que nous visitions l'Acropole (1).

De prime abord ce fut une rencontre fort inattendue, para-

(1) Voir visite à l'Acropole, page 1.

doxale. La triple Hécate appartient au monde des rêves infernaux ; ses apparitions jettent la terreur ; elle rôde de nuit près des carrefours à trois voies en quête de victimes.

Il peut paraître étrange que nous la trouvions en plein soleil sur l'Acropole dans la compagnie des Grâces dansantes et du lumineux Hermès. Mais notre surprise sera moindre quand nous connaîtrons mieux la nature intime des Grâces — les Charites — et celle d'Hécate.

Il est vrai que la triple Hécate fait séjour habituel dans une demeure de ténèbres ; elle émet une lumière blafarde comme celle de la lune. De là vient notre grande peur. Mais surmontons toute crainte. Dès que nos yeux se seront accoutumés à cette nuit et que l'âme aura cessé de frémir, Hécate se révélera bienveillante. Cette gardienne du monde souterrain est une grande déesse, riche, généreuse. Elle accorde aux grains dormant dans la terre la force de lancer leurs petites pousses et de jaillir au soleil. Sa puissance fécondante assiste les Grâces dans leur œuvre de beauté. C'est pourquoi les Charites lui rendent justice ; elles dansent autour de la triple Hécate — invisible promotrice de vie dans le royaume d'Hadès — leur pivot, leur axe.

Ce mystère devient claire évidence pour ceux qui ont surmonté la peur instinctive des ténèbres. Hécate est leur amie.

H É R A

A une haute époque, antérieure à la guerre de Troie, les déesses souveraines abondaient sur la terre grecque. Elles régnaient selon le mode matriarcal, conseillères en toutes choses, initiatrices à la culture des champs et aux mystères divins, promotrices de fécondité, dompteuses des fauves et des instincts de l'homme. Leur rôle civilisateur ne fait aucun doute ; par la force autant que par leur grâce elles apprivoisèrent le mâle et le mirent en tutelle. Un jeune dieu, leur amant ou leur fils, parfois un pâle époux les assistait. Mais parmi les souveraines quelques unes demeuraient sans associé masculin ; aux yeux de leurs fidèles elles représentaient la suprématie de l'état

virginal. Ainsi s'affirmait l'intégrité de leur nature indomptable et dominatrice. Assumant dans leur personne divine les traits de la féminité et de la masculinité, elles ignoraient le joug de l'amour ou la soumission conjugale. Leur maîtrise seigneuriale leur valut en langue grecque le nom de *Despoina*, *Kyria*, *Potnia* — maîtresse, dame, suzeraine.

Avant l'entrée en Grèce des tribus formées en régime patriarcal ces châtelaines de l'esprit couvraient le sol de leurs demeures.

Un voyageur marchant à une cadence modérée aurait pu faire halte plusieurs fois par jour auprès d'elles et leur présenter ses dévotions car leurs résidences parsemaient les paysages. On reconnaissait sans peine leurs « lieux saints » :

Un bois d'oliviers, de cyprès, de platanes.

Une prairie où paissaient des taureaux et des vaches consacrées, une fontaine aux eaux pures ; un lieu d'asile, refuge inviolable accueillant tout homme traqué. Un lieu de culte à ciel ouvert.

Sur la plaine d'Argos et alentour régnait l'une des plus puissantes parmi ces suzeraines. Elle devait encore dominer sa terre sous le nom d'Héra longtemps après que les privilèges et prestiges matriarcaux des déesses eurent disparu.

Son corps de femme, annuellement replongé dans les eaux purifiantes de la source *Kanathos* recouvrait les vertus et la liberté de l'état virginal. Aussi pouvait-on sans crainte de la destituer lui faire jouer le rôle d'épouse divine.

Lorsqu'arrivèrent du nord les clans constitués en patriarcat, Héra dû accepter pour époux le dieu souverain des envahisseurs. Zeus fut son conjoint.

Tout de même la déesse garda chez elle, dans ses lieux de culte et sur le cœur de ses fidèles un prestige sans égal, sans partage.

Pour toute la plaine d'Argos et la montagne environnante elle continua d'être la dame — *Kyria*.

Les générations de jeunes filles et de jeunes gens reçoivent d'elle le don de force, de croissance harmonieuse, de beauté, elle les prépare joyeusement au mariage en leur ménageant des fêtes où

l'occasion est accordée à tous de déployer la grâce, l'adresse, la vigueur acquises.

Un biologiste, s'il assistait aux festivités juvéniles d'Héra dans la plaine d'Argos, serait tenté de les comparer, assurément, aux magnifiques parades nuptiales qu'exécutent les oiseaux dans le temps des amours.

Les jeunes cavaliers, leurs manteaux déployés au vent de la course, semblent portés par des ailes. Défilant à grande vitesse devant un bouclier accroché au poteau ils doivent le frapper de leur lance juste au but. Quant aux jeunes filles c'est sur le terrain de la beauté qu'elles rivalisent. La grande prêtresse d'Héra préside, comme haut dignitaire — *Eponyme* — la cérémonie. Sous ses yeux représentant ceux de la déesse se déroulent des processions en armes, des luttes gymniques, des concours musicaux.

La vénération admirative qu'inspire Héra — divinité du mariage — au peuple grec confère à l'épouse une dignité exceptionnelle. La femme mariée est une *initiée* à l'amour conjugal d'Héra Teleia. Une spiritualité nouvelle, celle de l'union parfaite, lui a été révélée. Ce mystère parachève sa féminité. Le couple souverain : la déesse et le dieu — Héra — Zeus — élève par sa *hiérogamie* (1) l'acte sexuel au rang du sacré. La femme échappe au danger d'être traitée en simple objet de plaisir ou en pourvoyeuse de progéniture ; une valeur spirituelle, investie en elle par la divinité, lui est reconnue.

Si nous voulons savoir en quelle estime un peuple tient ses dieux voyons l'image qu'il s'en fait.

Pour louer l'éclatante beauté d'Héra toute parole de poète paraît faible. Le sculpteur lui fait hommage d'une inspiration chargée d'amour ; il associe l'or avec l'ivoire, accumule pour la mieux parer les emblèmes de la grâce autour d'elle.

L'artiste connaît à sa suzeraine trois visages différents :

Celui de la vierge dont la douceur juvénile persiste sous les traits de la femme accomplie.

(1) *Hiérogamie* — mariage divin.

Celui de la souveraine qui de sa beauté terrifie l'adorateur.

Celui de la majesté divine incarnée en femme.

Cette face sacrée nous l'entrevoyons à peine tandis qu'une main, mystérieusement, écarte le voile qui la couvre. Mais sa vue exalte dans l'homme une sublime ferveur en même temps qu'elle désespère sa passion. C'est bien l'épouse du pur éther qui resplendit à nos yeux.

HERMÈS

Hermès est parmi les dieux olympiens l'une des figures les plus insaisissables, les plus paradoxales et déconcertantes pour la pensée d'un homme de nos jours. On a peine à croire qu'une société hautement organisée puisse servir des cultes officiels à un dieu inspirateur de l'art de détrousser, d'escamoter, de se parjurer. Bref au patron des perceurs de murailles et des « mauvais garçons ». Certes personne ne doute que la ruse et le mensonge tiennent une assez large place dans les dévotions de nos contemporains.

Mais est-ce nécessaire de porter ses penchants au compte du divin !

Eh bien, Hermès prend tout simplement sur lui l'honneur d'inspirer ces vertus négatives. Comble de scandale c'est un bien séduisant garçon.

Sa fonction divine commence modestement. On le voit, à une très ancienne époque, prendre possession de ces amoncellements de pierre qui jalonnent les routes et les sentiers.

Chaque voyageur ajoute en passant un cailloux au tas, c'est son hommage au dieu guetteur, à l'ouvreur de chemins.

Hermès est le compagnon divin soudainement surgi dans une montagne désertique pour nous remettre sur la voie. Sa patrie est l'Arcadie, pays des pâtres musiciens, de brigands, de détrousseurs, pays aussi hospitalier que redoutable. Il est né dans la nuit, sous l'abri d'une grotte bien dissimulée au flanc du Mont Cyllène. Cette venue au monde dans une cache sous le couvert de l'obscurité convient à son style de vie : dieu des opérations nocturnes.

Il fait soudain apparition et disparaît dans un instant. Sa forme ailée d'ange lumineux — *angelos* = messager — surgit à l'improviste ; elle est profitable ou fâcheuse comme le veut l'occasion. Qu'apporte-t-il par ordre de l'Olympe... ou par fantaisie ? Bonne fortune ou perte ? Nul ne le sait d'avance.

Confiez-lui votre troupeau, il sait l'accroître mieux que personne. Mais ne soyez ni surpris ni déçu s'il vous le ramène appauvri. C'est sans motif qu'il vous comble de biens ou vous retire vos possessions. Sa baguette d'or — *chrysorrapis* — règne magiquement sur l'irrationnel, l'indéterminé ; elle produit ou escamote les trésors.

C'est avec l'aide d'Hermès, régulateur des caprices de la terre, que les Charites — les Grâces — font prospérer les champs ; il s'associe à elles dans leur œuvre de beauté.

L'insaisissable, le déconcertant Hermès ouvreur de voies sera notre meilleur guide à travers les ténèbres. Sachons nous le concilier. Il reçoit l'âme des mourants, guide les défunts — *psychopompe* — éclaire les vivants en quête de vérité dans ce bas monde obscur.

Quand le silence s'établit soudain dans un groupe de causeurs, on a coutume de dire qu'Hermès a passé.

Hermès exprime la promptitude, la vivacité propres à l'esprit ; il fait apparaître et évanouir les formes dans l'éclair d'un instant.

Sa magie nous propose d'accepter d'une âme égale, tour à tour les illusions et les désillusions inhérentes à la fortune comme à l'inconsistance du monde. Les mortels ne sont-ils pas des « éphémères » l'ombre d'un rêve ? Hermès conducteur des âmes se charge de le leur rappeler.

LA MÈRE DES DIEUX

La Mère des dieux tire son origine et ses physionomies diverses d'un type fondamental de divinité féminine fort répandue aux temps préhistoriques. Cette figure centrale de déesse-mère ou de déesse-vierge a continué de prévaloir sous de multiples formes dans les

civilisations préhelléniques. Ses innombrables attributs lui assuraient une domination et une compétence quasi universelles :

Elle s'affirme comme Mère, dispensatrice de la fécondité humaine, animale, végétale qu'elle peut promouvoir ou retenir à son gré ; comme guerrière farouche, comme maîtresse des bêtes sauvages, dompteuse ou cajoleuse d'hommes, amante ; elle protège par ses conseils et par sa force au combat les familles princières ; aussi occupe-t-elle les guettes sur les hauts-lieux et les acropoles.

On la trouve tantôt fixée dans un sanctuaire (où elle initie ses dévôts à des rites mystérieux, à moins qu'elle ne dispense des oracles), tantôt fort mobile. Des cortèges fervents l'accompagnent dans ses courses, hommes et femmes, nymphes, démons de fertilité.

Ces décors d'une religion gynécocratique tiennent une place considérable dans les cultes préhelléniques et dans ceux des Hellènes. Leur empire commun couvre d'immenses espaces de l'Europe à l'Asie et à l'Afrique. D'étroites ressemblances apparentent ces figures féminines partout où elles résident en dépit de leurs particularismes locaux. Cybèle, Rhea, Bendis de Thrace, l'Artémis asiatique, Gê se ressemblent comme des sœurs ; elles relèvent d'un même plant enraciné dans l'humus religieux le plus archaïque.

L'influence capitale que la dévotion aux Grandes Déeses exerce sur le développement culturel des peuples était reconnue par les anciens. Les historiens de notre temps, sur ce point, confirment entièrement les témoignages antiques.

LES NYMPHES

Les divinités féminines ont occupé dans ce livre une place que certains jugeront peut-être excessive. Il eut été injuste de ne point reconnaître à nos « mères » des anciens temps le rôle qui leur revient dans le vaste domaine de l'esprit dont elles ont longuement défriché la jungle dès l'aube de l'Histoire.

Bien avant que les régimes patriarcaux eussent établi sur l'humanité leur domination de fer, la femme avait étendu à travers

les paysages terrestres un réseau de lieux-saints à la ressemblance de sa nature féminine. On la trouvait alors — régnaute et promotrice de vie sur tous les horizons : parmi les bouquets d'arbres de ses enclos sacrés, à la naissance des sources, dans la coulée des rivières au fond des gorges, sur les cimes des monts consacrés par son séjour.

La nature entière vivait dans son obéissance : le sol avec ses creux, les eaux vives ou mortes, les bêtes, les forêts et toutes sortes de végétaux en sous-bois ou dans les champs. Lentement, de siècle en siècle, sous sa suzeraineté, la face de la terre se montrait plus amène pour les hommes, et les hommes prenaient des traits plus humains ; de l'état agreste ils passaient, sans bien s'en rendre compte, insensiblement à la culture.

Ainsi, la figure de la Grande-Déesse — maternelle ou virgine — apparaît dans l'histoire comme une aurore — une longue aurore qui entretint ses feux sur un horizon de plusieurs millénaires. De fait, le ferment que ces cultes matriarcaux déposèrent dans l'âme des hommes ne devait jamais s'éteindre tout à fait.

La fascinante figure de la Grande-Déesse, après nous avoir si longtemps retenus auprès d'elle, garde pourtant intact son mystère. Non pas qu'elle recule ou se dissolve à l'approche de l'historien des religions. Au contraire. Elle se dédouble aussitôt en un couple sacré — bi-unité des Deux-Déeses — puis jette dans le décor une pluralité quasi infinie de formes féminines. Telle est sa façon d'échapper à l'étreinte de la pensée masculine.

Ces répliques mineures de la figure centrale peuplent gracieusement la terre. Elles assurent aussi un cortège à la divinité souveraine qui les réclame pour mener à bien sa tâche essentielle : faire croître et tenir animée la vie. A chacune de ces jeunes filles une besogne spéciale est attribuée, avec un lieu de résidence : une grotte, un arbre, telle source, certaine montagne, le passage fortifié d'un col. Gardons-nous bien de les déranger hors de propos. Elles frappent de folie l'homme imprudent. A moins qu'elles ne s'éprennent d'amour pour lui et ne le fassent délirer à leur manière et c'est là une dangereuse aventure.

Mais nous avons assez parlé de ces séduisantes personnes sans les nommer ; ce sont les Nymphes. Puisse leur bienveillance nous être acquise ; elles sont de précieuses amies pour qui les respecte. Socrate leur rendait hommage. En remerciement pour ses bonnes manières elles le firent parler comme un dieu dans leur compagnie sur les rives de l'Ilissos.

P A N

Le dieu Pan aurait pu trouver sa place naturelle sous la rubrique des Nymphes dont il supporte mal d'être séparé. A la gracieuse rusticité des jeunes filles, Pan oppose le contraste violent de sa tête et de ses pieds de boue, et ses brutales amours. Les montagnes d'Arcadie lui ont servi longtemps d'habitat privilégié. De son haut perchoir sur les cimes il guette les ébats, les danses, les chants de la troupe féminine. Et souvent il accompagne leurs amusements à l'aide d'une flûte de son invention, la syrinx à multiples roseaux. « Lorsque Pan se livre à ses ébats, écrit l'hymne homérique, et que les Nymphes chantent en dansant, l'écho résonne à la cime des monts ».

C'est un rude compagnon pour les Nymphes dont il viole la paix sans retenue. Mais on lui pardonne volontiers sa lubricité tant il y met d'innocence animale, de bestiale naïveté.

La Mère des Dieux, a adopté comme un chien dans son cortège, cet enfant terrible d'Hermès. Elle sait qu'il incarne une loi irrépressible et nécessaire du monde vivant. Que lui reprocherait-on ? D'obéir à sa norme ? Elle commande certain débordement indispensable à la perpétuation de l'espèce. Pan, chargé de semer sans réserve l'abondance saccage un peu les vertus. En revanche il fait prospérer le troupeau au profit du berger.

Au cours du V^e siècle le culte de Pan s'introduisit à Athènes. Une grotte de l'Acropole lui fut concédée et il reçut bon accueil sur les rives de l'Ilissos, cette rivière mystique où l'on célèbre des initiations en prélude à celles d'Eleusis.

Des Sages, des penseurs, des philosophes, des poètes, des mystes fréquentèrent son terrain de chasse. Au contact de ces gens inspirés il acquit des manières graves : on découvrit en lui un sens profond. Pan est le symbole de la totalité. Sa rudesse n'est qu'une apparence. « Vu d'en bas il semble tout hérissé, avec un aspect de bouc. Mais l'unité se révèle en lui à qui le voit de haut » (1).

POSÉIDON

Le domaine de Poséidon comprend l'étendue entière des eaux marines et douces, en surface ou souterraines. Armé du trident, comme Zeus détient la foudre, il ébranle la terre, fait surgir les îles volcaniques du fond de l'océan. C'est particulièrement au spectacle des grands cataclysmes que sa puissance frappe l'imagination des hommes : le déchaînement sur la mer d'une tempête.

Au sol un raz-de-marée, un tremblement de terre, les gouffres où vont s'engloutir et d'où jaillissent les cours d'eau. Ce dernier trait l'unit étroitement au monde souterrain comme à la fertilité du sol. Le voilà donc proche parent de Demeter, déesse préposée à la levée du blé et aux mystères. S'il est vrai que sous nos pieds, dans la croûte terrestre s'étend un immense territoire obscur, avec des fleuves, des galeries, des lacs, des abîmes, des palais, nul autre que Poséidon ne peut y régner. A moins qu'Hadès n'y fasse valoir ses droits. Hadès, Poséidon, deux frères fort semblables, s'identifient l'un à l'autre sur ces confins de leurs royaumes. Dans les ténèbres ils se confondent.

Poséidon, à cause de ses appartenances à ce monde quelque peu funèbre, devient tout naturellement candidat à l'amour de Demeter. Aussi le retrouve-t-on souvent auprès d'elle ou à sa poursuite. A Eleusis il détient une place honorable mais assez mystérieuse en sa compagnie. Mais en Arcadie le couple Demeter-Poséidon se conduit sauvagement. La déesse fuit avec désespoir et avec rage devant son poursuivant qui finit par la rejoindre bien qu'elle ait emprunté

(1) PLATON, *Cratyle*, 408 d.

l'apparence et la vélocité d'une jument. Mais lui s'est fait cheval. Leur union se consomme dans un acte de furie. Une déesse noire en est le fruit que personne ne doit nommer. On la désigne sous le nom de : Despoina-Suzeraine. Née dans la violence du rapt, dans le refus de l'initiation sexuelle, sa nature l'apparente aux figures de terreur qui gardent les enfers. Mais bien que son visage sombre d'Erinys, de Némésis, inspire l'effroi aux non-initiés, elle renaît virginale et amène pour accueillir celui qui la contemple sans trembler, avec sérénité.

Z E U S

Quand un Grec s'élève par la pensée, et sans escale, jusqu'à l'idée de souveraineté universelle, de justice, de bonté et d'ordre suprêmes, sa langue profère spontanément un nom qui s'impose à l'esprit : Zeus origine et fin de toutes choses. Peut-être à cet instant son regard reçoit-il la visite d'une image évocatrice de sublimité :

L'altitude éthérée du ciel — feu et lumière, bleue dans sa profondeur immatérielle, étincelante par nature (1) ou bien il songe à l'éclat céleste du Νεῦς dont une parcelle — don de Zeus — brille en tout homme.

Mais de même que le ciel nous propose une vision sans cesse changeante de lui-même, Zeus aussi peut varier sa face. A la sérénité succède l'orage. Le dieu assembleur de nuées menace la terre, il gronde, ses feux sillonnent, frappent les horizons. L'homme tremble dans le fracas des éléments ; sous les torrents de pluie il fuit vers les refuges. Et quand il voit tomber le dard de la foudre l'épouvante le courbe au sol comme une bête.

Seule la terre, assoiffée de maternité reconnaît dans la violence de l'orage l'acte d'amour. Elle s'ouvre à la venue du conjoint céleste, absorbe joyeusement la pluie fertilisante :

« Le ciel pur, écrit Eschyle (2), désire passionnément percer

(1) Cf. ESCHYLE, *Zeus c'est l'éther* : cité par Clem d'Alex. Euripide : « Vois-tu là-haut cet éther sans limites, qui tient la terre entre ses bras souples ? pense que c'est Zeus, tiens le pour dieu », *fragm.*, 941.

(2) ESCHYLE, *Fragm. 44 des Danaïdes*.

la terre, et sa passion incite la terre au mariage. Les pluies tombant de l'époux céleste fécondent la terre qui, dès lors, produit pour les mortels abondance de pâture pour les troupeaux et les blés don de Demeter ; et les arbres donneront leurs fruits en plénitude, fertilisés par la rosée de ce mariage ».

Libre à chacun d'imaginer Zeus — norme suprême, conscience divine — comme il peut, sous une apparence humaine, tel que le représente Phidias ; sa statue en majesté inspire la vénération ; elle glorifie la forme de l'homme. Dans le regard du dieu se reflètent la majesté, la sagesse, une mystérieuse bonté sans faiblesse.

Ceux qui seraient tentés de rire des amours innombrables et des métamorphoses de Zeus feront bien de se rappeler qu'en lui réside le principe de toute fécondité. Progéniteur universel il revêt une infinité de formes sans être enclos dans aucune. Par le simple toucher il engage la vie, par l'effleurement d'un contact il délivre (1).

De l'esprit souverain auquel les hommes rendent hommage sous l'appellation de Zeus rien ne peut être dit. Indéchiffrable énigme. Réalité sans nom ni forme.

De même que sa foudre crève la noireur des nuées, l'Esprit divin — le Νοῦς — sillonne les ténèbres de l'ignorance humaine : « Les voies de la pensée divine vont à leur but par les fourrés et les ombres épaisses que nul regard ne saurait pénétrer (2) ». « Le désir de Zeus n'est point aisé à saisir. Mais quoiqu'il arrive, il flamboie soudain, parfois en pleines ténèbres » (3).

Que l'on ne vienne pas dire : « Ce Zeus est le dieu des philosophes, le peuple ne le connaît pas ». C'est dans l'enceinte sacrée d'une scène de théâtre que le poète dramatique parle de Zeus en ces termes. Il ne craint pas d'être démenti lorsqu'il le proclame :

« Seigneur des Seigneurs, suprême béatitude des bienheureux, pouvoir souverain au sein de la perfection, pure félicité » (4).

(1) ESCHYLE, *Suppliantes*, v. 44-45 ; 574-587.

(2) ESCHYLE, *Suppl.*, v. 92-94.

(3) ESCHYLE, *Suppl.*, v. 86-88, trad. Mazon, éd. Les Belles Lettres.

(4) ESCHYLE, *Suppl.*, v. 524-526.

Et l'on se demande si ce n'est point en réponse à l'insistante nostalgie d'une lumière éthérée qu'il s'écrie :

« Ah ! Que je voudrais être la vapeur noire qui approche les nuées de Zeus ; pour disparaître toute entière et, comme la poussière qui, sans ailes, prend son vol et s'évanouit. Mourir ! » (1).

Cette singulière invocation nous fait déboucher sur une perspective quelque peu inattendue : l'appel à Zeus pourrait-il conduire au delà de cette vie ? Laissons la question en suspens. Mais souvenons-nous qu'Hadès, le souverain des morts, porte aussi le nom de Zeus — Zeus-Chthonios, et qu'il ressemble à l'Olympien comme un frère. « Un autre Zeus, dit Eschyle, prononce chez les morts la sentence suprême ».

(1) ESCHYLE, *Suppl.*, v. 779-783, trad. Mazon, éd. Les Belles Lettres.

LEXIQUE DES LIEUX

AGRA, rives de l'Ilissos

et

PETITS MYSTÈRES

Au pied des remparts d'Athènes que l'Ilissos baigne, à l'est, s'étendaient des jardins, des pentes gazonnées, de part et d'autre du cours d'eau, puis immédiatement au delà, un monticule boisé, l'Helikon athénien (1). Ce faubourg était connu sous le nom de « *Kepoi* » — les jardins — *Agrai* — les chasses.

Chaque année au début du printemps on y célébrait les « Petits Mystères », prélude à l'initiation Eleusinienne qui se donnait en automne — Septembre, Octobre.

Les Athéniens considéraient l'Ilissos et ses bords comme des lieux particulièrement chers et sacrés pour toutes les divinités. Non loin de sa fontaine-aux-neuf-bouches, l'Ennéacrounos et de ses cascates de Kallirrhoé s'élevaient deux temples d'Apollon, dieu purificateur : le Delphinion et le Pythion. On y accomplissait — entre autres cérémonies — des rites purificateurs solennels au bénéfice de la Cité durant la fête printanière des Thargélies.

S'il est vrai, comme le dit Platon, que Diotime, l'Initiatrice de Socrate, fut appelée à Athènes pour y accomplir une importante purification, ce fut là sans doute qu'elle dût procéder aux rites ;

(1) Ne pas confondre avec l'Helikon de Béotie, montagne qui surplombe le Val des Muses.

ce fut là peut-être que Socrate vint la voir. Serait-ce un souvenir de cet événement mémorable — et aussi parce que le vallon de l'Ilissos offre un cadre pour les Petits Mystères — que Platon situe en ce lieu la grande évocation mystique de la procession des âmes dans son dialogue du Phèdre ?

COS (L'ILE DE)

L'île de Cos doit le meilleur de sa réputation dans le monde à la gloire d'Hippocrate dont elle a nourri l'enfance. Il est incontestable, en effet, que le grand médecin naquit à Cos (sans doute en 460) où sa famille — les Asklépiades — exerçait traditionnellement l'art de la médecine. Il y fut instruit dans la profession familiale par son père Héraclide et reçut, aussi, l'enseignement d'un maître nommé Hérodicos. A son tour il forma des disciples ; ses deux fils pratiquèrent la médecine, sa fille épousa un médecin : Polybe. Hippocrate a acquis, de son vivant, un prestige de haute qualité. Son renom ne fit que croître durant les siècles suivants (1). Les médecins de notre temps reconnaissent la grandeur de son génie et la proclament publiquement dans les Congrès Internationaux.

C'est pourquoi le visiteur que le souvenir d'Hippocrate attire à Cos espère bien retrouver quelques traces laissées par le pionnier de la médecine scientifique. Bien entendu, on lui en montre. A peine a-t-il débarqué du canot sur le quai de la petite ville, les

(1) Cf. à ce sujet L. BOURGEY, *Observation et Expérience chez les Médecins de la Collection Hippocratique*, p. 82 et suiv. et particulièrement le texte de la page 99 auquel nous souscrivons entièrement : « la probabilité augmente de la présence d'un homme extraordinaire (Hippocrate). Une école médicale d'où par un fait extraordinaire et, à ce qu'il semble, unique dans l'Antiquité a surgi un ensemble aussi varié d'ouvrages de premier plan suppose sans doute un animateur exceptionnel, un médecin en qui s'est incarné le génie de l'art. Cette conclusion augmente de force si l'on remarque que la médecine grecque à la fin du IV^e siècle paraît n'avoir déjà plus la même vigueur créatrice. Les fruits n'ont pas tenu les promesses des fleurs. L'école de Cos, en particulier, semble avoir connu une assez prompte décadence ; l'esprit scientifique a dû aller s'affaiblissant, et peut-être aussi les qualités morales qui l'avaient accompagné si magnifiquement durant la belle période. Tout se passe comme si le grand élan, dont l'apogée doit se situer entre les années 430 et 380 s'amortissait peu à peu, faute d'hommes capables de le repenser et de le revivre de l'intérieur ». Nous avons tenu à citer ce texte intégralement en raison de l'importance de l'événement qu'il évoque à juste titre.

gamins du port l'entraînent vers le « platane d'Hippocrate ». Le grand homme aurait travaillé ici, donné des consultations, instruit des disciples sous cet arbre visiblement vétuste. L'énorme tronc expose les déchirures de sa coque, montre son cœur évidé, farci de bois pourri ; des colonnes en pierre ont été glissées pieusement sous ses membres de momie dont les tronçons rampent au-dessus du sol. Mais de ce cadavre végétal jaillit une profusion de branches vivaces aux feuilles vert-tendre. Une fontaine débouche au pied du mort-vivant. Au temps d'Hippocrate elle ornait la place publique, l'Agora. Tradition locale ? Déclaration d'un érudit du village ? On nous montre, à quelques pas de là, les ruines de la ville antique. Par malheur la cité mise à jour n'est pas contemporaine d'Hippocrate ; elle ne contient point de vestiges du V^e siècle — aucun objet, aucune tombe, aucune bâtisse. Ses plus anciennes constructions s'élèvent aux temps hellénistiques. Le site — fort exposé aux incursions des bandes venues d'Asie — aurait-il été déserté durant le V^e siècle ? hypothèse très plausible et conciliable avec les dires de Strabon. Mais s'il en est ainsi, la tradition qui rattache l'antique platane aux activités d'Hippocrate perd du terrain. Devrons-nous supposer qu'en ce lieu — alors inhabité — du littoral, l'Asklépiade ait tenu des consultations ou un enseignement de médecine ? Peut-être le vénérable platane est-il le seul survivant d'un bois ombreux couvrant la source. Enclos sacré ? modeste étape à proximité du petit port ? Ce sont conjectures probables. Car un texte d'Hermocrate témoigne qu'au IV^e siècle avant notre ère un platane déjà célèbre s'exhibait à Cos — sans doute sur l'emplacement occupé par le nôtre :

Οἶσθα δὲ καὶ τὸν αἰθὼν, ὃν Εὐρουπόλου πολιῆται Κῆροι χάλκειον θῆκαν ὑπὸ πλατάνῳ.

Voilà donc la tradition réhabilitée. Du moins regagne-t-elle joliment du terrain.

Mais nous sommes prêts à faire abandon du platane si un savant à l'esprit morose nous l'ordonne. En compensation, le musée de Cos nous offre une joie de haute qualité : une rencontre avec la statue d'Hippocrate.

Pour être tout à fait sincère j'avoue que le premier contact avec l'homme de marbre me déconcerte. Le personnage joue pourtant à merveille son rôle de grand médecin au cœur plein de compassion. On ne lui reprochera pas d'être insensible à la souffrance des hommes ; la pierre de son visage en est pétrie ; la grande pitié des malades lui tend la figure. Peut-être s'épanche-t-elle un peu trop.

J'imagine que cette statue d'Hippocrate prenne fantaisie de s'animer ; oserais-je l'appeler en consultation ? ajouter un surcroît à ses peines : n'a-t-il pas assez de tourments déjà ?

Admettons que le sculpteur, selon le style de son époque — le IV^e siècle avant notre ère — ait abusé du pathos. Retranchons en l'excès. Il reste que l'homme consacré à la médecine par la vocation éthique et technique du « service » fait son apparition pour la première fois dans le monde. C'est ainsi qu'un artisan d'images se représentait la grande idée incarnée par Hippocrate — sans avoir jamais rencontré le modèle de son vivant. Une réserve s'impose toutefois.

L'aimable conservateur du musée, M. Nicolaidès, nous rappelle fort à propos que le nom d'Hippocrate ne figurait nulle part sur la statue ni aux alentours. Néanmoins, ajoute-t-il, l'actuel désignation repose sur un faisceau de fortes probabilités. Tel est l'avis, également, de M. Papatéphano, l'éminent directeur du gymnase de Cos, expert dans le domaine de l'histoire hippocratique. Ce savant nous confirme, au surplus, qu'aucun vestige appartenant au V^e siècle n'a été retrouvé sous la ville de Cos ni dans les établissements de l'Asklépiéon. Cette dernière assertion est décevante. Avec elle s'évanouit notre dernière chance de pouvoir situer Hippocrate sur un site où nous serions certains qu'il vécut.

En effet, l'Asklépiéon a servi pour l'école hippocratique, de lieu d'instruction et d'hôpital. Sa renommée fut considérable dans tout le monde grec. Mais les fouilles de Herzog et de ses successeurs n'ont exhumé de ce chantier aucun édifice antérieur au IV^e siècle avant notre ère. Il est vrai qu'on y vénait, depuis une haute époque Apollon (père d'Asklépios, dieu de la médecine). Dans un bois de cyprès — alors kyparission — qu'arrose une source. Il est permis de croire que les Asklépiades et Hippocrate en appréciaient, fré-

quentèrent les ombrages. Peut-être ont-ils accueilli des malades, donné un enseignement, au passage, à leurs disciples devant ce décor admirable où la mer déploie le charme de ses îles, où la montagne déverse la senteur de ses pins. Simple conjecture.

Puisque Hippocrate ne se laisse implanter en aucun lieu défini, nous sommes résolus à le poursuivre à travers l'île entière. Une semaine suffira à cette chasse à l'ombre. Elle nous fera passer dans les cinq villages et nous irons de ferme en ferme. Les Asklépiades ont dû nécessairement battre pendant des siècles ces mêmes sentiers pour exercer leur art. Hippocrate y suivit son père Héraclide et le maître de ses jeunes années Hérodicos.

Sur ce plateau central dont le dos amorce à droite et à gauche des ravins disposés comme des nervures de feuilles, les vents marins soufflent en tourbillons. Un cavalier presse son cheval. Aux approches de l'extrémité occidentale, l'île feint de descendre au ras de la mer avant de redresser en massue contre le couchant son dernier promontoire.

Cos réserve ici ses grands enchantements. Ils se dévoilent — en partie et par degrés — au visiteur ; tandis qu'il descend vers la langue de terre basse une baie en demi-cercle lui présente, comme au creux d'une serpe, un îlot rocheux émergeant dans un collier d'écume. Ce piton, serti de blancheur, devant le rivage en faucille, évoque irrésistiblement le membre mutilé de Cronos tombé du ciel sur les eaux. L'image s'impose avec plus de force encore lorsqu'on découvre face à l'îlot, sur un rocher du littoral, des rangées de colonnes. Il est vrai qu'elles appartiennent à un édifice paléochrétien (1), mais un temple dont subsistent des fragments précéda sur place l'antique basilique.

Une telle grâce imprègne cette crique, son ourlet de dunes, la plaine environnante et son hâvre minuscule qu'un effort est nécessaire pour en rompre l'envoûtement.

Mais de riches récompenses suivent aussitôt. Un chemin taillé dans des falaises claires vous hausse jusqu'au village de Képhalos

(1) L'église San Stephano.

éclatant de blancheur ; il est implanté à la surface et sur la lèvre du plateau. Poursuivez plus à l'ouest l'examen de ce dernier bastion de la montagne ; aux détours du chemin il ménage partout de surprenantes découvertes ; sur ses terrasses dominant la mer, les soubassements d'anciens temples, des murs de fortins, des fondations gardent encore assemblés leurs blocs sous les pins, les herbes odorantes, les coquelicots. Si la chance sourit vous déboucherez tout à coup sur un petit théâtre hellénistique isolé dans la montagne contre une pente abrupte. Des ravins aux lèvres entaillées de fissures menacent sur trois côtés de l'engloutir. Sa résistance à l'abîme tient du miracle. Le spectateur assis sur les gradins découvre à une grande distance sous ses pieds le golfe arrondi en faucille et son îlot. Telle est la toile de fond posée pour ce théâtre.

Ce vaste plateau à l'occident de Kephalos est connu des paysans indigènes sous le nom de Palatia. D'innombrables ruines parsèment ses hauteurs et ses vallées. Faut-il chercher sur cette acropole gigantesque la mystérieuse cité d'Astypalaia ? Pendant les périodes de trouble, quand la guerre ou la piraterie sévissaient sur l'île, le haut massif de Kephalos recueillait dans ses nids d'aigle la population. Là elle trouvait un donjon inexpugnable.

Peut-être les Asklépiades eurent-ils dans ce massif leur plus antique établissement, s'il est vrai — comme on le présume — qu'ils vinrent de Thessalie à Cos avec les envahisseurs Achéens ou Doriens (1). Astypalaia fut fondée, semble-t-il, par des tribus doriennes qui en firent leur place forte.

(1) Selon le texte homérique, Asklépios, roi et médecin règne en Thessalie sur Tricca, Oechalie, et Ithôme. Ses fils exercent la médecine dans l'armée grecque dans la guerre de Troie. Les Asklépiades se considéraient-ils comme les descendants d'Asklépios ou comme des médiateurs de son culte ? Aucune indication ne nous a été transmise sur ce sujet. Peut-être étaient-ils les dépositaires d'une longue tradition de médecine empirique remontant aux temps préhelléniques. De nombreux récits mythologiques signalent le singulier développement d'une médecine florissante en Thessalie à une haute époque. M. Fernand Robert est tenté d'y déceler des influences créto-mycéniennes. Hypothèse que semblent confirmer de jour en jour les nombreuses découvertes de foyers pré-helléniques dans cette province, à Volo, Pagasai, Iolos, etc. (Cf. Fernand ROBERT, *Homère*, p. 205-209).

Les Achéens puis les Doriens partis de Thessalie émigrèrent en masse vers Cos, Carpathos, Cnide, Rhodes entre le XIII^e et le X^e siècles avant notre ère. L'histoire mythique rappellera le lien qui rattache de la sorte Cos à la Thessalie ; elle signale parmi les princes de Cos le nom de Thessalos, fils de la princesse Chalciopé fille du roi de Cos Eurypylos.

Tandis que le visiteur descend vers la langue de terre basse une baie en demi-cercle lui présente comme au creux d'une serpe un îlot rocheux émergeant d'un collier d'écume.



En tous cas ce bastion énorme à l'occident de l'île porta une population nombreuse au Ve siècle. Hippocrate dût en servir le peuple, en parcourir les chemins muletiers par tous les temps. Et sans doute il en mêla les paysages de monts et de mer, les arômes, les vents à ses profondes méditations — à l'enthumeesthai — et au fruit de son génie.

ELEUSIS

(ses Mystères)

Tous les érudits admettent que l'origine des Mystères helléniques — plus particulièrement ceux d'Eleusis — remonte à une haute époque, certainement antérieure aux invasions doriennes. Telle était d'ailleurs l'opinion des anciens ; les fouilles archéologiques exécutées sur le site d'Eleusis confirment entièrement ces informations. Il est certain également que les initiations éleusiniennes se sont développées, dès le début, dans un cadre de rites et de croyances agraires ; elles se rattachent étroitement à la culture des céréales et spécialement à celle du blé.

Or l'homme, en grandissant au centre d'un paysage déjà familier à ses ancêtres, découvre à la terre qui le nourrit et les a nourris, à la terre qui le porte, l'abrite et les a portés, abrités, un visage maternel. Il lui reconnaît l'obscur puissance d'une âme. Un réservoir d'inépuisable fécondité se cache en elle. Mais cette mère commune de tant d'enfants nés de son sein — autochtones — reçoit aussi les corps défunts. Elle s'ouvre à eux, les introduit dans un monde de songes véridiques et de prophéties, dans un au-delà peuplé par les

Les envahisseurs Achéens et Doriens apportaient avec eux leurs cultes religieux, particulièrement la dévotion aux divinités trinitaires dites Triopiennes (aux trois visages ou aux trois yeux). Parmi ces personnalités divines figuraient Demeter Triopienne, Zeus Triops, Apollon. Cnide fut le point focal de ce culte. La parenté d'Asklépios et d'Apollon aurait-elle favorisé le transfert d'une tradition médicale à Cnide et à Cos simultanément ? Des familles d'Asklépiades vivent dans l'une et l'autre cité doriennes. Souvenons-nous également qu'Hippocrate donna à l'un de ses fils le nom de Thessalos et que lui-même mourut et fut enterré en Thessalie après y avoir exercé la médecine. Mais la vaste question touchant les origines des Asklépiades demanderait une enquête et une discussion approfondies.

ombres du passé. C'est ainsi qu'elle leur donne asile à sa façon dans l'attente d'un retour à la vie.

Cette divinité accueillante aux morts et génératrice des vivants connaît donc le mystère de la germination des semences.

Si l'agriculture représente pour l'homme de nos jours un acte sans portée spirituelle, un acte fondé sur la technique et sur la science, il en était tout autrement pour les anciens. Une atmosphère religieuse enveloppait chaque temps de l'œuvre accomplie sur les champs. Le labour, les semailles, l'ensevelissement du grain, sa germination, sa croissance exigeaient la participation du sacré. Et la terre devait donner son accord à l'entreprise des hommes.

Mais comment obtenir l'acquiescement de la Terre à moins de reconnaître qu'elle détient le pouvoir de donner vie ou de retenir, à son gré, les semences en gestation dans son sein ?

Elle en communique le secret à ses enfants par le moyen des rites et des pratiques de l'agriculture. Ils apprennent par elle à se réfugier dans le silence, l'ineffable et dans le jeu de la mort comme le grain en sommeil au fond du sillon. Une même loi gouverne le passage de la semence à la tendre pousse verte puis au blé lourd de son épi, et l'avènement des humains à leur destinée.

Au surplus l'agriculture enseigne aux hommes une autre leçon. Elle les a délivrés de la vie sauvage, hasardeuse, errante qu'ils menaient jadis à la poursuite des bêtes ; l'attachement à la terre productrice de vie et mère de l'abondance les a apprivoisés.

Par les rites associés au travail sur les champs ils se la rendent propice. Elle leur restitue au centuple les soins dont ils l'entourent. Tant de bienfaits jaillissent du sol familial que les traits du paysage prennent figure maternelle. Cette mère est aussi législatrice, justicière, éducatrice pour les jeunes — *kourotrophos* — civilisatrice des adultes. Elle assume cependant les caractères virtuels de la vierge et, en conséquence, elle se dédouble pour produire une fille — *Koré* — réplique d'elle-même.

Avant d'exposer le programme des « journées » dévolues aux cérémonies de l'initiation Eleusienne, nous devons examiner briève-

ment quelques faits relatifs aux Mystères et que l'on peut tenir pour certains.

Par exemple l'on sait avec une quasi certitude que les initiés aux Mystères d'Eleusis éprouvaient, dans le cours du déroulement d'un drame sacré, des expériences affectives d'un caractère frappant et durable. Très rares et solennelles sont les paroles qu'ils ont l'occasion d'entendre de la bouche de l'hiérophante. Il leur est bien plutôt demandé de *contempler* et de *ressentir* les actes et leur enseignement sacré. Cette « information » par l'expérience, un enfant est capable de la saisir — et l'initiation est ouverte aux tout jeunes enfants comme aux adultes. Elle ne comporte point d'enseignement doctrinal, au sens strict, bien qu'elle implique certaines acquisitions préalables obtenues aux Petits Mystères.

L'ensemble des représentations exposées à Eleusis conduisait le myste à une intuition de l'état béatifique. Il devait au préalable accueillir et surmonter les ténèbres et les terreurs de la mort. Dans cette épreuve, les Deux Déesses — Demeter et Perséphone — peut-être aussi un Dionysos conducteur d'âmes, soutenaient ses espérances et son courage.

On souhaiterait savoir quels procédés les organisateurs d'Eleusis mettaient en œuvre pour « monter » des scénarios aussi fortement chargés d'effets mystiques et si durablement émouvants. Mais les textes des anciens ne contiennent sur ce sujet aucune donnée et les fouilles archéologiques nous laissent à court d'explications. Nous savons seulement que « des choses étaient montrées » — *deiknymena* — dans l'obscurité et dans la lumière.

L'énergie créatrice d'images et de formes suscitée dans l'esprit des mystes devait amplement compléter ces sommaires exhibitions. Nous dirions aujourd'hui que les spectateurs étaient invités à poursuivre en groupe un « rêve éveillé » au plus profond de leur expérience.

L'édifice consacré à la célébration des Mystères d'Eleusis porte le nom de *Télestérion* (ou de *Mystikos sekos*). Au V^e siècle, à l'époque de Périclès, c'est un vaste hall dont le plafond porte sur six rangées

de sept colonnes. Chacun des quatre côtés de la salle offre des gradins pour servir de sièges, sur huit rangs. Trois mille spectateurs peuvent y prendre place. Entre le plafond en bois, situé à six mètres de hauteur et le sol, court une galerie sur trois côtés ; elle rejoint sur le quatrième côté de la salle une plateforme rocheuse en terrasse. Peut-être était-ce sur cette plateforme — à laquelle on accède par deux escaliers de côtés — que les « objets sacrés » (les *hiéra*) étaient exposés, au terme de l'initiation.

A distance du Telestérion qui est le lieu sacré entre tous court un mur d'enceinte puissant et élevé dont le tracé enveloppe le hall, les bâtiments administratifs, les résidences du personnel, une cour pour les rassemblements. Hors de ces murs forts comme un rempart s'étend une esplanade où les candidats attendent leur admission. On y sacrifie, on y prie et chante, on y danse auprès du puits Callichoron.

Cette brève description des édifices a été conduite depuis le foyer central des initiations vers l'extérieur.

De même nous allons maintenant examiner le programme des journées éleusiniennes, depuis leur ouverture jusqu'à l'arrivée des mystes sur l'esplanade où ils affluent devant la muraille.

Première journée des Eleusinies. — 15 du mois de Boedromion.

Les mystes sous la conduite de leurs instructeurs — *mystagogues* — sont réunis à Athènes, sous le portique Poecile, en bordure de l'Agora. Ils y entendent la proclamation qu'adresse au rassemblement l'Archonte-Roi. Ce haut magistrat chargé de la police des fêtes éleusiniennes intime l'ordre de se retirer à tout candidat inacceptable, c'est-à-dire :

à quiconque a commis un meurtre ou se trouve sous le coup de poursuites ;

à quiconque pratique la magie ;

à quiconque ignore la langue et la culture helléniques.

Enfin il recommande aux mystes d'avoir les mains et l'âme pures. Chacun des *mystagogues* fait écho à ces paroles ; il les redit à son groupe.

Maintenant le héraut-sacré — le Hiérokeryx — rassemble les futurs initiés. C'est pour leur rappeler en termes solennels la loi du silence ; ils devront même s'abstenir de toute exclamation pendant les cérémonies.

Deuxième journée. — 16 Boedromion : « ...à la mer les mystes ». — Halade Mystai !

Ce jour-là, les Mystes courent par groupes à la plage de Phalère où ils prennent un bain purificateur dans la mer.

Troisième journée. — 17 Boedromion.

Grande fête publique pour la Cité d'Athènes. L'Archonte-Roi offre un sacrifice solennel aux Deux-Déeses et aux autres dieux pour le salut (1) du peuple, des femmes et des enfants. La cérémonie s'accomplit à l'Eleusinion d'Athènes, proche de l'Agora. Cette journée et celle du lendemain seront consacrées par les néophytes au recueillement et au jeûne, à la purification.

Les anciens mystes et les Athéniens rendent hommage, par une procession et un sacrifice à Asklépios, dieu guérisseur qui connût par son expérience propre la mort et naquit à nouveau (*Asklépieia, Epidauria*).

Quatrième journée. — 18 Boedromion.

Les particuliers font, à leur domicile, une offrande de fruits à Dionysos et aux autres dieux.

Cinquième journée. — 19 Boedromion.

Dans l'après-midi de cette journée la procession va partir d'Athènes à destination d'Eleusis en suivant la Voie Sacrée (parcours de 20 km. environ). Le cortège sort de la ville par la porte Dipylon. Un char ouvre la marche ; il transporte une statue couronnée de

(1) Ce sacrifice porte le nom de *Sôteria*.

myrte et tenant dans sa main une torche allumée. On l'interpelle bruyamment : « Iacché ! ô Iacché ». Cette statue incarne en une forme divine le cri de ralliement mystique personnifié : Iacchos.

Derrière le char d'Iacchos roule un chariot à bœufs pour le transport des « choses saintes » (*hiera*) venues d'Eleusis et y retournant.

Les deux véhicules sont suivis aussitôt par les grands dignitaires de l'initiation et les familles éleusiniennes rattachées au culte, par la foule des mystes et leurs mystagogues. Les mystes tiennent à la main un long flambeau allumé.

Derrière ces gens marchent les hauts magistrats d'Athènes, les délégués — *théores* — des cités alliées, les citoyens, les étrangers, puis apparaît une masse confuse d'humains, de bourriquets, de véhicules, de couvertures, de provisions de bouche.

Une troupe de jeunes Athéniens à cheval escorte militairement la procession.

De gracieux paysages s'égrènent le long de la Voie Sacrée entre Athènes et Eleusis. Après être sorti du cimetière du Dipylon, le cortège côtoie le bois d'oliviers glorifié par Sophocle. Il atteint les rives du Céphise qu'Aphrodite balaye d'un souffle parfumé de roses (1). Pourtant au passage du pont sur le Céphise ce ne sont pas des roses qui attendent les pèlerins d'Eleusis. Une bande de joyeux farceurs forme haie pour les accueillir et les cribler de moqueries. Surtout les « grands » de l'aristocratie et de la magistrature risquent d'entendre quelques cruelles vérités.

Ce déversement d'une pluie de quolibets répond à des nécessités rituelles — géphyrismes.

Au cours du chemin, des temples, des chapelles, des lieux saints en grand nombre retiennent la procession. On y chante, on y prie, on y danse, les torches s'agitent ; les chevaux des cavaliers trépignt sur place.

Tard dans la nuit le cortège passe le col des monts Korydallos. Tout le long du versant en descente vers Eleusis, la mer se découvre

(1) EURIPIDE, *Médée*, v. 835-841.

sous le disque de la lune pleine à peine échancrée. Les flambeaux des mystes dessinent l'avance sinueuse de la procession. Arrivée au bas de la pente, elle côtoie la plage, s'insinue entre deux lagunes marines — les *Rheitoï* — franchit un pont, et enfin débouche sur Eleusis.

Ici, une dernière station retient encore une fois les pèlerins devant un temple consacré à Triptolème, ce propagateur légendaire de la culture éleusinienne.

La nuit commence déjà à pâlir quand la foule en joie, grisée de chants, de prières, d'appels mystiques, déferle au pied de la haute muraille protégeant les Mystères. Sur l'esplanade effleurée par l'aube les danseurs et les danseuses forment leurs chœurs. Peu à peu toutes les figures de danse se concentrent près de la grande porte de l'enceinte ; elles entourent un cercle de pierre blanche que le jour naissant fait surgir de la pénombre : c'est la margelle du puits Callichoron où Demeter médita sa peine.

Dans la nuit de demain 21 Boedromion, les mystes verront les lourds vantaux tourner devant eux pour les admettre au Mystère. (Voir p. 49).

L E R N E

(le site et les Mystères de)

C'est à la légende d'Héraklès vainqueur de l'Hydre que le marais de Lerne doit surtout sa célébrité. Le site, fort beau, mérite bien une visite du touriste passant par Argos. On y accède par la route qui mène à Tripolis. Descendant de voiture dans le village de Miloï (les moulins) à 9 km. d'Argos, le visiteur découvre à gauche et en contre-bas de la route une fontaine sortant du roc. Son eau pure et fraîche se déverse aussitôt dans un bassin. C'est la source que le dieu Poséidon fit jaillir sur l'aride plaine d'Argos pour l'amour de la belle Amygone, l'une des cinquante Danaïdes. Si nous en suivons le ruisseau d'écoulement dans la direction de la mer nous atteignons à moins de cent mètres une modeste lagune aux eaux verdâtres. D'épais buissons d'herbes aquatiques l'entourent comme jadis il

y a deux mille ans. C'est le lac Aleyonien, abîme sans fond au dire des anciens habitants du lieu. Tout près de là s'élève un haut platane, rejeton de celui qui abritait l'Hydre selon Pausanias.

Les Mystères de Lerne se célébraient sur les rives du lac, en cérémonie nocturne, chaque année. Dionysos et sa mère Sémélé y tenaient les premiers rôles. Le jeune dieu des extases descendait aux abîmes humides pour en ramener celle qui l'avait mis au monde et la conduire dans la demeure éthérée des Olympiens. Un appel éclatant de trompettes, cachées dans des Thyrses (1) signalait cette apothéose — triomphe sur la mort.

Dionysos et Sémélé n'étaient certainement pas seuls à hanter, dans le Mystère, la rive du lac Aleyonien.

Nous savons par Pausanias (2) que Demeter avait sa place dans les initiations Lernéennes. D'ailleurs elle régnait alentour sur un grand bois de platanes étendu de la montagne voisine — le Pontinos — jusqu'à la mer. Dans cet enclos sacré sa statue de pierre trônait, sous le nom de Demeter Prosymné, en compagnie de Dionysos. Dionysos possédait isolément, comme Sauveur — *Saôtés* — une autre image de culte, en bois, qui le représentait assis. A quelque distance de là, un cercle de pierre consacrait l'endroit par où — ici encore — la fille de Demeter était descendue à l'Hadès.

Un culte de divinités féminines couvre la région depuis des temps très anciens ; il s'adresse à des figures diverses :

A une Athéna Saïtis — peut-être Neith l'Égyptienne — que Danaos venu d'Égypte avec ses filles aurait installé sur le haut de la montagne dominant Lerne (3).

(1) Le thyrses, attribut de Dionysos, est une hampe de roseau ou de bois souple couronnée de feuilles de lierre ou de vigne.

(2) PAUSANIAS, *Corinthiaka*, XXXVI, 7.

(3) Hypothèse incertaine toutefois comme toutes celles qui concernent le détail des relations de l'Argolide avec l'Égypte des pharaons. En effet bien que ces deux pays aient établi des échanges commerciaux et culturels depuis une haute époque ainsi qu'en témoignent les trouvailles archéologiques, il convient de rappeler que nous manquons de précisions sur l'origine et la valeur des traditions locales. L'emplacement du temple d'Athéna Saïtis sur le mont Pontinos n'a pas été exploré, à ma connaissance. M. W. Vollgraff nous rappelle fort à propos que l'ingérence égyptienne en Argolide au temps des Ptolémées dut faire surgir dans son sillage politique et attribuer au passé plus d'une

A une Aphrodite, dont la statue de pierre aurait été consacrée par les Danaïdes elles-mêmes, à proximité de la mer.

N'oublions pas non plus que le nom de Prosymné — donné en ces lieux à Demeter — s'applique aussi à une nymphe servante d'Héra et sans doute à la personne de la grande Déesse.

Ainsi l'on découvre à chaque pas sur ce rivage l'insistante présence d'une divinité féminine aux multiples faces engagée dans les Mystères avec un jeune dieu sauveur, son fils ou parèdre.

Cette déesse révèle diversement ses fonctions sous des appellations variées : Sémélé dont le nom devient Thyoné après l'apothéose, Demeter-Koré, Athéna-Saïtis (peut-être Neith l'Égyptienne), Aphrodite, Prosymné-Héra, les Danaïdes et plus spécialement Amymone amante de Poseidon, Iô prêtresse de l'argienne Héra.

Les initiations qui furent célébrées dans ces parages découlent sans doute d'héritages préhelléniques ou étrangers très anciens. Des recherches archéologiques entreprises (1) sur une butte, au voisinage du marais de Lerne par l'École Américaine ont mis à jour des vestiges remontant à l'époque néolithique. Le site demeura ensuite occupé durant l'Helladique Ancien, l'Helladique Moyen, l'Helladique Récent, les périodes archaïques et classiques. Les occupants de ce centre important, où un palais — anaktoron — a été identifié, étendirent leurs relations par voie maritime avec des peuples proches et lointains et jusqu'aux rives du Danube (2).

Et sans doute les mystères de Lerne réservent-ils encore plus d'une surprise.

tradition reliant l'Argolide à l'Égypte (*B.C.H.*, vol. LXXXII, 1958, p. 569). Pausanias écrivit sa relation de voyage dans la seconde moitié du II^e siècle après J.-C. et pouvait difficilement discerner entre une tradition millénaire et un récit implanté aux temps hellénistiques.

(1) Depuis 1953.

(2) Nous devons cette information au Professeur J. Caskey de l'École Américaine d'Athènes qui a bien voulu nous la communiquer oralement et que nous remercions ici de sa grande obligeance.

PHLIONTE

On atteint le plus aisément Phlionte en empruntant, à partir de la grande route de Corinthe à Argos, le bon chemin carrossable qui mène à Némée. Il faut traverser le village moderne de Nemea et s'engager dans la direction de la rivière Asopos, vers Leritza, Kastaki. Le site de l'ancienne Phlionte (Phlious) se laisse reconnaître à droite du chemin : un mur bas en beaux blocs helléniques borde une terrasse au pied de son Acropole. Quant à l'Acropole on l'identifiera de loin grâce aux particularités de sa silhouette fort caractéristique. C'est une longue colline qui s'élève d'ouest en est par trois paliers successivement. Le plateau le plus occidental porte une petite chapelle dédiée à la Vierge Zoodochos Pégé (Source dispensatrice de vie) ; un bois d'oliviers couronne le ressaut de l'extrémité orientale.

Sur ces hauteurs s'échelonnait autrefois une série de temples entourés de leurs bois : dans le plus important de ces enclos sacrés demeurait une déesse libératrice vénérée depuis des temps antiques sous une forêt de cyprès. On l'invoquait sous le nom ancien de Ganymeda et plus récemment comme Hébé, l'épouse éternellement jeune d'Héraklès. Elle recevait un culte sans image, et cette coutume était expliquée dans des écritures sacrées. La colline portait aussi un temple de Demeter contenant une statue de la déesse et de sa fille. A main gauche, quand on se dirige vers la sortie, on côtoyait un sanctuaire d'Héra ; elle renfermait une image en marbre de Paros.

La petite cité de Phlionte est restée célèbre dans l'histoire de la philosophie parce que Platon y situe le dialogue socratique du « Phédon ».

C'est dans cette petite plaine triangulaire, sous les contreforts du massif d'Arcadie, que la mort de Socrate est contée aux Pythagoriciens d'Echecrate réunis en communauté. Le lieu est singulièrement propice aux entretiens mystiques. Sur la ville et sur l'étendue entière de la plaine environnante règne l'esprit de la divinité libératrice dont l'asile aux cyprès couvre un haut-lieu de l'Acropole. A quelques stades des remparts, dans la bourgade de Keleai, Demeter et sa fille donnent l'initiation aux mystères de la mort comme à

Eleusis. Les savants dans la tradition disent qu'Héraklès vint à Phlionte pour une affaire privée après qu'il eût conquis sur le confin occidental du monde les pommes d'or des Hespérides. Une modeste chapelle bâtie à l'intérieur de la ville rappelait l'événement. Or les fruits d'or rapportés du couchant par le héros évoquent la mort et l'immortalité. La même allusion vers un glorieux au-delà accompagne la déesse Hébé-Ganymeda, souveraine sur l'Acropole de Phlionte et qui deviendra l'épouse d'Héraklès après qu'il aura subi l'épreuve dernière par le feu.

On montre aux visiteurs de la ville une maison-de-l'oracle (Oikos Mantikos) où il est interdit d'entrer.

L'école américaine d'Athènes a pratiqué quelques sondages sommaires sur le site de Phlionte, réservant pour une date ultérieure, des explorations méthodiques. Peut-être conduiront-elles à la découverte du couvent pythagoricien où Phédon fit le récit de la mort de Socrate. Aucun édifice habité par des communautés pythagoriciennes n'a été exhumé jusqu'à ce jour. Phlionte offre sur un terrain restreint en étendue, l'occasion d'une telle rencontre. Souhaitons qu'un jour elle s'accomplisse, fût-ce en hommage à Platon et Socrate.

Nous avons signalé au début de cet article la meilleure voie d'accès vers Phlionte pour un voyageur venant d'Athènes. Voici maintenant un autre itinéraire, moins facilement praticable mais beaucoup plus pittoresque, car il emprunte la vallée de l'Asopos depuis son embouchure à la mer jusque sur son berceau phliasien. Au surplus il nous est connu par la description qu'en donne Pausanias (1).

Quittant la grande route de Corinthe à Patras en bordure de la mer lorsqu'il atteint Kiatou, le voyageur s'engage vers le sud dans la direction de Sicyone, Paradisi, Gonoussa, Bouzika, Kastaki, Leritza. Chemin aisément praticable durant les beaux jours, aventureux en mauvaise saison. L'itinéraire, après Sicyone, a tôt fait de gagner les hauteurs. De gracieux ou sauvages vallons se succèdent.

(1) PAUSANIAS, *Corinthiaka*, XI, 3-8, XII, 1-3.

Le chemin s'insinue parfois périlleusement au dos des crêtes, offrant à la vue, de part et d'autre, les escarpements de la montagne.

Pendant longtemps, au cours de la route, on ne se lasse pas de tourner un regard en arrière pour resaisir la nappe étincelante du golfe de Corinthe. De charmants villages se succèdent à des intervalles éloignés : Gonoussa, patrie de la famille de Kypselos de Corinthe, Titane dont l'Acropole haut juchée au-dessus de la vallée de l'Asopos porte encore une ceinture de magnifiques murs helléniques et une couronne de cyprès sur son plateau. Sur cet étroit piton rocheux occupé aujourd'hui par une église et son cimetière s'implantait jadis un temple d'Athéna dont la statue en bois portait les marques de la foudre.

Titane pratiquait aussi le culte d'Asklépios, le temple de ce dieu était empli de serpents sacrés nourris par les dévôts.

A partir de Titane la route commence à redescendre et bientôt la longue Acropole de Phlonte détache sa crête sur la petite plaine au pied des monts arcadiens.

SALAMINE

(l'île de)

Bien des visiteurs en Grèce ignorent le charme reposant des rivages de Salamine. Ils ne savent pas non plus qu'on peut aisément y accéder en auto, du continent, par le moyen de deux bacs situés, l'un à l'extrémité orientale de l'île (de Perama à Kamatero), l'autre à sa pointe occidentale, face à la côte de Mégare.

Enveloppé par la grâce des paysages salamiens on oublie aussitôt le médiocre spectacle exposé en cours de route par la banlieue industrielle d'Athènes.

Mais il est souhaitable que cette grâce intime se révèle par étapes. On peut en préparer le dévoilement par un déjeuner à la grecque au bord de la mer. Si vous ne redoutez pas la brise marine ni le soleil, un restaurateur vous posera une table sur la plage même

d'où s'élançèrent les navires qui devaient éperonner la flotte Perse sur les eaux de Salamine (22 septembre 480) (1).

Pour atteindre, depuis le ponton du bac à Kamatero, cette gastronomique petite rade de l'antique Salamine vous devez d'abord franchir la butte qui se profile au sud sur l'horizon tandis que vous débarquez. C'est une colline basse aux tons fauves, en forme de tortue. On lui monte sans peine sur le dos par une voie praticable aux voitures. Elle vous récompensera en vous accordant une vue étendue sur le champ de la bataille navale — droit à l'est — et sur la petite rade d'Ambelaki — droit au sud — où nous déjeunerons. Quelques ruines éparses à la surface de cette butte — fondations de murs, tracés de voies rectilignes — nous signalent que l'acropole ou ville haute de la petite cité occupait ses pentes et son dôme.

Redescendons le versant méridional. Nous voici sur la rive d'un golfe oblong : l'ancien port, dont les vestiges transparaissent dans la limpidité de l'eau bleue.

Pendant que le restaurateur nous installe devant les vagues sur la plage et dispose sa nappe, nous recréons le décor qui s'éleva ici durant les jours de septembre finissant, en l'année 480. Ce sera chose facile avec l'aide des vestiges reconnus sur ces lieux et si les témoins de l'événement — Hérodote, Eschyle — viennent nous entretenir.

A cause de la chute qui nous entraîne à rebours dans le passé, la lumière étincelante de la journée s'est éteinte. Et c'est sous la grisaille d'un jour naissant que le petit port provincial de la Salamine antique apparaît devant nous : un cordon de grosses barques tirées à sec sur l'ovale de la baie, des maisons basses bordant les sables.

Derrière notre dos la petite ville sur les flancs de sa colline a bourdonné toute la nuit de la rumeur des réfugiés débarqués d'Attique par milliers. Ceux qui étaient montés au plus haut de la butte sur les terrasses des maisons avaient pu voir, vers l'est, des leurs rouges courir sur Athènes et l'Acropole envahies par les Perses. Ils

(1) Une étude critique de la bataille et du site de Salamine a paru récemment dans le "*Journal of Hellenic Studies*", vol. LXXVI, 1956, p. 32-54. The Battle of Salamis by Hammond (N. G. L.).

sont fatigués de regarder brûler ces terres d'où Athéna vient de partir ; eux aussi s'en détournent, le cœur serré ; leur dernière vision recueille un rideau de fumées vacillant contre l'aube.

Après cette veillée d'angoisse, la foule descend par les rues étroites vers la mer ; elle débouche, jetant femmes et enfants autour de nous, sur le port de Salamine parmi les navires en attente sur les sables.

Devant nos yeux les marins prennent place en ligne près des flancs des embarcations et les poussent à l'eau ; le soleil à son lever fait luire les visages, les poitrines.

Mais un choc coupe tout à coup l'élan des hommes ; la foule s'immobilise dans la stupeur ; un tremblement de terre a fait vibrer la plage ; la rade bouillonne.

Puis la masse du peuple est secouée par un frémissement d'enthousiasme ; les dieux viennent de répondre à l'appel, le signe est donné.

Le ciel s'emplit du chant des invocations. Les hymnes éclatent :

« A l'instant une clameur s'élève — celle des Hellènes — scandée comme une danse aux accents d'allégresse. Droit elle monte toute ensemble et les rochers de l'île en répercutent les échos » (1).

Pendant que les vaisseaux glissent en bon ordre hors du goulet de la rade « la clameur des trompettes enflamme toute la ligne ». Aussitôt claquent les rames jetées d'un seul choc en cadence dans l'eau profonde ; promptement tous les vaisseaux apparaissent en pleine vue. L'aile droite, première, en alignement parfait, guide l'avance avec ordre ; derrière elle la flotte entière se déploie. Et l'on entend clamer d'une seule voix le cri de la multitude :

« Allez, ô fils des Hellènes, délivrez la terre des ancêtres, délivrez les enfants, les femmes, les temples des dieux de vos pères, les tombes des ancêtres. L'heure est venue du combat suprême » (2).

Cet appel aux hommes et à la divinité pour le grand combat, cet appel pour la délivrance de la terre, des tombeaux et des temples, ceux qui restaient sur le rivage ne purent l'entendre.

(1) ESCHYLE, *Les Perses*, v. 386 et suiv.

(2) ESCHYLE, *Les Perses*, v. 388-405.

Certainement ils montèrent de nouveau ce matin-là sur la colline — femmes, enfants, vieux de toutes familles, en fraternité — pour suivre les péripéties de la mêlée terrible. Les poitrines de leurs hommes les préservaient du barbare : en bas, tout le long du littoral, une chaîne continue de soldats portant l'armure des hoplites surveillait la mer.

Tandis qu'on luttait sur les eaux le ciel était sillonné de dieux et de défunts accourus au secours de l'Hellade. L'île d'Egine avait envoyé ses princes de l'épopée : Eaque et les Eacides. Ajax et Telamor surgirent de leur résidence de Salamine. Quelqu'un vit le héros de la terre salaminienne, Kychreus, combattre sous la forme d'un gigantesque serpent parmi les navires. Une chouette d'Athéna s'était posée sur le grand mât du vaisseau amiral commandé par Thémistocle, puis elle avait traversé au vol l'armée grecque (1).

Jusqu'au soir les bateaux des grecs boutèrent la panique et le désastre à coups d'éperons dans les rangs de la flotte perse. Pendant toute la matinée le vent avait soufflé fortement de la mer, bousculant les navires lourds des barbares.

Nous écoutons Eschyle, Hérodote. Quand ils s'interrompent notre regard interroge la rade sinueuse comme des lèvres entrouvertes pour parler ; racontera-t-elle le retour des combattants sur ces plages au soir de la bataille ? Son silence est plein d'images et de vie. Nul besoin d'être devin pour l'entendre évoquer et poursuivre le récit.

Quand le soleil tomba sur l'horizon l'éclat de la mer était strié d'une multitude d'épaves noires que le vent du crépuscule poussait vers l'orient contre la côte.

« Un gémissement coupé de sanglots, reprend Eschyle, s'étend sur la mer jusqu'à ce que la nuit au regard sombre vienne tout engloutir » (2).

Du butin vint aussi échouer à Salamine ; la foule en recueillit ; et les dieux reçurent leur part.

Une tradition incertaine conte qu'en ces heures d'anxiété et

(1) ARISTOPHANE, *Les Guépés*, v. 1085, et aussi PLUTARQUE, *Thémistocle*, XV.

(2) ESCHYLE, *Les Perses*, v. 426-428.

de gloire naquit parmi les réfugiés de Salamine un enfant prédestiné à devenir célèbre. Il reçut le nom d'Euripide.

Un bref appel dissipe la vision. Le restaurateur nous désigne les plats sur la table. Une odeur de friture impose d'autres exigences que celles de l'histoire.

Après le déjeuner nous louerons une barque qui tournera autour des côtes de « l'île aux abeilles ». Si la chance est favorable nous découvrirons la caverne à double ouverture où vécut Euripide ; elle regarde, près de l'eau, vers la rive Attique. Existe-t-elle encore ? Peut-être l'avons-nous vue sans la reconnaître.

Salamine offre aux promeneurs en quête de paysages originaux une suite de beautés. On ne peut se lasser d'en parcourir les chemins en corniche au flanc des falaises ; les plages de sable fin, les vallons, les forêts de pins. A peine avez-vous tourné le dos à la mer qu'elle apparaît de nouveau à vos côtés ou devant vous.

Le vieux Solon était bien inspiré lorsqu'il parût sur l'Agora d'Athènes, proclamant :

« Je viens en messager de la charmante Salamine et j'ai composé, au lieu de discours, des vers et des chants... Allons à Salamine nous battre pour l'île charmante » (1).

VAL DES MUSES

et

L'HÉLIKON

Quel motif nous inciterait à visiter le Val des Muses — ce paysage assez dénudé aujourd'hui de sa verdoyante parure ? Aucun motif que l'espoir, bien fondé, d'une visitation en retour des déesses inspiratrices. Je prie le lecteur de voir dans ces lignes autre chose qu'un fade artifice littéraire. Dans la vallée en forme de berceau qu'une ancienne tribu Thrace consacra comme habitat à ces Muses chanteuses et danseuses subsiste l'enchantement qui jadis dicta ce

(1) SOLON, *Elégies*, I, 1-3.

choix. Cette contrée sollicite et repose aussitôt le regard sur la douceur de ses vallons largement ouverts au feu subtil du ciel grec.

Sur l'horizon d'ouest la montagne d'Hélikon pose un dôme majestueux au galbe irréprochable évoquant une coupe retournée.

Quand le printemps revêt d'une vie somptueuse la Grèce entière, le Val des Muses s'affirme à part comme le lieu d'élection sans conteste pour la naissance de la poésie. Ici on ne peut douter que les « Heures » de la saison ne réveillent dans la terre une âme et que les prés, hier inanimés, ne se raniment. Tous nos sens en témoignent ; ils recueillent au long de la vallée les preuves abondantes de cette vie naissante : dans les senteurs d'une suavité âcre qu'exhale le sol tel un corps humain, dans l'arôme mêlé des fleurs, dans le goût insistant de miel porté par bouffées avec la brise. Ce sont là signes propres aux Muses — déesses vivifiantes de végétation, promotrices de la vie naturelle par le chant, la danse, la grâce.

De nos jours comme au temps du poète Hésiode, des troupeaux de moutons paissent aux flancs de la vallée sous la garde de chiens à demi sauvages.

D'innombrables stations saintes jalonnent encore les sentiers. Sous leurs formes antiques — d'autels, de stèles, d'ex-votos, de statues — elles appelaient la reconnaissance des pèlerins envers les Muses, envers Orphée, envers tous les enchanteurs qui initièrent les hommes à la vérité de la poésie.

Une matinée suffit au marcheur allègre pour déambuler autour du vallon en visitant les ruines — à peine visibles sous la végétation — et les reposoirs. Quelque part sur l'Hélikon il foulera sans le savoir le champ où Hésiode crût faire, très réellement, la rencontre des Muses. Il menait au pâturage ses agneaux quand elles l'abordèrent (1) et lui enjoignirent d'être poète. Pour gage tangible de leur visitation il reçut de leurs mains « un rameau splendide par elles détaché d'un olivier florissant ».

Notre itinéraire couvrira aussi le pauvre hameau d'Asera patrie d'Hésiode qu'aucune ruine ne signale.

(1) HÉSIODE, *Théogonie*, v. 22 et suiv.

En conclusion de la promenade que rapportons-nous du Val des Muses ? Rien d'autre que la joie subtile d'une découverte dont les filles de Zeus sont les médiatrices.

Le visiteur au Val des Muses quitte la grande route de Thèbes-Delphes pour emprunter, à gauche, l'un ou l'autre des chemins carrossables qui mènent à Thespias. Le premier des deux itinéraires (1) se détache de l'autostrade à 4 km. 4 de Thèbes et remonte la vallée du Kanavari (anciennement la rivière Thespis). On le suit jusqu'aux ruines (modestes) de l'ancienne Thespias. De là on gagne le hameau de Palaio-Panaghia par un chemin de campagne où un chauffeur ménager de sa voiture s'engagera d'assez mauvais gré mais sans dommages. Le peuple de Palaio-Panaghia peu favorisé du tourisme, accueille avec chaleur et sympathie les amis des Muses et de leur compatriote Hésiode — qu'ils connaissent.

L'autre itinéraire, fort praticable pour une auto, se dégage de la grande route de Delphes à 13 km. de Thèbes et passe par Bagia, par Léontariou, par le village moderne de Thespias d'où l'on rejoint Palaio-Panaghia, point de départ de la promenade au Val des Muses.

(1) A destination de Domvraina.

LEXIQUE DES THÈMES

Le lecteur ne trouvera ici ni une étude érudite ni une revue générale des problèmes abordés mais seulement l'exposé de quelques traits qui nous ont paru fondamentaux.

A N I M I S M E

On peut raisonnablement présumer que chacun d'entre nous élabore pour son compte une vision particulière du monde. L'univers d'Einstein n'est certes pas celui de tout le monde. Et le décor saharien que perçoit le prospecteur de pétroles ressemble assez peu à celui du Père de Foucauld.

Doit-on s'étonner si les ethnographes nous apprennent que l'homme des « cultures primitives » passe son existence dans un monde très différent du nôtre ? Une vie intense circule partout dans les paysages perçus par lui. Dans un décor où notre regard discerne et découpe des objets — inertes ou vivants — sa vision reconnaît des êtres animés secrètement d'intentions, de pouvoirs, de qualités bénévoles ou maléfiques.

Entre l'homme et les forces cachées qui emplissent le ciel, la terre, les eaux s'établissent de mystérieux rapports. De même entre la tribu et ses ancêtres. C'est là, dans ces relations et ces échanges, qu'il faut chercher la cause principale des événements selon la mentalité primitive. A ses yeux l'ordre naturel des causes et des effets ne suffit pas à expliquer le déroulement des faits.

Derrière le rocher, en équilibre instable, qui tombe sur un homme et le broie, se dissimule sûrement un malin démon ; à moins que ce

ne soit la revanche d'une divinité offensée ou un acte de justice divine. Les forêts, les rivières, les montagnes hébergent une foule d'êtres invisibles dont les intentions sont ignorées du commun des mortels. Un homme avisé ne s'aventurera pas dans des lieux inconnus de lui sans s'être concilié ses mystérieux habitants.

L'homme des civilisations modernes est parvenu à purger son esprit de ces phantasmes. Peut-être éprouve-t-il encore par moments une indéfinissable angoisse lorsqu'il traverse sans compagnon un paysage d'apparence sinistre. Mais l'idée ne lui vient pas d'y craindre la rencontre d'un démon. Il sait que sa peur résulte seulement du jeu de son imagination.

Pourtant examinons d'un peu plus près notre vision du monde ; un paysage de montagne par exemple. J'y reconnais là-haut une cabane, un refuge bâti dans les neiges ; je le sépare difficilement d'un souvenir émouvant qui me trouble aujourd'hui encore. Car dans cette baraque perdue sur un haut plateau j'ai vécu, au milieu d'une tempête, de longues heures d'angoisse. Mon émotion présente n'est pas un simple rappel du passé, elle imprègne tout le tableau et le colore affectivement. C'est une « *projection* » de ma sensibilité émotionnelle.

A vrai dire toutes mes visions du monde sont animées par les projections de mes états d'âme. Dans un paysage je retrouve les qualités d'émotion que j'y ai personnellement investies.

Personnellement ? Peut-être aussi par délégation. Dans une foule assemblée en habits de fête pour célébrer un événement solennel circule une émotion collective ; cette émotion marque de sa couleur le décor : joie, recueillement, deuil, majesté. Un temple grec où fume l'encens parmi les platanes gigantesques de son bois sacré est autre chose qu'un édifice de pierre. Une divinité y demeure ; et c'est l'adorateur qui l'a appelée, établie ; elle est venue, en réponse à son émotion, du tréfonds de lui.

Serait-elle faite de la même essence que ses aspirations les plus intimes ? Une projection de la psyché élaborée par la fonction spirituelle ? Sans nul doute elle procède de l'esprit. Il se peut qu'une collectivité, soutenue par les rites et le sacrifice, dans un acte de foi

ardent ait pris part à cette épiphanie. Le rêve revêt forme de réalité ; et cette « forme divine » exerce dès lors, des effets puissants ; elle mène les hommes, les porte à de grandes entreprises, assure leur succès.

L'homme moderne ne projette pas comme les anciens des émanations du sacré dans les paysages offerts à son regard ; il y injecte une autre gamme de valeurs : valeurs sentimentales, morales, sociales, nationales, culturelles. Ce sont autant de projections ; elles colorent de leurs qualités affectives et de leur crédit le décor qui en est imprégné. Le géologue, le prospecteur de minerais *voient* sur le terrain les richesses anticipées. Un ingénieur, au cours de sa visite d'études dans une vallée *voit* les ressources hydrologiques en attente d'exploitation : sa vision couvre le paysage d'une projection inspirée des techniques : une vaste nappe d'eau, un barrage, la dénivellation.

Par contraste avec le technicien moderne dont l'esprit discerne les possibilités latentes sur le terrain, l'Hellène projecteur de divinités fait figure de primitif. Au réalisme efficace de l'un s'oppose l'imagerie religieuse de l'autre.

Réalisme, efficacité, accroissement de puissance et de richesses, exploitation et plein emploi de l'économie s'affirment d'un côté ; tandis que de l'autre se révèle la rêverie impuissante à prospecter les forces matérielles. Décidément les projections religieuses et poétiques d'un Hellène n'ont jamais beaucoup fertilisé la terre grecque. Et Demeter est une piètre éducatrice qui laisse ignorer à l'homme le champ des sciences expérimentales.

Le site d'Eleusis impose à notre regard le contraste des œuvres passées avec les accomplissements de l'industrie du temps présent. Les hautes cheminées d'une usine à traiter le plâtre fument en bordure de la baie emplie de cargos. De larges et profondes balafres infligées au roc par la machinerie ont déjà entamé l'Acropole d'Eleusis. L'homme moderne imprime avec force son empreinte sur la terre dont il prospecte les ressources et change la face. Chaque génération humaine laissera sur cette face le témoignage de son génie d'exploitation en lui imprimant des cicatrices indélébiles.

La liaison des anciens Hellènes avec leur terre conduisait à une œuvre bien différente. Ici, à Eleusis, dominent les préoccupations relatives à la destinée de l'homme; elles orientent l'attention vers la vie intérieure, vers la gnôse ou connaissance et l'expérience intégralement vécues — *pathéma*. L'esprit est invité à contempler — *theorein*; il retourne en son lieu d'éternité.

L'édifice central construit à Eleusis par des générations successives d'Hellènes porte la marque de sa destination : *theorein*, *pathein*. C'est un vaste hall bordé de gradins où s'assoient 3.000 spectateurs.

Un vigoureux contraste oppose donc certaines préoccupations fondamentales des sociétés antiques et celles de l'homme moderne. Elles correspondent à des types très différents de « projections » dans les paysages. C'est pourquoi les œuvres des uns et des autres se différencient sur le terrain si vivement.

En relevant cette distinction nous ne portons aucun jugement de valeur. On chercherait une vaine querelle à vouloir raviver la dispute des anciens et des modernes. Encourageons plutôt leur accord dans une harmonieuse synthèse. La productivité, le plein emploi, l'automation ont leur beauté et leur vertu en dépit de l'abominable jargon qui procède à leur naissance.

Le Hall des Mystères d'Eleusis — le *Telesterion* —, le site de Delphes, l'Acropole d'Athènes, une pièce d'Euripide présentée à Epidaure, ouvrent à notre esprit d'autres horizons qu'aucune visite d'usine moderne ne pourrait nous révéler.

Sans doute ces paysages de l'esprit sont-ils encore chargés de projections venues de tant de milliers d'hommes à leur passage sur la terre grecque. Le visiteur d'aujourd'hui peut croire que ces subtiles influences se font sentir jusqu'à nos jours; elles le tournent vers l'intériorité, vers les profondeurs de l'homme (plutôt que du côté de l'action) en l'invitant à se recueillir. Combien souvent, lors d'une visite à Athènes ou à Delphes nous avons vu un homme, une jeune fille, en attitude de méditation pour un long temps sur un bloc de pierre. Par une matinée grise de décembre, je remarquai une américaine assise sur les marches du Parthénon; une pluie fine portée

par le vent lui battait le visage. Elle demeura, seule et comme insensible, le regard à peine mobile, pendant près d'une heure. Quand elle quitta la place, elle marchait à la manière d'un automate.

Le paysage de Delphes réserve à la plupart des visiteurs la surprise d'une initiation; les moins férus d'hellénisme en peuvent remporter une poignante expérience. De cette terre émane un charme opérant à coup sûr. Serait-ce dû à un effet de projection ?

Les projections psychiques dont l'homme imprègne ses paysages ont exercé dans le cours de l'histoire une influence bien souvent décisive.

Sur le champ de bataille de Marathon les soldats grecs — une poignée d'hommes soutenus par leurs dieux locaux — virent combattre à leurs côtés un étrange fantôme à l'immense stature; ils surent aussi que leur héros national taillait avec eux dans les rangs de l'ennemi. Ils gagnèrent la bataille. Serait-ce là une victoire de l'animisme ?

Avant d'engager le combat naval dans la passe de Salamine, les chefs de la flotte grecque prirent leurs précautions. On amena de l'île d'Égine les grands ancêtres protecteurs : les Aiacides; Ajax et Télamon de Salamine furent appelés à l'aide. Ce ne fut pas en vain. Les âmes puissantes évoquées du sol familial donnèrent aux combattants l'assurance et l'audace indispensables pour affronter la grande épreuve. Les Deux Déesses accoururent aussi d'Eleusis avec un colossal cortège de trente mille mystes fantomatiques chantant des hymnes.

Les « projections » divines mobilisées pour cette dramatique occasion au secours du peuple grec contribuèrent grandement à sauvegarder la civilisation européenne au berceau. Triomphe de l'animisme ? (1).

(1) Soyez certains, dit Thémistocle, dans un discours aux Grecs rassemblés après la victoire, soyez certains que nous n'avons pas accompli cela par l'effet de notre puissance. C'est l'œuvre des dieux et des héros. (HÉRODOTE, *Histoires*, VIII, 109).

LE DESTIN

Les dieux connaissent une suprême loi qui impose ses bornes dans le temps et l'espace à toute créature. Zeus même la respecte car elle se confond avec le savoir de son esprit ; s'il devait la violer il s'opposerait à lui-même et à son omniscience. Norme divine en action ou décret de la Nécessité — de l'*Ananké* — c'est tout un. Sur cela repose l'ordre secret du cosmos.

Chacun reçoit avec sa venue à l'existence en ce monde une forme de vie, la « part » — *Moïra* — qui lui revient. Elle commandera son développement, marquera les limites précises qu'il ne peut, d'aucune manière, outre-passar. S'il s'avise, dans un esprit de Dmesure — *Hybris* — de transgresser son destin, un dynamisme répressur — l'*Erinys* — aura tôt fait de le ramener dans l'ordre. Cette puissance coercitive exerce son contrôle sur les corps célestes aussi bien que sur les sociétés humaines et les bêtes. Si le soleil sortait de son orbe il y serait ramené par l'*Erinys*. Elle est garante que l'univers est régi par un équilibre de forces et ne risque pas de sombrer dans l'outrance, dans la dmesure — l'*Hybris*.

La perte d'équilibre, l'enflure, voilà le risque majeur auquel l'homme est exposé. Il y succombe quand la fortune le favorise et qu'il méconnaît l'absolu gratuité des dons reçus. Infatué de sa personne il s'attribue une capacité supérieure à la nature mortelle. Dès cet instant son sort est scellé (1).

Aussi bien, il succombe quand l'infortune dont il est le jouet l'incite à se dresser avec arrogance contre le cours des choses ; il prétend exalter sa chétive personne au-dessus des dieux, sa perte est certaine. Son impertinence attire sur lui les catastrophes.

Serait-ce que la « jalousie des dieux » — *phthonos* — s'abat sur sa tête ? On serait tenté de croire que dans leur opposition à la

(1) Le succès suscite trop souvent chez l'homme une dangereuse et aveugle suffisance — *le koros* — qui le porte à enfler son ego. Il verse dans la dmesure, perd le sens critique, méconnaît ses limitations, et attire sur lui des réactions fâcheuses. Telle est une des filières du malheur selon les Grecs.

dmesure ils rappellent l'insolent durement à l'ordre. Mais le Sage — Socrate par exemple — sait que les dieux ignorent l'envie comme la jalousie. Homère aussi avait averti depuis longtemps les « mortels » qu'eux-mêmes sont les véritables auteurs de leurs maux car ils aggravent par leurs excès, par leur folie, la sévérité de leur sort. Une étrange aliénation — *Até* — les aveugle, s'empare d'eux comme pour les entraîner à leur perte.

Quand « *Até* » les possède, ils perdent le pouvoir de discerner leur intérêt majeur ; la passion les égare. On les croirait en proie à un démon — *alastor* — spécialement aposté dans leur âme pour y détruire toute vision claire.

Ceux qui ont succombé de la sorte à leur mauvais génie peuvent tout de même se réveiller de leur égarement. Mais si profonde et totale a été l'influence perturbatrice en eux, qu'ils l'attribuent à un dieu. Ce dieu leur a envoyé l'*alastor* trompeur.

Un psychologue reconnaîtrait à coup sûr derrière cette conduite aberrante un dynamisme d'auto-destruction, d'auto-punition enraciné dans l'« inconscient ». Pour les Grecs, ce dangereux « complexe » prenait nom d'*alastor*.

Lorsqu'un individu a commis un acte outrageux, ou s'il a franchi imprudemment les bornes de sa *Moïra* (de sa part légitime) la force répressive de l'*Até* plane déjà sur lui. Elle se déchaînera sous la forme d'un *alastor*, d'une *Erinys*.

Parfois c'est une collectivité entière, solidairement responsable — une cité, une famille, une tribu — qui amène sur elle la visitation d'une force correctrice.

Quels sont les actes — erreurs involontaires ou fautes commises de propos délibéré — qui attirent le redoutable choc en retour du sacré ?

En réponse à cette question qu'il se pose souvent, un Hellène déclare : « Tout ce qui éveille dans l'âme le sentiment de l'*Aïdós* risque d'attirer l'indignation des dieux ».

Et qu'est-ce que l'*Aïdós* ?

On pourrait donner à ce mot le sens de « honte ». Traduction

bien imparfaite et qui rend mal la richesse, la subtilité de ses implications.

J'éprouverai l'*Aïdós* — peut-être bien malgré moi — si je transgresse certaines lois non écrites dont la teneur est gravée dans l'intimité de ma conscience. La liste est longue.

Frapper un être sans défense ou qui implore votre protection : un orphelin, un vieux, une femme, un suppliant, un étranger, un mendiant.

Outrager le père ou la mère soit en paroles, soit en actes.

Il n'est pas besoin pour libérer les forces de représailles que la victime prononce une malédiction. Até est là, pure énergie répressive que l'agresseur lui-même provoque et nourrira, lui-même, à son insu. Rien ne peut en suspendre désormais le cours fatal — si ce n'est certaine purification dont les initiés possèdent seuls le secret.

Aussi, quand un Hellène songe à la part de vie qui lui a été allouée dans l'immense contexte de la vie universelle, cette portion lui apparaît comme un lot découpé, pour lui, par l'*Ananké*, autour de sa chétive nature mortelle. Il n'y a pas de quoi s'enorgueillir à la vue d'une si pauvre chose. D'ailleurs s'il haussait le ton trop insolemment, l'*Erinys*, les *Moïraï*, l'*Até*, le ramèneraient tôt ou tard à la mesure après cette crise d'*Hybris*.

Pour chacun de nous la Sagesse pratique — *Sophrosynê* — consiste à prendre pleine conscience de sa condition limitée et à ne point outrepasser sa « *Moïra* ».

Mais comment reconnaître ces bornes mystérieuses qu'il est interdit de franchir ? La tradition, certaine règle de sagesse commune nous fournissent à ce sujet des indices utiles ; elles signalent les zones dangereuses :

La présomption, la suffisance — *koros* — qu'engendrent le succès ou la prospérité matérielle — *olbos* — font perdre à l'homme la conscience de sa juste position dans l'ordre universel. Il s'aliène de ce système d'équilibre où lui était réservée sa place légitime. Le goût de l'enflure le boursoufle, il va déborder. Cependant, des forces invisibles — divines ou démoniques — l'enveloppent de

toutes part, le pénètrent. Lui, l'éphémère, lui l'ombre d'un rêve méconnaît le royaume de l'immensité et de la puissance sans limites. Lui l'aveugle ignore sa cécité et s'installe en place de l'Omniscient. C'est folie spirituelle. Et la Sagesse même — la *Gnômé* — qu'il porte à son insu dans son âme lui est étrangère.

Le voilà mûr pour les œuvres de l'*Até* : « Le mal funeste (l'*Até*) naît d'un rien, comme la flamme de l'étincelle ; mais s'il est faible au début, il fait douloureusement éprouver sa force : car les œuvres de la violence ne durent pas pour les mortels » (1).

L'idée de Destin chez les Grecs restera toujours inséparable d'une expérience profonde de la responsabilité humaine. « Le destin c'est le caractère » a dit Héraclite (*ethos anthropô daimon*). Dans le cadre du canevas qu'*Ananké* et ses *Moires* lui préparent, chaque homme brode le dessin de sa vie. Et sur la qualité de son œuvre il devra rendre des comptes.

H É R A K L È S

Un voyageur parcourant, comme Pausanias, l'ancien pays grec pour y recueillir les traditions locales, relève presque chaque jour un récit sur Héraclès. Ce glorieux personnage a marqué de son empreinte fantastique aussi fortement l'imagination des hommes que la face de la terre. Supposons qu'à la fin de son voyage notre touriste relise ses notes et tente d'écrire une étude d'ensemble sur la personnalité d'Héraclès. Son embarras serait grand. Il ne parviendrait pas à dégager de ses documents une physionomie et une biographie cohérentes pour son héros.

Peut-être alors interrogerait-il ses contemporains : les poètes tragiques, les philosophes et les sophistes, les éphèbes au gymnase qui s'exercent à la lutte devant une image d'Héraclès, les petits enfants encore ravis par les contes de leur nourrice. A ces témoignages disparates il joindrait ceux, plus érudits, des historiographes. Hérodote lui communiquerait ses découvertes sur l'Héraclès

(1) SOLON, *Vers* 14-25.

asiatique, celui de Phénicie par exemple. Que deviendrait Héraklès après cette enquête ? Guère autre chose peut-être qu'un nom sans visage ? Même le poète en contact permanent avec sa source d'inspiration perd le souffle à vouloir animer un tel héros — un héros qu'agite, ici une grande âme, là un accès de démence, ailleurs un éclat de monstrueuse bouffonnerie. Le dramaturge prudent hésite à exposer sur la scène l'extravagance de ce personnage plus humain que les hommes.

Notre enquêteur réussira mieux sans doute s'il interroge les philosophes ; ils ont réponse à tout. Héraklès, cette vivante contradiction où se révèlent la grandeur et l'impuissance de l'homme, ne les déconcerte pas. Ses épreuves sont un symbole des nôtres. Il a choisi la voie droite, celle de la Sagesse en action ; Athéna l'accompagne ; Héra dresse des travaux et des embûches sans cesse au long de sa vie parce qu'elle a reconnu en lui un fils de Zeus. Elle joue les marâtres avec ce grand enfant dont elle fera son fils au terme des épreuves. Elle lui a déjà donné le lait de la vie éternelle. Par un étrange renversement des apparences, Héraklès doit à Héra, à cette divinité souveraine qui semble le haïr, le persécuter, sa gloire et l'accès à l'immortalité, couronnement de sa vie. Les obstacles qu'elle suscite devant lui seraient-ils autant de marches ascendantes vers l'apothéose ? Toujours est-il que le nom même d'Héraklès (1) glorifie la divine persécutrice.

Mais ce sont là des propos de philosophes ; leur manière est d'interpréter tout en termes de symboles ou d'allégories. D'après eux la divinité est bien étrangère à la haine. La colère d'Héra n'est donc qu'une ardeur jalouse d'immortalité. Sur ces bonnes paroles quittons les philosophes pour interroger les jeunes gens du gymnase voisin. Ils s'entraînent à la lutte sous le regard d'une statue d'Héraklès patron de leurs jeux. Oui, ils reconnaissent dans leur héros le modèle exemplaire de l'athlète, serviteur des hommes. L'image de ce fils héroïque du dieu suprême les incite à vouloir dépasser toujours leurs propres exploits. Mais sauront-ils, à l'exemple d'Héraklès,

(1) Héraklès = gloire d'Héra.

restituer la gloire accordée à leur mérite, sans en rien garder pour eux-mêmes ?

Il n'est rien de plus haïssable que l'impertinence de l'individu qui — oublieux de sa condition humaine — se glorifie lui-même. D'ailleurs, les dieux sont jaloux, apparemment ; ils frappent sans pitié l'arrogant.

Quand l'heureuse fortune vient couronner de succès nos efforts, sachons reconnaître la gratuité du don qui nous échoit. Serions-nous assez oublieux de la vérité pour nous prévaloir de cette faveur du sort ? Les triomphateurs aux jeux Olympiques ont coutume de déposer la palme de leur victoire sur l'autel de Zeus dont la puissance les a comblés.

On dit qu'à l'achèvement de sa carrière d'épreuves Héraklès fut accueilli par celle qui avait passé pour être sa persécutrice. Elle le reçut dans son corps et le fit naître à la vie éternelle.

Devrons-nous croire qu'en dépit des apparences amères, l'épouse de Zeus — la vie — loi suprême et ultime Sagesse, n'est point une marâtre mais qu'elle nous façonne en sa matrice ? S'il en est ainsi, à quelle naissance nous destinerait-elle ?

JUSTICE

« Un seul acte de parfaite justice, dit un poème arabe, vaut plus que mille années de prière ». Je croirais volontiers qu'Hésiode, au nom de la Sagesse grecque de son temps, eut approuvé ce dire. Car dans la culture de l'esprit de justice — *dikaiosyné* — se résument les plus hautes vertus d'un homme. Elle le fait accéder au pied du trône où Zeus siège avec l'assistance de Diké — la justice divine — à son côté.

Reconnaissons, à vrai dire, que la sublime justice du dieu ne se prolonge guère jusque dans notre bas-monde. Les rois, les nobles — ces « mangeurs de présents » — la connaissent surtout par oui-dire mais la pratiquent peu. Ils ont à ce point découragé les divinités

secourables qu'elles ont dû — pauvres colombes — prendre leur vol vers le ciel.

La vraie justice — l'inaccessible, la céleste justice — fait défaut sur la Terre ; elle ne trouve point d'asile dans les cœurs.

Pourtant Zeus l'a déléguée — sous le nom de Thémis — avec le sceptre du pouvoir royal à ses représentants qualifiés.

Administrer Thémis c'est juger équitablement les litiges, les conflits, accorder réparation selon l'antique droit coutumier à la lumière de la divinité inspiratrice. Le juge impartial, connaisseur de la pure tradition juridique, incarne Thémis. Comme elle il échappe aux passions humaines, à la corruption. Les grands ancêtres, les justes du temps passé couchés sous la terre, ces sources inépuisables du savoir hérité de la tribu font aussi entendre leur voix derrière celle de Thémis ; écoutons-les avec révérence.

Distante de la Diké en résidence aux pieds de Zeus, une Diké justicière et partageuse entre les hommes, opère au tribunal. Les actions en justice sont déposées dans sa main. Avec équité elle fait rendre à l'un le bœuf qu'on lui a volé, elle exige d'un autre la restitution de ce qu'il a pris. Compensations et pénalités dépendent de la droiture de sa science.

Chacun de nous sait bien ce que *justice* veut dire. Ne ressent-il pas l'*Aïdos*, ce malaise intime, secret peut-être mais gonflé de honte, lorsqu'il a commis un acte que son cœur réprouve ? Un acte de force, de lâcheté en défi aux lois divines et humaines ?

Grâce à la confusion que l'*Aïdos* fait surgir dans notre âme quand la pensée nous vient de violer certaine norme, combien d'injustices ont pu être évitées ! Nul ne peut échapper au regard du témoin invisible qui contemple, immuable, nos actions. Certes on peut bien oublier pour un temps son existence, mais non détruire son témoignage. Les vieilles fautes, stigmates d'impureté, nous infestent. Ce sont des miasmes dont la souillure passe d'une génération à la suivante. Des individus innocents en personne de tout mal peuvent porter la tare quasi physique d'une hérédité fâcheuse ; quelqu'un de leurs ancêtres a violé un serment solennel, nié un dépôt qui lui avait été confié, massacré des suppliants réfugiés auprès de l'autel, commis une

profanation. La perpétration du crime a dérangé l'ordre cosmique, ameuté les forces démoniques gardiennes de l'équilibre dans le monde invisible. La meute des Erinyes converge sur le coupable et sa descendance. En outre un danger réel plane sur la communauté dont le violateur de justice fait partie. Une indignation sourde mêlée de peur gronde dans la collectivité : c'est l'action de Némésis, force de réprobation, menace de représailles.

L'exigence de justice enracinée au tréfond de l'âme hellène est nourrie de sacralité. Elle puise sa force dans la foi — une justice parfaite, inéluctable, Diké, préside à la Sagesse de Zeus et gouverne l'ordre cosmique.

Le mot « diké », proclamé par le peuple en rébellion contre ses maîtres, retentit jour après jour, continuellement, du VIII^e au VI^e siècle.

Telle est la puissance offensive de « diké » qu'elle abat les barrières politiques une à une. Les classes opprimées arrachent de haute lutte à leurs adversaires la rédaction d'un code de lois écrites en remplacement de la « Thémis » inspirée de la coutume. Ainsi ces classes gagnent l'*isonomia* — l'égalité devant les lois et le droit de juger : l'*isagoria* — le droit de parler à l'Assemblée, la protection de l'individu contre l'arbitraire des autorités établies.

Voici Diké installée sur la Terre. Et c'est tant mieux pour nous. Mais la déesse ne perdra-t-elle pas, à vivre avec les hommes, un peu de sa pureté céleste ? Il est à craindre qu'elle ne s'adultère. Qu'importe ; c'est le sort de toute institution que de se corrompre. Mais si infidèle à l'idéal soit le jugement prononcé dans les tribunaux, l'aspiration et la foi envers une souveraine justice subsiste au cœur des hommes. Derrière les apparences défigurées de la déesse transparaît le visage de la messagère de Zeus. L'ordre éthique du cosmos reste neuf.

N A R C I S S E

Les mythographes présentent plusieurs versions de l'histoire de Narcisse ; mais en dépit de leurs variantes elles contiennent un même noyau significatif :

Narcisse, le beau chasseur juvénile est affligé — ou doué ? — d'une totale insensibilité à l'amour physique. Par sa beauté sur-humaine il répand sur son passage une détresse dont il ne prend nullement conscience.

Entraîné au cours d'une chasse dans la mystérieuse clairière-aux-roseaux il y découvre la source pure qui lui renvoie, inaltérée, sa propre image.

Devant cette soudaine révélation de la beauté, il tente d'en saisir la forme. Elle se dérobe à l'étreinte mais le retient fasciné jusqu'à la mort.

Ainsi se confirme la prédiction que le prophète Tirésias fit à la mère de Narcisse : « l'enfant vivra aussi longtemps qu'il ne se connaîtra pas ».

ŒDIPÉ

Le thème d'Œdipe a été l'objet de tant de commentaires touchant le parricide et l'inceste que ses autres implications risquent fort d'avoir été méconnues.

Les « forfaits » d'Œdipe soulignent aux yeux des Grecs certain aspect dramatique de la destinée humaine. Ici apparaissent à l'œuvre et à nu sous un grossissement, les diverses composantes motrices du Destin. Particulièrement :

La transmission héréditaire sur plusieurs générations des forces maléfiques soulevées par un acte interdit. En effet on découvre l'enchaînement du mal et des violations réitérées, de maillon en maillon, chez les ancêtres d'Œdipe, et d'une façon marquante dans la personne de son père Laïos traître à son hôte.

C'est en cédant sans mesure aux impulsions de son caractère que l'homme prépare sa destinée et, pour une part appréciable, celle de ses descendants.

Cela ne l'empêche nullement de vouloir sonder l'avenir dont il a lui-même préparé les décrets. En interrogeant l'omniscience divine qui filtre par l'oracle de Delphes, croit-il pouvoir se soustraire aux conséquences inéluctables de la loi ?

Si, pour échapper au malheur, il nous suffisait de connaître par avance le cours des événements et les menaces en suspens sur nos têtes, la vie ne serait plus qu'une perpétuelle partie de cache-cache avec le destin. Partie fort inégale d'ailleurs, absurde, perdue d'avance si tant est que le destin soit vraiment un inéluctable destin.

La fatalité qui condamne Œdipe à commettre le parricide et l'inceste est inscrite en lui ; et pourtant il cherche à en esquiver les décrets. C'est peine perdue, le prophète de Delphes l'en avertit. L'impérieuse violence de sa nature ne lui permet aucune évasion. La volonté de fuir loin de son père ne peut lui servir de rien. Il rencontrera l'homme à tuer au prochain carrefour. Le voilà parricide sans le savoir.

Les événements sont des occasions. Rien d'autre que des prétextes à éprouver l'homme ; l'Ananké, le Destin en fait surgir chaque jour à profusion. Un fait brut, une rencontre, un accident n'ont par eux-mêmes aucune importance. Ils sont indifférents, neutres.

C'est notre réponse aux événements qui prédétermine notre destin ; un geste trop prompt entraîne notre bras avant que nous ayons pris le temps de réfléchir ; une parole insultante naît sur nos lèvres, frappe aussitôt l'interlocuteur ; une furie de désir submerge notre raison, nous projette, corps et âme, dans la mêlée.

Chacun de nous s'est trouvé plus d'une fois dans sa vie exposé à une dispute de carrefour, à un conflit de préséance. Deviendrons-nous, pour autant, des meurtriers ?

Quelle réponse donnerons-nous à l'événement qui nous sollicite, nous provoque ? Quelle suite de réactions notre caractère enchaînera-t-il à tel impondérable incident initial ? Voilà le plan sur quoi se joue la fatalité.

« Connais-toi » dit l'oracle de Delphes. L'injonction est facile à proclamer ! Que le dieu de Delphes nous vienne en aide pour parachever cette recherche.

ORPHISME

Parmi tous les problèmes que pose la culture religieuse des Grecs, l'Orphisme est l'un des plus âprement débattus. Nous invoquons une seule excuse pour avoir touché à ce sujet brûlant : l'importance majeure du courant orphique sur le plan qui nous occupe. En effet l'âme des Hellènes traduit par son adhésion à l'Orphisme l'une de ses plus profondes et de ses plus émouvantes aspirations. Cet aspect de la vie mystique en Grèce ne pouvait être passé sous silence quels que fussent les risques inhérents à un exposé de la doctrine.

Le mouvement spirituel de l'Orphisme au V^e siècle nous est accessible seulement à travers des fragments de textes brefs et souvent obscurs, par des allusions, des références. Mais son importance considérable se révèle déjà dans le témoignage des poètes, philosophes, historiens de l'époque : Pindare, Empédocle, Eschyle, Euripide, Hérodote, Platon.

Quelques siècles plus tard une abondante mine de documents sur l'Orphisme nous sera ouverte. Mais ces textes de « basse-époque » inspirent à certains historiens une légitime méfiance.

Pourtant certains écrits qualifiés de tardifs méritent de retenir une plus favorable attention lorsqu'ils représentent un legs inaltéré du passé.

Il n'entre pas dans nos intentions de discuter ni même d'exposer dans le présent livre les travaux que tant d'érudits de grand mérite ont consacré à l'Orphisme. On n'y trouvera donc aucun débat savant mais plutôt des suggestions, références, indices.

L'on peut être assuré qu'Euripide, possesseur d'une bibliothèque enviable en son temps, connaissait bien la littérature orphique. Elle se composait alors d'une masse flottante d'écrits « sacrés » fort disparates, aux attributions incertaines. Ce « corpus » ne pourrait nullement être comparé à des écritures canoniques, mais bien plutôt à des apocryphes d'inspiration variée. Il s'en dégageait toutefois une communauté générale de tendances spirituelles par delà les

variantes, et c'est à cette perspective essentielle que s'applique le terme d'Orphisme. Nous avons essayé d'en évoquer les traits. Ils découlent naturellement de la physionomie que les anciens attribuaient à Orphée fondateur de la secte.

Orphée charme, fascine le monde vivant et inanimé par la puissance incantatoire de la musique, de la poésie, de l'harmonie. Il entre ainsi dans la sphère d'influence d'Apollon conducteur des Muses. De fait, Orphée rend un culte d'adoration au dieu de la musique et de la lumière ; il l'honore en montant chaque matin au mont Pangée pour saluer le lever du soleil.

D'étroits rapports unissent aussi Orphée et Dionysos dieu de l'ivresse mystique. A mesure que le courant de la dévotion dionysiaque s'étend sur la Grèce et gagne en profondeur, l'Orphisme lui accorde une plus large place dans sa théologie.

Mais Dionysos n'est point, pour les Orphiques, un dieu inspirateur de frénésie, de tumulte, d'orgies, de courses éperdues dans les montagnes. Il s'identifie à l'étincelle divine impérissable que chaque homme porte en soi. On retrouve sa présence cachée dans l'âme en menant la « vie orphique » — à force de purification, d'ascèse et par l'initiation aux mystères. Notre corps nous enclôt comme une prison, comme un tombeau.

PROMÉTHÉE

LES TITANS, LES CABIRES

Les foules ont toujours été fascinées à la vue d'un homme déployant dans la lutte une vigueur d'apparence surhumaine. L'exhibition de la force brute, dans un corps à corps avec un adversaire humain ou avec une bête suffit à transporter les spectateurs. Quand l'adresse ou la ruse ajoutent à l'intérêt du jeu, le plaisir du public est à son comble.

Souvent nos ancêtres de la préhistoire ont dû être gratifiés de ce prestigieux spectacle sur le ring de leur caverne ou sur les terrains de combat et de chasse. Pour tous c'était une expérience exaltante.

Au sortir de l'épreuve le vainqueur se sentait un demi-dieu, et sa gloire enivrait le clan solidaire.

Le déploiement d'une force surnaturelle peut bien provoquer l'étonnement, voire même l'admiration. Mais un Hellène ne se laissait pas si facilement séduire. Il savait qu'un prodigieux surcroît d'énergie — *menos* — passe parfois à l'improviste dans la poitrine et dans les membres d'un combattant. Dispensation divine, entièrement gratuite, dont la faveur sera peut-être soudainement retirée. Au surplus l'énergie combattive n'est pas toujours un privilège; elle résulte parfois d'un accès de folie furieuse. Des héros, Ajax, Héraklès, eurent à souffrir de cette calamité. L'homme n'est plus alors que force aveugle, une brute en action semant autour de lui, et en lui-même, le malheur.

Mais la propension à la violence — ou simplement une tendance trop prononcée à recourir aux mesures de force — est inscrite dans la nature de l'homme. A cette inclination malencontreuse s'ajoute souvent le goût de la ruse.

Force brute, astuce grossière voilà l'étoffe dont sont faits les Titans selon les mythes qui les déprécient. Les Titans ont une apparence d'hommes, leur force est prodigieuse. Ils appartiennent à une souche antique de divinités primitives. Une capacité de réflexion limitée leur permet tout juste d'élaborer des projets à court terme — et qui finissent mal: une rébellion contre l'ordre Olympien qui s'achèvera sur l'écrasement de leur troupe.

Fort heureusement les Titans n'ont pas tous l'esprit aussi borné. Il y en a qui se distinguent par leurs vertus conciliantes et la respectabilité de leur conduite.

L'un d'eux présente pour l'homme moderne un intérêt particulier en raison de son étrange personnalité très significative pour notre temps, c'est Prométhée.

Plus clairvoyant que les autres Titans, Prométhée s'est rangé aux côtés des dieux Olympiens après avoir quelque peu hésité au cours d'une brève crise de « neutralisme ». Il apportait à ses alliés les ressources de son intelligence entièrement dégagée de la réaction brute.

Pourtant son essence se distingue de celle de la race souveraine dont il a épousé la cause. Un penchant irrésistible — serait-ce certaine affinité de nature? — l'incline vers les hommes. Il leur communique les dons qu'il a dérobés aux Immortels: le feu céleste avec tous les avantages qui peuvent découler de sa possession. Ainsi se trouvent acquises pour l'humanité — avec la raison et les moyens de s'en servir — les techniques artisanales, l'industrie, les éléments de la science. Prométhée accorde aux hommes le génie inventif, l'intelligence, indispensables à l'avènement d'une civilisation matérielle. Selon la version d'Hésiode il apprend aussi à ses amis comment on trompe les dieux. La générosité du Titan, on le voit se manifester exclusivement sur le plan utilitaire. Pourrait-il faire mieux? Lui-même, si avisé soit-il, manque de cette clairvoyance à longue portée qui assure le succès d'une entreprise.

Sa compassion envers cette créature éphémère, aveugle, inéducable qu'est l'homme perdu dans les ténèbres, l'a égaré. En voulant la sauver de la destruction, contre le dessein de Zeus, il se condamne lui-même.

Le dieu suprême avait décidé de faire surgir une race nouvelle d'humains; et sans doute Prométhée en a-t-il retardé la venue.

Notre Titan protecteur fait donc figure de rebelle. Fait plus grave « le malheureux qui a procuré aux mortels l'esprit d'invention ne possède pas aujourd'hui le secret qui le délivrerait lui-même de sa misère présente » (1).

Le texte est clair. Notre Titan sauveur, maître et inspirateur de la technique ne possède rien d'autre que les dons de l'intelligence. Si haute soit cette vertu éclairante elle n'est point l'esprit. Le « *Νοῦς* », pur aither de la conscience divine lui fait défaut. Aussi est-il incapable d'obtenir sa libération tant qu'il demeure retranché de la paix de Zeus.

Sans doute Prométhée nous inspire une sympathie profonde, et nous apprécions la qualité et l'immense étendue de ses bienfaits. Il

(1) ESCHYLE, *Prométhée Enchaîné*, v. 463-465.

y manque tout de même quelque chose d'essentiel, faute de quoi l'homme n'atteint pas sa vraie destination.

Cependant, Eschyle nous fait savoir par le drame de « Prométhée Délivré » — dont subsistent des fragments — que notre protecteur se réconciliera et nous réconciliera avec Zeus.

On connaît une version du mythe qui voit dans Prométhée le créateur de l'homme. Ce rôle lui convient ; la fabrication de notre humanité rentre dans le cadre de son industrie mécanique. Il nous a faits d'argile et d'eau, ajoutant à la matière le secret de sa magie.

L'intelligence industrielle de Prométhée lui permet-elle d'aller aussi loin ? Les artisans du feu et des métaux ont toujours passé pour être un peu sorciers. On leur attribue, depuis la construction du premier four à fondre les minerais, le pouvoir de faire des hommes, de transformer le monde ou de le détruire. Car ils possèdent les secrets de l'alchimie. Présentait-on déjà l'essor prodigieux des sciences techniques ?

Aujourd'hui Prométhée, devenu un Cabire forgeron, s'affirme le médiateur de notre destin pour le bien ou pour le mal. Mais il lui manque le feu subtil dont, seule, Demeter dispose. Il peut encore l'interroger, recevoir d'elle la flamme. Demeter Cabiria présidait, non loin de Thèbes, à la génération d'une humanité nouvelle. Nos modernes Prométhées, comme le démiurge prométhéen du Cabirion de Thèbes, semblent être à la recherche du *Νοῦς* depuis que leurs travaux les contraignent à outre-passar le plan de l'intelligence commune.

Ou faudra-t-il que la foudre ouvre les abîmes de la terre pour que renaisse — dans la paix de la réconciliation — une humanité enfin accueillante à Zeus ?

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE

- Pierre GRIMAL, *Dictionnaire de la Mythologie Grecque et Romaine*, Paris, 1951.
DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*.
W.H. ROSCHER, *Ausführliches Lexikon der Griechischen & Römischen Mythologie*, 6 vol., 4 spp., Munich, 1884-1937.
L. PRELLER et C. ROBERT, *Griech. Myth.*, 4^e édit., 5 vol., Berlin, 1887-1926.
Ch. PICARD, *Les Origines du Polythéisme hellénique*, 2 vol., Paris, 1930-1932.
Ch. PICARD, *Les Religions Préhelléniques (Crète et Mycènes)*, Paris, 1948.
M.P. NICHOLSON, *A History of Greek Religion*, Oxford, 1925.
Walter F. OTTO, *The Homeric Gods. The Spiritual Significance of Greek Religion*, Pantheon Book, New York, 1954.
W.K.C. GUTHRIE, *The Greeks and their Gods*, Londres, 1950.
Fernand ROBERT, *Homère*, Paris, 1950.
Ch. KÉRÉNYI, *La Mythologie des Grecs*, Paris, 1952.
Marie DELCOURT, *L'Oracle de Delphes*, Paris, 1955.
Mircea ELIADE, *Traité d'Histoire des Religions*, Paris, 1949.

INDEX GÉNÉRAL

- ACROPOLE. — Le Sanctuaire des Grâces ou Charites sur l'Acropole, p. 1.
- AIDOS. — Pudeur, honte de mal agir, 237, 242.
Voir en outre *Ananké*.
- AITHER. — Signification de l'aither dans la langue mystique, 116, 179 et suiv.
- ALASTOR. — Démon malfaisant, 237 et suiv.
Voir en outre *Ananké*.
- AMYMONE. — Légende d'Amymone fille de Danaos, 219.
- ANANKÉ (la Nécessité). — Ananké selon Euripide, 43.
Ananké le Destin, 236.
Le rôle d'Ananké dans la vie d'Œdipe.
(Voir *Œdipe*, en outre p. 244 et suiv.).
- ANAXIMANDRE DE MILET. — 130 et suiv.
- ANAXIMÈNE DE MILET. — 135 et suiv.
- ANIMISME. — Signification psychologique de l'animisme, 231 et suiv.
- APHRODITE. — A Thespies avec Eros, p. 11 ; au vallon de l'Ilissos où elle participe aux Petits Mystères, 25 et suiv. Physionomie d'Aphrodite, 180 et suiv. ; rapports d'Aphrodite avec Arès, 186, 187. Aphrodite de Lerne, 221.
- APOLLON. — P. 7 et suiv., p. 18. Apollon purificateur dans le vallon de l'Ilissos, 22. Apollon et Orphée, 40. Apollon enjoint à l'homme de pratiquer la « connaissance de soi », p. 77 et suiv., p. 83. Apollon le dieu distant, 83-85. Apollon chez les Hyperboréens, 85. Retour d'Apollon à Delphes, 88. Physionomies d'Apollon, 182 et suiv. Apollon musicien, 182 et suiv. Apollon purificateur, 185. Apollon tireur à l'arc, 186. Apollon dépositaire de la science médicale, 186. Apollon et Orphée, 247.
- ARCHILOQUE DE PAROS (poète). — 118.
- ARÈS. — Etats de conscience dominés par la fureur d'Arès (*menos*), 186. Physionomie d'Arès, 186.
- ARTÉMIS. — Au Vallon de l'Ilissos où elle participe aux Petits Mystères, 23. Sa qualité de Parthénos, 181. Physionomie d'Artémis, 187 et suiv.
- ASKLÉPIADES ET HIPPOCRATE. — 165 et suiv., 208, 212 et suiv.
- ASKLÉPIOS. — P. 8, 212. (note 1).
- ATÉ. — Puissance d'aliénation entraînant les hommes à leur perte, 237.
(Voir en outre *Ananké*).
- ATHÉNA. — Athéna inspiratrice des arts dans la paix, XIX ; Athéna purifie son regard dans les eaux de l'Ilissos, 23 ; Athéna dans la littérature orphique, 38-39 ; Athéna Parthénos, 181 ; physionomie d'Athéna, 272 et suiv. ; Athéna Saitis à Lerne, 221.
- ATHLÉTISME. — Signification et valeur de l'athlétisme à Olympie, 94 et suiv.

BEAUTÉ. — Et Grâce, p. 1, 21 et suiv., p. 7, 12 et suiv., 48, Beauté de Demeter à Eleusis, 51, 52, 57. Émerveillement et effroi (*thambós*) éprouvés devant l'évocation de la beauté parfaite, 51, beauté de l'ordre cosmique glorifiée à Olympie dans le regard de Zeus, 94 ; la beauté selon Héraclite, 161.

(Voir aussi *initiation*).

CABIRES ET CABIRION THÉBAIN. — 66 et suiv.

CHARILA. — Le mythe triste de Charila à Delphes, 87 et suiv.

CIGALES. — (Le mythe des), p. 15 ; les cigales au vallon de l'Ilissos, 22.

CONNAISSANCE DE SOL. — (Gnôthi seauton) une des acceptions de ce thème, 73 et suiv., 78 et suiv., 245.

COS (L'île de). — Patrie du médecin Hippocrate, 165 et suiv. ; 208 et suiv. ; description sommaire des sites de l'île, 211 et suiv.

DELOS. — L'île d'Apollon, son aspect, paysages et fêtes, 183 et suiv.

DELPHES. — Passage d'Édipe à Delphes, 73 et suiv., 77 et suiv. ; les divers aspects du sanctuaire de Delphes, 80 et suiv. ; fêtes à Delphes, 81 ; le site de Delphes, 235.

DEMETER ET SA FILLE. — Au vallon de l'Ilissos où elle participe aux Petits Mystères, 2 (voir en outre pour le rôle de Demeter et sa fille à Eleusis : *Mystères*). Demeter Kouroutrophos (nourricière des jeunes, 55 et suiv. ; Demeter aux multiples aspects parcourt la terre, 59 ; loge chez l'habitant, 59 et suiv. ; Demeter l'Affligée (Achaëa), 52, 60 ; Demeter en furie, 60 ; se purifie de la colère dans les eaux du Styx, 60 ; Demeter et sa fille Perséphone réunies et réintégrées l'une dans l'autre, 61 ; leur bi-unité, 61 ; les enseignements et la loi de Demeter, 65 et suiv. ; Demeter Thesmophoros, 65 ; Demeter Cabiria en Béotie, 66, 69 ; divers sanctuaires consacrés à Demeter en Béotie, 69 ; Demeter à Phlionte, 110 ; physionomie de Demeter et de sa fille, 190 ; Demeter et Poseidon, 202 et suiv. ; Demeter Triopienne à Cnide et à Cos, 213 ; Demeter Prosymné à Lerne, 221 ; Demeter projection mentale à Eleusis, 233.

DÉMOPHON (L'enfant). — Nourri et purifié au feu par Demeter à Eleusis, 56 et suiv.

DESTIN. — 69, 70.

(Voir aussi *Ananké*, et p. 236 et suiv.).

DIKAIOSYNÉ, DIKÉ. — (Voir *Justice*).

DIONYSOS. — Au Val des Muses, 17 ; au vallon de l'Ilissos, 2 ; Dionysos et l'Orphisme, 38 et suiv. ; Dionysos né dans le feu de la foudre, 58 ; Dionysos sauveur dans le mystère de Lerne, 115 et suiv., 220 et suiv. ; physionomie de Dionysos, 191 ; Dionysos et Orphée, 247.

DIVINITÉ GRECQUE. — Qu'est-ce qu'une divinité grecque ? 177 et suiv.

ELEUSIS. — Description des « Journées d'Eleusis », p. 213 et suiv. Eleusis site antique et site moderne comparés, 233 et suiv.

(Voir aussi *Mystères d'Eleusis*).

EPHÈSE. — Au temps d'Héraclite, 155 et suiv. ; la cité d'asile autour du temple d'Artémis, 155 et suiv.

EPIPHANIES. — (Voir *Théophanies et Epiphanies*).

EPOPTIE. — Le myste d'Eleusis devient un épopte (« celui qui a vu »), 50 et suiv.

ERYNIS. — 236 et suiv.

(Voir en outre *Ananké*, *Hybris*).

EROS. — P. 9, 11, 14, 18, 26 ; physionomie d'Eros, 191.

ESCHYLE. — Citations : 23, 55, 187, 203, 204, 205, 226, 227.

ESPRIT SCIENTIFIQUE. — Éveil de l'esprit scientifique en Grèce, 117 et suiv. ; 119 et suiv. Les premières découvertes de l'esprit scientifique : Thalès de Milet et ses disciples, 123 et suiv. ; diffusion de l'esprit scientifique, 137 et suiv. ; éveil de l'esprit scientifique dans le domaine médical, 166 et suiv.

ETHER. — Voir *aither*.

EURIPIDE. — Citations : 23, 24, 25, 30, 32, 34, 35, 36, 43, 44, 45, 47, 52, 69, 80, 116, 180, 181, 188, 218. Rencontre avec Euripide, 31 et suiv. ; la personnalité d'Euripide, 31 ; sa maison dans le rocher à Salamine, 31, 34, 45 ; quelques héroïnes préférées d'Euripide, 45 et suiv.

FEU. — Feu purificateur et immortalisant, 56 et suiv. ; ramène la vie dans le corps démembré de Pélops à Olympie, 96 ; le feu dans les rites du mystère de Lerne, 115 et suiv.

GRACES (Les Charites ou). — Leur signification, p. 1, 2, 3, 11, 18.

HADÈS. — Physionomie du dieu Hadès, 192 et suiv. ; 205.

HÉCATE. — Associée aux Grâces ou Charites sur l'Acropole, 1, 21, physionomie d'Hécate, 193.

HÉRA. — La déesse Héra à Olympie, 98 ; persécutrice d'Héraklès et instigatrice de sa gloire, 104 ; le bain régénérateur d'Héra dans les eaux de la fontaine Kanathos près d'Argos, 112 et suiv. ; physionomie d'Héra, 194 et suiv. ; Héra mentionnée à Lerne, 221.

HÉRACLIDE. — Père d'Hippocrate de Cos, 165.

HÉRACLITE D'EPHÈSE. — 153 et suiv. ; son caractère 155 et suiv. ; prend refuge dans le quartier d'asile de l'Artémision, 155 et suiv. ; fragments de l'œuvre d'Héraclite, 158 et suiv., 239 ; Epilogue sur Héraclite, 162, 163 et suiv.

HÉRAKLÈS. — Et Athéna, 27, et les Petits Mystères, 27 ; à Olympie, 94 ; valeur exemplaire de la figure d'Héraklès, 104 ; Apothéose d'Héraklès, 109 ; Héraklès signalé à Phlionte, 223 ; physionomie d'Héraklès, 239.

HERMÈS. — Associé aux Grâces ou Charites sur l'Acropole, 1, 21 ; Hermès à Olympie, 96 ; physionomie d'Hermès, 197 et suiv.

HÉRODICOS. — Maître d'Hippocrate de Cos, 165, 208.

HÉSIODE. — Poète d'Asera, XIII, 229, 230.

HIPPOCRATE. — Et les écrits de la collection hippocratique, 166 et suiv. ; statue présumée d'Hippocrate au musée de Cos, 210 ; le platane d'Hippocrate à Cos, 209.

HOMÈRE. — Son hymne à Demeter, 56 ; son opinion sur la responsabilité de l'homme, 70 et suiv. ; hymne homérique à Apollon de Délos, 183, 185.

HYBRIS. — La démesure, 236.

(Voir en outre *Ananké* et *Édipe*).

ILISSOS (Le vallon de). — Lieu d'initiation aux Petits Mystères, 21 et suiv., 207 et suiv.

INITIATION. — Initiation à la connaissance de la beauté dans le sanctuaire des Grâces sur l'Acropole, 1 et suiv. ; initiation à la poésie par les Muses (voir *Muses* et *Val des Muses*).

INSPIRATION. — (Voir aussi *Muses*, 1 et suiv., 9, 10, 11, 15, 16, 17.

IPHIGÉNIE. — La figure héroïque d'Iphigénie chez Euripide, 47.

JUSTICE. — La justice de Zeus cherchée par Euripide, 42 ; justice d'Apollon à la lumière de l'aventure d'Édipe, 77 ; thèmes de la justice humaine et divine, 241.

KALLICHORON. — (Le puits-aux-belles-danses). L'arrivée de Demeter devant le puits Kallichoron, 50, 55 ; arrivée des Mystes devant le puits de Kallichoron, 52.

KANATHOS. — (Fontaine). La plongée régénératrice de la déesse Héra dans les eaux de la fontaine Kanathos près d'Argos, 112 et suiv.

KATABASE. — Ou descente aux abîmes dans les grands mystères d'Eleusis, 53, 63, 64.

KOROS. — Suffisance et enflure aveugles du caractère, 236, 238.

(Voir en outre *Ananké*).

LERNE (Le marais de). — Le site et les mystères de Lerne, 116 et suiv., 219 et suiv.

LIBÉRATION. — Dans la littérature orphique, 40 et suiv., 41 et suiv. ; luttés pour obtenir la libération, 104 et suiv. ; luttés vaines opposées à l'ascèse efficace, 105 et suiv. ; la libération par les voies des mystères, 106 et suiv. ; une divinité libératrice Hébé-Ganyméda sur l'Acropole de Phlionte, 109 ; purification libératrice et mythe du bain régénérateur d'Héra dans la fontaine Kanathos, 112 et suiv.

MAKARIA. — Fille d'Héraklès, la figure héroïque de Makaria chez Euripide, 47 et suiv.

MÉDECINS GRECS. — (Voir *Hippocrate*, *Asklépiades*, 163 et suiv.).

MÈRE (La Grande). — Au vallon de l'Ilissos, 21, 24 et suiv. ; à Olympie, 96 ; physiologie de la Mère des Dieux, 198 et suiv.

MÉTANIRE. — D'Eleusis, mère de l'enfant Démophon, nourrisson de Demeter, 56 et suiv.

MILET. — Foyer de l'école milésienne : Thalès, Anaximandre, Anaximène, 121 et suiv. ; berceau de l'esprit scientifique, 127 ; déclin et destruction de Milet, 135, 137.

MOIRA. — La part dans le destin, 236.
(Voir aussi *Ananké*).

MUSES. — Les Muses fonction inspiratrice, 4 et suiv. ; les Muses ilissadiques au vallon de l'Ilissos, 22 et suiv.

MUSES (Le Val des). — 22 et suiv. ; description du Val des Muses et de l'Hélikon béotien, 228.

MYSTÈRES. — Mystères des Grâces ou Charites, 1 et suiv. ; valeur pratique des mystères helléniques en général, ix, xx, 111, 21 et suiv. ; les Petits Mystères évoqués dans le vallon de l'Ilissos, 21 et suiv. ; les mystères et la prescription du silence, ix, 29, 51 ; les Grands Mystères d'Eleusis : époque de leur célébration, 50 ; leur signification, 50 ; les journées successives dans le programme des Grands Mystères d'Eleusis, 51 ; résumé de l'enseignement des Grands Mystères, 63 et suiv. ; Socrate et les mystères, 105 ; visite aux sanctuaires à Mystères, 105 ; à Phlionte, 108 ; à Lerne, à la fontaine Kanathos, 112 et suiv. ; signification biologique des mystères, 111 ; Mystère de la Kanathos, 112, 113 ; Mystère de Lerne, 115.

MYTHE. — Genèse et valeur des mythes, 1 et suiv., 18 et suiv.

NARCISSE. — Le mythe de Narcisse et sa signification, 12, 243.

Νοῦς (L'Esprit ou). — 14, 34, 116, 136 ; et le verbe *Noein* chez Parménide, 148, 149, 179 ; le Νοῦς au sein de Zeus, 249 et suiv.

NYMPHES. — Leur place dans le vallon de l'Ilissos, 22, à Salamine, 35 ; physiologie générale des Nymphes, 199.

ŒDIPE. — Œdipe et l'esprit de violence (esprit titanique), 69 et suiv. ; Œdipe veut consulter l'oracle de Delphes, 73 ; Œdipe tue son père au carrefour de Schiste Odos, 73 ; il se lave les mains dans une fontaine à Thèbes, 74 ; il veut connaître la vérité à tout prix, 74 ; ce qu'il lui en coûte d'apprendre la vérité, 75 ; épilogue sur le personnage, 75, 76, 77 et suiv. ; physiologie d'Œdipe, 244.

OLBOS. — Prospérité matérielle, 238.
(Voir en outre *Ananké*).

OLYMPIE. — Le champ de foire autour du sanctuaire des jeux, 91 ; Visite du sanctuaire, 95 ; la statue de Zeus par Phidias, 93 et suiv. ; Valeur de la compétition athlétique réglée par la voie divine, 94 ; Une procession passe à travers l'enclos d'Olympie (Altis), 95 ; le tertre de Pélops, 97 ; le temple d'Héra, 98 ; rôle des divinités féminines à Olympie, 97 et suiv. ; le déroulement des jeux, 99 ; Epilogue des jeux, hommage des athlètes et procession vers Zeus d'Olympie. Banquet final, 101.

ORPHÉE. — Au Val des Muses, p. 17 ; Orphée et les écrits orphiques, 33 et suiv., 37 et suiv. ; Orphisme, 246 et suiv.

PAN. — P.⁸ ; Au vallon de l'Ilissos, 25 ; à Salamine, 35 ; Physiologie de Pan, 201.

PANGÉE (Mont). — Dans ses rapports avec l'Orphisme, 40.

PARMÉNIDE D'ELÉE. — P. 145 et suiv.

PÉLOPS. — Le mythe de Pélops raconté à Olympie, 95 et suiv.

PHLIONTE. — Visite à Phlionte, à la divinité libératrice Hébé-Ganyméda, 108 ; l'Acropole de Phlionte et ses déesses résidentes, 222 et suiv. ; Description du site de Phlionte, 222 et suiv.

PHTONOS. — Jalousie des dieux, 236.

(Voir en outre *Ananké*).

PHYSIS. — Nature de la physis, 119 et suiv.

PINDARE. — Citations 7, 8. (note 1), 17, 25, 40, 41.

PLATON. — Citations, 82, 85, 93, 95, 98, 116, 186.

POLYXÈNE. — La figure héroïque de Polyxène chez Euripide, 47.

POSÉIDON. — Physiologie de Poséidon, 202.

PROJECTION MENTALE. — Et animisme, 232 et suiv., 235, 236.

PROMÉTHÉE. — Prométhée dans son rôle de démiurge au Cabirion thébain, 68 ; Prométhée en révolte contre la loi de Zeus, 103 et suiv. ; Physiologie de Prométhée, 247.

PYTHAGORE. — P. 33, 36 ; à la recherche de Pythagore et de sa communauté, 138 et suiv.

RESPONSABILITÉ DE L'HOMME EN PRÉSENCE DE SON DESTIN. — D'après Homère, 70 et suiv. ; Exemple d'Œdipe, 69 et suiv. ; Rôle du caractère, 70 et suiv. ; Rôle de la méconnaissance de soi, 78.

SALAMINE. — Avec Euripide à Salamine, 31 et suiv. ; Promenades avec Euripide dans l'île de Salamine, 34-35 ; Description des sites de l'île, 224 et suiv. ; La rade 225 et suiv. ; Bataille de Salamine, 225 et suiv.

SAPPHO. — Citation, p. 118.

SÉMÉLÉ. — Mère de Dionysos, son rôle dans le Mystère de Lerne en relation avec son fils Dionysos, 221 et suiv.

SOCRATE. — 83 ; Socrate et les mystères, 105 et suiv., 201, 207, 223.

SOPHOCLE. — Citations, 27, 41.

SOPHROSYNÉ. — Sagesse pratique, 238.

SOLON. — Elégie sur Salamine citée, 228.

THALÈS DE MILET. — 123 et suiv.

THÉMIS. — Voir *Justice*.

THÉOGNIS DE MÉGARE. — Poète cité, p. 118.

THÉOPHANIES ET ÉPIPHANIES. — 4, 7, 8, 18, 45, 57, 69 ; Théophanie d'Apollon à Delphes, 83, 88 et suiv., 162.

THESPIES (La cité de). — Et le culte d'Eros, 11 et suiv.

THYADES DE DELPHES. — Leurs fêtes sur les halônias de Delphes, 86 ; leurs courses dans la montagne, 87 et suiv.

TITANS. — Les Titans dans la littérature orphique, 38 et suiv. ; Les Titans du Cabirion thébain, 66 ; L'esprit titanique dans Prométhée, 103 et suiv., 247 et suiv.

VAL DES MUSES. — Voir *Muses (Val des)*.

VÉRITÉ. — Désir de vérité chez les Hellènes, 120 et suiv.

XÉNOPHANE. — Philosophe errant, 139 et suiv.

ZEUS. — La présence de Zeus à Olympie, 93 et suiv. ; le temple du dieu, 93 ; Sa statue œuvre de Phidias, 93 et suiv. ; Zeus arbitre des athlètes soumis à sa loi, 94 ; Zeus Horkios gardien des serments, à Olympie, 98 ; Hommage des athlètes à Zeus d'Olympie, 100 ; Zeus dieu de justice invoqué par Théognis de Mégare, 118 ; Physiologie de Zeus, 203 et suiv.

TABLE DES PLANCHES ET ILLUSTRATIONS

En face de la page

Planche I.	— Temple d'Athéna Niké à l'Acropole.	2
Planche II.	— Temple d'Athéna Niké vu du Sanctuaire des Furies	18
Planche III.	— L'entrée de l'Acropole vue du rocher de l'Aréopage	20
Planche IV.	— Cascades de l'Ilissos.	24
Planche V.	— Sur le rivage de Salamine	32
Planche VI.	— Arrivée à Salamine	46
Planche VII.	— Le puits Kallichoros à Eleusis	50
Planche VIII.	— Voie Sacrée à Delphes	72
Planche IX.	— Carrefour d'Œdipe à « Schisté Odos »	74
Planche X.	— Temple d'Apollon à Delphes.	84
Planche XI.	— Statue d'Hippocrate.	166
Planche XII.	— Un paysage de l'île de Cos.	168
Planche XIII.	— Delos vue du Mont Cynthe.	182
Planche XIV.	— Autour de Delos	184
Planche XV.	— Les Lions de Delos.	186
Planche XVI.	— Un Lion de Delos.	188
Planche XVII.	— Un autre paysage de l'île de Cos	212

*Tous les documents photographiques figurant dans ce volume
ont été fournis par M. Roland Sidarwi.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Préface</i>	IX
<i>Introduction</i>	XIII
 <i>Chapitre I.</i>	
Visitation des Grâces, des Muses, de l'Amour dans l'âme humaine	1
 <i>Chapitre II.</i>	
La magie du printemps fait surgir le décor des « Petits Mystères » de l'Ilissos	21
 <i>Chapitre III.</i>	
Un myste explore la caverne d'Euripide à Salamine	29
 <i>Chapitre IV.</i>	
Un rêve éveillé avec les mystes à Eleusis	49
 <i>Chapitre V.</i>	
Le « mystère » de l'homme que Demeter a assagi . . .	63
 <i>Chapitre VI.</i>	
A Delphes — Le mystère de la connaissance de soi	77
 <i>Chapitre VII.</i>	
A Olympie.	
Zeus garant de l'ordre cosmique dans la lutte et la compétition.....	91

	Pages
<i>Chapitre VIII.</i>	
Thèmes de Libération sur les sites où s'accomplissent des « mystères » : Phlionte, Fontaine Kanathos, Lerne.....	103
<i>Chapitre IX.</i>	
A Milet, au berceau de l'esprit scientifique, avec Thalès et Anaximandre.....	117
<i>Chapitre X.</i>	
En Grande-Grèce, à la recherche : de Pythagore — inaccessible ; de Xénophane — à l'aventure sur les chemins ; de Parménide — devant le « mystère » de l'Être	135
<i>Chapitre XI.</i>	
L'homme comme un feu dans la nuit flambe et s'éteint (<i>Héraclite</i>)	153
<i>Chapitre XII.</i>	
Hippocrate de Cos entreprend de sonder le mystère de la nature humaine	163
<i>Lexique général des Divinités, des Lieux, des Thèmes</i>	175
<i>Chapitre XIII.</i>	
Lexique des Divinités.....	177
<i>Chapitre XIV.</i>	
Lexique des Lieux.	207
<i>Chapitre XV.</i>	
Lexique des Thèmes	231
<i>Bibliographie sommaire</i>	251
<i>Index général</i>	253
<i>Table des planches et illustrations</i>	259

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 17 JANVIER 1960
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE G. DE BUSSAC
A CLERMONT-FERRAND

177
The ... of ...
...

178
The ... of ...
...

179
The ... of ...
...

180
The ... of ...
...

181
The ... of ...
...

182
The ... of ...
...

183
The ... of ...
...

184
The ... of ...
...

185
The ... of ...
...

186
The ... of ...
...

